

# LE PÈRE HECKER

FONDATEUR DES " PAULISTES " AMÉRICAINS

1819-1888

PAR LE PÈRE W. ELLIOTT

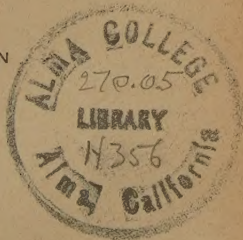
de la même Compagnie

TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'ANGLAIS AVEC AUTORISATION DE L'AUTEUR

Introduction par Mgr IRELAND

Préface par l'Abbé FÉLIX KLEIN

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

—  
1897

39200



## PRÉFACE

---

Heureux les maîtres de l'opinion ! Comme le centurion de l'Évangile aux soldats placés sous ses ordres, ils lui disent : « Va », et elle va ; « Viens », et elle vient. L'attention est d'avance acquise aux faits qu'ils signalent ; la sympathie, aux causes ou aux hommes qu'il leur plaît de recommander. Qui n'a pas un jour ambitionné ce magique pouvoir ? Quel apôtre ou quel écrivain, s'il rencontre quelque part une source inconnue de perfection, une secrète réserve de progrès, de justice et de lumière, n'aspire pas au souverain privilège de se faire écouter des contemporains, de fixer à son gré leur esprit et leur cœur sur le bien qu'il pouvait leur offrir ?

Au moment de présenter au public français cette Vie d'un prêtre américain que bien peu connaissent, même de nom, il semble que le sentiment de ce qui me fait défaut pour commander de la sorte à l'opinion aurait dû m'arrêter. Si je dis, comme

je le pense, que pas un livre paru depuis cinquante ans ne projette peut-être une lumière plus vive sur l'état présent de l'humanité ou sur l'évolution religieuse du monde, sur les rapports intimes de Dieu avec l'âme moderne ou sur les conditions actuelles du progrès de l'Église : quelle est, hélas ! pour le faire croire, l'autorité dont je dispose ? et qui voudra, sur ma seule parole, s'intéresser à ce personnage nouveau, à ces thèses ignorées ?

Mais j'ai dû me rassurer. Celui dont on va lire l'histoire n'a besoin que personne le recommande. Il est une de ces rares natures qu'il suffit de montrer pour qu'on les accueille, les aime et les applaudisse ; elles nous dominent de toute la force, de tout l'attrait, de toute la grandeur qui sont en elles ; on n'échappe pas à leur prestige. « Ses impulsions sont grandes, nobles, universelles, » disait d'Hecker le pape Pie IX. M<sup>gr</sup> Ireland le proclame « l'ornement et le joyau du clergé américain ». Et Newman écrivait : « Son nom restera toujours en honneur dans l'Église comme celui d'un des grands bienfaiteurs du catholicisme ». Voilà de quels témoignages, sans en compter bien d'autres, a été salué celui que nous ignorons encore. Je n'ai donc qu'à me réjouir d'être pour quelque chose, si peu que ce puisse être, dans cette publication (1). Sûr de

(1) Le traducteur, qui m'a demandé de revoir son travail, n'a pas voulu, par excès de modestie, y mettre son nom. Sa compétence, en fait de questions américaines, se trahira dans les notes



l'impression que le P. Hecker donnera de lui-même aux lecteurs, je voudrais seulement les aider, en esquisant ici sa haute, belle et puissante physionomie, à grouper dans un plus simple et plus saisissant ensemble les traits sans nombre et les enseignements qui nous restent d'une si grande vie.

## I

En assistant à la jeunesse d'Hecker, on croit retrouver celle d'un Franklin ou d'un Lincoln. Il était, comme on dit là-bas, de ceux qui se sont faits eux-mêmes.

Né sans fortune (1), il exerce plus d'un métier. A dix ans, il est typographe; ensuite il fonde avec ses frères plus âgés une industrie prospère de boulangerie; à quinze ans, il crée une agitation politique. En même temps, comme les grands Américains dont je parlais, il commence de s'élever aux travaux de l'intelligence, en se formant par la réflexion personnelle et la fréquentation des penseurs, bien plus que par les lectures. A vingt-cinq ans, il a traversé tout le champ des doctrines, depuis le rationalisme et le socialisme jusqu'au catholicisme le plus pur. Quelques années après, il a compris

du livre. Elles sont presque toutes de lui; un petit nombre seulement, et les moins importantes, sont de l'auteur de la Préface.

(1) A New-York, en 1819.

mieux que les plus savants sociologues en quel sens marche le monde moderne et ce qu'il faut faire pour s'y adapter.

Avec une formation aussi personnelle, rien d'étonnant à ce que les Yankees de toute trempe, quelles que soient leurs croyances, le revendiquent comme un des leurs ; il est connu parmi eux sous le nom d'Hecker, tout court.

Et le fait est qu'il possède leur type, même extérieurement. Le sacerdoce ne lui ôtera rien de son allure américaine : « C'est, écrivait James Parton, dans l'*Atlantic Monthly* en 1868, un gentleman de quarante-cinq ans, grand, beau, robuste et joyeux, doué du talent tout particulier de gagner la confiance et l'estime, talent développé par bien des années d'exercice » (1). — « Un cachet d'originalité frappait en lui, nous dit le P. Lockhart. Son extérieur n'était pas précisément ce qu'on appelle clérical... Je l'avais déjà rencontré sur un bateau sans son costume religieux, et je l'avais pris d'abord pour quelque commerçant ou patron yankee... Mais, quand la conversation tomba sur les sujets religieux et qu'il s'anima, son visage se transfigura à tel point qu'un artiste eût pu le prendre pour modèle d'un saint François Xavier, se faisant tout à tous, au milieu des rudes marins qui l'entouraient, sur le vaisseau qui le menait aux Indes (2). »

(1) Voir plus loin, p. 348.

(2) P. 350.

Rien n'est pathétique comme de suivre l'évolution intellectuelle, morale, religieuse, de sa libre et confiante jeunesse. On voit, dans une sorte de drame intime, Dieu s'emparer de son âme irrésistiblement et la mener, par une impulsion manifeste, jusqu'aux plus hauts degrés de la perfection. Avec une différence qui marque bien les temps, il fait penser à saint Augustin. Celui-ci était attiré par Dieu, de la vie corrompue, de l'orgueil de l'esprit, des doctrines extravagantes du paganisme et du manichéisme, à l'Église; il traversait tout l'espace qui séparait de l'Évangile un Romain de la décadence. Hecker était profondément moral, plein du désir laborieux de la lumière, mais sans règle de foi religieuse et repoussé de l'Église par les dehors que les catholiques conservent d'un âge qui n'est plus; il a traversé tout l'espace qui sépare de l'Église d'aujourd'hui un Yankee dégagé des institutions accidentelles du passé.

Pendant qu'il suivait cette route par où Dieu l'amenait à Lui-même, il écrivait son journal comme Augustin a écrit ses *Confessions*. Le même Esprit d'amour et de vérité s'y manifeste par des opérations visiblement surnaturelles, par les élans de celui qu'il attire, par toutes les émotions de la sensibilité et de l'intelligence, par tous les combats et tous les triomphes de la volonté. Si un *novelist* américain se mettait en tête d'écrire le roman



d'une âme en dehors de tout incident extérieur, il ne saurait arriver à saisir le lecteur comme le fait ce journal intime du jeune Hecker à la recherche de Dieu.

Après les écrits où sainte Thérèse constate, avec la rigueur d'un savant moderne, les phénomènes surnaturels dont elle est le sujet, il n'est guère de livre qui nous puisse renseigner plus nettement sur les faits de cet ordre que le journal et les écrits de cet Américain du dix-neuvième siècle. On ne s'étonne pas, après l'avoir lu, d'entendre l'évêque Connoly, du New-Brunswick, dire à Pie IX, en parlant de lui et de ses premiers compagnons : « Saint-Père, je ne serais pas du tout surpris que vous eussiez un jour à canoniser l'un de ces Yankees (1). »

Dieu l'a élevé à un état d'âme qui est en dehors du commun, mais que justifie la mission extraordinaire qu'il lui destinait. Comme tous les grands élus de la Providence, il avait parfaitement conscience d'une pareille vocation, et il demeurait assuré d'y répondre dans les temps mêmes où il en semblait éloigné davantage par les circonstances et par sa propre volonté soumise au devoir présent.

Quelle était cette mission ?

(1) P. 235.



## II

Dans toute voie nouvelle qui s'ouvre à l'humanité, n'importe en quelle sphère d'action, il est toujours un homme qui se trouve le premier à passer; souvent son nom reste ignoré; mais, lorsqu'on le connaît, il prend place parmi ceux qui brillent au sommet de l'histoire.

Or, parmi ces pionniers du monde, il y deux espèces d'hommes bien différentes : ceux qui fraient le passage sans trop savoir pourquoi ni comment, et ceux qui, en passant, se rendent compte de la route. Ce sont ces derniers surtout qui deviennent des maîtres, des chefs, des têtes de colonne. Ils n'ont pas seulement parcouru le chemin pour eux-mêmes, ils savent l'enseigner aux autres : hommes d'action et hommes de leur pays, ils sont aussi des hommes de doctrine et des hommes universels. Le P. Hecker est de ceux-là.

Infatigable travailleur et type achevé du prêtre américain, il le fut certainement, comme M<sup>gr</sup> Ireland l'a montré dans l'Introduction de ce livre, mais il fut bien autre chose encore : il a été et il restera, dans le sens profond du mot, un docteur, un de ceux qui apprennent à des séries de générations humaines ce qu'elles ont à faire. C'est par là que sa puissance s'étend bien au delà de sa propre vie ou de son exemple personnel et bien au delà

de son pays. Il a tracé et réalisé en lui l'idéal du prêtre pour l'avenir nouveau de l'Église; sur le roc ferme de la doctrine essentielle, sur les immuables dogmes des communications de Dieu et de l'âme, il a établi les principes intimes de la formation sacerdotale pour les temps qui commencent (1). Et encore n'est-ce pas assez dire; car, d'une part, sa mystique s'applique à tout chrétien dans la vie moderne, et, d'autre part, elle atteint jusqu'à l'adaptation positive de la vie conventuelle aux besoins nouveaux du monde. En est-il un autre qui ait, de notre siècle et dans le domaine religieux, embrassé à la fois dans ses travaux et dans ses études un pareil champ d'opération?

Si le P. Hecker est un homme d'action et un prêtre adapté à son pays, il l'est à la façon de saint Augustin, qui appartient bien plus à l'intelligence humaine et à l'Église universelle qu'à son ministère pastoral et à l'Afrique romaine.

Avec le biographe qui l'a si intimement connu et si parfaitement compris, avec ce P. Elliott qui nous apparaît si digne de l'avoir eu pour ami et pour maître, nous pouvons le déclarer en toute assu-

(1) « Le P. Hecker reste pour moi le type, non seulement du prêtre américain, mais du prêtre moderne, du prêtre qu'il faut à l'Église pour recouvrer le terrain que lui ont fait perdre le protestantisme et l'incrédulité, aussi bien que pour la rendre capable de reprendre sa marche en avant dans l'accomplissement de sa mission divine. » (Lettre de l'abbé Dufresne, du diocèse de Genève, à l'auteur de la Vie anglaise.)

rance : « Il serait injuste de dire que le P. Hecker traitât toutes choses à l'américaine. Les idées américaines qu'il préconisait sont, il le savait, celles que Dieu veut chez tous les peuples civilisés de notre temps; et, si elles sont fondamentalement américaines, elles ne le sont pas exclusivement. Son américanisme était si vaste qu'un simple déplacement de distances pouvait le faire espagnol ou allemand; et un simple changement de termes le faisait religieux et catholique (1). »

Le P. Hecker est donc par-dessus tout une intelligence et une âme, ce qui est beaucoup plus universel dans l'espace et dans le temps, que d'être un homme d'action et un prêtre américain. On le verra mieux si, au moyen de quelques extraits et sans déflorer une biographie qui surabonde d'aperçus profonds, nous parvenons à donner l'idée de ce que sa doctrine possède d'étendue et de force.

### III

Un jour qu'on lui demandait pourquoi sa nouvelle congrégation des Paulistes différerait si radicalement des anciennes, qui étaient pourtant l'œuvre de Dieu, voici à quelle hauteur il éleva, d'un coup d'aile, une question qui pouvait sembler doctrinalement très embarrassante et pratiquement

(1) P. 339.

très limitée : « Pourquoi, répondit-il, nous différons des autres? C'est parce qu'actuellement la vie de l'homme dans l'ordre séculier et naturel *marche irrésistiblement vers la liberté et l'indépendance personnelles*, et parce que c'est là un changement radical : *l'Éternel-Absolu crée sans cesse de nouvelles formes pour s'exprimer lui-même* (1). »

Dans ce plaidoyer, qui tient en trois phrases, et qui, avec la plus parfaite simplicité de langage, donne l'enchaînement de tous les faits jusqu'à leur cause suprême et sublime, comment ne pas prendre la mesure de l'intelligence de cet homme dans l'ordre des choses religieuses et sociales? Comment ne pas voir avec quelle aisance il atteint les hauteurs où planent les maîtres de la théologie et de la métaphysique, avec quelle pénétration il saisit, d'autre part, le sens fondamental et le caractère précis de la crise que subit le monde?

Or, c'est cela même qui restera son œuvre unique et originale : d'avoir montré, plus clairement que jamais on ne l'avait su faire, les harmonies profondes qui rattachent le nouvel état de l'esprit humain au véritable christianisme et aux plus intimes rapports de l'âme avec Dieu.

A force d'en entendre parler dans le vague, on serait tenté de ne plus voir dans ce *changement radical*, dans ce « nouvel état de l'esprit humain »,

(1) P. 287.



qu'une expression destinée aux effets de rhétorique. Il existe cependant. Les applications de la science au travail ont produit depuis trente ans dans le monde plus de bouleversements qu'il ne s'en faisait jadis en plusieurs siècles. Or, de tels changements matériels ne vont pas sans agir profondément sur les conditions morales de l'humanité; ils exigent et, dans une certaine mesure, ils suscitent plus d'instruction, plus d'énergie, plus d'indépendance, plus d'initiative, plus d'aptitude à se déplacer, à changer de travail, à suivre les découvertes, à renouveler ses méthodes et parfois ses idées. Le respect de la coutume, qui était une cause de supériorité et presque une vertu, est devenu, sur beaucoup de points, une faiblesse, un défaut, une cause de retard et de décadence; les vertus passives, qui étaient l'honneur d'une époque où l'on n'avait qu'à suivre le courant, doivent partout reculer devant ces vertus actives sans lesquelles rien ne tient plus... Mais pourquoi affaiblir la pensée d'Hecker en essayant de l'expliquer? Revenons à ses propres paroles : « Actuellement, la vie de l'homme, dans l'ordre séculier et naturel, marche irrésistiblement vers la liberté et l'indépendance personnelles, et c'est là un changement radical ».

Ceux qui comprennent la portée d'une pareille formule savent le mérite qu'il y avait à l'exprimer si exactement au milieu de ce siècle. Et elle

n'est pas chez lui une rencontre de hasard ; on en trouve le commentaire dans toutes ses paroles, dans chacun de ses actes. Il avait la parfaite connaissance de l'état social du monde présent ; il s'exprimait là-dessus sans hésitation, sans un tâtonnement.

## IV

Et voici comment, dans une synthèse lumineuse, il rattachait le rôle de l'Église à ces aperçus théologiques et sociaux :

« La religion catholique est merveilleusement organisée, disait-il, pour découvrir, soutenir et perfectionner les goûts, les inclinations et les particularités de la nature humaine. Et qu'on n'aille pas dire que les traits caractéristiques qui abondent parmi les hommes sont plutôt à réprimer qu'à encourager. Ce serait mépriser la nature humaine et déprécier l'œuvre même de Dieu. Ces particularités, en effet, ne sont-elles pas implantées en nous de la main même du Créateur ? Ne sont-elles pas ce qui doit faire notre véritable individualité ?... Le catholicisme est une religion qui se rattache à toutes les facultés de l'esprit, qui s'adapte à tous les instincts de la nature humaine, et qui *affirme son origine divine par une parfaite concordance avec l'œuvre du Créateur* (1). »

(1) P. 316.

On comprendra mieux encore cette doctrine en le voyant lui-même la mettre en pratique dans les conférences qu'il prononçait devant les protestants et les incrédules.

Dans une lettre à son ami et admirateur le cardinal Barnabo, il expose ainsi sa méthode :

« Traitant chaque point de notre doctrine, dit-il, je considérais tout d'abord à quel besoin de notre nature chaque dogme se rapportait et s'adressait spécialement. Ce besoin une fois découvert, je l'expliquais jusqu'à ce que mes auditeurs fussent pleinement convaincus de son importance. Puis se présentait la question : « Quelle est la religion qui reconnaît cet élément ou besoin de notre nature, et qui peut satisfaire ses légitimes exigences ? Est-ce le Protestantisme ? » Les données du Protestantisme exposées furent trouvées hostiles ou incomplètes. La religion catholique, alors interrogée, se trouva reconnaître ce besoin, et ses réponses (appuyées sur l'autorité des saintes Écritures) furent adéquates et satisfaisantes (1). »

Comme le raconte son biographe, le besoin de notre nature ainsi étudié appartenait parfois à l'ordre politique ; c'était, par exemple, l'amour de la liberté ou la capacité de l'homme pour le *self government*. Le P. Hecker traitait d'abord le sujet en philosophe et en étendait l'application aux hommes en général. Il le rapprochait ensuite de

(1) P. 342.

l'enseignement protestant sur la dépravation humaine, citant abondamment Luther et Calvin, jusqu'à ce que la contradiction entre leurs paroles et le principe de l'indépendance américaine devînt d'une évidence presque pénible. Au Protestantisme, ainsi convaincu d'être antiaméricain et anti-humain dans son fond doctrinal, il opposait enfin l'enseignement catholique sur le libre arbitre, les mérites, la dignité humaine et la fraternité des hommes.

« L'émotion était profonde, raconte l'historien. Des masses de préjugés disparaissaient pour faire place aux influences élevées de la foi catholique... Démontrer que le catholicisme n'est pas le gigantesque effort de toutes les puissances humaines pour concentrer le despotisme religieux entre les mains d'une hiérarchie, était fait pour surprendre une multitude de protestants; même pour beaucoup de catholiques intelligents, le mode de l'argumentation était nouveau. Le succès de cette thèse montre que les droits à l'autorité, revendiqués par l'Église, seraient facilement reconnus, s'ils ne s'associaient trop souvent, dans certains esprits mal formés, à l'esclavage de la raison et de la conscience, et si on les montrait compatibles avec la liberté rationnelle (1). »

Une pareille méthode ne faisait rien moins que

(1) P. 342.



devancer de quarante ans la grande clarté psychologique dans laquelle les plus perspicaces des philosophes reconnaissent aujourd'hui que la question religieuse est posée dans l'âme humaine en vertu d'un fait immanent, et que la réponse à cette question intime se rencontre dans le fait extérieur de la Révélation : celle-ci, pour démontrer qu'elle émane de Dieu, n'ayant qu'à s'ajuster avec exactitude aux besoins directement sentis par l'âme, de même que la nourriture faite pour l'homme se reconnaît à ce qu'elle s'adapte parfaitement aux besoins de l'alimentation humaine.

## V

Pénétré de cette vérité que la grâce intérieure est la partie fondamentale de l'action de Dieu sur nous (la Révélation servant de règle extérieure), et que la fin pratique de la vraie religion est de soumettre chaque âme individuellement à la conduite de l'Esprit-Saint, il tirait de là tout le système de sa mystique, tous ses principes de direction.

Comme nous l'apprend son historien, il voulait qu'on appelât de plus en plus l'attention des fidèles sur ce que l'union de l'âme avec Dieu est directe et immédiate. Rendre cette union chaque jour plus intime, développer la vie surnaturelle dans l'homme régénéré, voilà tout ce qu'il se proposait

dans la conduite des âmes. Être le pénitent du P. Hecker, disait-on, c'était posséder l'assurance qu'on deviendrait tôt ou tard le pénitent du seul Saint-Esprit.

« L'œuvre du sacerdoce, explique-t-il, consiste à guider dans leur conduite les chrétiens fidèles, sans perdre de vue que Dieu les dirige toujours intérieurement. Dans la direction d'une âme innocente, il faut bien nous persuader que Dieu habite en elle, et ne pas nous considérer comme les remplaçants de Dieu. Dans la direction d'un pécheur repentant, il faut comprendre que notre mission est de rendre cette âme à la direction de Dieu. Le meilleur service que nous puissions rendre à n'importe quel chrétien, c'est d'exciter en lui le sentiment de la fidélité au langage lumineux que Dieu lui tient au fond de sa conscience. La direction de Dieu se produit de deux façons : au dedans par l'action directe de l'Esprit-Saint sur l'âme humaine ; au dehors, par l'action de sa providence dans les circonstances de la vie. Il est fort dangereux de séparer ces deux influences... Dieu se sert de l'extérieur pour le bien de l'intérieur. Il y a peu de danger, à l'heure actuelle, que nous perdions de vue l'autorité et l'action divines dans le gouvernement de l'Église et dans les secours religieux qui nous arrivent par le canal des sacrements. Mais ce n'est qu'en appréciant pleinement la vie de Dieu au dedans de nous que nous pouvons comprendre

l'action que Dieu exerce par sa providence extérieure (1). »

Qu'on ne s'étonne pas de le voir, en des questions de cette nature, se préoccuper ainsi d'une sorte d'actualité. Il ne l'aurait pas fait, s'il n'avait suivi dans ses secrètes profondeurs le mouvement de l'histoire religieuse en ces derniers siècles.

Des deux actions de l'Esprit-Saint que le Pape a si bien distinguées dans sa grande encyclique du 9 mai dernier, « celle qui s'exerce visiblement dans l'Église et celle qui s'exerce secrètement par son insinuation dans les âmes justes (2), » la première, révoquée en doute par les protestants, a retenu pendant trois siècles l'attention des théologiens ; elle est allée se précisant toujours jusqu'au concile du Vatican, et maintenant il n'est plus de catholique pour la discuter. C'est de la seconde qu'il s'agit de prendre conscience, et l'époque arrive, commençant peut-être avec cette encyclique sur la Trinité et le Saint-Esprit à laquelle on prête trop peu d'attention, l'époque arrive où l'Église, ayant affermi ce qui était attaqué dans sa hiérarchie, va reprendre sa voie normale, diriger de plus en plus ses efforts vers la pratique de la vie intérieure, et son attention vers le côté intelligible des mystères de la foi.

(1) Voir page 320, 294 et tout le chapitre XXII.

(2) Encyclique de S. S. le Pape Léon XIII, en date du 9 mai 1897, sur la dévotion au Saint-Esprit.

C'est du P. Hecker lui-même qu'il faut entendre la conclusion de cette doctrine :

« Une exposition du christianisme qui réunira les conditions extérieures et intérieures de crédibilité, produira chez les fidèles une conviction plus intense et plus éclairée de la volonté divine ; elle stimulera en eux une action personnelle plus énergique, en même temps qu'elle ouvrira la porte du bercail à bien des âmes errantes, sinon perdues. L'action croissante du Saint-Esprit, jointe à une coopération vigoureuse de la part de chaque fidèle, élèvera la personnalité humaine à une intensité de force et de grandeur qui marquera une ère nouvelle dans l'Église et dans la société, une ère que l'imagination aura peine à concevoir, que la parole aura peine à exprimer, à moins de recourir au langage prophétique(1). »

## VI

Et si l'on veut entrevoir quel genre de conseils pratiques il pouvait, dans le détail, rattacher à ces hautes considérations, on n'a qu'à méditer la page que voici :

« Dans tous vos actes réfléchis, calmez d'abord votre esprit ; prenez l'attitude de celui qui reçoit une visite ou qui écoute parler ; puis, décidez. Imper-

(1) P. 404.



ceptiblement et insensiblement la grâce vous guidera. Ne tenez pas compte de ce que les gens disent; gardez votre manière de voir; tenez-vous-en à votre sens et abondez-y. Que chacun, comme dit l'Apôtre, abonde dans son propre sens. Ne cherchez pas à ranger tout le monde à votre avis; il n'y a pas deux nez qui se ressemblent, encore moins deux âmes : *Dieu ne se répète jamais*. Que de fois ce que l'âme a de plus noble et de meilleur se trouve étouffé par une contrainte mal avisée! La seule restriction à s'imposer est de rejeter ce qui est faux, et de réprimer la préférence donnée à un bien inférieur, lorsqu'il est en conflit avec un bien plus élevé. Pour le reste, liberté (1)! »

N'est-ce pas le mot de saint Paul : *Ubi autem Spiritus Domini; ibi libertas* (2)?

Il voulait que cette spiritualité si libre et si personnelle fût adoptée de préférence à toute autre par les esprits dirigeants dans le Christianisme, par ceux « dont la vocation spéciale est d'aider les caractères indépendants à trouver l'esprit de Dieu en eux-mêmes, ou, s'ils le connaissent déjà, à mieux suivre ses directions ». Le Père Elliott, confident de toutes ses pensées, nous en donne en peu de mots la raison : « C'est parce que l'indépendance des caractères réclame qu'il en soit ainsi et parce que cette indépendance est, par une disposition spéciale

(1) P. 318.

(2) II Cor., III, 17.

de la Providence, le trait caractéristique des âmes d'élite de notre temps. »

Mais il ne faudrait pas croire que le progrès surnaturel lui parût un domaine réservé au petit nombre. Toutes les conditions de la vie lui semblaient conciliables avec ce progrès. Il insistait sur ce que le développement intense de l'industrie et du commerce, non seulement ne s'oppose en rien à un état élevé de perfection chrétienne mais peut y contribuer, et sur ce que « les responsabilités particulières de notre civilisation sont capables d'être sanctifiées au plus haut degré. » Il exposait dans un sermon sur saint Joseph, intitulé *le Saint de notre siècle*, les avantages qui résultent pour la perfection chrétienne, de ce qu'aujourd'hui l'ouvrier a besoin de plus de liberté et d'intelligence. Plus vaudra l'homme, plus vaudra le chrétien.

En résumé, de ce qu'il voit l'indépendance individuelle nécessairement introduite par les conditions matérielles d'aujourd'hui, il conclut que l'homme individuel doit se régler lui-même. Il veut, dès lors, que le chrétien sache obéir directement à Dieu, et que l'effort du sacerdoce soit de le lui apprendre.

De là, tout naturellement, la conception de son ordre religieux des Paulistes.

Le Père Elliott, Pauliste lui-même, nous dit qu'ils devaient être, dans l'intention de leur fondateur,

« des hommes capables d'enseigner aux fidèles à distinguer en eux la voix de Dieu, d'avec les fantaisies de l'imagination ou de la passion, et à répondre promptement, généreusement, à tout appel intérieur de Dieu (1). »

Et voici comment le P. Hecker, de sa propre main, trace leur idéal :

« Un Pauliste doit s'appuyer sur l'individualité, c'est-à-dire faire de la liberté individuelle son élément essentiel dans tout ce qui regarde la vie et le bien de la communauté et de ses membres. L'individualité est un élément intégral et dominant dans la vie du Pauliste ; il faut qu'on le sache bien. Un des signes caractéristiques du Pauliste est qu'il aimerait mieux souffrir des excès de la liberté que les excès de l'arbitraire. L'individualité d'un homme ne saurait être trop puissante, ni sa liberté trop grande, quand il est guidé par l'Esprit de Dieu. L'absence de lumière surnaturelle est l'indice qu'un homme n'est pas fait pour être Pauliste, car il ne comprendrait pas comme il faut, il n'apprécierait pas la valeur des libertés dont il jouit ; il dérangerait, ou il deviendrait un élément de trouble dans la communauté. Les Paulistes mettent le droit individuel au premier rang et le développent jusqu'au point où il nuirait à la communauté. La vie commune prime la vie individuelle en cas de

(1) P. 286.

conflit; mais la vie individuelle doit rester sacrée et jamais effacée (1). »

## VII

Si hardies que paraissent de telles vues, il faut bien reconnaître qu'elles procèdent, en pleine lumière, des connaissances de premier ordre que nous avons relevées chez le P. Hecker. Nous l'avons suivi à partir des plus hautes conceptions, de la métaphysique et de la théologie fondamentales, comme par une voie romaine, jusqu'à cette transformation saisissante de la vie religieuse. Où a-t-on vu qu'il y eût entre ces deux termes apparence de contradiction, solution de continuité? et d'autre part, en ce grand trajet, quel est l'horizon du monde des âmes qu'il n'ait pas éclairé de sa limpide et puissante lumière?

Après tout, que reste-t-il de surprenant en tout cela, pour qui a joui de sa clarté?

Sa doctrine de l'action directe de Dieu sur les âmes est de foi catholique, et sa mystique est exactement celle de tous les grands saints : François d'Assise, Dominique, Catherine de Sienne, Philippe de Néri, Ignace de Loyola. Il sympathisait avec tous sur ce point. « Lallemand, Surin, Scaramelli, Rusbrock, Henri Suso, dont il portait toujours un exemplaire dans sa poche, Tauler, la *Sancta Sophia*

(1) Pp. 282 suiv.



du P. Augustin Baker, Blosius, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix : voilà, dit son historien, témoin de sa vie, la littérature spirituelle qui aida P. Hecker à comprendre la direction du Saint-Esprit et à y correspondre. »

Nous n'avons que trop oublié toutes ces grandes sources spirituelles!

En second lieu, il est convaincu « qu'actuellement la vie de l'homme, dans l'ordre séculier et naturel, marche irrésistiblement vers la liberté et l'indépendance personnelle; et que c'est là un changement radical. »

Qui oserait le nier? et qui le blâmerait de n'y avoir vu qu'une occasion de triomphe pour l'Église mieux connue? « Il lui tardait, nous racontait-on, de montrer à ses compatriotes que l'Église catholique leur donne une envolée vers Dieu mille fois plus directe que tout ce qu'ils ont pu rêver. Ils croient que l'autorité de l'Église raidira leurs membres; il avait hâte de leur expliquer qu'elle leur rend la liberté, affranchit leurs esprits du doute, donne à leur conviction l'intensité d'une certitude instinctive, et porte les facultés intellectuelles à une activité dont la force n'est pas soupçonnée en dehors de l'Église (1). »

Enfin il applique à ces conditions de vie, plus libres et plus personnelles, l'immuable et éternelle

(1) P. 336.

mystique des saints. Tout le premier il se conforme aux règles de cette mystique, la plus orthodoxe qui soit, et nous le voyons requérir, pour s'assurer contre ses propres appréciations, le jugement officiel de l'autorité suprême de l'Église. Que dis-je ? il n'a pas eu à le requérir. C'est le pape Pie IX en personne, c'est la congrégation de la Propagande, c'est la congrégation des Évêques et des Réguliers, qui conçoivent et poursuivent l'idée de pousser en avant cet homme si manifestement marqué de Dieu. Lorsque les quatre prêtres américains représentés à Rome par le P. Hecker demandaient au Saint-Siège ce qu'ils devaient faire, « ce fut le Pape qui suggéra l'idée de former la nouvelle compagnie : « Ils ne peuvent pas s'attendre, dit-il, à ce « que j'en prenne l'initiative ; ce serait le monde « renversé. Qu'ils le fassent eux-mêmes, me pré-  
« sentent leur plan, et, si je le trouve bon, il aura  
« mon approbation. » Ils présentèrent le plan demandé, et il fut approuvé par décret solennel de la congrégation des Évêques et des Réguliers.

Si le P. Hecker voit avec évidence que la religion doit être intérieure pour être vivante, il sait tout aussi clairement que l'inspiration personnelle ne peut se passer du contrôle de l'Église, et nul n'a mieux exposé que lui la nécessité d'unir l'une et l'autre.

Il écrit, en effet : « L'élargissement du champ intérieur d'action dans l'âme, s'il n'était accom-

pagné de la véritable connaissance du but et de la raison d'être de l'autorité extérieure de l'Église, ne ferait qu'ouvrir la porte aux illusions, aux erreurs, aux hérésies de tout genre et ne serait dans le fait qu'une nouvelle forme du protestantisme. Mais, d'un autre côté, la vue exclusive de l'autorité extérieure de l'Église, sans l'intelligence nette de la nature et du travail du Saint-Esprit dans l'âme, ferait de la pratique de la religion une pure formalité, rendrait l'obéissance servile et l'Église inféconde... L'action du Saint-Esprit personnifiée visiblement dans l'autorité de l'Église, et l'action du Saint-Esprit demeurant invisiblement dans l'âme, forment une synthèse qu'on ne peut diviser; et celui qui n'a pas une vue claire de cette double action du Saint-Esprit est en danger de tomber dans un excès ou dans l'autre : or, l'un ou l'autre est la destruction du but même de l'Église. »

## VIII

Aussi cet homme qui, en faisant du nouveau, est si bien dans la voie traditionnelle, sympathisait-il sans réserve avec tout ce qu'il y a de glorieux dans les annales de l'Église; et, s'il admettait, s'il aimait le passé, c'était précisément parce qu'il comprenait, avec la différence manifeste des temps, les différents besoins qu'ils imposent aux âmes selon les difficultés spéciales de la vie humaine à chaque époque.

Quelle vue de l'histoire que celle-ci !

« Les Latins se sont attachés principalement aux *institutions extérieures* ; les Saxons favorisent plus spécialement les *forces intérieures*. La race latine a glorieusement couronné son œuvre par le concile du Vatican, et le temps est venu d'appeler la race saxonne à développer ses forces dans la vie intérieure de l'Église. »

C'est strictement là le partage que la science sociale fait entre la formation communautaire, qui tend aux institutions extérieures et dont les Latins ont été la plus puissante production, et la formation particulariste, qui tend aux forces intérieures ou personnelles et dont les Saxons sont les représentants. Que cette dernière race succède aujourd'hui dans le monde à l'hégémonie des Romains, qui s'était perpétuée jusqu'ici par les nations néo-latines, on n'ose plus guère le contester, mais le P. Hecker a été le premier qui l'ait vu et dit si clairement. Décidément, Pie IX avait raison de l'affirmer, cet homme est universel, et non pas simplement un Américain du dix-neuvième siècle ; son regard embrasse toute l'histoire du christianisme dans l'espace et dans le temps.

Mais il ne s'intéresse pas seulement à l'Église acquise, à celle du passé et du présent ; il contemple celle de l'avenir et fait le plan de ses conquêtes prochaines à travers le monde entier.

Sa vocation dominante a été d'amener au catho-

licisme ses compatriotes. Incrédules ou hérétiques, tous ceux du dehors sont l'objet de son zèle :

« Je voudrais, dit-il un jour à ses amis, ouvrir les portes de l'Église aux rationalistes : elles me semblent fermées pour eux. Je sens que je suis le pionnier qui ouvrira la voie. » Il aurait voulu, suivant sa forte expression, *abolir la douane* et faciliter *l'entrée* de l'Église à tous ceux qui n'ont conservé que leur raison pour guide. Il pensait avec Ozanam que ce qu'il faut au siècle, c'est une croisade intellectuelle. « Que ne puis-je, disait-il encore, aider les catholiques de ma main gauche et les Protestants de ma main droite ! »

Il n'est pas jusqu'au reste des plus anciennes races qui n'intéresse et n'émeuve sa grande âme d'apôtre. Écoutons ce qu'on nous raconte à propos de son voyage au Nil, et voyons quelles pensées assaillent en Orient cet Américain. « Les ruines merveilleuses des anciennes cités d'Égypte excitèrent son admiration..... Il s'intéressait vivement aux Mahométans. Leur prière publique, la promptitude avec laquelle ils accueillent l'idée de Dieu et de l'Éternité, et par opposition leur stagnation religieuse si frappante, qu'il attribuait à l'ignorance de la Trinité, lui fournissait ample matière à réflexion. Comment convertir ces indolents contemplatifs ? Quel type de catholicisme réussirait le mieux en Orient ? (voilà un homme qui n'est pas exclusif dans sa méthode !) et comment le conci-



lier avec les traits qui caractérisent le catholicisme occidental? autant de questions qui occupaient incessamment son esprit. »

Le P. Hecker avait raison. De même que l'Église a eu, suivant les époques, des modes différents d'appliquer son unique doctrine, elle peut et doit en avoir de différents dans l'espace, suivant les Provinces de son vaste Empire, ouvert à tous les peuples de la terre. Est-ce qu'en effet ces peuples ne représentent pas encore aujourd'hui des âges très différents de l'humanité?

## IX

Et maintenant que nous pouvons admirer en connaissance de cause ce grand et universel pionnier de l'Église, pionnier vers l'avenir, pionnier vers le dehors et pionnier même à l'intérieur, hâtons-nous de signaler, dans sa puissante méthode, un caractère qui mérite l'attention presque autant que les découvertes où elle le conduit.

Cet homme, qui traite si lumineusement la question religieuse d'aujourd'hui (1), ne va pas chercher de solution, comme presque tous, en dehors du domaine religieux lui-même. Il ne se prend ni à une nécessité d'agir sur les pouvoirs publics, ni à la préoccupation d'intervenir dans les questions

(1) Voir au chapitre XXIX, p. 399-410, le résumé des idées qu'il développe dans son ouvrage *Exposé de la situation de l'Église*.

économiques, ni à l'idée de jeter le prêtre et le religieux dans le débat des intérêts temporels des populations qu'ils évangélisent : il pense que la question religieuse est religieuse et que c'est dans la religion qu'il y a à faire.

« Le moyen de sortir de nos difficultés actuelles, dit-il en parlant des conflits religieux d'Europe, est de revenir à une spiritualité plus libre que celle que la Providence assignait comme contre-poids au protestantisme pendant le seizième siècle, — à une spiritualité qui est et qui a toujours été la vie spirituelle normale et la vie intérieure des chrétiens. Au seizième siècle il fallait accentuer l'obéissance; notre époque n'a pas besoin de se consacrer particulièrement à une vertu morale plutôt qu'à une autre, mais de se retremper dans la foi, l'espérance et la charité, comme étant les vraies sources de vie, et dans la fidélité à l'action de l'Esprit, qui saura bien diriger le chrétien vers la vertu morale la plus nécessaire à sa nature, aux exigences de son état et des circonstances (1). »

Pour expliquer les défaites des catholiques en Italie, en France et ailleurs, il ne recourait pas à ces causes extérieures sur lesquelles on se décharge si commodément de ses propres responsabilités. Pour lui, et avec raison, toute la force des ennemis de la religion est faite de notre faiblesse. Disons-

(1) P. 308.

le hardiment avec le biographe qui résume sa pensée, le type de dévotion et d'ascétisme sur lequel on nous forme tend trop à réprimer l'activité personnelle, cette qualité sans laquelle, de nos jours, il n'y a pas de succès possible.

« L'exagération, par les protestants, du principe d'individualité, dit le P. Hecker, a forcément amené l'Eglise à réagir et à restreindre les conséquences de ce principe, afin que sa propre et divine autorité pût avoir tout son jeu et exercer sans obstacle sa légitime et salutaire influence. Les erreurs et les maux de l'ère de la Réforme eurent pour origine l'indépendance personnelle affranchie de tout joug. Il fallait y opposer le frein d'une dépendance personnelle plus étroite : *contraria contrariis curantur*. L'influence de l'Eglise fut donc, par les circonstances, amenée à s'exercer en quelque sorte au détriment des vertus naturelles qui, sagement dirigées, font la virilité du chrétien dans le monde. Le point gagné fut le maintien et la victoire de la vérité ainsi que le salut des âmes ; la perte fut une certaine défaillance de l'énergie, entraînant avec elle un affaiblissement de l'activité dans l'ordre naturel. Le gain reste permanent et inestimable ; la perte n'est que temporaire et réparable (1). »

Comment il veut que s'accomplisse cette réforme intérieure d'où dépend, en réalité, le progrès de

(1) P. 400.

l'Église, beaucoup plus que de nos tentatives dans le domaine extérieur, le voici presque textuellement :

Les vertus *passives*, cultivées sous l'action de la Providence pour la défense de l'autorité extérieure de l'Église alors menacée, ont produit d'admirables effets comme uniformité, discipline et obéissance. Elles eurent leur raison d'être. Mais le nouvel ordre de choses demande surtout de l'initiative et de l'effort personnel. C'est pourquoi, sans détruire les autres, ce sont les vertus *actives*, qui doivent être cultivées de préférence, aussi bien dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel. Dans le premier, il faut développer tout ce qui peut fortifier une légitime confiance en soi ; dans le second, on doit faire une large place à la direction immédiate du Saint-Esprit dans l'âme individuelle (1).

## X

Après avoir, autant qu'on le peut en quelques pages, essayé de suivre le P. Hecker aux horizons si étendus de sa pensée, ce nous sera comme un repos, de remarquer, au simple point de vue de la forme, combien il y a de trait, d'éclat et de fermeté dans le langage de cet écrivain qui avait quitté l'école à dix ans.

Encore que ces vigoureuses qualités éclatent

(1) V. p. 402.

déjà dans les citations qui ont été faites, on s'en rendra peut-être mieux compte en lisant un passage ininterrompu de quelqu'un de ses discours.

Dans un sermon dont nous avons parlé, il veut indiquer que les conditions particulières à notre civilisation sont capables d'être sanctifiées au plus haut degré, et il prend texte de la vie de saint Joseph :

« Appelé, dit-il, à quitter ses amis, sa maison, son pays, saint Joseph obéit à la voix de Dieu à l'instant et sans un murmure. La solitude ne lui était pas nécessaire pour rencontrer Dieu et s'unir à lui. Il resta dans le monde, et sut y trouver Dieu. Il sanctifia son travail en mettant Dieu dans son atelier. Saint Joseph n'était pas une fleur du désert, une plante du cloître. Il trouva les moyens de perfection dans le monde et fit servir les soins et les devoirs du monde aux desseins de Dieu sur lui.

« La maison de saint Joseph était son cloître, et c'est au sein de la famille qu'il pratiqua les plus sublimes vertus. Occupé aux devoirs matériels de chaque jour, il tenait son esprit fixé sur la contemplation des vérités divines, et une influence céleste animait toutes ses actions. Il a atteint dans la société et dans la famille un degré de perfection que n'ont jamais surpassé, si même ils l'ont égalé, le martyr dans sa mort, le contemplatif dans sa solitude, le moine dans son cloître, le missionnaire dans ses travaux héroïques.



« Notre siècle n'est pas un siècle de martyrs, d'ermites, de moines. Bien qu'il ait ses martyrs, ses reclus, ses communautés monastiques, ce ne sont pas là, et ce ne seront vraisemblablement plus là les types dominants de la perfection chrétienne. Nos contemporains vivent dans leurs marchés, dans leurs comptoirs, leurs ateliers, leurs foyers, dans toutes les situations variées qui forment la société humaine, et c'est là qu'il faut introduire la sainteté. Saint Joseph est le modèle par excellence de ce type de perfection. Il faut que ces devoirs et ces circonstances deviennent autant d'instruments de sanctification, car les difficultés et les obstacles de notre temps sont ce qui forme notre caractère ; une fois surmontés, ils deviennent des moyens de perfection et des titres de gloire. Voyez cela nettement, et vous tenez le type de sainteté qui sera de plus en plus la vivante expression de la vie actuelle de l'Église.

« C'est là le champ de conquête pour l'héroïsme chrétien d'à présent. Les soucis, les travaux, les devoirs, les affections et les responsabilités de la vie quotidienne formeront les piliers de la sainteté des *Stylites* de nos jours. C'est sous cette forme que triomphera désormais la vertu chrétienne (1). »

(1) P. 314. Voici un court passage sur le génie :

« Tout *vrai* homme est un génie. Tout *vrai* génie est religieux. Les formes objectives du génie sont la manifestation du beau, du

## XI

Il est temps de conclure.

Nous voilà donc, au dix-neuvième siècle et dans un pays neuf, en présence d'une de ces grandes figures religieuses, d'un de ces génies universels que nous aurions cru volontiers ne pouvoir appartenir à de semblables circonstances.

Nous avons, dans le P. Hecker, non seulement un homme de notre temps, mais un homme de l'avenir. Il a vu et il a montré que, s'il est vrai que Dieu ne se repose pas, il est plus vrai encore qu'il ne s'arrête pas. La veille même de son entrée dans l'Église, le 30 juillet 1844, il écrivait dans son journal sous la dictée de l'Esprit-Saint :

« La voix intérieure se fait de plus en plus entendre. Elle dit : « C'est moi; écoute! A ce qui  
« est neuf il faut des vêtements neufs. Quelle  
« preuve donne-t-on de son existence, si l'on ne  
« fait que ce qui a été fait déjà? Est-ce qu'il peut y  
« avoir du génie à répéter le passé (1)? »

bien, du vrai, en un mot, de Dieu. Le génie, dans toute œuvre d'art, est religieux, quel qu'en soit le sujet. Nous disons que l'homme est appelé à laisser paraître ce qu'il y a en lui de plus élevé, de divin, de meilleur. C'est à cela, à cela seul qu'il est appelé. Nous ne prétendons pas que l'Église convertisse en génies les hommes ordinaires, mais par la sublimité de ses inspirations, elle développe les capacités du génie, qui deviennent plus qu'elles n'auraient été sans elle : il en est de même pour les hommes ordinaires, (P. 156.)

(2) P. 159.

Et presque sur le point de mourir, tout accablé de souffrances physiques et d'épreuves spirituelles, il s'exprimait avec la même sérénité sur les avantages que le christianisme va recueillir des progrès humains. On peut dire qu'il a quitté ce monde en fixant sur l'avenir des regards assurés. C'est à l'ombre de la mort, suivant l'expression d'Elliott, qu'il donnait aux siens ces suprêmes conseils :

« N'est-il pas plus sage de mettre toutes ses pensées et toute son énergie à préparer les voies pour le succès futur et pour le triomphe de la religion, que de travailler péniblement à perpétuer le présent état de choses, qui doit être, qui commence déjà à être supplanté? Cette attitude peut n'être pas comprise, ou être mal interprétée, elle peut devenir pour nous une occasion d'épreuves; c'est pourtant la seule que nous puissions concilier avec le sentiment du devoir (1). »

(1) P. 414.

Abbé Félix KLEIN,

Professeur à l'Institut catholique de Paris.

5 juin 1897, veille de la Pentecôte.

NOTA. — L'édition anglaise de cet ouvrage a été publiée avec l'approbation du R. P. HEWIT, Supérieur général des Paulistes, et avec l'*Imprimatur* de M<sup>er</sup> CORRIGAN, archevêque de New-York.



## INTRODUCTION

---

Vivre, c'est agir, et aussi longtemps qu'il y a action il y a vie. Cette vie seule est digne d'être vécue, dont l'action mène à bon terme de nobles aspirations et des œuvres utiles. Si ce que l'homme a fait pour la vérité et la vertu continue d'agir après lui, la terre peut réclamer son corps dans un dernier embrassement ; sa vie ne cesse pas pour si peu. Et il est bon qu'il en soit ainsi. Les années vraiment fécondes, entre le berceau et la tombe, sont bien peu nombreuses ; à ne s'en tenir qu'à elles, la brièveté de l'existence serait faite pour décourager ceux qui veulent imprimer le cachet de leur action personnelle sur l'âme des contemporains. Très petit est le chiffre des hommes que nous pouvons atteindre directement, et bientôt ils disparaissent. Le bien que nous pouvons faire mérite-t-il, dès lors, l'effort qu'il nous coûte ? A certains moments, l'on en doute malgré soi. Il est, par bonheur, facile de reconnaître que la surface



sur laquelle s'étend une influence d'homme est bien plus vaste qu'il ne semble tout d'abord. Cette influence pourrait se comparer à des ondes qui s'écartent, et que le regard a parfois de la peine à suivre; elles vont, elles vont incessamment, d'une âme à une autre, bien au delà des rangs qui nous touchent de près; et, chaque âme ainsi remuée devenant elle-même une force motrice, l'effet se propage au loin, souvent avec une énergie cent fois plus intense, et il se perpétue bien après que la mort a couvert de ses ombres le point central d'où l'action était partie.

Isaac-Thomas Hecker vit encore parmi nous, et les ans ajoutés aux ans ne feront qu'accroître cette vie posthume. Son influence pour le bien demeure; et à mesure que nous comprendrons mieux son plan et son idéal, cette influence deviendra plus vaste et plus profonde sur les laïques et sur les prêtres de l'Église américaine. Écrire sa biographie était un tribut d'amour que ses fils spirituels devaient à sa grande mémoire; c'est en même temps un vrai bienfait pour les générations présentes et à venir, dont les actes se ressentiront des inspirations venues de lui. Nous sommes heureux que ce soin ait été confié à celui de ses enfants qu'une longue et tendre intimité avait mis à même de le connaître plus à fond. Nous possédons dans ce livre tout ce que nous avons besoin de savoir sur le P. Hecker.

Il nous importe assez peu, si ce n'est lorsque de tels détails accentuent les grandes lignes d'une existence et nous les rendent plus saisissables, de savoir où un homme est né, les lieux qu'il a pu visiter, les demeures qu'il a construites, les circonstances de sa maladie, celles qui ont entouré sa mort. On en peut dire autant de milliers d'individus. Ce que nous tenons à savoir, ce sont les pensées et les résolutions qui ont rendu un homme supérieur à ses contemporains, qui lui ont valu d'exercer une influence décisive dans des œuvres bonnes et grandes; si l'on n'a rien à nous offrir de semblable, qu'on écarte cet homme de devant nous, et qu'on grave sur sa tombe le *Requiescat in pace*. Peu de vies méritent qu'on les raconte : pas de biographie pour qui n'en est pas digne.

S'il est permis de parler de soi, j'ose dire que je dois au P. Hecker les plus salutaires impressions de ma vie. Si elles n'ont pas, hélas! produit en moi tout ce qu'elles auraient dû, elles m'ont, du moins, fait comprendre, d'une manière inoubliable, la valeur de sa mission et le pouvoir qu'il exerçait pour le bien sur les âmes. Je suis heureux de trouver ici l'occasion d'affirmer publiquement la gratitude que j'éprouve pour lui. Il était dans toute la force de sa vie et de son labeur quand je fus pour la première fois à portée de l'observer. J'étais

tout jeune alors dans le saint ministère, et très naturellement je jetais les regards autour de moi, à la recherche de quelque modèle pour me guider dans les chemins où je sentais que, moi aussi, je devais marcher. Depuis, je n'ai jamais perdu de vue le P. Hecker, le suivant des yeux autant qu'on peut le faire à la distance des six cents lieues qui nous séparaient. Je ne suis pas aujourd'hui sans avoir acheté, au prix de bien des années et de bien des travaux, quelque expérience des hommes et des choses. Elle ne m'a fait en rien changer mon appréciation sur lui, si ce n'est pour le tenir en plus grande estime.

C'est aux prêtres de l'avenir que je recommande une étude sérieuse de la vie du P. Hecker : c'est à eux que je voudrais voir dédier sa biographie ; car les hommes d'âge, comme moi, ont déjà leurs idées faites ; ils ne peuvent pas tirer le même profit d'un enseignement si précieux.

Le P. Hecker était le type du prêtre américain : les qualités de son âme et de son cœur étaient celles-là mêmes qui peuvent beaucoup pour Dieu et pour les âmes, en Amérique, dans le temps présent. Ce n'est pas certes qu'il ait manqué des autres vertus qui font les bons prêtres et les grands hommes en tout temps et en tout lieu. Elles forment comme le sol de toute culture sacerdotale, et sans elles nul ne saurait réussir ni en Amérique

ni ailleurs. Cependant elles ne suffisent pas. Il faut y ajouter, par-dessus toutes choses, l'intelligence pratique et la souplesse de la volonté : il le faut pour comprendre toutes les circonstances, pour étudier le terrain où nous devons déployer nos forces, et pour nous adapter aux indications de la Providence. Je ne m'attends pas à ce que l'opinion que je formule soit partout approuvée ; il n'est pas sûr qu'elle eût été garantie par le vénérable prêtre dont le souvenir me détermine à parler : j'écris ce que je pense, et j'accepte toute la responsabilité de ce que je dis. Il me paraît clair comme le jour que les différents peuples, n'étant pas dans des conditions semblables, ne peuvent avoir ni les mêmes besoins ni les mêmes aspirations : si nous voulons pénétrer dans les âmes et leur être utiles, il faut, dans nos rapports avec elles, tenir compte de leurs conditions. Ce qui peut être la ligne de conduite idéale pour un prêtre en Assyrie serait absolument hors de propos au Mexique ou au Minnesota ; et tel réussit au Minnesota, qui, avec les mêmes méthodes, échouerait complètement en Irlande ou en Bavière. Le Sauveur a prescrit l'à-propos dans les charges pastorales : « Le Maître de maison, dit-il, tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes », suivant qu'il y a lieu de produire les unes ou les autres. Les apôtres des nations, depuis saint Paul à l'A-

réopage jusqu'à saint Patrick au sommet du Tara, n'ont pas suivi d'autre principe.

Les circonstances ont été très spéciales pour les catholiques aux États-Unis, et nous ne pouvions pas ne pas en souffrir. Les catholiques, en grande majorité, étaient des Européens; leurs prêtres l'étaient aussi; bon nombre, — pas tous assurément, — demeurèrent de cœur, d'esprit et de procédés, aussi étrangers à l'Amérique que s'ils n'avaient jamais quitté les bords du Shannon, de la Loire ou du Rhin. Inutile de me dire que l'immigration nous a apporté d'immenses bienfaits, et que, sans elle, l'Église serait bien peu de chose en Amérique. Ce n'est pas méconnaître les avantages d'un heureux événement, que de rappeler les inconvénients accidentels qui s'en sont suivis. Un clergé étranger par ses dispositions et par sa manière de faire n'avait pas ce qu'il fallait pour impressionner favorablement les non-catholiques de ce pays; les enfants nés en Amérique de catholiques immigrants devaient tôt ou tard échapper à son action. Et, si je ne me trompe, ces inconvénients sont aussi réels chez les prêtres qui vinrent ici d'Irlande que de toute autre contrée. Même les prêtres d'origine américaine, à force d'exercer leur ministère au milieu des immigrants, ont souvent fini par tomber dans les mêmes errements; et ils n'ont guère su donner à l'Église l'allure américaine.



Tel ne fut pas le cas d'Isaac Hecker. Consciemment ou non, je ne sais et peu importe, il regardait l'Amérique comme la plus belle conquête pour la vérité divine, et il revêtait des armes qui étaient de trempe et de marque américaines. Le courant américain, qui depuis un quart de siècle coule si manifestement dans l'océan du catholicisme, remonte, ce me semble, en très grande partie au P. Hecker et à ses premiers coopérateurs. On les accusait alors d'être des catholiques « Yankees » ; ce reproche est tout leur éloge.

Le P. Hecker comprenait et aimait les institutions de son pays. Il n'y trouvait rien à reprendre ni à changer : il ne désirait ni la pléthore ni le riche marasme des monarchies ou des empires. Son thème favori, dans ses livres comme dans ses discours, était que la constitution des États-Unis réclame comme base nécessaire les vérités enseignées par l'Église catholique sur l'état naturel de l'homme, en opposition aux erreurs de Luther et de Calvin. La république, selon lui, présuppose la doctrine de l'Église, et l'Église devrait aimer un régime qui n'est que l'expression même de son esprit. Il comprenait le peuple américain ; il l'aimait ; il constatait en lui de splendides qualités naturelles. Avait-il tort ? Sans vouloir diminuer le moins du monde le mal effroyable que produit l'absence du surnaturel, je ne crains pas d'affirmer

que pour l'appréciation et la réalisation des vérités et des vertus naturelles, les Américains ne le cèdent à aucun peuple de l'histoire. C'est, semble-t-il, en vue de former une grande nation et un grand siècle, que le Tout-Puissant a fait de l'Amérique le théâtre d'un si extraordinaire développement des forces et des dons naturels, tant dans l'homme que hors de l'homme; oui, j'en ai la ferme confiance, c'est avec la volonté ultérieure de donner à tout cela le glorieux couronnement du surnaturel. Hecker le sentait bien; et ce fut sa mission, de prendre en main ces forces naturelles, qui inspirent à l'Américain tant de respect, d'amour et de confiance, — et de les conduire, par une sage direction de leurs tendances légitimes, au terme même où d'instinct elles aspirent : à la vérité catholique, à la grâce catholique.

Le protestantisme n'est plus qu'un nom et un souvenir. L'esprit de l'Américain s'est replié sur lui-même, dédaigneux des négations et des cruautés doctrinales de la Réforme; il les sent contraires à lui-même et contraires à la nature. Et c'est maintenant que surgit pour l'Eglise catholique l'opportunité de se montrer la fille du Dieu qui a créé la nature, en ouvrant, sous les yeux de ce peuple, tant de trésors qu'elle possède et qui peuvent rassasier l'âme de liberté, de raison et d'intelligence en satisfaisant ses plus beaux, ses plus purs ins-

tincts. Telle fut la note dominante des discours, des controverses, des livres de notre ami, de deux livres surtout, les *Aspirations de la nature* et les *Questions de l'âme*. Il ramène tout à cette idée que le peuple américain est naturellement catholique; et cette conviction, qui était sans cesse présente à son esprit aux heures de travail, doit inspirer tous ceux qui désirent sincèrement conduire l'Amérique au catholicisme.

Le P. Hecker s'appuyait fermement sur les vertus naturelles et sociales. Dans notre démocratie, on les tient en haute estime. Elles sont les plus en vue, et certainement les plus indispensables à l'établissement comme à la préservation d'une société prospère. La loyauté, l'honnêteté dans les affaires, l'obéissance à la loi et à l'ordre, la tempérance, le respect du droit des autres, tout cela est ordonné par la raison avant même que la révélation ne nous en parle, et l'absence des vertus proprement surnaturelles a conduit les non-catholiques à y attacher une importance capitale. Il serait bien difficile de persuader à un Américain qu'une Église impuissante à fortifier ces vertus primordiales en peut inspirer d'autres qu'elle-même proclame d'un ordre plus élevé et plus ardu; étant donnée l'absolue persuasion où il est que son pays est destiné à produire un état social supérieur à ce qu'on a vu jusqu'ici, la première chose qu'il demande à une

religion, c'est de montrer de quoi elle est capable dans cet ordre de choses. Rien n'est plus conforme à la doctrine catholique. Le Christ n'est pas venu pour détruire, mais pour parfaire ce qui est dans l'homme; les vérités et les grâces de la Révélation n'aboutissent pas moins directement à surélever la vie présente qu'à acquérir la vie future. C'est un fait, toutefois, qu'en d'autres temps et d'autres pays, l'Église a vu entraver son œuvre sociale, et que certaines traditions, certains usages de ces pays et de ces temps, transplantés sur le sol américain et autorisés à y grandir avec l'épithète de catholiques, ne sont pas faits pour honorer l'Église parmi nous. L'esprit humain, chez les meilleurs, a toujours un côté étroit, et certains catholiques, préoccupés avant tout de la supériorité des vertus surnaturelles, ont fait trop bon marché des vertus naturelles.

Et puis il est arrivé, aussi, que parfois des casuistes nous ont fait du mal. Ils ont voulu nous donner comme principes de conduite sociale en Amérique des idées ou des pratiques qui ont pu être tolérées en France ou en Allemagne au dix-septième siècle; et leurs distinctions abstraites, subtiles jusqu'à couper un cheveu en quatre, ont été prises par quelques-uns d'entre nous comme règles pratiques, sans prendre assez garde aux circonstances locales. Le peuple américain donne peu

d'attention aux choses abstraites; c'est le résultat qu'il considère dans la morale, et nous devons tenir compte de ce procédé de son esprit. L'Église est appelée aujourd'hui à faire davantage porter son action sur l'ordre naturel. Dieu me garde, — on voudrait peut-être m'en soupçonner, — de désirer que nous détournions, ne fût-ce qu'un instant, notre attention du côté surnaturel; c'est dans l'intérêt même de la cause surnaturelle que je parle. C'est avec les vertus naturelles, pratiquées dans toute la droiture du cœur et de l'esprit, qu'on fait les vertus surnaturelles. Chaque siècle a son idéal en fait de perfection chrétienne. Tantôt c'est le martyre, et tantôt l'humilité du cloître. Aujourd'hui il nous faut l'homme d'honneur chrétien et le citoyen chrétien. Que les catholiques donnent l'exemple d'un vote honnête et d'une bonne tenue sociale : ils feront plus pour la gloire de Dieu et le salut des âmes que s'ils se flagellaient la nuit, ou s'en allaient en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle.

Conformément à ces principes, tels que je viens de les exposer, le P. Hecker pensait que, s'il voulait réussir dans ses travaux pour les âmes, il y devait dépenser toute l'énergie naturelle dont Dieu l'avait doué; et il agissait en conséquence. Un bon vieux prêtre, qui disait fort bien son chapelet, mais n'avait pas son pareil pour faire le vide autour de sa

chaire, critiquait un jour devant moi le P. Hecker comme ayant, disait-il, trop de confiance dans l'homme et pas assez en Dieu. La piété du P. Hecker, son assiduité à la prière, ses habitudes d'abnégation, le garantissent assez contre le reproche d'avoir manqué de confiance en Dieu. Mais mon vieux prêtre, — et c'est par dizaines de mille qu'il compte aujourd'hui, soit en Europe soit en Amérique, des imitateurs, — mon vieux prêtre avait une étonnante aptitude à voir dans tout exercice de l'énergie humaine un manque d'égard envers la Providence. Nous nous appuyons souvent sur Dieu bien plus que Dieu ne le désire, et il y a des cas où une neuvaine est un bon refuge pour la mollesse et le défaut de courage. Dieu nous a confié des talents naturels; ce n'est jamais avec sa permission que nous les enfermons dans le coin d'un mouchoir. Il ne va pas faire un miracle ou donner des grâces supplémentaires pour compenser notre insuffisance. Il faut agir comme si tout dépendait de nous, et prier comme si tout dépendait de Dieu.

Dieu n'a jamais voulu faire par un acte direct de sa divine puissance ce qui doit être fait dans l'Eglise et par elle. Il invite l'homme à agir avec lui et laisse un vaste champ à son initiative. Les siècles où l'homme a déployé la plus industrieuse activité dans les entreprises religieuses ont été ceux des



plus belles conquêtes spirituelles. Nous avons quelque tendance à négliger ce fait. Newman a écrit quelque part que dans les chauds pays du Sud, où le soleil brille de tout son éclat, les habitants ne connaissent guère les moyens de se préserver du froid et de l'humidité. Ils ont bien leurs jours d'hiver, mais ils sont rares, et l'on juge qu'il ne vaut pas la peine de s'en préserver. On ne sait se chauffer que dans les pays du Nord. C'est ainsi que les protestants, n'ayant à leur disposition que les vertus humaines, ont été amenés à en tirer tout le parti possible : leur seule ressource est de mettre en œuvre ce qu'ils ont; ils sont les cultivateurs anxieux d'un sol ingrat. Les catholiques, au contraire, sentent que Dieu protégera l'Église; et, comme dit Newman, « nous oublions parfois que pour lui plaire et obtenir ses faveurs, il nous faut mettre l'épaule à la roue, user de tous nos moyens naturels jusqu'au bout, sans laisser pour cela de tenir nos regards au-dessus de ces moyens pour puiser notre courage dans l'espérance et dans la foi ». Dernièrement, un spirituel écrivain français nous dépeignait quelques hommes politiques de son pays, agenouillés dans une pieuse retraite, alors que leur présence à la Chambre était nécessaire pour faire front à l'ennemi. Le catholique du dix-neuvième siècle est, dans le monde entier, bien trop tranquille, bien trop résigné à ce qu'il ap-

pelle la volonté de Dieu ; ce qu'il sait le mieux faire, c'est attribuer à Dieu même les effets de sa propre indolence et de sa propre timidité.

Le P. Hecker, lui, retroussait ses manches, et mettait la main à la pâte avec une résolution désespérée. C'était vraiment la lutte pour la vie. A quelque heure, à quelque endroit que vous le rencontriez, c'était toujours à l'ouvrage. Sans cesse il regardait autour de lui pour voir ce qu'on pourrait faire. C'était avec une sorte d'impétuosité qu'il accomplissait son œuvre de missionnaire et de pasteur, sortant pour cela de toutes les voies connues. Il haïssait la routine. Peu lui importait ce qu'avaient fait les autres, il ne pensait qu'à ce qu'il pouvait obtenir lui-même. Ses efforts pour la diffusion d'une littérature catholique, sa revue « *The Catholic World* », ses livres, ses brochures, disent assez son zèle et son énergie. Créer un journal quotidien catholique était un rêve favori à la réalisation duquel il n'a épargné ni temps ni labeur. Il a devancé de plusieurs années l'apostolat de nos sociétés de tempérance. La chaire des Paulistes lança de terribles décharges contre le cabaret et contre le cabaretier, à un moment où celui-ci était le grand personnage dans l'État et jusque dans l'Église. L'Université catholique de Washington a trouvé en lui un de ses plus chauds avocats. Son zèle, large comme celui de saint Paul même, sa-

luait un ami et un allié en quiconque faisait du bien. Les murs de son église ou de son cloître n'ont jamais été pour lui la limite de l'Église de Jésus-Christ. Le choix même de son patron, saint Paul, révèle le feu dont brûlait son âme. Jamais il ne voulut, jamais il ne put demeurer inactif; et sur son lit de souffrance, où il demeura une grande partie de ses dernières années, il travaillait encore : il écrivait de remarquables articles, des livres puissants. Devenu incapable d'écrire, il dictait.

C'était un enthousiaste, et il se laissait emporter par son œuvre, comme tous ceux qui y donnent leur cœur. Ces hommes-là n'ont pas le temps de chercher dans un nuage doré les dessous un peu noirs; ils prouvent, par des actes, que l'homme et Dieu, travaillant ensemble, réussissent toujours. L'enthousiasme appelle l'enthousiasme : c'est lui qui fait les « chefs »; c'est lui qui leur donne des armées. Un évêque qui était présent au second concile de Baltimore m'a raconté que, lorsque le P. Hecker parut devant les prélats assemblés pour emporter leur adhésion à l'apostolat de la presse catholique, il était vraiment inspiré, et que ses augustes auditeurs, pénétrés eux-mêmes du feu de la Pentecôte, croyaient déjà voir l'Amérique tout d'un coup convertie. Et c'est ce qui aurait eu lieu, s'il y avait eu en Amérique un nombre suffisant d'Isaac Hecker.

Certes, les critiques ne lui ont pas manqué. Qui donc a essayé de faire quelque chose en dehors de la routine sans avoir vu des mains se lever contre lui, des accusateurs méconnaître ses intentions et ses actes? Un vénérable ecclésiastique crut un jour avoir porté un coup redoutable au P. Hecker en lui disant que ses Paulistes devraient bien prendre pour devise le mot *paulatim*, c'est-à-dire *peu à peu*. Le brave homme aurait sans nul doute donné le même conseil à l'Apôtre des Gentils. Les partisans du « peu à peu » ont trop souvent laissé les roues du char du Christ enfoncées dans l'ornière. C'est pour cela que nous nous réjouissons de voir quelquefois des enthousiastes apparaître sur la scène du monde. Les missions des premiers Paulistes, où le P. Hecker donna avec tout son cœur, ont sonné le réveil de ce pays. Aujourd'hui, après trente ou trente-cinq ans, on se les rappelle comme un événement partout où elles furent prêchées.

Notre ami avait la profonde conviction qu'à l'heure actuelle le mot d'ordre doit être l'action individuelle : chacun faisant pleinement son devoir, sans attendre l'impulsion des autres. Il revenait sans cesse sur cette idée lorsqu'il parlait de l'action du Saint-Esprit dans les âmes.

Il y a eu, dans l'histoire, des époques où l'Église, sacrifiant ses avant-postes et ses tirailleurs pour conserver son centre et ses forteresses essentielles,

— c'était une conséquence nécessaire du genre de guerre qu'elle subissait, — a comprimé fortement l'activité individuelle et a fait mouvoir ses soldats en masses compactes. Alors c'était le rôle et la gloire de chacun, de marcher en colonne. Aujourd'hui, plus n'est besoin de cette compression. L'autorité de l'Église et de son chef suprême ne court plus le moindre risque d'être méconnue ou obscurcie; chaque soldat chrétien peut s'élancer à la bataille suivant l'impulsion de cet Esprit de vérité et de piété qui souffle en lui, et sentant que ce qu'il peut il est tenu de le faire. Il y a de l'ouvrage pour tout prêtre, pour tout laïque individuellement, et, dès que la tâche est aperçue, elle doit être accomplie. La responsabilité pèse entière sur chacun; l'indifférence du voisin ne sert d'excuse à personne. Le P. Hecker disait un jour à un ami : « On compte trop sur l'action des autres; le laïque attend le prêtre, le prêtre attend l'évêque, et l'évêque attend le Pape, tandis que l'Esprit-Saint adresse à chacun ce reproche qu'il nous appelle tous et que personne ne bouge. » Idée originale, comme l'étaient toutes les siennes, comme l'étaient ses méthodes; il n'y avait chez lui rien de routinier, pas plus en théorie que dans la pratique.

Je ne puis que faire allusion au fait qui a été, si je le comprends bien, décisif dans sa vie : son dé-

part d'un ordre religieux établi sur des bases anciennes, pour fonder le nouvel institut des Paulistes. J'en dirai tout ce que j'en pense. A mes yeux, la Providence n'est jamais intervenue plus clairement dans la suite de son existence. Je suis moi-même présentement occupé des pensées qui, je n'en doute pas, étaient les siennes pendant ce mémorable séjour à Rome où il fut affranchi de son ancienne obédience. L'œuvre de l'évangélisation de l'Amérique demande des méthodes nouvelles. Il est temps de tirer de notre trésor ces « nouvelles choses » dont parle l'Évangile ; assez longtemps nous avons offert les « anciennes ».

Ces méthodes modernes exigent un équipement à la moderne. Le clergé des paroisses conviendra sans peine qu'il ne peut, à lui seul, faire toute l'œuvre que Dieu demande à son Église dans ce pays. Il est trop lourdement chargé par les devoirs ordinaires du ministère : instruire le troupeau, administrer les sacrements, bâtir des temples, des écoles, des asiles, ce sont autant de devoirs qu'on ne peut remettre et qui laissent bien peu de temps pour des études particulières ou des œuvres spéciales. En organisant la communauté des Paulistes, le P. Hecker a fait faire un grand pas à la conversion de notre pays. C'est une vue très sage, que celle qui lui a fait établir un corps de prêtres à la fois plus disciplinés que ne l'est habituellement le clergé



paroissial, et plus souple, plus libre dans ses règles, que ne l'ont été jusqu'à présent les autres ordres religieux.

Nous considérerons toujours Isaac Hecker comme l'ornement et le joyau de notre clergé américain, comme le type qu'il faudrait voir se reproduire le plus possible parmi nous. Sans doute on trouvera encore à améliorer les détails, et ce sera à l'avantage de la religion ; mais pour les lignes principales qui constituent la personnalité de cet homme éminent, sachons les conserver avec amour, et tâchons de les reproduire dans la formation de notre futur clergé.

J. IRELAND,

Archevêque de Saint-Paul.



# VIE DU PÈRE HECKER

---

## CHAPITRE PREMIER

### L'enfance

Vers la fin du dix-huitième siècle, un horloger allemand nommé Engel Freund, accompagné de sa femme et de ses enfants, quitta sa ville natale d'Elberfeld, dans la Prusse Rhénane, pour chercher une nouvelle patrie en Amérique. Une tradition de famille donne à ses ancêtres une origine française; le nom indiquerait plutôt des Alsaciens ayant passé le Rhin, soit à l'époque de la première cession de leur province à la France, soit plus tard, à la révocation de l'Édit de Nantes, en 1685. Les perturbations amenées par la Révolution française peuvent avoir été la cause déterminante du départ d'Engel Freund. Il débarqua à New-York en 1797, et s'établit dans Hester street.

Sa femme, Élisabeth Schneider, était née en 1764 à Frankenburg. Elle lui donna un fils et plusieurs filles. Tous se fixèrent à New-York. A mesure que ses filles

se mariaient, Engel Freund, alors dans toute la prospérité de son commerce, les dotait chacune d'une maison dans son voisinage, afin, disait-il, de perpétuer ainsi sur la terre étrangère les bonnes coutumes de la mère patrie.

Hester street n'était pas alors la triste rue qu'elle est aujourd'hui, le centre d'un quartier misérable et nauséabond, habité par la juiverie la plus infime. Un canal coulait dans une rue adjacente, et les grands arbres plantés sur ses bords ombrageaient les solides et spacieuses demeures de riches marchands retirés ou d'hommes appartenant aux professions les plus honorables. Les rues avoisinantes se trouvaient être des centres d'élégance, et les filles de Freund, en quittant le toit paternel pour habiter la modeste maison qui constituait leur dot, ne pouvaient que se féliciter des agréments du quartier.

Une d'elles, Caroline, encore tout enfant lors de l'émigration de sa famille, épousa à quinze ans un homme qui avait le double de son âge, John Hecker, né à Wetzlar le 7 mai 1782. Fils d'un brasseur, il était machiniste et fondeur de métaux; il avait émigré en Amérique en 1800. Le mariage se fit dans la vieille église hollandaise de New-York, au Marais, le 21 juillet 1811 (1).

Heureux dans ses entreprises au début de son mariage, un moment même propriétaire d'une florissante fonderie, John Hecker vit au bout de peu d'années ses affaires décliner, sans qu'il pût jamais parvenir à les re-

(1) John Hecker mourut à New-York le 10 juillet 1860.

lever. Ce malheur, étant donnée la grande jeunesse de ses enfants, aurait pu être irréparable; mais le fait même qui barra de si bonne heure à ces enfants le chemin de toute instruction régulière stimula en eux le désir d'apprendre, et leur fit suivre avec ardeur la route, plus courte, qui mène, par le travail et l'expérience, à la sagesse et à la science pratique de la vie.

A peine adolescents, les frères Hecker se mirent à l'ouvrage avec énergie et, avant que John, l'aîné, eût atteint sa majorité, ils avaient jeté les fondements d'une prospérité durable. Leurs parents se trouvaient désormais dispensés de tout labeur pénible.

Isaac-Thomas Hecker, troisième fils et dernier enfant de la famille, naquit à New-York le 18 décembre 1819; sa mère comptait à peine vingt-quatre ans. C'est à elle, et, par elle, à son grand-père Freund, que le P. Hecker doit les traits les plus caractéristiques de sa nature. « Je n'ai jamais connu de fils plus semblable à sa mère, » nous écrit (1) une personne qui les a connus intimement pendant plus de quarante ans. Elle ajoute : « M<sup>me</sup> Hecker était une femme d'une grande énergie et d'une nature profondément religieuse. Son fils, le P. Hecker, hérita de ces deux traits, et la plus chaude sympathie régnait entre eux. Elle l'appela toujours « son petit », avec une tendresse

(1) Ce *nous* désigne le P. Elliott, auteur de la *Vie* anglaise. On n'a modifié son texte, à l'intention des lecteurs français, que dans la mesure où l'intérêt et la clarté l'exigeaient. Mais, d'autre part, toutes les notes qu'on trouvera au bas des pages doivent être attribuées à la traduction.

qui ne nuisait pas à la grande vénération qu'elle portait à son caractère de prêtre. »

Elle le suivit dans les épreuves et les anxiétés qui accompagnèrent sa recherche de la vérité ; et, lorsqu'il trouva le repos et la réponse aux aspirations de son âme dans l'Église catholique, le noble cœur de sa mère accepta pour lui ce qu'il ne lui fut pas donné de trouver pour elle-même. A une dame qui se lamentait de la conversion de sa fille elle répondait : « Pour moi, je ne voudrais rien changer à la foi de mes fils. Ils ont trouvé la paix et la joie dans le catholicisme ; et, quand je le pourrais, je ne dirais pas un mot pour ébranler leur foi. »

Elle avait une grande force de volonté et mettait son cœur à tout ce qu'elle faisait. Infirme pendant ses dernières années, de sa chambre de malade elle faisait des merveilles. Elle resserrait les liens de famille ; aucun de ceux qu'elle avait connus n'était oublié ; les pauvres, toujours accueillis, venaient en foule chercher auprès d'elle secours et consolation. Elle avait l'esprit gai, et un mot agréable pour chacun. Elle fut pieuse et consciencieuse suivant les lumières qui lui furent données. Catholique, elle fût entrée en religion, lui arriva-t-il de dire parfois.

M<sup>me</sup> Georgiana Bruce Kirby, qui passa un mois chez M<sup>me</sup> Hecker vers 1850, la trouva encore dans la verdeur de l'âge mûr, et elle la dépeint ainsi :

« Un beau et digne caractère, plein de qualités naturelles — grande, belle, droite, le modèle parfait de la mère de famille allemande. Son esprit dirigeait la maison, et sa généreuse et sage influence s'éten-



dait bien au delà. Elle fut toute sa vie méthodiste. »

Les enfants de Caroline Hecker se sentirent redevables de ce qu'ils valaient au grand sens, au caractère élevé, aux profonds sentiments religieux de leur mère ; ils lui vouèrent une reconnaissance sans bornes. Engel Freund et John Hecker n'avaient aucune religion ; le dernier même ne mit jamais le pied dans un temple. — Tous deux étaient nés luthériens, mais ni l'un ni l'autre ne semble avoir connu grand'chose en dehors de la négation simple ou de l'indifférence religieuse auxquelles conduit trop souvent le protestantisme. Rien d'agressif cependant dans leur attitude vis-à-vis des observances religieuses. Le grand-père surtout paraît avoir été un sceptique de bonne foi, un *agnostique* en germe, n'admettant rien au delà du naturel, probablement parce que son éducation première ne lui avait rien laissé entrevoir du surnaturel. Du reste, bon, vertueux, d'un cœur très chaud, vivant d'une vie à part et concentrée qui le rendait pensif, peu curieux et singulièrement libre de préjugés. Lorsque sa fille Caroline quitta l'Église réformée hollandaise, que la famille fréquentait, pour s'adjoindre à une autre secte, il n'eut à son adresse qu'une plaisanterie sur son attrait pour « ces bruyants méthodistes ». Il avait un attachement tout allemand pour les vieux usages et les coutumes établies, et, jusqu'à son dernier jour, il ne parla que sa propre langue.

« Pourquoi ne parlez-vous pas anglais ? lui demanda-t-on un jour, vers la fin de sa vie.

— Je ne le sais pas, répondit-il, je n'ai pas eu le temps de l'apprendre.

— Comment, depuis quand êtes-vous ici?

— Depuis environ quarante ans.

— Quarante ans! n'est-ce pas assez pour apprendre l'anglais?

— Qu'apprend-on en quarante ans? » dit le vieillard, avec un jeu de physionomie indescriptible.

Engel Freund aimait d'une affection particulière le plus jeune de ses petits-enfants. Il l'avait souvent auprès de lui, le laissait fureter à son gré dans son atelier, l'encourageait à se rendre compte des procédés de fabrication. Il l'entretenait parfois de choses au-dessus de son âge, mais l'enfant était précoce, observateur et réfléchi. Ce fut dans la boutique du vieil horloger, que ce garçon de douze ans, déjà astreint à travailler pour vivre, eut l'idée de fabriquer une horloge de ses propres mains et d'en faire don à l'église où se rendait la famille. Elle fut enlevée quarante ans plus tard lors de la démolition de l'église, et elle orne maintenant la sacristie des Paulistes.

La direction morale chez les Hecker venait donc entièrement de la mère. Si jeune qu'elle fût, lorsqu'une part plus qu'ordinaire du fardeau de la famille tomba sur ses épaules, elle l'accepta avec courage et la porta avec dignité et fidélité. Son père l'aida sans doute dans la mesure de ses moyens, mais l'âge était venu, et son commerce passait dans des mains moins tremblantes que les siennes. Il n'était plus en position de doter ses filles, ni d'élever ses petits-enfants. Il est certain que les fils de Caroline Hecker, après une très courte fréquentation de l'école, durent se mettre à travailler pour vivre. On ne sait ce qui décida du choix de leur

métier; il est cependant à présumer qu'après avoir consulté leur mère, ils arrivèrent à cette conclusion que, le marché pour l'alimentation étant toujours ouvert, la pauvreté elle-même, contrebalancée par l'intelligence et l'activité, pouvait y trouver le champ d'entreprises heureuses. L'ainé, John, bientôt devenu le bras droit de sa mère, apprit le métier de boulanger chez un nommé Schwab; Georges, de trois ou quatre ans plus jeune, l'y suivit de près.

Quant à Isaac, la dure nécessité, ou peut-être une économie mal entendue, l'enleva à l'école dès l'âge de dix ans; le premier exercice de son activité eut une étrange analogie avec les dernières occupations de sa vie : il gagna ses premières journées au service d'une revue religieuse, la publication méthodiste connue aujourd'hui sous le nom de *Sion's Herald*.

Là il apprit quelque temps le métier d'imprimeur; mais comme il devint bientôt évident que le chemin choisi par ses frères était vraiment celui de la prospérité, nous le retrouvons, avant ses onze ans, réuni à ses frères et travaillant dans leur boulangerie. Ils s'étaient établis dans Nutgers street, où la famille vécut si longtemps; ils avaient en ville une autre boutique où Isaac portait le pain tous les matins.

Il aimait, dans ses derniers temps, à revenir sur cette période de son existence. « Dieu soit loué! » dit-il le premier jour de l'année 1886, « quelle peine nous nous donnions pour tout préparer en vue du premier janvier! Trois semaines d'avance nous commencions à enfourner les gâteaux du jour de l'an, — farine, eau, sucre, beurre et grains de cumin. Nous n'en faisons

jamais assez. Ai-je assez peiné à porter le pain dans ma charrette de boulanger ! Souvent je m'embourbais dans les ruisseaux ou dans la neige. Parfois une bonne âme, me voyant en détresse, me donnait un coup d'épaule. J'ai commencé à travailler à dix ans et n'ai jamais cessé depuis. »

Et quelques jours plus tard, croisant dans la rue une pauvre femme qui portait un lourd panier, il dit à son compagnon : « Mon bras a bien souvent saigné sous le poids des pains, lorsque j'étais boulanger. Une dame me demandant une fois cent dollars pour l'aider à envoyer son fils au collège, je lui répondis que ma mère, avec quatre enfants, s'était tirée d'affaire sans avoir jamais mendié, et que je ne changerais pas une des années où je travaillais de mes bras contre plusieurs années de collège. »

Un mois avant sa mort, il lia conversation avec un petit porteur de journaux au coin de l'église des Paulistes. « Il m'a beaucoup intéressé, dit-il ; j'ai découvert qu'il a cinq petits frères et que sa mère est veuve. Elle fait tous ses efforts pour les élever. Pauvre femme ! Elle m'a rappelé ma mère. »

Il y eut naturellement peu de loisirs pour des études classiques dans une existence absorbée par un tel labeur, commencé de si bonne heure et continué sans relâche pendant le temps généralement consacré au travail de l'esprit.

Le peu d'instruction que reçut Isaac avant de se mettre à gagner sa vie, lui fut donnée à l'école communale. Un enfant ordinaire eût grandi dans l'ignorance. Heureusement les Hecker étaient au-dessus de la

moyenne, et Isaac dépassait encore ses frères comme valeur individuelle. Il étudiait toujours, c'était un liseur infatigable; mais il ne fut jamais un étudiant ni un érudit dans le sens ordinaire du mot. Dès son enfance, la pensée des autres, parlée ou écrite, n'avait d'attrait pour lui que si elle l'aidait à découvrir le mystère de Dieu et de l'homme et leurs relations mutuelles, tourment de toute la première partie de sa vie. Il est possible, il est même probable, et l'histoire de sa vie intérieure en fait foi, que plus Dieu lui donna directement, moins il était fait pour recevoir des hommes.

Il regretta cependant sérieusement les lacunes de sa première éducation et s'appliqua à les combler. En commençant son journal intime (il avait alors vingt-trois ans), il parle ainsi de son insatiable désir d'apprendre :

« Si je jette un coup d'œil sur les quelques années de ma vie passée, c'est un mystère pour moi, que de me trouver où j'en suis maintenant. Pourtant, quelque chose en moi avait toujours rêvé le développement intellectuel. Un jour que j'étais couché par terre, j'entendis ma mère dire à mon frère comme en se parlant à elle-même et sans que rien de préalable eût amené la conversation sur ce sujet : « John, laissons Isaac aller au collège. » Ces mots me transpercèrent comme un glaive de feu. John fit quelque réponse évasive et la chose en resta là. Bien qu'étudier ait été désir le secret de ma jeunesse, je ne m'en suis jamais ouvert à personne, et maintenant, après un si long temps, je me trouve amené à l'état d'esprit où je suis par les voies les plus étranges. »

Sa jeunesse fut sérieuse : il ne se rappelait avoir pris part à aucun jeu ni sport d'aucun genre, jusqu'au jour où il fréquenta les théâtres et les conférences.

C'était bien là l'enfance d'un de ceux qu'on a coutume en Amérique d'appeler fils de leurs œuvres, et chez qui la matière humaine a été martelée par les circonstances. Sa mère lui apprit ses prières : la maîtresse d'école, ses lettres ; la nécessité, ses devoirs quotidiens. Pour le reste, il fut abandonné à lui-même et à ce Maître intérieur dont l'appel, avec les années, devint de plus en plus pressant. La force de cet attrait se manifestait en bien des choses. Extérieurement elle le rendait peu démonstratif et élevait une sorte de barrière invisible, mais très réelle, entre lui et ses parents, bien que leur affection réciproque restât des plus tendres. Dès l'enfance, il laissa voir cette horreur de tout contact qui persista jusqu'à la fin. Sa mère elle-même, connaissant cette singulière aversion, s'abstenait de l'embrasser. Elle se contentait de lui taper sur la joue pour lui exprimer sa satisfaction en disant : « Voici mon baiser pour vous, mon fils. » Le respect mutuel entre intimes parents, loin d'affaiblir les liens du sang ou de neutraliser leur influence légitime, semble les avoir fortifiés et perfectionnés. Sur un simple désir de leur mère, Georges et Isaac s'abstinrent de fumer, de toucher à aucune liqueur dans un restaurant ou un endroit public. Les enfants avaient été élevés dans les idées les plus strictes à l'endroit du mensonge et des petits vices ordinaires à cet âge. La même sévérité régnait dans toute la famille. « Je n'ai jamais oublié, disait le P. Hecker, la fureur d'une de mes tantes



et la violente correction qu'elle infligea à l'un de ses fils pour lui avoir dérobé un sou. Cette éducation a eu un effet durable sur mon caractère. »

Avec de pareils antécédents, il est aisé de comprendre la confiance persistante dans la nature humaine et l'amour des vertus naturelles qui signalèrent le P. Hecker pendant toute sa carrière : il leur dut la pureté de sa jeunesse. Cependant il avait été baptisé, comme les enfants des protestants orthodoxes l'étaient alors plus communément qu'aujourd'hui, et, suivant toute apparence, son baptême fut valide, de sorte qu'on ne peut savoir au juste dans quelle mesure la grâce en lui put venir en aide à la nature.

Quelque étrange que puisse paraître une telle assertion, des personnes très sérieuses et qui l'ont parfaitement connu, estiment qu'il n'a jamais dû perdre l'innocence baptismale. « Il était tendrement attaché à une mère exemplaire et pieuse, » dit l'une d'elles ; « il fut assujetti à un travail manuel pénible avant l'éveil des passions ; sa récréation, même tout enfant, était de s'occuper, par la lecture et par la parole, de profondes questions philosophiques et sociales et d'écouter les thèses des autres sur ce même sujet. Il me dit expressément n'avoir jamais bu à l'excès, jamais péché contre la pureté, jamais blasphémé, jamais menti ; et à coup sûr il ne manqua jamais d'honnêteté.

« L'influence de sa mère fut toute-puissante. La plus sévère punition qu'elle ait eu à lui infliger fut de lui dire une fois qu'elle était mécontente de lui, ce qui le plongea dans un si profond désespoir, qu'il s'assit par terre, accablé, et resta ainsi jusqu'à ce qu'elle flé-

chât et le réintégrât dans ses bonnes grâces. Une direction aussi forte et aussi salutaire, l'austérité exceptionnelle de son existence, avec la grâce de Dieu qui l'appelait à de si grandes choses, suffiraient à expliquer l'entière innocence de ses premières années. »

Un enfant de si bonne heure soumis à de telles impressions devait être adonné à la prière et pieux à sa manière; mais sa dévotion ne pouvait que différer de celle qui est ordinaire aux enfants de son âge, élevés religieusement, soit dans le catholicisme soit dans le protestantisme. Souvent la nuit, couché sur des copeaux devant le four de sa boulangerie, il se réveillait en sursaut; poussé par quelque inspiration mal définie, il courait sur les quais de East-River pour voir couler l'eau au clair de lune, et errait au hasard, comme sous le charme d'un appel irrésistible : « Qu'est-ce que Dieu désire de moi? pensait-il; comment arriverai-je à le connaître? Pour quelle cause m'a-t-il envoyé dans le monde? »

Il disait plus tard à une personne exceptionnellement admise dans son intimité : « Il y a des hommes pour qui l'influence prédominante vient de l'extérieur : l'autorité, l'exemple, le précepte, etc. Chez d'autres au contraire, elle se fait sentir à l'intérieur sous l'action de l'Esprit-Saint. Pour moi, dès mon enfance, Dieu m'a influencé par une lumière intérieure et par le souffle de son Esprit. »

Et encore :

« Ma jeunesse et les premières années de mon âge mûr furent préservées de certaines fautes et de cer-

taines occasions de pécher, d'une manière particulière et remarquable. Je me rendais compte pendant ce temps, et, en réalité tout le temps de ma vie, que Dieu me conservait pour quelque dessein providentiel. Remarquez que cela avait lieu bien avant mon entrée dans l'Église. »

Ces premiers symptômes d'un appel divin agitaient l'enfant et le rendaient perplexe, bien qu'au fond il se confiât à l'avenir pour résoudre ces obscures questions.

Cependant, les dispositions religieuses d'Isaac s'affaiblirent vers sa quatorzième année. Vint alors une période où il perdit la notion de toute doctrine chrétienne positive, et où son esprit fut au moment de rejeter jusqu'à la notion du Dieu personnel. Son âme, à son premier éveil, avait eu soif de Dieu : elle ne cessait de crier vers lui par ses aspirations et ses désirs ; mais le canevas de sa foi, et nous entendons par là l'adhésion de l'intelligence à une croyance déterminée enseignée par un autre que nous-mêmes, s'effaça peu à peu de sa pensée dès qu'il eut quitté les genoux de sa mère. Celle-ci d'ailleurs aurait-elle pu lui transmettre autre chose que des notions assez confuses ? Adorer le Dieu Créateur, écouter sa voix au fond de la conscience, vivre d'une vie honnête et pure en sa présence : à cela dut se borner l'enseignement maternel.

Un esprit comme celui du P. Hecker, ne pouvait se contenter de ce mélange d'erreur et de vérité qui est l'essence même du protestantisme orthodoxe ; il lui fallait tôt ou tard l'intégrité de la doctrine dont l'enseignement protestant ne contient que des fragments.

Ainsi que la plupart des hommes élevés dans l'hérésie, Isaac Hecker, pour arriver à la connaissance exacte du dogme de l'Incarnation, eut à fournir un travail presque aussi grand que s'il était né païen. Les combats intérieurs l'amènèrent pour un temps à une métaphysique aussi éloignée du bon sens que de la philosophie chrétienne ; mais ces difficultés, nous ne saurions trop insister sur ce point, ne furent jamais ni morales ni spirituelles, elles furent purement intellectuelles.

## CHAPITRE II

### La jeunesse

C'est à quinze ans, et dans toute l'ardeur de cet âge plein d'illusions, qu'Isaac Hecker se jeta dans la politique. Ses premiers pas sur ce terrain brûlant lui firent rencontrer le Docteur Brownson, et cet homme illustre jouera un trop grand rôle dans la vie que nous écrivons, son nom reviendra trop souvent dans cet ouvrage, pour qu'il ne soit pas nécessaire de le présenter à ceux de nos lecteurs, — étrangers surtout, — qui pourraient ne le pas bien connaître.

Orestes A. Brownson était né dans l'État de Vermont, en 1803. Sa vaste intelligence, son esprit ouvert aux idées générales, ne pouvaient rester enfermés dans les conceptions étroites du calvinisme puritain : il se lança avec enthousiasme dans le mouvement unitarien qui, à cette époque, battait en brèche le vieux bigotisme de la Nouvelle-Angleterre, et auquel un véritable enchanteur, malheureusement bien peu logique, Channing, devait donner tant d'éclat. Mais, à la différence de Channing, Brownson n'était pas seulement un penseur aux grands horizons, c'était aussi un dialecticien sans relâche ni repos, poursuivant toujours les conséquences extrêmes de la doctrine qu'il embrassait. Ministre

unitarien, il ne tarda pas à devenir socialiste radical. Il l'était déjà lorsqu'Isaac Hecker fit sa connaissance ; il le resta jusqu'au moment, peu éloigné d'ailleurs, où sa force de raisonnement lui fit découvrir l'inanité et le péril de l'humanitarisme antichrétien. Alors cette âme puissante qui avait, on peut le dire, touché le bord de l'abîme, commença un mouvement ascensionnel à la recherche de la vérité. Il passa, sans y demeurer longtemps, à travers toutes les sectes de libres penseurs protestants qui ne conservent du christianisme que l'apparence : puis il vint aux confessions plus religieuses, y séjourna davantage, fut ministre de beaucoup d'entre elles, mais souvent pour les combattre et pour entraîner tout son troupeau vers une vue plus complète de l'idée chrétienne. Jamais, d'ailleurs, il n'hésita à abandonner une position brillante, à briser un avenir assuré, quand la voix intérieure lui disait d'aller plus loin. L'anglicanisme attira son cœur ; mais bientôt les doutes qui assiégeaient le docteur Pusey l'assaillirent lui-même. Enfin, en 1844, après la route la plus longue et la plus tourmentée peut-être qu'un néophyte ait jamais suivie, il arrivait à l'Église catholique, où toute sa pensée se dilata dans une conviction active et joyeuse. Il a publié sous ce titre : *Le Converti*, l'étrange itinéraire de son esprit vers la croyance. Il avait commencé, quelques années avant son abjuration, une publication trimestrielle qu'il continua depuis. Il y traitait tous les sujets théologiques, politiques et sociaux, avec une hardiesse de vue, et en même temps avec une soumission aux enseignements de l'Église, qui font de cette Revue une



des œuvres les plus originales et les plus fortes de ce temps-ci. Il vint cependant un jour où une partie de l'Épiscopat américain jugea que le style acéré de cet incomparable polémiste pouvait faire, dans le milieu protestant, plus de blessures qu'il ne rendait de services, et ils demandèrent à Brownson de garder le silence. Comme bien souvent il avait sacrifié à sa foi progressive ses fonctions ecclésiastiques protestantes, il n'hésita pas à immoler à sa vertu de catholique soumis cette plume qui était son gagne-pain et son honneur. Il se tut, vécut pauvre, sans aucune amertume, heureux de posséder la vérité, de l'avoir fait connaître, et ne demandant à en être récompensé qu'au Ciel. Il est mort en 1876. Son fils a réuni et publié ses ouvrages qui forment dix-neuf volumes.

Vers 1830 un nouveau parti, connu sous le nom de *Parti ouvrier*, avait été fondé à New-York par des sophistes, la plupart exotiques, qui, d'ailleurs, voyant le peu de succès, auprès du public américain, de leurs idées antichrétiennes et de leurs théories sur l'union libre, les avaient prudemment passées sous silence. Les frères Hecker se firent affilier à ce parti en 1834. Le docteur Brownson en était alors un des membres les plus actifs. Il avait même fondé un journal pour en défendre les idées. Voici comment, plus tard, il les caractérisait :

« Lier notre cause aux tendances ultra-démocratiques, qui, depuis Jefferson et Tom Paine, avaient pris un certain caractère antichrétien ; nous poser comme les champions hardis et incorruptibles de l'égalité ; témoigner d'un grand amour pour le peuple et d'une

profonde sympathie pour l'ouvrier, que nous représentions comme lésé et opprimé par le patron ; dénoncer tous les propriétaires comme des aristocrates : tel était l'ensemble de notre plan. Nous en laissions volontairement dans l'ombre les parties les plus impopulaires, et nous espérions ainsi enrôler la grande majorité du peuple américain sous la bannière du parti ouvrier, ne doutant pas que, ce parti une fois arrivé au pouvoir par nos efforts, nous aurions eu toute facilité pour l'expansion de notre système d'éducation. »

Le Docteur Brownson renonça bientôt à ce programme en tant qu'engin politique. Il ne fut jamais radical dans le mauvais sens du terme, et les théories des meneurs révoltèrent bientôt son sens moral ; mais, tout en abandonnant l'organisation du parti qui prétendait parler seul au nom des ouvriers, il resta fidèle à leur cause. Tous ceux qui suivirent les chefs ne se rendirent probablement pas compte du but ultérieur où les menaient leurs théories subversives ; cependant c'est bien à elles qu'il faut rattacher l'origine du système actuel des écoles purement laïques, contre les agissements et les résultats duquel les chrétiens de toutes les confessions commencent bien tard à protester.

Dans un article intitulé : « Le Docteur Brownson et le parti des ouvriers, il y a cinquante ans », article publié dans le *Catholic World* en 1887, le P. Hecker s'est reporté à ses propres expériences sur le terrain politique. Nous y puiserons largement pour l'intelligence de cette partie de son existence.

« Nous nous intitulations la véritable démocratie et

dans la ville de New-York nous formâmes quelques années un parti à part, indépendant du grand parti démocratique; nous avions nos candidats à nous. J'ai devant moi la collection du journal qui fut notre organe, *la Démocratie*, qui parut pour la première fois le 9 mars 1834. Dans son article-programme la rédaction s'exprimait ainsi :

« Nous sommes en faveur du gouvernement par le  
« peuple; notre objet est de reconquérir l'égalité des  
« droits et de renverser les usurpations aristocrati-  
« ques qui existent sous la forme de monopoles et de  
« privilèges de toute espèce, produits d'une législation  
« corrompue et corruptrice. A l'heure actuelle, nous  
« sommes la seule grande nation sur la surface de la  
« terre où ce soit, en théorie, la masse du peuple qui  
« gouverne, et où elle pourrait gouverner en réalité si  
« elle le voulait bien; où les impôts, bien que trop  
« lourds, sont supportables, et où la majorité de la  
« population doit trouver dans son propre travail ses  
« moyens d'existence. Cependant, telle est la condition  
« de cette majorité, que les produits de son travail  
« sont insuffisants pour lui assurer une honnête ai-  
« sance et lui permettre d'élever ses enfants comme  
« les jeunes citoyens d'une République ont le droit  
« d'être élevés. Celui là serait bien peu clairvoyant,  
« qui s'imaginerait que la majorité du peuple, là où  
« existe le suffrage universel, se soumettra long-  
« temps à ce régime de labeur et de mendicité. Elle  
« apprendra bientôt à exercer ses droits politiques et  
« ordonnera à ses représentants de dicter des lois  
« pour supprimer les primogénitures, les substitu-

« tions, les legs terriens, et empêcher la terre de devenir un article de spéculation. »

« A cette époque, la question capitale était la question financière, et notre agitation était surtout dirigée contre les chartes qui constituaient le privilège des banques de circulation. Nous étions hostiles à tous les privilèges, c'est-à-dire à tout emploi soit des deniers publics, soit de l'action de l'État au profit des particuliers ou des associations privées. »

C'est ici le lieu de citer un trait caractéristique de l'époque, rapporté par M. Georges Hecker.

« Lorsque nous étions boulangers, la monnaie courante était un papier discrédité mis en circulation par des banques privées avec l'autorisation de l'État. Nous protestions contre cet abus.

« Nous achetâmes donc une imprimerie portative et l'installâmes dans le grenier de notre établissement. Tous les billets venant de nos pratiques, quelques milliers par semaine, nous les déchiffonnions, et nous imprimions sur le revers ce texte emprunté à Daniel Webster : « De toutes les industries qui appauvrissent  
« la classe ouvrière, le papier-monnaie est la plus effective. Elle engraisse le champ du riche de la sueur  
« du pauvre. » On chercha à nous punir pour détérioration de papier-monnaie, mais nous esquivâmes la punition. Isaac et moi nous avons souvent travaillé toute la nuit à poser des affiches pour nos réunions dans un temps où l'afficheur officiel n'existait pas encore. »

Les relations du P. Hecker avec le Docteur Brownson datent de 1834, époque où ce dernier fut invité à faire des conférences en faveur du parti ouvrier.

Dans l'article cité plus haut, le P. Hecker dit encore :

« Si l'on se demande pourquoi un homme né philosophe comme le docteur Brownson s'occupait ainsi de la solution des problèmes les plus pratiques en entreprenant d'abolir l'inégalité des conditions, il est facile de répondre que le vrai philosophe ne se retranche pas dans les questions abstraites. Puis, à cette époque de sa vie, le Docteur Brownson avait abandonné la philosophie qui porte l'homme à croire fermement au bonheur surnaturel dans une vie future; et l'homme qui ne compte pas sur la béatitude à venir pour le consoler des humaines misères, doit nécessairement regarder la vie présente comme son unique fin. S'il ne cherche pas son bonheur en Dieu, il le cherchera en lui et dans ses semblables; dans le développement le plus élevé des facultés de notre nature terrestre, s'il est socialiste modéré; dans les appétits de la bête humaine, s'il est l'adepte d'un communisme brutal. Tout homme qui a quelque sympathie dans le cœur et qui n'est pas guidé par les principes catholiques, s'il vient à raisonner sur les affaires publiques, risque fort de verser dans le socialisme de l'une ou l'autre école. »

Le Docteur Brownson a écrit dans *le Converti*, p. 101 :

« La fin de l'homme, disais-je dans ma profession de foi en 1829, est évidemment une fin terrestre, il faut la chercher en cette vie. L'homme n'a pas été fait pour Dieu; il n'est pas destiné à trouver sa béatitude dans la possession de Dieu comme bien suprême et absolu. Le but de l'homme est le bonheur, — non

pas le bonheur en Dieu, mais par la possession des bonnes choses de ce monde. Notre-Seigneur a dit : « Ne vous inquiétez pas de ce que vous mangerez ou de ce que vous boirez, ou comment vous serez vêtu, car c'est ainsi qu'agissent les Gentils. » Je lui donnais un démenti et je disais : « Inquiétez-vous ; cherchez toutes ces choses, d'abord pour vous, ensuite pour les autres. » Puis, élargissant un peu mes vues, je disais : « L'homme doit tendre vers le bien-être et le bonheur en ce monde ; le but de ses efforts est de développer sa nature et d'organiser la société et le gouvernement de façon à assurer à chacun son paradis sur la terre. » Je prêchai cette doctrine sans repos ni trêve de 1828 à 1840, époque où je commençai à pencher inconsciemment vers le catholicisme. »

Revenons aux notes du P. Hecker sur cette période de son développement :

« Le parti ouvrier était un parti d'enthousiasme. Lorsque le Docteur Brownson fut invité à donner les conférences ci-dessus mentionnées, mes frères et moi avions déjà pris rang dans la lutte politique. Je me souviens d'avoir, à quinze ans, proposé et fait voter une série de résolutions sur la question du jour dans nos réunions de quartier.

« Mon enthousiasme n'était que le reflet de celui de tous. Notre foi politique était ardente et active. Si l'on nous avait examinés sur notre foi religieuse, nous nous en serions tirés moins honorablement. Je me souviens avoir dit à mon frère John que la seule différence entre un croyant et un athée tenait dans quelques onces de cervelle... Nous étions une étrange bande d'origi-



naux lorsque le docteur Brownson nous apporta le concours de sa puissante éloquence, mélange d'erreur et de vérité. Il était de ces hommes qui s'imposent par leur seule présence. Alors dans toute la force de l'âge viril, il était beau, d'une taille élevée, de manières graves et imposantes. Le premier portrait de lui dont je me souviens parut dans la *Revue démocratique*. Il le faisait ressembler un peu à Proudhon, le socialiste français. Cela fut d'autant plus remarqué qu'il était réellement en ce temps le Proudhon américain, bien qu'il n'ait jamais été jusqu'à dire que *la propriété, c'est le vol*. Lorsqu'il paraissait sur l'estrade parmi nos applaudissements, il était vraiment majestueux et laissait éclater dans tout son extérieur la puissance d'un esprit au-dessus de l'ordinaire. Mais il était trop essentiellement philosophe pour être populaire.

« Il ne faut pas perdre de vue que le Docteur Brownson, quoique classé parmi les Révérends, n'en portait généralement pas le titre et que, s'il était encore compté comme ministre unitarien, il le devait surtout à sa liaison avec le Docteur Channing, de Boston, entièrement dévoué au parti ouvrier. Il pouvait encore errer sur les confins du mouvement unitarien, mais sa carrière était devenue politique, ainsi que la mission qui l'amenait à New-York. Il avait abandonné la prédication depuis plusieurs années pour s'embarquer sur la mer orageuse du socialisme, et, par ses écrits, il était devenu le propagateur de différentes théories de réforme sociale, principalement de celles d'origine française. Le thème des conférences de Brownson à New-York était la philosophie de l'histoire dans ses

rapports avec les réformes sociales. Au fond, c'était du Saint-Simonisme, avec le but d'améliorer la condition des classes les plus nombreuses de la société dans le plus bref délai possible. C'était l'essence même de notre parti démocratique. Le Docteur Brownson entreprit de mettre en évidence, au profit de nos projets, les leçons qui se dégagent de la vie et des exemples des hommes providentiels dans tout le cours de l'histoire humaine. Naturellement la vie et l'enseignement de Notre-Seigneur Jésus-Christ furent des premiers cités; les conclusions du conférencier faisaient du Christ le plus grand des démocrates, et de l'Évangile, le vrai programme démocratique... Nous ne voulions voir dans le Christianisme qu'une institution sociale, laissant de côté la partie religieuse comme quantité négligeable. L'orateur, avec un rare talent, évoquait devant nous la puissante figure du Christ, fondateur de la civilisation par la démocratie. Nous avions tous pour la divine personne et pour son œuvre la plus profonde sympathie, mais elle n'était ni respectueuse, ni religieuse. Nous ignorions le côté surnaturel de la mission du Christ. Brownson le proclamait socialiste; lui, pas plus que nous, n'avait d'autre religion que les théories sociales tirées de la vie et de l'enseignement de Notre-Seigneur. C'était là pour nous le sens du christianisme, du protestantisme en particulier. »

Le genre de politique qui passionnait ainsi les jeunes Hecker était, il y a cinquante ans, à peu près ce qu'il est aujourd'hui. Les réunions se tenaient quelquefois dans des salles publiques; le plus souvent, surtout à

l'approche des élections, dans la rue, à ciel ouvert. On s'y laissait souvent dominer par des chefs plus capables de formuler des théories que d'adopter des mesures efficaces; les grands partis commencent généralement ainsi; et c'est pourquoi, à de pareilles époques, des jeunes gens, des adolescents même, pourvu qu'ils soient passionnés et persuasifs, se font écouter.

Isaac, déjà connu dans son quartier pour son zèle et son intelligence en matière d'élections, était très entouré et apprécié favorablement lorsqu'il développait en public des thèses variées sur des sujets de réforme politique. Représentez-vous donc ce garçon de quinze ans, grand, beau, d'une figure énergique, debout peut-être sur un de ses barils de farine, dogmatissant sur les principes de la démocratie sociale, se posant comme un réformateur devant un groupe d'hommes deux ou trois fois plus âgés que lui, tous unis à lui et entre eux par les sympathies communes aux salariés. Isaac et ses frères, dont l'aîné venait à peine d'atteindre à la dignité d'électeur, bien qu'encore pauvres et astreints au travail, étaient parvenus, à force d'industrie, à se classer au-dessus des artisans; mais ils n'en restaient pas moins d'ardents réformateurs. Le P. Hecker demeura, toute sa vie, sympathique aux aspirations des apprentis et des journaliers de New-York : « Je suis toujours, disait-il, pour le chien qui tire la charrette ». Et cette expression familière, empruntée à son métier de porteur de pain, caractérisait à merveille les tendances sociales dont il ne se départit jamais. Il avait donc le droit de dire de lui et de ses associés :

« Nous étions des hommes de bonne foi, absorbés dans la recherche d'une solution des grands problèmes de l'existence, et vraiment, en tant que réformateurs de la société, nous n'étions pas absolument dans le faux. Le retour fréquent, à certaines époques, de semblables agitations sociales, l'énorme développement du monopole que nous combattions à son début, enfin l'aspect inquiétant que prend actuellement la politique populaire, tout prouve que notre prévision de l'avenir n'était pas entièrement chimérique. La législation que nous proposons, et que l'État et l'autorité nationale auraient à cette époque facilement fait adopter, eût peut-être prévenu des difficultés qui ne peuvent aujourd'hui être surmontées sans troubler profondément l'ordre public. »

Dans l'existence des hommes marqués, comme Hecker, pour une œuvre spéciale, chaque incident revêt un caractère providentiel. S'il n'eût pas été un des membres les plus actifs du parti socialiste, s'il n'eût pas été, en 1834, délégué par ce parti pour désigner un conférencier et traiter avec lui, peut-être n'eût-il pas eu l'occasion de former, avec le Docteur Brownson, cette amitié qui dura toute leur vie et qui fut aussi profitable à l'un qu'à l'autre. Le P. Hecker disait qu'à l'exception de celle de sa mère, il n'avait jamais subi une influence humaine aussi forte que celle de cet homme illustre.

## CHAPITRE III

### La crise

Rien n'était plus éloigné de la pensée du P. Hecker que de faire de la politique le moyen de satisfaire un intérêt personnel. S'il se jeta dans les questions sociales, ce fut parce que, ouvrier lui-même, il crut y voir le moyen de moraliser et d'améliorer les classes ouvrières; il voulait pour elles ce qu'il voulait pour lui. Relever les hommes, monter avec eux, jamais au-dessus d'eux : telle fut son unique et légitime ambition. Son entourage à son début dans la vie, son expérience personnelle des labeurs des classes pauvres, ses relations avec les socialistes radicaux, et jusqu'à l'insuffisance de son éducation religieuse, tout contribua à lui faire croire que la politique était la voie qui le mènerait à ce but. Mais l'illusion ne fut pas de bien longue durée. Sa confiance dans les candidats et les partis, comme instruments efficaces de l'amélioration sociale, reçut son coup de grâce des circonstances suivantes : les ouvriers avaient fortement préparé une élection et se croyaient toutes chances de réussir; mais, la veille du scrutin, la moitié de leurs candidats se vendit à l'un des partis opposés. Cette

trahison fut un trait de lumière pour le jeune réformateur.

Toutefois, ses rapports avec le Docteur Brownson, qui, d'ailleurs, était bien au-dessus de pareilles manœuvres, n'en furent nullement atteints. Ils se resserrèrent même davantage à mesure que s'accrut, dans l'esprit d'Isaac, la crise religieuse et philosophique.

« La première fois que Brownson vint à la maison, raconta plus tard le P. Hecker, je lui posai cette question : « Comment puis-je être certain de la réalité objective des opérations de mon âme ? » Il me répondit : « Si vous n'avez pas atteint cette période de votre vie mentale, vous y arriverez dans peu d'années. »

« C'est une grande humiliation pour moi d'admettre que je sois jamais descendu à douter du témoignage de mes propres facultés et de la réalité du phénomène de mon existence mentale. J'avais commencé ma vie intellectuelle par la politique, et, dans un certain sens, par la religion ; mais j'avais encore à naître à la vie philosophique. »

Dès le début de leurs relations et probablement sous l'impulsion de Brownson, Isaac s'adonna sérieusement à l'étude de la philosophie ; il y trouva pour son énergie un dérivatif qui amoindrit insensiblement sa passion pour l'agitation socialiste. Nous l'apercevons, ajustant au-dessus de son pétrin un exemplaire de la *Critique de la Raison pure* de Kant, afin de pouvoir étudier tout en pétrissant le pain, et ainsi ne pas perdre son temps dans un simple travail manuel. Fichte et Hegel succédèrent à Kant, tous philosophes parlant sa langue maternelle, et dont l'influence combinée

recula plus que jamais la solution du doute fondamental qui, chaque jour, devenait pour lui plus profond et plus pénible.

Nous le trouvons ensuite louant une place dans l'église unitarienne du Messie, où prêchait alors Orville Dewey, et faisant chaque dimanche une lieue à pied pour venir l'entendre. « Croyais-je à l'unitarisme? dit-il plus tard. Non, je ne croyais à rien. »

Le P. Hecker avait perdu, disons-nous, toute notion définie de la doctrine chrétienne; ou plutôt, pour employer une expression plus énergique, il avait « lâché prise », et cela, parce que son étreinte première avait été trop faible. Tant qu'aucun enseignement autorisé ne lui avait donné, même approximativement, une idée juste de l'Homme-Dieu, de sa personnalité, de son caractère, de sa mission, les fragments de vérité qui lui étaient parvenus le disposaient à croire que l'influence du Christ était plutôt faite pour restreindre les énergies humaines que pour leur donner l'essor. Tout ce que voyait et entendait Isaac autour de lui, la pauvreté, l'inégalité des conditions, l'avidité, l'imprévoyance, les vues terrestres, le travail incessant et mal rétribué, le poignait et l'assaillait de toutes parts. Il connaissait toutes ces misères par un contact personnel, par une expérience physique et morale, comme on connaît une chose sensible par la vue, par le toucher, par l'odorat. Les souffrances de l'homme, ses efforts, ses déceptions, pesaient sur ses épaules comme un fardeau écrasant et personnel, et le seul soulagement qu'on eût à lui offrir était le Christ entouré des sentimentalités du méthodisme; ou encore



le Christ du protestantisme, qui agit en chaque homme isolément et n'apporte aucun élément de cohésion à l'humanité. En tant que force négative, l'essence de la religion réformée est une protestation contre l'organisation du christianisme en société; comme force positive, le protestantisme ne voit plus que des individus, pris un à un, traitant séparément avec Dieu de questions strictement personnelles. Assurément, il est de foi que les hommes doivent traiter individuellement avec Dieu; mais la preuve extérieure de leurs relations avec lui et de la valeur de leurs inspirations tient tout entière au fait de leur incorporation dans la vie organique du christianisme.

Il est clair qu'une religion comme le protestantisme, antisociale et dissolvante par l'action même de ses forces opposées, contribuera peu à résoudre les problèmes sociaux. Or, les difficultés qui troublaient alors le P. Hecker, étaient presque exclusivement sociales; s'il commençait à mettre de côté le christianisme, c'est parce que le protestantisme orthodoxe, seule forme de religion qu'il connût, n'offrait rien qui correspondait aux prétentions et aux besoins de la société telle qu'il la concevait. L'enseignement du Docteur Brownson tomba sur cet état d'esprit comme la semence dans une terre préparée. Cet enseignement, à vrai dire, péchait plutôt par insuffisance de doctrine que par une déviation volontaire de la doctrine. Isaac y rencontra pour la première fois le Christ comme le grand bienfaiteur de l'humanité, comme le redresseur de la voie humaine dans la vie présente. Le Docteur Brownson nous donne lui-même un exposé de ses idées telles

qu'il les professa de 1834 à 1843, époque dont nous nous occupons.

« Je trouvais en moi, écrit-il dans *le Converti*, certains sentiments religieux que je ne pouvais effacer, certaines croyances dont je ne pouvais me dépouiller; je les envisageais comme une loi de ma nature, inhérente à l'homme, et comme la plus noble part de notre être. Je les conservais au fond de mon cœur, *mais en tant qu'expression en moi d'un monde supérieur existant réellement*. Je les approfondissais rarement, je les savais universelles, se manifestant, sous une forme ou sous une autre, partout où l'homme existe; mais je les recevais, ou croyais les recevoir, de l'autorité de l'humanité, de l'humaine nature, et je ne professais d'autre religion que celle de l'humanité. Je ne croyais qu'à l'humanité et je la mettais à la place de Dieu. Le seul Dieu que je reconnusse était le divin dans l'homme, la divinité dans l'humanité, identique en Dieu et en l'homme; je voyais là le vrai sens de la doctrine chrétienne de l'Incarnation, du mystère de l'Emmanuel, du Dieu avec nous, du Dieu manifesté dans la chair. Il peut y avoir un Dieu caché, et il existe certainement; mais le seul Dieu qui existe pour nous est le Dieu dans l'homme, le principe actif et vivant de la nature humaine : telle était ma foi.

« J'envisageais Jésus-Christ comme divin dans le sens où tous les hommes sont divins; humain, dans le sens où le sont tous les hommes. Je le posais comme l'homme modèle, et le regardais comme un réformateur moral et social, cherchant à améliorer les conditions temporelles du genre humain en enseignant la

vérité sous une forme religieuse et en observant la morale la plus pure et la plus élevée. Mais je ne voyais rien de miraculeux dans sa conception ni dans sa naissance, rien de surnaturel dans sa personne, son caractère, sa vie ou sa doctrine. Il était venu sauver le monde, comme l'a fait tout grand homme de bien, et méritait d'être tenu en spéciale estime pour être resté fidèle à la vérité à travers mille épreuves; pour avoir enfin trouvé la mort sur la croix, martyr de son amour pour l'homme. Je croyais pouvoir me comparer à lui, en tant que réformateur social dévoué au progrès et au bien-être de l'homme dans le monde. Je prenais son nom et me disais chrétien, non parce que je le reconnaissais pour mon maître, non parce que je croyais tout ce qu'il croyait et enseignait, mais parce que, comme lui, je m'efforçais d'introduire un nouvel ordre de choses et de procurer le bonheur de mes semblables. J'usais de la Bible en bon protestant, retenant ce qui pouvait s'ajuster à mes vues, laissant de côté le reste comme appartenant à un temps heureusement sans retour. J'imitais les Juifs charnels, je donnais un sens terrestre aux promesses et aux prophéties sur le Messie, et j'attendais ma récompense en ce monde. »

Retenons cette profession de foi. Elle résume, en termes parfaitement clairs, ce nébuleux *Transcendentalisme* dont s'engoua pour un temps la Nouvelle-Angleterre et dont Emerson fut le propagateur et le pontife. Riche, entouré, s'enivrant des adulations de ses admirateurs dans sa retraite prétentieuse de Concord, Emerson, sous prétexte d'adorer Dieu dans l'huma-

nité, demeura incapable de s'élever à une adoration plus haute que celle de lui-même. Brownson rude, austère, aimant les pauvres parce que lui-même souffrait de la faim et de la soif de la justice, supérieur aux doctrines creuses et à la vérité d'apparat, devait enfin trouver la lumière et cette richesse intérieure qui est au-dessus de toutes les fortunes.

Tout insuffisant que fût ce nouvel aperçu du Christ, on ne saurait trop tenir compte de l'influence qu'il exerça sur l'esprit et le caractère du jeune Hecker. Le Christ du protestantisme, restreint au seul rôle de victime volontaire sacrifiée à la colère divine pour nos péchés, l'avait plutôt rebuté qu'il ne l'avait attiré; et voilà que maintenant le Sauveur lui était révélé comme une grande personnalité, très humaine, il est vrai, mais le plus parfait spécimen de notre race, la figure la plus digne du culte de l'histoire entière, car il avait donné sa vie pour le maintien de la dignité de l'homme et l'égalité du genre humain. « La nature humaine est bonne, et tous les hommes sont frères, » telle était, selon le Docteur Brownson, la thèse du Christ, enseignée par sa vie, consacrée par sa mort; le Nom qui est au-dessus de tout nom devint ainsi, dans un sens nouveau, un mot de ralliement, et les Évangiles ouvrirent leurs trésors à cet apostolat social embrassé par Hecker avec tant d'ardeur, qu'il put lui tenir lieu de religion pendant plusieurs années.

Plus d'un philanthrope s'est fait la même illusion : le monde est encombré de systèmes qui prétendent assurer la perfection et le bonheur des hommes en supprimant autant que possible tout ce qui fait obstacle à

leurs libertés naturelles. Mais les hommes qui mettent leur conscience dans la recherche de la vérité découvriront tôt ou tard la profonde incapacité de la nature humaine à pourvoir seule à ses propres aspirations. C'est une nature rationnelle, et elle cherche la raison suprême, quand ce ne serait que pour se comprendre elle-même. C'est une nature qui, partout où on l'a rencontrée, a été trouvée dans l'attitude de l'adoration; or, il faut l'avouer, ni dans l'homme individuel ni dans l'humanité en général n'existe rien de divin qui puisse légitimer son propre culte.

Sans pouvoir préciser le moment où cette vérité s'imposa au P. Hecker, nous supposons que ce fut vers 1843. Depuis sa majorité, son intérêt dans les affaires de la boulangerie commençait à décliner; son inaptitude au commerce s'accroissait de jour en jour d'une manière évidente pour tous, et particulièrement pénible pour lui-même. Les frères Hecker étaient alors ce qu'ils sont restés, des hommes de la plus haute intégrité commerciale; il existait entre eux une affection cordiale poussée à un degré d'intimité bien rare; mais les idées d'Isaac sur la conduite des affaires n'étaient pas celles de tout le monde; elles le menaient tout droit à la distribution des bénéfices plutôt qu'à leur accumulation. « Savez-vous, disait-il plus tard, la pensée qui commença à me détacher de la vie que je menais? Comment, pensais-je, aimer mes semblables et m'enrichir de leurs sueurs? je ne le pouvais pas. L'égoïsme païen de la concurrence en affaires me chassa du monde. »

S'il eût reçu une éducation catholique, il se serait

reconnu appelé à ce conseil de perfection que saint Paul résume pour Timothée en ces mots : « Ayant donc la nourriture et le vêtement, sachons nous en contenter ; » mais, en même temps, un directeur éclairé l'aurait mis en garde contre une erreur commune aux néophytes, celle de croire cet appel général et impératif pour tous.

Vers l'automne de 1842 se manifestèrent en lui de très singuliers symptômes d'inquiétude morale ; nous remarquons aussi à cette époque, et pour la première fois, une ingérence d'un genre étrange dans ses projets et les plans de sa vie. Ces phénomènes tiennent une trop grande place dans son journal et sa correspondance pour que nous n'en fassions pas mention.

24 avril 1843... « Comment puis-je douter de ces choses ? Quoi qu'on en dise, elles sont pour moi une réalité qui pèse fortement sur ma destinée. Elles sont des maîtres pressants ; leur enseignement m'est donné de telle manière que j'en subis l'influence malgré moi : visions réelles de l'avenir, plus actuelles que le présent. Je me condamnerais moi-même, si je ne les suivais pas ! Je ne puis avoir de pareils conseillers sur terre ; aucun ne m'impressionnerait aussi fortement, avec autant d'effet, et au moment précis où j'en ai le plus besoin. Lorsque mes forces naturelles défaillent, un secours étrange me vient en aide. Le Seigneur me préparerait-il pour une mission ? Je fis, il y a un mois, plusieurs rêves qui eurent un grand effet sur mon caractère : ils l'ont changé... C'était la vive peinture de mon état actuel. Le rêve d'hier soir me mettait en garde contre la fausse activité et ses conséquences et

me préservera, Dieu aidant, de tomber... Je vois où j'en suis : il m'a rendu plus pur. »

Il est bien difficile d'assigner une cause appréciable à ces influences dont nous verrons, dans la suite, des manifestations plus extraordinaires encore. Ce qui est certain, c'est qu'elles dominèrent son intelligence et sa volonté au point de modifier toute la direction de son existence. Jusque-là Isaac avait certainement rêvé pour son avenir le bonheur domestique tel que tout honnête jeune homme dans sa position peut le désirer. « Il était toute la vie de la famille, » disait une personne qui connaissait intimement leur intérieur. « Il aimait les siens et en était aimé avec passion ; son départ a dû être aussi pénible à lui qu'à eux. »

Bientôt les troubles intérieurs, par lesquels Dieu, sans doute, travaillait son âme, devinrent si intenses qu'ils amenèrent chez lui de longs accès de dépression nerveuse, puis de fréquentes maladies qui déroutaient la science. Vers Noël, n'en pouvant plus, il se décida à aller à Chelsea voir Brownson, auquel il révéla l'état d'obscurité et de détresse où il se trouvait.

Brownson croyait alors à l'efficacité souveraine de ces communautés qui, dans le second quart de ce siècle particulièrement, tentèrent de mettre en pratique les principes sociologiques. Il avait été l'un des promoteurs du phalanstère créé à West Roxbury, en Massachusetts, sous le nom de Brook-Farm ; il était très lié avec le fondateur, Georges Ripley. Il n'hésita pas à conseiller à Hecker un séjour dans cet établissement, afin de pouvoir à loisir y étudier sa vocation. Il se chargea aussi d'amener la famille Hecker à com-



prendre une telle détermination. Isaac se décida, quel que fût le déchirement qui dût résulter de cette séparation. « Si vous saviez, disait-il plus tard, ce que c'est que de quitter son métier ! Cela devenait un bon métier, je vous assure ! Vraiment c'était une agonie de tout abandonner ainsi, amis, projets, anciens associés, toutes choses auxquelles, par nature, je tenais à l'excès. Mais je ne pouvais faire autrement : j'en étais comme arraché, il me fallait quelque chose de plus, quelque chose que je n'avais pu trouver ; et, cependant, je ne savais ce qu'il me fallait, j'étais tout simplement à la torture. »

Jusque-là, en effet, le jeune Hecker avait bien entrevu un idéal élevé, mais qui n'exigeait pas sa séparation d'avec la vie ordinaire. Et voici que tout à coup il lui prenait un étrange dégoût de ses occupations, de certains plaisirs non seulement bons en eux-mêmes, mais conformes au genre d'existence auquel il se croyait destiné. Le chemin de la richesse s'ouvrait devant lui, et voici que ses pieds se refusaient à le fouler. Il était invinciblement attiré vers la pauvreté, la solitude, le sacrifice, modes de vie dont sa nature frémissait à l'avance et qui ne le menaient à aucun but qu'il pût encore entrevoir ni comprendre. Nul mot humain ne peut définir un pareil attrait, il faut bien l'appeler de son vrai nom : le surnaturel.

## CHAPITRE IV

### Conduit par l'Esprit

Ce fut en décembre 1842 qu'Isaac arriva à Chelsea. Brownson l'y accueillit avec une véritable affection. Alors commença, entre les frères Hecker, une correspondance qui, heureusement, a été conservée et qui exprime tous les troubles intérieurs, toutes les incertitudes du jeune homme.

*Chelsea, 18 décembre 1842.* — « Le changement qui s'opère en moi est si continu et en même temps si définitivement assuré, que je ne puis plus reculer. Mon esprit est devenu entièrement inapte aux affaires; mes désirs, ma vie, mon existence, tout prend une autre direction... Comment tout ceci finira, je ne sais; mais je ne peux que me fier à Dieu. Ce n'est pas ma volonté, mais ma destinée. Ce ne sera pas une destinée de contentement ni de plaisirs, mais le perpétuel sacrifice de mes anciennes espérances, bien qu'accompagné d'une communion avec Dieu jusque-là ignorée. Vraiment une vie nouvelle s'ouvre devant moi; retourner en arrière serait la mort.

*Chelsea, 26 décembre 1842.* — « Je vous ouvrirai mon cœur afin que vous puissiez juger en toute connaissance

de cause, car je me sens incapable de le faire par moi-même avec certitude. Ce que je vous ai dit dans ma première lettre décrit un état permanent et non une surexcitation passagère. Peut-être croyez-vous que dans peu de temps tout ceci passera, ou bien que vous saurez arranger les choses à la maison de façon à ce que, sans m'y occuper précisément comme autrefois, je puisse y vivre à peu près satisfait. Je suis fâché de dire que je ne conçois pas du tout la possibilité d'un pareil arrangement. Pourquoi? Il m'en coûte de l'avouer, mais aussi bien, il faut en arriver à une explication : c'est que je suis maintenant en dehors de la sphère d'existence qui suffit au cercle que j'ai quitté. Je suis sujet à des pensées et à des sentiments qui n'y intéressent personne; de là, l'impossibilité de les exprimer... La vie qui est en moi ne trouvait pas à qui se communiquer et j'en étais consumé. J'ai cherché différentes fois à m'ouvrir à vous, mais mes paroles paraissaient singulières et personne ne les comprenait. C'est pourquoi je suis parti, espérant, ou que je serais délivré de cette obsession, ou que quelque chose surviendrait, je ne savais quoi. L'avis du docteur, vous pensiez tous comme lui, était de m'attacher à une jeune fille en vue du mariage. Ce n'est pas là l'union qu'il me faut ou qui soit sympathique à ma nature. Le mariage n'aurait pour moi, j'en suis convaincu, aucun effet permanent; ce n'était pas alors, et ce n'est pas maintenant, l'objet qui peut s'emparer de mon âme.

« Il y a en moi une vie qui exige de tout autres circonstances pour se développer. Ce n'est pas un rêve

ou, si cela en est un, je n'ai jamais rien éprouvé de plus réel...

« Dernièrement j'ai été frappé de l'idée qu'à Brook Farm je trouverais ce qui me manque; ma décision dépend de la manière dont vous répondrez à ma lettre. Si la réponse est selon mes vœux, j'irai, je verrai ce qu'il en est et vous le ferai savoir.

« J'en étais là lorsque votre lettre m'est parvenue... Vous semblez me poser cette question : « Quel est l'objet que vous avez en vue? » — Pas d'autre que de vivre d'une vie conforme à mes idées actuelles, contraint que j'y suis par la nécessité. »

*Chelsea, 30 décembre 1842. — A sa mère. —* « Je suis fâché de vous savoir tourmentée à mon sujet. Ma santé est bonne, je mange et dors bien. Ne vous troublez pas des agitations de mon esprit; s'il y a changement, j'espère que ce ne sera pas en mal, et je compte sur des jours plus heureux que ceux que nous avons traversés. Ma dernière lettre n'était pas faite pour vous rassurer. C'était pour moi chose sérieuse que de rompre avec nos vieilles habitudes de communauté de pensées. Je l'ai écrite par sentiment de devoir; tout cela est passé, j'espère que nous nous comprendrons désormais et que notre avenir sera doux et facile... Vous vous réjouirez de me voir suivre la voie qui doit me rendre heureux. »

Les révélations contenues dans ces lettres sur les troubles intérieurs d'Isaac, se trouvent complétées par un aperçu de son âme, plus intime que tout ce qu'il avait pu en faire connaître jusque-là. C'est le premier vestige de journal qui ait été retrouvé.

Ce fragment porte la date du 10 janvier 1843.

« Si je pouvais me révéler moi-même, que dirais-je? Est-ce que je tiens à la vie? Non. Mes amis me sont-ils chers? S'il le fallait, je souffrirais et je mourrais pour eux, mais il ne me reste plus rien pour eux de mon ancien attachement. Je les porte tous dans mon cœur, je les aime comme j'aime tous les humains, et non comme parents ou comme individus.

« ... Seigneur, si jamais je dois être quelque chose, je suis, de tous, le plus impropre à la tâche. Que ferai-je? A qui m'adresser, si ce n'est à Celui qui m'a donné la vie et a implanté en moi son esprit? Vers vous je crie du plus profond de mon âme et je vous demande la lumière pour souffrir. Si j'ai quelque œuvre à entreprendre, pourquoi ces ténèbres tout autour de moi? Je ne demande pas à être heureux. Je renonce, comme j'en ai toujours eu le pressentiment, à toutes les espérances dont se bercent les jeunes gens de mon âge. Si seulement un rayon venait éclairer ma situation actuelle! Seigneur, ouvrez mes yeux pour que je voie le chemin que vous voulez me faire suivre...

11 janvier 1843. — « La véritable vie est une prière continuelle, une aspiration incessante vers la sainteté. Je ne saurais concevoir une vie insensible à ce qui est au-dessus d'elle. Je n'oserais dire de moi que je suis « né de nouveau », mais je sais que j'ai passé de la mort à la vie. Les choses d'ici-bas n'ont de valeur pour moi que si elles mènent aux choses d'en haut. Ce n'est pas une contrainte morale que je m'impose; il y a un tel changement, une telle conversion de tout mon être que je n'ai pas besoin de contrainte. Des

tentations m'assiègent encore, non pas sensuelles, mais d'une autre nature : tentations de me rendre infidèle à ma vocation. Si je ne suis sur mes gardes, je deviens froid. Puissé-je être toujours humble, doux, fidèle à la prière, accessible à tous. — Dieu nous distribue à toute heure la lumière, l'amour et la vie, mais nous nous détournons et ne voulons pas les recevoir de sa main...

« Qui peut mesurer la profondeur des souffrances du Christ? Seul dans le monde en possession de ce qui donne la Vie éternelle, le Ciel; et cependant méprisé, couvert de crachats, rejeté des hommes! O quelle douceur pour son cœur, lorsqu'il trouvait un seul homme qui voulût accepter une portion de ce don précieux qu'il était venu communiquer au monde! Il pouvait bien dire : Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! Il voulait leur donner la vie, et eux ne voulaient pas la recevoir; les sauver, mais eux l'ont rejeté. Il les aimait, et eux le méprisaient. Ah! qui peut avoir mesuré, même imparfaitement, l'amour du Christ, et nier sa supériorité sur l'homme? Son amour, sa bonté, sa miséricorde sont sans limites. Seigneur! faites que chaque jour je sois en plus étroite communion avec Jésus-Christ votre Fils. »

Le 23 février, il écrit à ses parents en réponse à une lettre de son frère John, lettre qui détaillait leurs inquiétudes à son sujet :

« Il m'est très difficile de concilier ma présence ici avec le sentiment de mon devoir envers vous. Puisqu'il me faut parler, laissez-moi vous dire que je n'ai actuellement aucune disposition au retour : non pas que

ce qui m'entoure me satisfasse pleinement; mais je sens que je ne suis ici qu'en passant, et qu'au printemps quelque chose surviendra pour notre bonheur à tous. Ce que ce sera, je n'en ai aucune idée. Il m'est aussi impossible de vous donner l'explication de ce qui me dirige que ce le serait à un étranger. Tout est obscur devant moi, comme autour de moi, comme derrière moi; j'ai un sentiment que je ne puis espérer vous faire comprendre : C'est que je suis *contraint*. Autrefois, j'agissais suivant une intention déterminée; maintenant je n'ai aucun avenir à tracer, rien en vue, et ce que je fais actuellement a une *cause présente* indépendante du passé. D'où il résulte que, tandis que mon action peut paraître aux autres préméditée, pour moi elle est inattendue et j'en suis comme irresponsable. Je suis ballotté par les vagues et je vais à la dérive. Tout me semble illusion et non réalité. Rien n'atteint cette vie intérieure qui cherche un je ne sais quoi qu'elle ignore. »

A *Georges Hecker*, 6 mars 1843. — « Quelle est la raison de mon départ? Je ne puis le dire. Ce que je sentais était une influence occulte, irrésistible, qui m'entraînait hors de la famille. Ce qu'elle était, je l'ignorais. Ce qui me retient ici, je ne saurais l'expliquer. Si je lutte contre cette influence, le trouble m'envahit; si j'y cède, le calme renaît. Mais lorsque je considère mon passé, mon devoir envers vous tous, et où ceci peut me mener, si je cherche à retourner en arrière, je tombe dans un état indescriptible... »

Après une courte visite à sa famille, en avril, il écrit à son retour :



14 avril 1843. — « Me voici de nouveau seul dans ma chambre. Je me sens installé, séparé de tout, si ce n'est de mes études et de mes pensées, et d'un profond sentiment de reconnaissance pour vous qui m'avez traité bien mieux que je ne vous ai jamais traités. Puissé-je conserver toujours le sentiment de mes obligations et de ma dette envers vous ! Je prie pour que la vie que j'ai menée ces derniers mois tourne à l'avantage de tous. Je m'en veux quelquefois de n'avoir pas essayé de reprendre mes travaux auprès de vous. Mais la force qui me retient, son pouvoir sur moi, ce qu'elle a d'inexplicable, fait paraître ma situation étrange, et pour moi la rend inconciliable avec mon premier état ; j'ai la confiance cependant que, dans peu de temps, tout rentrera dans l'ordre et dans la paix. »

*A Georges Hecker, 12 mai 1843.* « ... J'ai senti maintes fois qu'il me fallait ou étouffer la vie qui s'éveille en moi, ou renoncer aux affaires telles que nous les comprenions et les mettions en pratique. Je le sentais, bien avant le moment où j'en ai été arraché involontairement. Me voici donc vivant dans le présent, sans un pourquoi ni un parce que, espérant que quelque chose m'indiquera ma voie clairement. Je suis complètement sans but ; et si par hasard, j'émerge, pour ainsi dire, dans la vie actuelle, je sens que je perds mon temps. Un sentiment de culpabilité accompagne le plaisir que j'y puis trouver, et je me replonge dans une vie intérieure plus profonde, plus intense, brisant les racines encore tendres qui me rattachaient un instant aux choses extérieures. L'étude seule me possède

tout entier; rien autre ne me semble avoir prise sur ma vie...

« J'ai l'intention de rester ici peu de temps. Lorsque le moment arrivera de partir, Dieu sait ce que je ferai; jusqu'à présent, je ne m'en doute pas. Peut-être vous reviendrai-je et rentrerai-je dans les affaires avec plus de persévérance et plus d'industrie qu'autrefois; peut-être resterai-je ici. Je serai peut-être conduit ailleurs. Mais il est inutile de spéculer sur l'avenir. Si nous vivions comme nous devrions le faire, nous nous sentirions en la présence de Dieu, sans passé ni avenir, pénétrés du sentiment de l'existence, vivant déjà de la Vie éternelle.

« Georges, ne vous laissez pas absorber par les intérêts matériels. Négligez-en plutôt une partie pour ce qui est immortel dans la vie, incomparable dans sa plénitude. Il est une vérité de la plus haute importance : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu, « et toutes choses vous arriveront par surcroît ! » N'ayant rien, nous avons tout. »

*A Madame Hecker, 16 mai 1843.* — « Chère mère : Vous ne m'en voudrez pas de ne vous avoir pas écrit plus tôt. Je suis sûr que non, car vous savez ce que je suis pour vous. Chaque jour je me sens plus redevable envers vous, surtout lorsque je me sens heureux et bon. Comment jamais m'acquitterai-je ? De la façon sans doute que vous le désirez, en devenant meilleur et en vivant comme vous avez souhaité et prié pour que je le fisse, ce à quoi, Dieu aidant, j'espère arriver.

« Ma mère, je ne peux exprimer ma profonde re-

connaissance pour les tendres soins, pour l'affectueuse direction dont vous avez entouré ma jeunesse. Sans vous, ah! que serais-je devenu? Le bien qui est en moi, après Dieu, c'est à vous que je le dois; parfois il me semble que vous agissez en moi, et que rien ne nous séparera jamais. Un lien aussi éternel que notre immortalité unit nos vies et ne saurait être brisé.

« Ma mère, mon éloignement de la maison vous afflige sans doute et vous désirez mon retour. Laissez-moi vous dire ce qu'il en est. La vie qui m'entoure à New-York m'opprime, contraint ma pensée, enchaîne ma liberté. Les affaires telles qu'on les pratique aujourd'hui pèsent comme un fardeau sur ma liberté d'esprit et ma vie spirituelle, et entravent le développement d'une vie meilleure : je le sens depuis longtemps et aujourd'hui d'une manière plus intense que jamais...

« Je me rends sérieusement compte de l'importance d'un changement de vie qui me fait abandonner les avantages désirés d'un si grand nombre. Je sais que mon sort ici-bas et dans l'autre vie dépendra en grande partie de la décision que je vais prendre, et c'est pourquoi je ne veux pas agir précipitamment ou sans conseils. Mais je ne veux pas sacrifier l'éternel au temporel. Je veux vivre de la vraie vie, ne désirant rien des biens extérieurs, sachant que, parmi ces biens, je ne trouverai pas les choses pour lesquelles et au milieu desquelles je veux vivre. Je ne renonce pas au monde, mais je n'y ai aucune inclination; tout m'est indifférent : la pauvreté ou les richesses, la vie ou la mort. Je suis affranchi. Ne concluez pas de là que

je sois triste ; non, car je n'ai aucun sujet de m'affliger. N'y a-t-il pas devant moi une radieuse espérance qui me soutient et m'invite à presser le pas ? je n'ose le dire, quelquefois je le sens : c'est l'ineffable. Cependant je reste en paix, content d'être sans printemps ni automne, sans jeunesse, sans vieillesse. Chaque lien a été dénoué l'un après l'autre ; les rêves de ma jeunesse se sont éloignés silencieusement, et les anciennes visions d'avenir se sont évanouies. Je m'éveille comme d'un rêve, et comme une ombre mon passé a disparu. Ainsi que les vers qui accompagnent le portrait que vous m'avez donné je puis dire : O jours que je chérissais jadis, avez-vous fui à tout jamais ? Le bandeau est arraché de mes yeux, et désormais je reste seul.

« Mais je ne voudrais pas rappeler ces jours enfuis et je ne suis pas seul, non ! De cette vie s'élancera une nouvelle vie dont le passé n'était qu'un pâle reflet. »

Ces dernières lettres sont datées de Brook Farm où Isaac était arrivé au commencement de l'année 1843.

## CHAPITRE V

### Brook Farm

Qu'était donc cette communauté de Brook Farm où le jeune homme qui devait être le P. Hecker faisait alors son premier essai de vie monastique?

Elle avait été fondée à West Roxbury, en Massachusetts, au printemps de l'année 1841, par Georges Ripley (1), sa femme, sa sœur, sa mère Sarah Sterne, Nathaniel Hawthorne (2), John Dwight, Georges Brad-

1. Georges Ripley, né dans le Massachusetts en 1802, mort à New-York en 1880. C'était un érudit, un critique littéraire et un journaliste très distingué, et par-dessus tout un socialiste réformateur. Sa femme se convertit au catholicisme et mourut en odeur de sainteté à New-York.

2. Nathaniel Hawthorne, né à Salem, Massachusetts, en 1804, ami et condisciple du poète Longfellow et du président Pierce, publia en 1850 ses premiers romans, qui eurent quelque peine à se faire accepter : il fut obligé pour vivre de prendre un emploi subalterne dans les douanes, puis fut un des premiers adeptes du phalanstère de Brook Farm : il a décrit dans son « *Blithedale Romance* » les diverses phases de sa vie dans la communauté. Ayant quitté Brook-Farm, il se retira dans une ferme isolée près de Concord, puis dans un endroit plus solitaire encore, près d'un petit lac de la même contrée où vivait déjà un autre solitaire du même genre, W. Thoreau. C'est là que Hawthorne composa ses meilleurs romans, *la Lettre Rouge* qui peint d'une manière saisissante les vieilles mœurs puritaines, et *la Maison des Sept Pignons*.

ford et quatre ou cinq autres personnes dont les noms sont restés peu connus. En septembre, M. Charles Dana (1) se joignit à eux, puis vinrent les frères Curtis (2), présents encore lors de l'entrée d'Isaac. Emerson (3) était un visiteur assidu, ainsi que Brownson Alcott qui méditait alors sa propre tentative bien éphémère de Fruitlands, et enfin Marguerite Fuller.

Le plan de l'association avait été l'objet de longues discussions entre ces hommes et quelques autres, qui jouissaient alors à Boston d'une grande notoriété : tels

Le président Pierce le nomma consul à Liverpool, où il continua à écrire. C'est certainement un des auteurs les plus originaux de la littérature américaine. Il est mort en 1864.

(1) Charles Dana, né dans le New-Hampshire en 1819, a été secrétaire d'État à la Guerre pendant la guerre de Sécession. Il est surtout connu comme directeur de la grande revue de New-York *The Sun*, qui fit une si brillante campagne en faveur de l'abolition de l'esclavage.

(2) Georges-William Curtis, né à Providence en 1824, fit ses études à New-York, et vint jeune à Brook Farm. Après dix-huit mois de vie phalanstérienne, il se fit fermier et travailla la terre de ses mains. En 1846, il visita l'Europe et étudia à l'Université de Berlin. Revenu à New-York en 1850, il publia une série de souvenirs de voyages humoristiques dont les plus connus sont les *Putiphars Papers*. C'était un conférencier très éloquent, mais surtout un journaliste de premier ordre, un des leaders de la campagne abolitionniste.

(3) Ralph-Waldo Emerson, né à Boston en 1803, mort en 1882. Élève de Harvard, ministre unitarien jusqu'en 1835, où, abandonnant ses fonctions et même toute croyance à la Révélation, il se retira à Concord. Son plus célèbre ouvrage est la *Nature* (1839). Il collabora à la Revue *The Christian Examiner*, puis fonda lui-même un journal, *The Dial*, en collaboration avec Marguerite Fuller. Conférencier éloquent, il vint en 1848 en Angleterre où il eut un grand succès. A son retour, il publia, en 1850, les *Représentants de l'humanité*, traduits en français par M. Hédouin. C'est une étude sur un certain nombre de personnages historiques of-

étaient Théodore Parker (1), Adin Ballou et surtout Orestes Brownson. Tous, y compris Georges Ripley, s'étaient trouvés à la tête de quelque corps religieux. M. Ballou, ministre universaliste fort en renom, était peut-être le seul qui n'appartint pas, comme tous les autres, à l'église unitarienne.

Leur objet semble avoir été, d'une manière générale, la nécessité de quelque réforme sociale qui transformerait l'esprit commercial et relèverait l'estime pour le travail; et, comme application immédiate, l'adoption, sur une modeste échelle, d'un essai coopératif de la vie en famille, ayant pour but ultérieur la réorganisation de la société sur une base moins égoïste. Peut-être espéraient-ils que, l'impulsion une fois donnée par des hommes de leur trempe, l'exemple agirait sur les masses comme le levain sur la pâte. Mais ils

frant, d'après l'auteur, un type idéal de penseurs et d'hommes d'action *transcendants*, type dont la réalisation parfaite devra se rencontrer dans les Américains de l'avenir. — M. Émile Montégut a traduit une partie des œuvres d'Emerson. — Il fut le fondateur de la philosophie dite *transcendantalisme*, où le panthéisme allemand se mêle au radicalisme américain. Du reste, styliste éminent et poète remarquable. Un des apôtres de l'abolitionisme.

(1) Théodore Parker, né à Lexington, Massachusetts, en 1810; fils d'un cultivateur. Ministre unitarien en 1836 à Roxbury. Il fut un des collaborateurs de la revue *Christian Examiner*. Son *Discours sur des matières religieuses*, le fit exclure de l'Église unitarienne : il se rattacha alors à l'Église universaliste, plus rationaliste encore. Orateur puissant, chez lequel on sentait le vieux fanatisme puritain sous le philosophe libre-penseur. Il exerça une grande influence, tant par la manière dont il battit en brèche les vieilles doctrines calvinistes que par son enthousiasme pour l'abolition de l'esclavage, dont il avait fait sa véritable religion; mort à Rome en 1860.



n'étaient guère d'accord ni sur le mal spécial à combattre, ni sur les remèdes à appliquer. Une scission se produisit dès le début parmi cette poignée d'hommes d'ailleurs sérieusement dévoués à la recherche des meilleures méthodes sociales, et trois associations différentes se formèrent. M. Ballou, à la tête de l'une d'elles, prônait dans son programme l'abolitionisme, la guerre à l'orthodoxie, les droits de la femme, l'abstinence totale de viande et l'opposition à la guerre; ce groupe s'établit à Hopedale, dans le Massachusetts, où nous sommes fondés à croire qu'il en existe encore quelques vestiges. Un second essaim de *sortants*, comme on qualifiait alors dans cette région ceux qui abandonnaient sans motifs connus la route ordinaire, se forma en communauté à Northampton et y végéta obscurément.

Le système de M. Ripley était le plus large; et, si les bases pécuniaires de l'association eussent été plus solides, rien ne s'opposait à ce qu'elle fit un long bail avec la vie. La discussion y était, paraît-il, toujours libre, franche et courtoise; la plus grande tolérance y régnait en matière de croyances et d'opinions; et quant à la conduite, la moralité de ces habitants de la Nouvelle-Angleterre, si rapprochés encore de la discipline puritaine, était une garantie suffisante de leur bonne tenue.

Parmi les premières recrues du foyer coopératif, un très petit nombre étaient déjà catholiques; d'autres, y compris la femme et la mère du fondateur, le devinrent plus tard; quelques-uns fréquentaient les églises protestantes orthodoxes, mais la majorité était unitarienne.

Lorsque Isaac entra à West Roxbury, l'établissement comptait soixante-dix habitants répartis dans différents bâtiments décorés de ces noms poétiques : la Ruche, l'Aire, le Nid, etc. Le nombre des sociétaires s'éleva à quatre-vingt-dix ou cent avant le départ d'Isaac, mais la qualité ne semble pas avoir accompagné la quantité, et le bon renom de la maison y perdit plus sous le rapport de la culture intellectuelle, que l'établissement n'y gagna par l'apport en argent ou en travail de ses nouveaux membres.

Le mot d'ordre de l'endroit était *fraternité*, et non communisme; il n'y eut d'autre essai de communisme que la mise en commun des richesses et des dons intellectuels. Il n'y avait qu'une table, et M<sup>me</sup> Kirby nous donne quelques vifs aperçus de l'aimable cordialité qui y présidait. Pendant bien des mois, comme personne ne pouvait souffrir d'être servi par son égal, et que tous étaient égaux, c'était un continuel va-et-vient pour se servir soi-même. Plus tard, lorsque les conditions matérielles de l'entreprise commencèrent à péricliter, ceux qui en avaient le succès le plus à cœur se mirent à étudier Fourier pour y trouver d'utiles suggestions. La première application qu'ils firent de leurs découvertes fut l'organisation par M. Dana d'un groupe de serviteurs. « On choisit, dit M<sup>me</sup> Kirby, quatre des plus élégants jeunes gens de la communauté : le fils d'un planteur de la Louisiane, un jeune hidalgo espagnol, un propriétaire rural d'Hingham et, si je m'en souviens bien, Edward Barlow, le frère de Francis. Il est inutile de dire qu'à partir de ce moment le service fut fait avec une bonne grâce et une promptitude qui

valurent au nouveau régime l'applaudissement universel. » M<sup>me</sup> Kirby avoue n'avoir jamais pu se faire à l'aspect un peu théâtral de ces serviteurs d'élite.

On résidait à Brook Farm à diverses conditions : les uns payaient la pension entière : cinq dollars cinquante cents (27 fr. 50 c. ) par semaine. D'autres contribuaient pour une plus petite somme et rétablissaient la balance par leur travail ; la rémunération, soit en argent, soit en travail, offerte par chacun, était acceptée, non seulement comme chose due pour la nourriture et le logement, mais encore comme l'équivalent de telle branche d'instruction que chacun pouvait recevoir des autres membres de la famille collective. Quelques-uns enfin ne donnaient que leur travail ; tel était le cas de M<sup>me</sup> Kirby, alors Georgiana Bruce. Elle s'était engagée à travailler huit heures par jour pour sa nourriture et son instruction. Ses souvenirs sur Brook Farm donnent l'idée de la pauvreté où la communauté fut bientôt réduite.

« Au bout d'un an, dit-elle, je m'aperçus que ma bourse était vide et ma garde-robe usée ; comme j'étais tenue pour une fervente adepte du nouveau système, mon cas fut pris en considération ; à la condition d'ajouter deux heures à ma journée de travail, je fus admise comme membre *bona fide* de l'association et autorisée à puiser dans le trésor commun pour mes très modestes nécessités ; quarante dollars par an y suffisaient, papier à lettre et affranchissement inclus. Ce dernier article avait son importance dans un temps où chaque lettre coûtait de dix à cinquante cents et où l'argent avait plus de valeur qu'à présent.

« Pendant tout un hiver, il ne resta plus que deux chapeaux présentables pour six femmes que nous étions; aussi, lorsque l'une de nous allait à la ville, nous la forçions à mettre le plus beau. Quant aux robes, un lainage à vingt-cinq sous passait pour une toilette splendide. »

En dehors du prix minime de la pension, l'association n'avait guère d'autres ressources que le revenu d'une école de jeunes enfants dirigée par M. Ripley avec l'assistance de plusieurs élèves, la vente sur le marché de Boston des fruits et du lait, s'il y en avait de trop, et parfois quelque don inattendu d'un philanthrope bienveillant et riche.

Des classes organisées pour tout ce qu'on désirait apprendre étaient dirigées par de très capables et très brillantes personnalités, hommes et femmes, amplement qualifiés pour la tâche qu'ils assumaient, et qui plus tard se firent remarquer dans les lettres et le journalisme américain. M. Ripley expliquait la philosophie moderne aux jeunes gens curieux de connaître Spinoza, Kant, Cousin et autres. Georges P. Bradford était un classique émérite. C. Dana, sorti de Harvard, était un enthousiaste de la littérature allemande et communiquait à ses élèves sa science avec son enthousiasme. La musique était enseignée par un maître hors ligne, John Dwight, qui dirigeait des classes de chant hebdomadaires pour les enfants et les adultes.

Brook Farm a de l'intérêt pour les catholiques, parce que, dans l'ordre purement naturel, ce fut pour le P. Hecker le préambule de la vie monastique dont il

connut plus tard la réalisation surnaturelle. On ne peut mettre en doute que, en très petit nombre et en renonçant à leurs droits individuels, quelques hommes et quelques femmes bien intentionnés ne puissent goûter certaines des joies et supporter certaines des difficultés de la vie en commun ; mais la nature, livrée à ses propres ressources, ne saurait diriger cette vie commune ni lui donner une forme permanente ; le succès merveilleux, mais terrible, de Sparte, est tout ce qu'on peut atteindre en ce genre, et on sait le prix qu'il a coûté. Pourtant ces premiers pionniers des régions inexplorées de la vie fraternelle étaient dignes de leur tâche, s'ils n'en étaient pas capables. C'étaient de nobles âmes dans leur genre, et ce genre, beaucoup plus rare aujourd'hui, était le plus viril produit de l'humanité purement naturelle.

Brook Farm fut une protestation énergique contre l'égoïsme individuel si profondément implanté dans la Nouvelle-Angleterre, et que tendent à favoriser les conditions économiques de la société moderne ; un effort généreux, mais impuissant, pour dégager la route du progrès humain, en prenant le mot progrès dans son sens le plus élevé.

Le Christ était le modèle des cénobites de Brook Farm, mais ils ne connaissaient guère mieux sa doctrine que sa divine personne. Selon eux, le péché et la faiblesse humaine peuvent être éliminés par la seule force de la vertu naturelle. Leur étude de l'humanité, poursuivie, croyaient-ils sincèrement, sous l'impulsion du Christ, se résumait en cet axiome : « Tous les hommes sont frères. » — « Tout travail est

honorable et a droit à une rémunération équitable, » telle était leur solution du problème social. « Tandis qu'il y a des hommes riches à l'excès, ajoutaient-ils, il ne doit pas y avoir d'hommes misérablement pauvres. »

Ils atteignaient ainsi ce que les meilleurs esprits ont recherché de tous temps, et ils réussirent dans la mesure où peuvent réussir ceux qui se contentent de saisir le bord du vêtement du Christ pour se garantir des rigueurs de la nature. Saint-Simon était infiniment moins honorable que Georges Ripley, mais il n'échoua pas plus complètement. Ozanam, dont l'ambition fut limitée par une juste appréciation du naturel et du surnaturel, réussit à établir un lien de véritable fraternité entre le riche et le pauvre dans tout le monde catholique.

Le lecteur aurait le droit de s'étonner de ce que Brownson, déjà si proche de la vérité qu'il allait atteindre, ait eu l'idée d'envoyer Isaac à Brook Farm. D'abord, il se trouvait en harmonie avec les tendances libérales et tolérantes des chefs de l'association, puis il faut se rappeler que l'acheminement de Brownson vers l'Église ne fut pas aussi direct que celui de son jeune disciple et que les différentes étapes n'en furent pas aussi dépouillées de toute considération personnelle. Brownson estimait alors que l'on peut posséder intégralement la vérité catholique, et cependant différer son entrée dans l'Église jusqu'au jour, prochain, croyait-il, où elle atténuerait ses exigences de façon à former une alliance cordiale avec le protestantisme orthodoxe, dans des conditions acceptables pour ce der-

nier. Suivant une illusion qui arrête encore beaucoup d'âmes sur le seuil de la vérité, tant en Angleterre qu'aux États-Unis, il ne se souciait pas, lui, Brownson, de se convertir isolément; il espérait, par l'ajournement de sa conversion, en entraîner d'autres. Dès lors, n'étant pas prêt lui-même à renoncer à ses vues personnelles, il ne pouvait conseiller à Hecker cette totale abnégation.

Isaac ne fit jamais partie de la communauté intime dont la Ferme était censée représenter les aspirations. Il entra d'abord à prix réduit, chargé par compensation de la façon du pain, très mal comprise jusque-là, écrit-il à sa mère. Peu après, il devint complètement pensionnaire et disposa de son temps suivant son inclination.

Nous ne savons trop quel genre d'études il poursuivait; son esprit, d'ailleurs, était plutôt tourné en dedans. Les questions philosophiques ne l'intéressaient vivement que si elles pouvaient mener à des résultats pratiques; pour lui, la philosophie ne fut jamais, à vrai dire, que la servante de la théologie. Il était alors dans le vif de ses efforts pour atteindre la certitude en ce qui concerne la nature et l'étendue de la révélation chrétienne, et, ce qu'il cherchait avant tout à Brook Farm, c'était le loisir et la faculté de s'isoler qu'il ne pouvait trouver chez lui.

Malgré quelques singularités, dont le P. Hecker dut sourire plus tard, son séjour à Brook Farm laissa dans son existence des traces ineffaçables. S'il n'y trouva pas l'idéal qu'il y était venu chercher, il y reçut la leçon vivante d'hommes et de femmes honorables, luttant avec dévouement pour atteindre un idéal quelconque;



et s'il dut y constater une fois de plus l'insuffisance de la nature humaine même à son niveau le plus élevé, les éminentes qualités de ces doux réformateurs confirmèrent sa propre foi dans la bonté naturelle de l'homme. Il y apprit combien ces hommes et ces femmes d'Amérique sont dignes du travail et du sang d'un apôtre. Les natures exceptionnelles qu'il connut et qu'il aima à Brook Farm, l'esprit de sacrifice au bien commun, l'absence de calcul, de vulgarité, le renoncement à toute ambition privée, le support mutuel, le désir d'établir le communisme, au moins des dons intellectuels, toutes ces qualités modelèrent profondément les idées et les sentiments d'Isaac Hecker et firent de lui un vaisseau d'élection propre à tous les usages apostoliques.

A quel point lui-même se fit aimer et apprécier à Brook Farm, les deux lettres suivantes en font foi : la première est de M. Ripley ; l'autre, d'un de ses adeptes qui, sur notre demande, a bien voulu nous l'adresser.

*Brook Farm, 18 septembre 1843.* — « Mon cher ami, je me suis réjoui, de votre lettre, toute brève qu'elle soit... Je suis bien aise d'apprendre que vous êtes heureux à New-York, que vous trouvez dans votre propre esprit de quoi conjurer les périls inhérents à une cité, que vos aspirations ne sont pas étouffées par le spectacle des désordres grossiers qui vous environnent. Quant à moi, je n'ose croire ma foi et mon espérance assez robustes pour me permettre de rentrer dans la société commune. J'y languirais comme l'oiseau en cage, ou je deviendrais indifférent aux visions de beauté et de gloire que l'avenir réserve à l'humanité. Je soupire après l'action qui réalisera les prophéties, accom-

plira l'Apocalypse, fera descendre sur terre la céleste Jérusalem et réunira les fidèles dans une seule et vraie fraternité. Pour atteindre cette fin si désirable, je voudrais ne pas manger de chair, ne pas boire de vin tant que le monde durera. Je voudrais devenir aussi ascète que vous l'êtes, mon cher Isaac. A quoi bon la spéculation, le rêve, l'éternelle interrogation, si ce n'est pour faire progresser l'humanité, pour avancer la manifestation du Fils de Dieu? Oh! qui nous donnera des hommes dont ce feu brûle la moelle? quand les verrons-nous?...

« Reviendrez-vous à Brook Farm? Pouvez-vous vous passer de nous? et nous, de vous?... Oh! si vous vouliez être un des nôtres, travailler sous l'inspiration d'une idée divine, dans la solitude et dans les larmes pour l'amour du Royaume que Dieu édifiera peut-être par nos mains! Tous ici, c'est-à-dire tous nos plus anciens membres, sont de plus en plus pénétrés de l'esprit de dévouement, de la soif d'agir ou de mourir pour la cause qui nous tient au cœur. Nous ne perdons pas confiance dans la Providence. Nous ne pouvons croire que ce que nous avons gagné ici en progrès spirituel soit perdu faute de ressources matérielles. Cependant, nous sommes actuellement dans le plus grand embarras. C'est à peine si nous pourrions nous procurer les moyens de nous chauffer cet hiver... Nous voulons bien errer dans le désert pendant quarante ans; nous ne convoitons pas les raisins de Chanaan. Nous ne soupirons pas après la Terre promise : mais comment vivre sans caillies, sans manne, avec des vêtements usés et des souliers percés?

« Pardon, mon cher Isaac, de vous parler si longuement de nous, mais de quoi parlerai-je? Et de qui attendrai-je plus de sympathie pour ce qui nous concerne?

« Écrivez-moi de temps à autre. Vos paroles seront toujours reçues avec affection. Croyez-moi votre sincère

« GEORGES RIPLEY. »

La lettre suivante, qui a été envoyée à l'auteur de ce livre par M. Curtis, est datée de West New-Brighton, février 1890 :

« Cher Monsieur, je crains que mes souvenirs sur le P. Hecker ne vous soient pas d'une grande utilité, car ils sont peu nombreux, mais l'impression que m'a laissée le jeune homme que j'ai connu à Brook Farm est encore très vivante. Ce doit être dans l'année 1843 qu'il y arriva; il avait alors vingt-trois ans. Allemand d'aspect, la figure comme légèrement marquée de petite vérole, la physionomie douce et candide. Ses manières réservées et affectueuses le rendaient très séduisant. Il avait un grand air de distinction et de possession de soi-même, mêlé d'une certaine curiosité empressée de savoir. Lorsque je le connus mieux, je lui donnai le surnom d'*Ernest le chercheur*, titre de l'histoire d'un esprit inquiet que W.-H. Channing faisait alors paraître dans le *Dial*.

« Hecker était boulanger de son métier, et je me souviens avec quelle satisfaction il me disait : « Je suis sûr de gagner ma vie puisque je puis faire « de bon pain. » Ses talents en ce genre furent utilisés

à la Ferme, ou, comme on l'appelait généralement, à la Communauté, quoiqu'elle n'eût d'autre ressemblance avec une communauté que d'être une association d'amis travaillant en commun.

« Isaac vint à Brook Farm parce que cette réunion personnifiait en quelque sorte le mouvement intellectuel, qui l'avait atteint et touché à New-York; il espérait une vie conforme à ses goûts et à ses convictions, et, sinon la réalisation de ses aspirations, du moins la réponse à quelques-unes des questions qui le tourmentaient.

« Je ne sais sous l'empire de quelles influences son esprit s'ouvrit pour la première fois au mouvement moral connu dans la Nouvelle-Angleterre sous le nom de transcendantalisme. Peut-être avait-il suivi les conférences de M. Emerson à New-York, ou avait-il lu le *Charles Elwood* de Brownson, livre qui traitait des questions chères à son esprit et à sa conscience. Parmi les très intéressantes figures de Brook Farm, je m'en rappelle peu d'aussi absorbées dans les questions sérieuses qu'Isaac. Il regardait en spectateur bienveillant, mais désintéressé, le côté esthétique de la vie, ses gaietés et ses joies, les tolérant, sans chercher à en jouir. Il n'y avait rien en lui de sévère ni d'ascétique; cependant j'ai bien souvent pensé, depuis, qu'on aurait déjà pu dire de lui qu'il était « occupé aux affaires « de son Père céleste ». Il ne m'avait pas frappé comme grand travailleur; il assistait de temps à autre aux classes de philosophie et de métaphysique que tenait M. Ripley, comme il allait partout où il pensait trouver réponse à ses questions. Il suivait les sermons de

M. Parker dans l'église unitarienne d'un village voisin de Roxbury. Il faisait plusieurs lieues pour causer avec Brownson à Boston et allait à Concord pour voir Emerson. Il prit part à la vie laborieuse de la Ferme, mais toujours, ce semble, avec le même esprit de réserve et la même attitude d'observation. C'était la colombe volant dans les airs et ne trouvant encore où poser le pied.

« L'impression que j'ai recueillie de mes relations juvéniles et affectueuses avec Isaac fut que, de tous les *apôtres de la nouveauté*, comme on les appelait gaie-ment, celui dont il goûtait le plus les conseils était Brownson. Cela venait probablement de l'autorité de la parole doctorale de Brownson, de la netteté de ses vues, de la force de son intellect, mot usité alors en philosophie dans un sens distinct du mot raison. L'esprit vigoureux et positif de Brownson était ce qu'il fallait à un esprit candide, alors sans boussole, livré à toutes les expériences, et, à ce qu'il me semblait, plus impressionnable que logique. Brownson, après une vie tourmentée par diverses tendances théologiques et par la controverse, inclinait alors au catholicisme. Je suppose que son influence modifia les idées d'Hecker en ce sens, bien qu'il n'entrât pas encore dans l'Église catholique.

« Il était aimé de tous à Brook Farm, toujours égal et enjoué, simple et franc de manières. Sa parole était facile, mais ne sentait pas la controverse. Son sourire, singulièrement attrayant et sympathique, et le sérieux dont j'ai parlé, lui donnaient à son insu un grand air de dignité. Son tempérament était sanguin. Ce qui

dominait en lui était la bonté. Je ne crois pas que rien en lui pût faire prévoir sa carrière ni la situation prépondérante qu'il occupa dans son Église, mais tous ceux qui le connurent alors se rappellent sa charmante amabilité.

« Je crois qu'il ne resta pas une année entière à Brook Farm. Lorsque plus tard il alla en Belgique étudier la théologie, il m'écrivit plusieurs lettres que je regrette d'avoir détruites. Il travailla, dans son zèle d'ami, à m'attirer vers son Église, et, à sa demande, je lus la vie et quelques écrits de saint Alphonse de Liguori. Je ne l'ai revu qu'une seule fois, il y a bien des années : il y avait encore sur cette figure cléricale, qui me parut bien étrange, la même douceur de sourire et d'accueil; il y eut entre nous quelques ressouvenirs de nos jours idylliques, quelques chaudes paroles d'amitié et de bon vouloir réciproque; puis nous nous séparâmes, chacun dans une direction bien différente. Nous vécûmes dans la même ville pendant toute une génération sans plus nous rencontrer : cependant je ne perds pas le souvenir d'*Ernest le chercheur* et je me rappelle toujours le jeune homme franc, ardent, mâle et généreux que fut Isaac Hecker.

« Tout à vous,

« GEORGES-VILLIAM CURTIS. »

## CHAPITRE VI

### **Vie intérieure à Brook Farm**

La découverte du journal intime auquel nous recourrons fréquemment nous a été d'un secours inespéré pour la biographie du P. Hecker. A l'exception de deux documents importants, rédigés, l'un pendant son séjour en Belgique par obéissance à son directeur, l'autre à Rome, à la demande de quatre vénérables religieux dont il avait pris conseil pour la fondation de sa communauté, on n'a retrouvé aucun souvenir de sa vie intérieure qui se puisse comparer en intérêt à ceux qu'il écrivit pendant les dix-huit mois qui précédèrent son entrée dans l'Église. Dans ses années de force et de santé, il vécut et travailla pour les autres; dans les pénibles années de maladie qui suivirent, il pensa et souffrit, apparemment sans prendre note de ses propres expériences.

Le journal commence en avril 1843. Il débute par une demande de lumières, par une prière qui en est comme la dédicace. Hecker s'adresse directement à Dieu comme Père, sans aucun appel ni allusion à Notre-Seigneur; mais une « prière à ceux qui sont dans le Ciel, d'intercéder et de plaider pour lui » nous pré-



pare, pour ainsi dire, à voir la doctrine du catéchisme du concile de Trente, touchant la communion des saints, dissiper ses derniers doutes et l'amener directement au catholicisme.

Sa première préoccupation, c'est le problème de l'Église. Y a-t-il, oui ou non, une Église enseignée et dirigée par Dieu même? c'est là, à ses yeux, la question préliminaire à toute autre recherche; et il la faut régler d'une façon définitive, soit pour la mettre résolument de côté, si aucune Église ne présente un caractère d'autorité divine, soit pour l'accepter jusque dans ses conséquences si réellement il existe une véritable Église, et pour chercher là seulement la solution des problèmes humains.

Faber dit quelque part que l'Église est la pierre de touche de l'humanité rationnelle et que probablement aucun adulte ne quitte ce monde sans s'être trouvé, au moins une fois, face à face avec elle, sans avoir été mis en demeure de comprendre et d'endosser la terrible responsabilité que cette question impose. Mais il n'est que trop facile de se tromper de route : celui qui, par sa naissance et son éducation chrétienne, est entré, d'emblée, dans le chemin de la vérité, peut l'abandonner volontairement; celui dont le cœur est pur et les aspirations nobles peut être tellement environné par les brouillards de l'erreur et des méprises héréditaires, que la lumière ne saurait pénétrer jusqu'à lui. La route est toujours étroite, qui mène un fils d'Adam à la joie céleste d'une union consentie avec son Créateur, même quand sa volonté est bonne et son désir sincère.

Par nature, Hecker eût été porté à chercher la véritable Église bien plus dans les satisfactions qu'elle pouvait donner à ses aspirations intérieures que dans les preuves historiques qui établissent la continuité de l'enseignement divin. Mais on était alors à l'époque où les controverses, soulevées par les fameux *Tracts* d'Oxford, portaient presque exclusivement sur les caractères traditionnels et sur les garanties extérieures de la divinité de l'Église. Isaac dut donc prendre, pour arriver à la vérité, une route qui n'eût pas été celle qu'il aurait choisie de préférence. Chaque fois qu'il portait son regard sur l'Église, il était frappé de l'harmonieux ensemble d'unité et de conformité, de discipline et d'ordre qu'elle présente; mais la marque extérieure qui l'attirait invinciblement était la fraternité universelle. Si jamais il devait plier le genou devant Jésus-Christ, ce serait parce que tous, dans le ciel et sur la terre, s'inclineraient en union avec lui.

Il faut une connaissance approfondie du catholicisme pour apercevoir la transformation intérieure opérée dans l'humanité par les secours surnaturels. Isaac se plaignait parfois que l'Église n'était pas ce qu'il fallait aux besoins de son âme. Qu'au point de vue historique, hiérarchique ou biblique, elle eût réponse à tout, peu lui importait, s'il ne pouvait se l'adapter personnellement; il fallait de prime abord qu'elle fût *sienne*, parce qu'il ne pouvait, sans un secours intime, mener une vie pure et rationnelle.

« Le fait est, écrit-il, qu'il me faut à chaque moment vivre d'une vie intense. Il me faut quelque chose

de positif, de vivant, de substantiel. Je ne nie que pour affirmer. »

*Lundi 17 avril.* — « Hier je me suis rendu à l'église catholique à West Roxbury; c'était le jour de Pâques. L'office m'impressionna vivement. Le tableau du maître autel représentait la résurrection du Christ, sujet du sermon du prédicateur. Au milieu de son discours, le prêtre, après quelques mots touchants, se tourna vers l'autel et désigna le tableau. Tous les yeux suivirent son geste, ce qui rendit ses paroles doublement pathétiques. Comme cela doit inspirer un prêtre, lorsqu'il prêche, de voir autour de lui le Sauveur et la sainte compagnie des Martyrs, des Saints, des Pères! On peut être opposé à la peinture et à la sculpture dans les églises, mais j'avoue n'être jamais entré dans le lieu où je les rencontre, sans ressentir un respect, une influence invisible qui me rend muet. Je voudrais m'asseoir en silence et me couvrir la figure... Tu foules le lieu saint! serais-je tenté de dire. Un mot trop haut, un pas résonnant me font frémir comme si un infidèle profanait le sanctuaire. Une atmosphère magique enveloppe tout mon être; j'ose à peine lever les yeux. Un calme parfait envahit mon âme, elle me semble s'envoler par delà les nuages. »

*Mardi 18 avril.* — « ... Ou bien l'Église catholique ne suffit pas à mes besoins, ou bien elle ne s'est pas encore révélée à moi dans sa gloire. Je préférerais cette dernière hypothèse.

« J'ose à peine le dire, mais je dois avouer que l'Église ne remplit plus mon être; je la contemple, je l'étreins, je l'embrasse d'un seul coup d'œil. Elle n'en-

courage pas mes aspirations. Je sens qu'elle n'a rien à me donner, ou que ce qu'elle me donne ne saurait soulager la cruelle détresse de mon âme. On me répondra que je ne peux savoir ce que possède l'Église avant d'être en communion avec elle; qu'elle satisfait des natures supérieures à la mienne; qu'elle est la vraie vie du monde; qu'il n'y a pas de vraie spiritualité en dehors d'elle, et que, pour en juger équitablement, ma vie doit être à son niveau en pureté et en élévation. On pourrait en dire plus long. Mais après tout, qu'est-ce que cela signifie? Le catholique dénonce l'anglican; l'anglican répond par une accusation de corruption, voire d'impureté. Le protestant presbytérien fait valoir sa propre mission en dépit de toute stabilité et de toute bonne logique...

« Le nœud de la question est, je le suppose, que, s'il y a quelque chose de vrai dans la succession, la tradition, l'infaillibilité, l'organisme et la forme, cela existe dans l'Église catholique; et notre rôle sera de faire cesser toute controverse et d'en appeler à un concile œcuménique qui fixera toutes choses d'après la Bible, la tradition et les lumières de l'Église. »

*Jeudi 20 avril.* — « Mon âme est inquiète, mon cœur souffre... Des larmes involontaires coulent de mes yeux; mon âme est troublée... de quoi? Hier, comme je priais, une pensée traversa mon esprit. Où est Dieu? N'est-il pas ici? Pourquoi le pries-tu comme s'il était loin? Penses-y. — Où peux-tu le placer? Dans quelle localité? N'est-il pas ici? Sa présence n'est-elle pas plus près de toi que tout? Oh! pense-y, Dieu est là...

« Suis-je impie, si je dis que le langage que l'Écriture

prête au Christ exprime bien les pensées de mon âme? Oh! si nous pouvions seulement comprendre que le royaume du ciel est *proche* de celui qui le cherche et que Dieu dit à tous : « Repentez-vous, car aucun de vous ne disparaîtra sans avoir vu ce royaume s'ouvrir « à ses yeux : cette génération ne passera pas que tout « ne soit accompli. »

Bientôt on voit la lumière grandir dans cette âme si généreusement disposée :

24 avril. — « L'Église catholique seule semble satisfaire mes besoins, ma foi, ma vie, mon âme. Cela peut être chimère, fantaisie, tout ce que l'on voudra. Peut-être suis-je le jouet d'une illusion. Cependant mon âme est catholique, et la foi catholique répond à ses aspirations religieuses. Cette foi est si riche, si pleine. On se sent en harmonie avec soi-même, à l'unisson avec le ciel, avec ce temps présent qui est autour de nous, avec ce passé qui a changé. Il y a solidarité entre le présent et le passé dans toute l'Église. Je ne me sens pas porté à la controverse, mon âme est comblée!... »

Il reste cependant des doutes :

28 avril. — « Que dirai-je? Ai-je tort? Faut-il me soumettre et m'abandonner à ce qui ne remplit pas encore tout mon être? L'Église n'est pas encore pour moi l'objet principal dans la vie. Je suis actuellement en dehors d'elle dans le sens ordinaire du mot. Je ne suis pas encore sujet à ses lois. Ne m'est-il pas meilleur d'accepter ma propre nature que de la laisser façonner comme une matière inerte? Notre existence intime n'est-elle pas plus que cette existence que nous nous créons artificiellement?

« J'ai lu ce matin un extrait de Heine sur Schelling qui m'a ému plus que tout ce que j'ai pu lire depuis six mois. L'Église, dit Schelling en substance, fut d'abord de Pierre, puis de Paul, et doit être un jour tout amour en saint Jean. Pierre, le catholicisme; Paul, le protestantisme; Jean, ce qui sera. La proposition m'a frappé d'autant plus qu'elle répondait à mes vagues intuitions. Le catholicisme est la solidarité; le protestantisme, l'individualité. Ce qu'il nous faut et ce que nous désirons est ce qui les unira tous deux comme le fait l'esprit de Jean, et cela, *opéré dans chaque individu*. Nous n'avons pas besoin de l'autorité de l'histoire ni de celle de l'individu, de l'infailibilité ni de la raison séparées, mais de toutes deux réunies dans *la vie*. Ni tradition, ni opinion, mais *l'être*; un évangile ni écrit, ni prêché, mais *vivant*.

« Par le moyen du Christ seul, nous pouvons connaître l'amour, la bonté et la sagesse de Dieu...

« ... J'imagine l'immortalité, la solidarité de la vie, c'est-à-dire l'union des deux vies : celle d'ici-bas et celle du ciel. Nous recevrons la vie et l'immortalité par Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, et nous perdrons ainsi la science du bien et du mal; car de même qu'en Adam, nous sommes tous morts, ainsi ressusciterons-nous en Jésus-Christ. L'effet de la chute fut littéralement la connaissance du bien et du mal. Dieu ne connaît pas le mal, et, quand nous serons avec lui par le Médiateur, nous recouvrerons notre premier état. La science est la suite du péché et est peut-être destinée à se corriger elle-même.

« Le véritable effet de la théorie de l'Église est d'i-

soler les hommes du monde extérieur, de leur en retirer les jouissances et de les faire vivre en sacrifiant leurs passions. C'est un côté de la question. L'autre côté serait celui-ci : on peut, et on doit jouir des choses de ce monde, mais d'une manière plus élevée, plus pure, plus exaltée que ne le permet actuellement la condition ordinaire de notre esprit. La seule opposition raisonnable à cette jouissance serait la crainte que l'âme ne devînt sensuelle, ne s'abandonnât aux jouissances sensibles, et ne fût ainsi perdue pour la jouissance d'objets plus élevés et plus spirituels...

« Tout est sombre devant moi, je me fais l'effet de vivre au centre de ténèbres impénétrables. Rien ne me semble avoir prise sur mon âme, ou peut-être ne cherche-t-elle rien. Où en est-elle? Je ne sais. Je voudrais sentir que quelqu'un vit dans le même monde que moi. Quelque chose d'opaque me sépare des autres et m'empêche de me révéler à eux.

« Nous ne nous reconnaissons pas. Si je parle, il me semble que mes paroles s'accumulent comme un poids au-dessus de moi, et si je veux dévoiler mes pensées et mes sentiments, ils me reviennent incompris. Rencontrerai-je jamais celui dont l'âme s'ouvrira simultanément, comme une fenêtre, en face de la mienne? »

Le premier dimanche de mai, Isaac alla à Boston pour entendre prêcher Brownson, et un jour ou deux plus tard il envoyait à sa mère ce fin commentaire du sermon qu'il venait d'entendre :

9 mai 1843. — « Son intention est de prêcher la doctrine catholique et d'administrer les sacrements. Lesquels? je suppose que cela dépendra des circons-



tances. Il se justifie en disant que celui qui n'est pas contre nous est avec nous, et que, dans des temps exceptionnels et des cas extraordinaires, nous pouvons faire ce que nous ne serions pas excusables de faire autrement. Il croit qu'en proclamant la foi catholique et en répudiant tout essai d'élever une autre Église, le protestantisme, avec le temps, inclinera naturellement vers le catholicisme, de sorte que l'unité se fera sans soumission et sans sacrifice. Dans les circonstances actuelles, quand même les sectes protestantes voudraient se réunir au catholicisme, il serait impossible que l'Église pût fournir assez de prêtres pour quarante millions de protestants, les prêtres protestants étant presque tous mariés, etc.

« ... Je dois dire que le sermon m'a déplu ; je l'ai trouvé anticatholique dans ses prémisses, et la plupart des arguments et des faits cités m'ont semblé chimeriques et illusoires. Si vous admettez que l'Église catholique romaine est la vraie Église, il ne faut pas, à mon avis, s'arrêter en route. Si elle n'est encore que la plus rapprochée de la vérité, l'obligation de s'y joindre est la même. Je ne saurais comprendre comment on peut avancer l'une ou l'autre de ces deux propositions, comme le fait Brownson, sans devenir catholique de fait...

« J'ai acheté à Boston quelques livres catholiques qui traitent des prétentions anglicanes à la catholicité. Je puis dire déjà que je ne me joindrai jamais à une Église protestante, tout indécis que je sois encore sur le parti à prendre. »

## CHAPITRE VII

### La Lutte

Jusqu'ici le journal d'Isaac, tout rempli du travail intérieur qui s'accomplissait en lui, ne porte aucune trace du milieu où il vivait. Ce n'est qu'en mai 1843 que nous commençons à y relever quelques indications sur son entourage.

Il est bien probable que, sans une intervention directe de la Providence, il aurait mené la vie de tout le monde, poursuivant sans doute l'idéal le plus élevé du citoyen d'un pays libre, mais sans quitter les sentiers battus. Il aurait certainement cherché une union sympathique dans le mariage. Sa famille l'en pressait sans cesse, et toujours il répondait avec vérité, sans trahir son secret, qu'il n'en avait aucunement l'idée. Cependant, à Brook Farm, il rencontra une personne qui l'attira profondément et dont il eût sollicité la main s'il n'avait déjà reçu du Saint-Esprit la grâce prévenante de la virginité. Il trouva « un être », pour employer le terme impersonnel dont il se servit, un être dont il cacha soigneusement le nom et l'identité, un être dont le charme irrésistible l'avait si bien conquis que, s'il eût été dans un état normal, il lui aurait

voué cette affection profonde qui mène à une union définitive et bénie; mais il n'était plus dans un état normal, et la grâce, comme on va en juger, ne cessait de frapper à la porte de son cœur.

« La vie, écrivait-il le 16 mai 1843, la vie est une lutte perpétuelle entre les choses du ciel et celles de la terre.

« Ici, à Brook Farm, je fréquente des personnes d'une bonne éducation et de talents incontestables, qui toutes ont sur moi une influence salubre. J'y rencontre des gens à qui je peux parler, qui, dans une certaine mesure, me comprennent et me répondent. A New-York, je suis seul au milieu de la foule; je ne suis en rapport intérieur avec qui que ce soit. Ce qui me détourne, dans mon état présent, de toute disposition à lier ma destinée à celle d'une autre, et au point que j'évitais plutôt une personne que je croirais pouvoir aimer, ce doit être le sentiment que j'ai du développement rapide de ma vie intérieure, et la conviction que tout parti adopté dans de pareilles conditions manquerait de stabilité.

« Je crois que le choix que j'aurais fait il y a quelque temps, si *quelque chose d'intimement secret en moi* ne s'y fût absolument opposé, ne serait plus du tout satisfaisant. Le progrès chez cette personne n'eût pas suivi le mien, parce que certaines natures ne sont pas susceptibles d'un grand accroissement, et, s'il y avait eu inégalité, comme j'ai sujet de le craindre, c'en était fait de l'harmonie et du bonheur. »

Cette impression mystérieuse à laquelle Isaac fait allusion et qui modifia si profondément son avenir, le

journal en fournit l'explication quelques jours plus tard.

« ... Il y a environ dix mois, peut-être sept ou huit, je vis (je ne peux pas dire je rêvai, c'était tout différent du rêve, et j'étais assis au pied de mon lit), je vis une créature d'une beauté angélique, et moi-même, me tenant à côté d'elle, goûtant une joie céleste. Nos corps étaient comme lumineux. Une lueur pareille à celle du clair de lune semblait rayonner et sortir de l'essence même de notre joie. Il me semblait que nous avions toujours vécu ensemble et que nos mouvements, nos actes, nos sentiments venaient comme d'un même foyer d'action. Quand je la regardais, je ne voyais aucune ligne précise, mais quelque chose de divin que je ne saurais décrire. C'est cette image qui a laissé une impression indélébile dans mon esprit. J'ai continué d'en subir l'influence, et maintenant elle s'exerce si fréquemment que le réel autour de moi ne me touche plus : *si j'étais resté dans l'état où j'étais avant cette vision, je serais peut-être marié maintenant, car j'ai, depuis, rencontré la jeune fille qui aurait satisfait à toutes les exigences de mon âme.* Mais actuellement la vision me hante et m'empêche, par sa beauté, d'accepter toute autre qu'elle, car je suis sous le charme de son influence et je sens que, si je la quittais pour une créature, je perdrais la seule vie qui soit pour moi une vie véritable. »

Aux lecteurs versés dans la théologie mystique ou qui connaissent l'histoire des saints les plus *intérieurs*, ce fait de la vie du P. Hecker rappellera saint François d'Assise et sa fiancée la Dame de Pauvreté, des traits

analogues racontés sur lui-même par Henri de Suso et les noces mystiques de sainte Catherine. Par ce récit, nous connaissons le motif qui fit accepter à Hecker le célibat, même avant d'entrer dans l'Eglise, et l'aïda à comprendre que la virginité s'imposait à lui. Mais cet aveu nous apprend davantage : n'étant encore ni prêtre, ni même catholique, sauf dans les desseins, alors ignorés, de Dieu, il ne se sentait déjà plus libre de rechercher une femme en mariage, si profondément que son cœur pût être attiré vers elle. « L'union des âmes ? Oui, pour un but digne des âmes. L'union des corps ? Non, ce serait se couper les ailes et retrécir l'horizon. »

Cependant il s'apercevait que le séjour de Brook Farm ne suffisait pas à la réalisation de son idéal.

1<sup>er</sup> juin. — « On ne peut mener une vie intérieure dans le monde. Il faut tant de travail pour s'assurer la nourriture et le vêtement, que le matériel l'emporte fatalement sur le spirituel, sur l'éternel... Je ne puis rester à Brook Farm et m'y soutenir par mon travail sans retomber dans les conditions qui m'ont fait quitter la maison... Je préférerais la vie du monastère à celle du monde, elle me serait plus avantageuse : l'harmonie des deux serait l'existence pleine et parfaite. La vie spirituelle doit toujours avoir le pas sur l'autre, ce qui est contraire aux tendances du monde et peut-être même à celles de ce lieu-ci. Je préfère la faim du corps à celle de l'âme, mais je ne veux endurer ni l'une ni l'autre, car j'ai confiance dans la plénitude de la vie, dans sa capacité à pourvoir amplement à tous mes besoins. Le Royaume de Dieu est pour moi plus que le monde. Je voudrais être Platon pour l'amour, Zénon

pour la possession de moi-même, Épicure pour l'esthétique ; mais, s'il fallait sacrifier un des trois, je laisserais aller Épicure. »

12 juin. — « Par moments, quelque chose me pousse à crier : « Que veux-tu que je fasse ? » Je voudrais lancer cette clameur dans l'immensité déserte du ciel ! Ah ! pourquoi me torturer ainsi ? Que faire ? Réponds-moi, si tu ne veux pas qu'un feu intérieur me consume et dessèche en moi la sève de la vie. Faut-il tout abandonner ? Je l'ai fait. Je n'ai aucun rêve à réaliser. Je ne demande rien, je n'ai rien. Je consens à mourir de n'importe quelle façon. Les derniers liens qui me retiennent sont peu nombreux ; ils peuvent être tranchés dans un unique cri d'angoisse ! »

Lundi 26 juin. — « Salomon dit après s'être rassasié de toutes les joies de la vie : Vanité des vanités, tout n'est que vanité ! Et moi, qui ai à peine goûté aux plaisirs de ce monde, je dis avec Salomon que tout est vanité ! Je ne vois rien qui me tente, ni qui me pousse au travail. Toutes choses sont vaines, toutes ne sont que des ombres. — Il n'y a rien sous quoi que ce soit. Grand Dieu ! pourquoi tout cela ? Pourquoi me tourmenter et me peiner ainsi ? Pourquoi tout ce mouvement me semble-t-il profane ? Et la sainteté elle-même, qu'est-ce ? Oh ! je suis muet ; mon âme est sans paroles. Et cependant il y a en moi quelque chose que je voudrais répandre au dehors. Oh ! pourquoi les plus nobles actions de l'humanité ne disent-elles rien à mon âme ? Nulle vie ne suffit à mon esprit. Je resterais volontiers silencieux, obscur, mort au monde, si seulement ce qui est en moi avait vie. Je ne désire ni un

nom, ni la richesse, ni aucune condition extérieure de délices ou de splendeur. Non; le moindre état serait le ciel pour moi, si cette impulsion intérieure pouvait se faire jour. Mais non, je suis emprisonné en esprit : qu'est-ce qui emprisonne? Qu'est-ce qui est emprisonné? Qui peut le dire?

« Bon conseiller, vous dites : Il faut accepter les choses comme elles sont. Contentez-vous de vivre : ayez confiance en Dieu, faites l'ouvrage qui est devant vous. — Bien, mais il faut d'abord admettre que nous connaissions que ce que vous dites là est vrai. Et c'est toute la question.

« Contentez-vous d'être. — Être quoi?

« Ayez confiance en Dieu. — Oui. — Travaillez. — Oui, mais comment? — Comme les autres. — Mais ce n'est pas là pour moi le travail; c'est la mort, c'est encore pire, c'est le péché, c'est la damnation, et je ne suis pas disposé à aller en enfer. *Votre* ouvrage n'excite pas *mon* activité; et je mourrai de faim, s'il le faut, plutôt que d'accepter le travail profane et sacrilège que vous me proposez. Il me faut faire œuvre vivante pour Dieu. Je veux que mon travail soit un sermon, chaque mouvement de mon corps une parole, chaque acte une sentence. Que tout soit un acte de dévotion, d'adoration. Que ce soit musique, amour, prière. Le royaume de Dieu sera mon champ d'action. Que le Christ règne en tout. Qu'il agisse en moi, lui, et non pas moi. Que ma vie soit élevée, divine. Ma tête, mon cœur, mes mains doivent être une trinité dans l'unité, un accord dans l'unisson. Mon cœur ne peut être dans le Ciel, si ma tête et mes mains sont en enfer. Mon œuvre doit



être d'inspiration et d'aspiration. Il me faut sentir que, dans tout ce que je fais, j'édifie le royaume du Christ. Faire place à l'action du Christ dans mon cœur, mon âme et mon corps, c'est mon désir, mon but, ma fin.

« Ce n'est pas celui qui va à l'église, dit ses prières, chante des psaumes et dit : « Seigneur ! Seigneur ! » qui est de Dieu et établit son royaume ; non, c'est celui qui y travaille. La terre doit être son royaume ; nos prières, des actes ; nos actions, une musique qui monte vers le Ciel. L'Église doit être le royaume de Dieu dans sa plénitude... Sommes-nous chrétiens, si nous n'agissons pas dans l'esprit du Christ ? Mais on demandera que faire ? — Suivez l'esprit du Christ en vous : à moins d'être réprouvé, vous l'avez en vous.

« Soyez fidèle comme je le suis, dit Jésus. Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Prenez votre croix et suivez-moi. Quittez tout, si l'Esprit vous y invite. Faites tout ce qu'il vous commandera. L'occasion d'agir ne manquera pas. Ayez peu de souci du monde ; abandonnez richesses et amis ; ne vous préoccupez de l'opinion de personne ; consentez à être méprisé, couvert de crachats, crucifié. Soyez muet, et votre silence parlera pour vous. »

Le journal d'Isaac ne contient pas une seule appréciation qui soit défavorable à Brook Farm, pas une plainte, pas une critique à l'égard de ses compagnons. Bien au contraire, il avait trouvé là l'accueil le plus sympathique et il ne cesse de s'en louer. Mais il devenait évident pour lui-même, — comme il devient évident pour le lecteur de ses confidences intimes, —

qu'il était appelé à une vie intérieure beaucoup plus ascétique et beaucoup plus sérieuse que celle que pouvait lui fournir le milieu où il se trouvait. Il avait retiré de ces hommes, très distingués d'ailleurs, tout ce qu'il en pouvait recevoir; il lui fallait partir, et cette résolution s'impose à lui, non sans un regret profond.

7 juillet 1843. — « Je ne peux dire à quel point vont me manquer ceux dont j'aimais la société, mais il me faut partir, je suis appelé ailleurs. Cette épreuve est différente des autres. La première fois, il m'a fallu quitter ma famille, cette fois, ceux que j'aime par affinité. Si je voulais vivre suivant mes goûts et dans une société sympathique, je resterais ici; j'y trouve des amusements délicats, des personnes cultivées, — et quelqu'un dont je n'ai pas parlé, qui m'est trop cher pour en pouvoir parler, quelqu'un qui quitterait tout pour moi... »

Peut-être, pour être fidèle aux intentions probables du P. Hecker, eussions-nous gardé, nous aussi, le silence sur l'épisode auquel font allusion ces dernières paroles, s'il ne mettait en vive lumière la générosité et la rapidité avec laquelle le jeune homme savait tout sacrifier à la voix qui lui parlait au dedans. Il faut se souvenir qu'il ne savait encore rien du but vers lequel il était conduit; qu'il meurtrissait son cœur sans se douter de ce qui lui serait donné pour le guérir; qu'il n'avait aucune vocation déterminée qui justifiait une pareille exigence; qu'enfin il fallait vraiment de l'héroïsme pour parvenir à un tel renoncement, et pour suivre, au premier appel, le guide divin qui ne s'était pas montré encore.

## CHAPITRE VIII

### Fruitlands

Au sortir de Brook Farm, les premiers pas d'Isaac toujours à la recherche de son idéal, le dirigèrent vers Fruitlands. C'était une ferme située près de Harvard, dans le Massachusetts, et qui avait été achetée par un Anglais, M. Charles Lane, grand admirateur de Amos Brownson Alcott (1), dans l'espoir d'y fonder une communauté conforme aux idées et aux vœux de ce dernier. A aucune époque de sa courte existence, cette maison, où M. Alcott réunissait sa famille et ses peu nombreux disciples, n'a pu être citée comme vraiment florissante, mais lorsque Isaac y entra, le 11 juillet 1843, elle était encore en formation. Il avait fait aux habitants de Fruitlands une courte visite vers la fin de juin, et avait cru voir en eux les indices d'une *vie plus profonde*. Soit dit à l'honneur de sa perspicacité native et de son discernement des nuances, quinze

(1) Brownson Alcott était né dans le Connecticut en 1799, il est mort très âgé en 1888. Réformateur socialiste, il a publié quelques volumes qui n'eurent guère plus de succès que son phalanstère.

jours de résidence auprès de M. Alcott suffirent pour dissiper cette illusion.

Brownson Alcott semble avoir été ce que les Français appellent *un poseur* inconscient, ou, comme le caractérise sans malveillance l'un de ses intimes, « un charlatan innocent ».

Sans être sot, il était vain et bavard avec des airs de profondeur; peu pratique, et d'une incapacité, en affaires, que ne compensait vraiment pas la vue qu'il prétendait avoir des grandes lignes. Son aspect imposant, son accent persuasif, sa béate suffisance, l'admiration ouvertement manifestée pour lui par des hommes aussi remarquables qu'Emerson ou quelques-uns des membres de Brook Farm, pouvaient bien frapper l'imagination d'un jeune homme comme Isaac, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait commencé par prendre Alcott au sérieux : l'un des traits caractéristiques de la longue vie du P. Hecker, fut toujours de vouloir expérimenter les choses par lui-même afin d'en prendre ce qu'elles avaient de bon.

M. Alcott revenait alors d'Angleterre où il s'était rendu sur l'invitation de James P. Greaves, ami et collaborateur du grand éducateur suisse Pestalozzi. M. Alcott avait acquis une certaine vogue comme conférencier et comme directeur d'une assez singulière école pour de jeunes enfants. Parmi les étrangetés de son enseignement était celle de pousser la *persuasion morale*, comme unique moyen de discipline, à un tel point, que le maître, à l'occasion, se soumettait publiquement au fouet mérité par le bambin récalcitrant; ce devait être dans l'intention de développer chez ce-

lui-ci le sens de la honte et de la pitié. Le système plaisait aux enfants, s'il ne les améliorait guère. Là ne s'arrêtèrent pas les excentricités de M. Alcott, et lorsqu'il commença à publier les *Colloques sur l'Évangile* qu'il avait prononcés devant leurs enfants, les familles de Boston conclurent sagement que les idées du professeur étaient trop *avancées* pour qu'il fût prudent de confier la jeunesse à ses soins. Miss Élisabeth P. Peabody, depuis si connue comme propagatrice du système des *Kindergarten*, était son assistante. Sa notice sur l'école de M. Alcott attira en Angleterre l'attention d'un petit groupe d'éducateurs enthousiastes. Ils donnèrent le nom d'« Alcott House », à une école qu'ils fondèrent à Ham, près de Londres, et espérèrent de grandes choses de la présence et des avis du « Platon de Concord ». Il fut fêté par eux au gré de ses désirs, et sa visite aurait été un succès sans mélange, si le bon sens écossais de Carlyle, auquel Emerson l'avait recommandé, n'eût promptement percé à jour les profondeurs de son inanité. Il revint accompagné de deux Anglais convertis à ses idées et qui, l'un et l'autre, retournèrent dans leur pays au bout d'un an ou deux, assagis et peut-être attristés. L'un d'eux, Lane, dont l'âme simple et candide mérita l'amitié fidèle d'Isaac Hecker, avait sacrifié toute sa petite fortune à la vaine tentative d'établir Fruitlands sur des bases solides. « Elle fut déposée, dit-il, dans la tombe fleurie de rhétorique où s'engloutirent tant d'autres projets chimériques. »

Nous avons sous les yeux une *épître*, — la plus ordinaire correspondance de M. Alcott réclame ce nom

pompeux, — dans laquelle celui-ci a décrit, tel qu'il le concevait, l'idéal de la vie à Fruitlands. La lettre n'est pas adressée au P. Hecker, mais à l'un de ses amis de Brook Farm.

« *Concord, Mass., 15 février 1843.* — « CHER AMI : En réponse à votre lettre je vous dirai que, aucune installation n'étant possible jusqu'à la fonte des neiges, il serait prématuré de parler des conditions dans lesquelles se forme une association.

« Néanmoins, comme le sujet du progrès humain est d'un intérêt universel, je converserai volontiers avec vous sur les moyens de le favoriser.

« Je ne crois pas que les associations d'êtres humains doivent chercher leur bonheur dans l'amélioration des conditions extérieures de l'existence, puisque la source du bonheur est tout intérieure et ne s'ouvre pour nous que si nous sommes préalablement en harmonie et en union avec l'Esprit universel. C'est la condition essentielle pour une association heureuse. On y arrive par le renoncement à toute satisfaction personnelle ou égoïste, par l'abandon complet de soi-même entre les mains de la Divinité, par l'abnégation et la mortification.

« En énumérant les obstacles qui s'opposent au bonheur, nous serons induits tout d'abord à nous examiner nous-mêmes. Et, pour entamer d'une manière pratique la question, sommes-nous prêts à tout quitter et à nous réfugier dans l'amour comme dans une infailible Providence? Il ne faut rien moins qu'une foi et une confiance aussi absolues pour nous garantir des déceptions. On n'entre encore en Paradis que par la porte basse

et l'étroit sentier du renoncement à soi-même. L'avenue de l'Eden est toujours gardée par le Chérubin au glaive de feu, et les lettres de créance qui en forcent l'accès sont l'humilité et la charité.

« Les conditions sont les mêmes pour tous. Donc, pas de pourparlers avec le tentateur, pas d'exceptions ni de tolérance vis-à-vis de soi-même, pas d'excuses tirées des circonstances.

« Ce n'est pas à nous à prescrire des conditions : elles sont prescrites par notre nature, notre mode d'existence, et le mieux que nous puissions faire, si nous sommes impropres à les suivre, est de nous réformer sérieusement ou d'abandonner toute espérance d'arriver au bonheur.

« Nos projets, autant que nous puissions déjà en former, sont ceux-ci :

« Premièrement, obtenir la libre jouissance d'un lot de terrain suffisant pour nous faire vivre par notre travail, — comprenant, bien entendu, une maison simple mais commode, des dépendances, un bois, un jardin, un verger.

« En second lieu, vivre indépendamment de tout secours étranger, assez détachés pour nous contenter, pour notre subsistance, de ce que l'endroit pourra produire, observant une saine hygiène de travail et de récréation : décidés à traiter toute créature humaine et inférieure avec bénignité, à introduire la beauté et l'élégance jusque dans l'économie et à laisser la plus pure charité guider toute notre conduite.

« Si ce genre de vie attire des partisans, — des individus ayant les mêmes idées et les mêmes antécédents



que nous, — l'état de choses lui-même déciderait des lois de l'association, et les conditions particulières en seraient débattues d'après les cas individuels qui pourraient se présenter, sans jamais nous faire adopter un ordre d'idées inférieur aux principes déjà énoncés.

« Sans doute, un pareil intérieur, avec notre bibliothèque, nos services et notre manière de vivre, attirera de jeunes hommes et de jeunes femmes, peut-être même des familles avec enfants, désireux de se désaltérer à la source de sagesse et de pureté, et nous ne sommes pas sans espérer que la Providence se servira de nous progressivement pour promouvoir la grande œuvre de la régénération humaine, et la restauration d'une vie plus élevée sur cette terre.

« Avec le désir sincère que vos enfants et vous en veniez à vous confier dans l'Amour providentiel, je reste

« Votre bien sincèrement,

« *Signé* : A. BROWNSON ALCOTT. »

M. Alcott, comme on le voit, tenait à s'assurer, avant tout, des ressources temporelles, afin d'être libre de se persuader que l'élévation de son âme l'affranchissait de leur vulgaire dépendance. Quelqu'un décrivait Fruitlands comme un endroit où M. Alcott posait pour la bénignité, tandis que M<sup>me</sup> Alcott et les enfants faisaient toute la besogne. « Il était incontestablement de ceux qui aiment à trôner sur une estrade et à sentir que leur vénérable aspect équivalait à une bénédiction, » disait de lui, au moment de sa mort, un de ses anciens disciples.

Fruitlands fut la caricature de Brook Farm, et Alcott

fut à Ripley ce qu'est le faiseur au réformateur sérieux. La durée de Fruitlands fut encore plus éphémère que celle de Brook Farm. Malgré le dévouement et les sacrifices personnels du pauvre Lane, l'entreprise sombra, quelques mois plus tard, dans d'inextricables difficultés pécuniaires.

Relevons sur son journal les impressions d'Isaac pendant son court séjour à Fruitlands.

« Je ne peux comprendre ce qui m'attire ni ce que je cherche. La vie est incompréhensible pour moi.

« Où suis-je conduit? Retournerai-je à la maison? J'imagine que ces gens, Alcott et Lane, feront beaucoup pour moi. Qui sait s'ils ne sont pas ce que je cherche, la réponse à l'éternelle question qui est en moi? »

Puis, tout de suite après :

« Dois-je le dire? Je ne peux pas finir ici. Ils sont trop à mon niveau, ils n'éveillent pas en moi le sentiment de haute supériorité qui seul me retiendrait... Il y a en eux beaucoup de bien. Je voudrais posséder la force de renoncement de M. Alcott et le désintéressement de M. Lane..., être humble, simple, me mettre à leurs pieds pour les imiter. — Est-ce que je ne sens pas qu'ici j'ai quelque chose à recevoir qui ajoutera à ma vie, qui l'augmentera? sentiment que je n'ai jamais éprouvé ailleurs?

« Mais est-ce suffisant pour m'y retenir? Je peux déjà prévoir que non, rien ne remplit le vide de mon âme. O Dieu! fortifiez ma résolution. Ne me laissez pas hésiter, et continuer ma vie ainsi. Mais je ne suis qu'un pécheur. Oh! pardonnez-moi mes péchés! que ferai-je, ô Seigneur! pour qu'ils soient effacés? Sei-

gneur, si seulement je pouvais les effacer de ma mémoire, plus rien ne me coûterait. »

Il écrit le 18 juillet : « J'ai pensé à ma famille, ce soir, à la joie et à l'amour avec lesquels je retrouverais les miens. Les quitter, renoncer à l'espoir de jamais vivre auprès d'eux, comment en soutenir l'idée ? Et cependant je ne vois pas comment je pourrais rentrer dans les affaires, me soumettre aux usages, à la routine, me permettre la nourriture, le confort de notre maison et de notre ville.

« Il est inutile de me préoccuper de mon avenir, je veux m'abandonner à l'Esprit qui me mène, lui être fidèle, travailler et laisser le reste à Dieu.

« Ce que je fais, il faut que je le fasse, car ce n'est pas moi qui le fais, c'est l'Esprit. Quel est cet Esprit ? C'est la question que je ne puis résoudre. Le but où il me fera arriver montrera d'où il vient. Je me sens absolument impersonnel entre ses mains. »

Le 21 juillet : « Hier, après souper, eut lieu une conversation entre M. Alcott, M. Lane et moi. Le sujet en était ma situation vis-à-vis de ma famille, mon devoir et ma position ici. M. Alcott me demanda ma première impression sur ce que j'avais pu trouver de défectueux dans son système. Je lui signalai en toute liberté : 1° Son manque de franchise. 2° Sa disposition à s'isoler au lieu d'attirer des coopérateurs à son œuvre. 3° Sa famille, qui entravait ses plans de réforme immédiate. 4° Le fait que l'endroit produit peu de fruits, défaut capital, lorsqu'on a l'intention de prendre le fruit comme base de la nourriture. 5° Sa tendance, et celle de son groupe vers les travaux littéraires et la composition, ce

qui, me semblait-il, compromettait le succès de l'entreprise... »

Et encore : « *La vie* est, pour moi, l'affaire suprême, et je me sens inspiré à quitter tout ce qui m'empêcherait de m'absorber dans cette unique affaire. Notre vie est courte ici-bas, je veux consacrer la mienne à quelque fin utile. »

Il avait fait part à sa famille de ses dispositions et de ses desseins encore assez vagues.

Dans l'attente d'une réponse, le journal laisse voir à quel point le problème de la séparation finale d'avec les siens le remplissait d'anxiété. Il est probable qu'il n'en eut jamais à résoudre de plus émouvant.

« Je me demande s'il est nécessaire d'associer mes frères au genre de vie nouveau qui me semble indiqué pour moi.

« Ne puis-je adopter une grande simplicité dans la nourriture et le vêtement sans qu'ils s'y astreignent eux-mêmes?

« Leur concours m'est-il nécessaire et ne puis-je les laisser faire comme ils veulent? Si ma vie devient plus pure que celles qui l'entourent, ne puis-je espérer qu'elle exercera une influence salutaire?

« En affaires d'argent, tout doit être modifié. Je ne réclame pas un centime au delà de ce qui est nécessaire à mes modestes besoins... Si je reste comme je suis, il me faut très peu pour vivre, et ce peu, je l'emploierai au bien des autres. »

Il écrit le 23 juillet : « Je retournerai à la maison. Dieu aidant, je serai fidèle à l'Esprit et j'attendrai que la lumière se fasse... Je sens que je ne peux vivre à Fruit-

lands comme je le voudrais; mon âme y est mal à l'aise... Ma vie n'est pas la leur : par leur moyen j'ai vu plus clair en moi, mais je sens que je vivrais et que j'avancerais mieux dans une autre atmosphère. »

Au bout de deux semaines, le 25 juillet, il quitta définitivement Fruitlands, et après avoir passé quelques jours à Brook Farm, il rentra dans sa famille.

Avant de l'y suivre, il est à propos de donner quelques détails sur cette époque de sa vie et sur les personnages marquants avec lesquels il se trouva alors en relations.

Voici des souvenirs qu'on a recueillis de sa bouche au moment de la mort d'Emerson :

« Je connaissais bien Emerson quand je me décidai à embrasser le catholicisme. Je me trouvais justement alors dans sa ville, à Concord, en pension chez la mère de Thoreau (1)? « — A quoi vous sert d'entrer dans « l'Église catholique? me demandait ce dernier. Ne « pouvez-vous vous tirer d'affaire sans vous pendre à « ses jupes? »

« Emerson fit tout ce qu'il put pour empêcher ma conversion. Il m'invita à prendre le thé avec lui, cherchant à introduire le sujet, et moi à l'éluder. Le lendemain, il me demanda de l'accompagner chez les Shakers (2) à quelque cinq lieues de là. Et tout le

(1) Henry Thoreau, né dans le Massachusetts en 1817, mort en 1862. Écrivain charmant et original, il est peut-être celui des auteurs de cette époque qui a le mieux senti et rendu la nature mélancolique et gracieuse de la Nouvelle-Angleterre. Il a vécu en solitaire au bord d'un lac non loin de Concord. Ses principaux ouvrages sont *Walden* et *les Bois du Maine*.

(2) *Les Shakers*, branche de la secte des Quakers. Ils se sont

long du chemin il cherchait à m'arracher mes raisons, dans l'intention bien évidente de me dissuader. Enfin, Alcott et lui se concertèrent pour me mettre au pied du mur, et Alcott commença franchement à développer le sujet. Je finis par dire : « Monsieur Alcott, « je nie votre droit d'inquisition en pareille matière. » Ils laissèrent donc tomber la chose. Un jour cependant, je me promenais, lorsqu'Emerson vint me rejoindre et me dit tout à coup : « Monsieur Hecker, « je suppose que c'est l'art, l'architecture et tout ce « que possède l'Église catholique en ce genre qui vous « a attiré vers elle? — Non, lui répondis-je, ce qui m'a « attiré, c'est la cause, et non l'effet. »

« J'étais le premier à désertir le camp du transcendantalisme. Brownson ne vint qu'après moi.

« Bien des années après, pendant la guerre, j'allai à Concord faire une conférence et je priai Emerson de m'aider à trouver une salle; il s'y refusa. Alcott promit de s'en occuper, mais il ne le fit pas, et je crois qu'Emerson l'en détourna. Cependant, au bout d'un certain temps, une église, un prêtre et une Congrégation de six ou sept cents catholiques s'étaient groupés à Concord, et je fus invité de nouveau à faire une conférence dans cette ville. Comme le pasteur desservait ce jour-là une autre paroisse, je dis la messe dans son église et je comptais y faire une courte ho-

établis en communautés où les hommes et les femmes habitent des maisons séparées, mais se réunissent à certaines heures; ils ont d'étranges cérémonies dans lesquelles ils se croient inspirés par l'Esprit et se livrent à des transports, d'où leur est venu le nom de *Shakers*, *trembleurs* ou *agités*. Ils sont extrêmement sobres et leur vie est honorable.

mélie en guise de sermon; mais, comme j'allais à l'autel, tout habillé pour la messe, deux hommes me vinrent à l'esprit : le premier, le plus ancien du village, était un aveugle qui cherchait à tâtons la lumière, une pauvre âme pour laquelle aucun problème n'était encore résolu; l'autre était un homme complètement éclairé et qui avait résolu tous les problèmes qui le troublaient.

« Ces deux hommes se partageaient donc mon esprit. Il fallait m'en débarrasser, je les prêchai tout vivants à cette assistance. Les uns pleuraient, les autres souriaient, tous étaient émus profondément. Le soir même avait lieu la conférence. Il pleuvait des hallebardes, mais la salle, très grande, était pleine comme un œuf, une foule de Yankees s'y pressaient. Emerson était absent, mais Alcott était là.

« J'avais ma conférence toute préparée. « Pourquoi  
« je devins catholique » devait en être le sujet. Mais, comme j'allais commencer, les deux hommes du matin surgirent encore devant moi, il me fallut, comme malgré moi, les lancer sur mon auditoire; l'effet fut des plus inattendus.

« Le jour suivant, je rencontrai Emerson dans la rue et nous causâmes ensemble un instant. Aucun de ces personnages-là ne se sent à son aise en causant avec un catholique intelligent. Emerson semblait fuir mon regard et se détournait pour l'éviter. Ces sortes d'esprits sont inquiets en face de certaines convictions inébranlables. Ils se sentent domptés. »

Nous possédons aussi des notes sur Georges Ripley, l'homme de l'école transcendantaliste que le P. Hecker



aimait le mieux. Elles sont datées du 23 janvier 1885 :

« Témoin de mes perplexités à Brook Farm, Georges Ripley me dit : « Monsieur Hecker, croyez-vous que nous tenions la vraie religion ? Si vous ne le croyez pas, dites-le ; si vous avez là-dessus des idées que vous croyez vraies et que nous devons partager, faites-nous-en part. » Je lui répondis : « Non, je ne possède pas encore la vérité ; mais j'essaie d'y arriver. Si je réussis, vous entendrez parler de moi ; si non, jamais. Je ne vais pas enseigner avant d'être moi-même convaincu, je ne veux pas augmenter la liste des imposteurs ! »

« Ripley était un grand esprit, un homme étonnant, mais il se trompa lamentablement. Je l'aimais bien, et il le savait ; il m'aimait aussi, j'en suis certain. Lorsque je revins d'Europe comme Rédemptoriste, j'allai le voir au bureau de la *Tribune*. Il me demanda : « Pouvez-vous faire tout ce que peut faire un prêtre catholique ? — Oui. — Alors je vous enverrai chercher quand je serai pour mourir. »

« Je ne mets pas en doute que, si quelqu'un avait été trouver Ripley dans ses dernières années, lui avait dit : « C'en est fini pour vous de la société des hommes », et était parvenu à le lui persuader, Ripley aurait dit tout de suite : « Allez chercher le P. Hecker ou tout autre prêtre catholique. » Je suis convaincu que la crainte de ses amis l'empêcha de se faire catholique. Il me fit demander dans sa dernière maladie, son message ne me fut jamais remis. Dès que je le sus malade, j'y courus : il était déjà sans connaissance, et je ne pus rien faire pour lui. »

## CHAPITRE IX

### Retour à la maison

Ne trouvant pas plus à Fruitlands qu'à Brook Farm la solution de ses difficultés intérieures, Isaac reprit le chemin de la maison qu'il avait quittée depuis plus d'un an. Il était dans cette disposition d'esprit où l'on espère à chaque instant une indication directe de la Providence. Le plus sage lui semblait donc de céder aux sollicitations des siens et d'attendre patiemment en famille le cours des événements. Il passa près de Brook Farm en quittant Fruitlands et y séjourna une quinzaine de jours.

Son journal à cette époque revêt un caractère de plus en plus intime. On y peut voir à quelle profondeur mystique en était arrivé ce jeune homme de vingt-trois ans, sans ressources extérieures, sans direction spirituelle, sans même aucune connaissance des ouvrages de théologie qui plus tard furent mis à la portée du public catholique anglais. C'était vraiment par lui seul qu'il arrivait à des conclusions que rien, dans l'étude ultérieure qu'il fit des mystiques catholiques, ne le força depuis à répudier.

Une profonde humilité accompagne le sévère examen de lui-même qui était, à cette époque troublée, le thème ordinaire de ses pensées. Bien qu'il se sente en communication avec Dieu d'une manière spéciale, il ne s'en enorgueillit pas ; il croit que ce qu'il éprouve, tout le monde peut l'éprouver. L'étude de son intérieur est loin de lui être une tâche agréable.

« Il m'est extrêmement pénible d'écrire comme je le fais, » gémit-il. « Je reparaissais continuellement dans ce que j'écris. Je voudrais que mon *moi* disparût dans l'océan de l'Esprit et fût entièrement perdu en Dieu. »

*Brook Farm, 31 juillet 1843.* — « Ma vie intérieure diffère de ce qu'elle était lors de mon premier séjour ici. Elle est plus complète ; toutes les fibres de mon être vibrent de sensibilité... Je me sens moins en union et en sympathie avec *elle* et avec ceux qui jadis m'attiraient. Leur atmosphère me semble plus épaisse, leur vie plus selon la nature, plus portée vers la chair. Au lieu de nous rencontrer sur les sommets, il me faut, pour les rejoindre, redescendre jusqu'à mon corps, auquel actuellement je me sens presque étranger. Je n'ai plus le sentiment de la pesanteur, de l'ennui, de la sensualité. Je n'éprouve aucun désir naturel, aucune divagation d'imagination. Cependant je sens plus vivement que jamais ; je déborde d'amour et de tendances à l'union ! Mais il n'y a personne pour me rejoindre où je suis, et je ne puis pas les rejoindre où ils sont.....

« L'homme est le symbole de tous les mystères. Pourquoi toutes choses me semblent-elles grosses de prophéties ? Pour moi, tout caractère personnel s'efface, je ne vois plus dans les hommes que des prêtres

et des oracles de Dieu. Le siècle est en travail d'une prophétie qu'il enfantera un jour.....

« Les facultés qui parviennent à connaître l'ordre intérieur n'ont encore existé que chez un petit nombre d'hommes qualifiés d'hommes providentiels, de prophètes, de thaumaturges, de voyants, de poètes. Ce qui est chez eux un privilège, est plus ou moins une aptitude, à un degré inférieur, chez tous les hommes. De même pour les facultés de l'ordre extérieur : lorsque le monde extérieur était aussi inconnu des hommes en général que leur est encore aujourd'hui le monde intérieur, les savants, les astronomes, les mathématiciens, passaient pour prodigieux et pour divins. Ce qu'un homme a été ou a pu faire (et c'est là une pensée consolante), tous peuvent l'être ou peuvent le faire, car chacun est un type, un échantillon de la race humaine tout entière... »

Voici maintenant des pensées qui peuvent soutenir le parallèle avec ce qu'ont écrit les meilleurs interprètes de la doctrine chrétienne :

« Tout est possible à celui qui a la foi, car la foi est un acte de l'âme. Ta foi est la mesure de ton pouvoir.

« Personne ne peut en conscience demander plus qu'il n'a. Pensons-y sérieusement. Dieu est juste. Nous avons ce que nous méritons d'avoir, même en l'appréciant d'après notre idée personnelle de la justice.

« Le désir d'aimer et d'être aimé, de nous entretenir avec des amis, de jouir des agréments de la société, n'est-il pas plus parfait que la volonté de nous y soustraire, de le sacrifier? On peut dire qu'en cédant à ce désir, on augmente l'intensité de sa vie, et

la question est bien en effet, d'augmenter notre vie, non certes, de la diminuer. Mais est-ce que la mortification ne grandirait pas notre vie en la dirigeant tout droit vers le Ciel?

« Nous entretenons les démons qui sont en nous par nos pensées mauvaises et nos actions coupables. C'est là leur nourriture. Parfois je les étonne, et je ris intérieurement de leur déconvenue. Lorsque j'ai faim et que quelque chose me tente sur la table, la faim comme un serpent s'insinue dans ma gorge, et darde sa langue pour saisir sa proie, mais souvent elle s'en retourne chagrine et vaincue.

« Nous devrions nous refuser ce qui nous tente, jusqu'à ce que cela ne nous tente plus, et alors seulement nous l'accorder avec prudence et tempérance.

« L'âme est comme une plaque sensibilisée sur laquelle nos sens photographient les impressions du monde extérieur. Avec quel soin devons-nous donc purifier et affiner nos organes, avec quelle prudence devons-nous donc regarder, écouter, sentir, toucher et goûter! Comme notre vie serait plus riche et plus pleine, si nos sens étaient plus aiguisés et nos organes plus délicatement équilibrés! Quel monde nous entoure, dont seuls, les saints, les prophètes et les poètes ont deviné et reproduit la beauté!

« O Dieu, soyez mon aide, ma force et mon Rédempteur! Que je ne vive que de vous; donnez-moi la grâce et l'obéissance à l'Esprit pour renoncer à moi-même et entrer dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Réveillez-moi, relevez-moi, ô Christ, Seigneur, Roi du Ciel! »

C'est vers le milieu d'août 1843, qu'Isaac reprit la vie de famille. Son premier effort fut de se replonger autant que possible dans la vieille routine des affaires.

« Demain je commence à travailler, » écrit-il le soir même de son retour. « Mon état intérieur est calme et paisible. Ma chère maman me comprend mieux que qui que ce soit. Reste à savoir jusqu'à quel point les affaires s'opposeront à ma vie intérieure. O Seigneur! aidez-moi à garder mes résolutions, à ne pas laisser le monde envahir mon cœur, mais à tenir toujours mon regard tourné vers vous! Mon cœur n'a cessé d'être en prière depuis mon retour. Il se recueille dans son sanctuaire, son temple, Dieu. O Seigneur, conservez-le ainsi! »

Il ne paraît pas que les appréhensions d'Isaac au sujet des entraînements que pouvait lui offrir la ville aient été fondées. Il ne se permit que peu de distractions, presque toutes d'un genre sérieux. Quant au régime de vie, son journal nous révèle qu'il ne fit qu'en augmenter la rigueur(1). Pour un homme robuste, travaillant ferme la plus grande partie des vingt-quatre heures, le choix de nourriture indiqué dans le passage suivant paraîtra au moins extraordinaire. Lui-même regrettera plus tard ces mortifications abusives et dangereuses pour la santé.

30 Août. — « A en juger d'après l'expérience des huit ou dix derniers mois, je peux vivre d'un régime très simple, — du maïs, des fruits, des noix. Je viens de commencer les noix. Pour boisson, de l'eau pure.

(1) Le journal devient moins régulier à partir de cette époque.

Jusqu'ici, je me suis fait faire un pain de froment sans levain, bientôt je l'essaierai en grain. »

Il mettait dès ce moment en pratique l'axiome qu'il répéta plus tard à l'auteur de ce livre sous la forme d'une maxime du transcendantalisme : « Un gros mangeur ne sera jamais un profond penseur. — C'est une vérité de l'ordre spirituel aussi bien que de l'ordre intellectuel. »

Un peu plus bas, nous tombons sur cette profession de foi végétarienne, bien faite pour amuser le lecteur autant que pour l'édifier :

*Raisons pour ne pas manger de viande.*

« Elle ne nourrit pas l'esprit.

« Elle stimule les penchants mauvais.

« C'est attenter à la vie animale tandis que d'autres règnes nous offrent une meilleure et suffisante alimentation.

« Tuer fortifie les instincts méchants.

« C'est la principale cause de la servitude de la cuisine.

« Elle engendre dans notre corps les maladies auxquelles les animaux sont sujets et elle encourage dans l'homme la bestialité.

« Son odeur est repoussante, et son aspect contraire à l'esthétique. »

C'est le vivant souvenir de pareilles exagérations et de ses premiers efforts vers la vie ascétique, sans guide ni plan défini, qui faisait dire au P. Hecker, deux ans avant sa mort :

« Grâce soient rendues à Dieu ! S'il n'avait pas fait



de moi un catholique, je serais devenu le pire des originaux. »

Dès les premiers jours de septembre, Isaac perdit tout espoir de pouvoir s'adapter aux conditions d'existence de sa famille. Une certaine timidité naturelle et l'incertitude sur le parti à prendre, lui firent dissimuler ses inquiétudes d'esprit tant qu'elles furent supportables. Après un mois ou deux, ses frères l'exemptèrent d'une grande partie du travail manuel qu'ils partageaient encore avec leurs employés; il put alors se livrer à une occupation plus intéressante, en se dévouant à l'amélioration du sort des ouvriers qui l'entouraient. Mais il ne put parvenir à réaliser à un degré appréciable le rêve de son cœur. Ses frères partageaient certainement ses idées philanthropiques à ce sujet; mais, lorsqu'il s'agissait de les mettre en pratique, l'on ne s'entendait plus : John était pour la discipline de plus en plus stricte; Isaac et Georges inclinaient vers la douceur et la fraternité des rapports avec leurs hommes.

La nouvelle tentative d'Isaac pour se consacrer aux affaires, sans nuire à l'action de l'Esprit en lui, se tourne donc finalement en déception. Il se rend compte que la plus grande partie de sa *vraie vie* est gaspillée dans sa situation présente, tandis qu'il n'est pas lui-même de grande utilité à ses frères.

La plus vive tendresse ne cesse de l'unir à eux et à sa bonne vieille mère. L'auteur de ce livre n'a pas connu personnellement John Hecker, mais il n'a jamais entendu prononcer son nom par le P. Hecker qu'avec l'accent de la plus grande affection. Quant à Georges,

il nous a toujours paru le type de l'homme parfait. L'un et l'autre paraissent avoir suivi avec une attention respectueuse les pèlerinages de leur frère à la recherche de la vérité. Pécuniairement, ils se montrèrent envers lui de la plus grande générosité; Georges, principalement, continua à traiter Isaac comme membre de sa grande et riche maison de commerce, mettant à sa disposition les plus grosses sommes d'argent, non seulement pour sa dépense personnelle, mais encore pour toutes ses œuvres.

Le journal d'Isaac, pendant son séjour à la maison, témoigne des angoisses morales, chaque jour croissantes, qui devaient amener la séparation définitive.

1<sup>er</sup> septembre. — « Il y a deux moyens pour que l'Esprit puisse se satisfaire en moi : l'un est de quitter ce lieu-ci, de me retirer dans la solitude et d'y vivre, suivant au jour le jour les inspirations d'en haut; l'autre est de mettre toute l'harmonie possible dans les conditions de notre existence actuelle en donnant à nos hommes un intérêt coopératif dans les bénéfices de notre travail. Ces deux partis demandent un égal renoncement à soi-même et à tout esprit de propriété. L'amour, l'universel amour, est le grand régulateur de toutes choses. C'est par lui seulement que l'âme trouvera la paix et sera couronnée d'un bonheur infini. »

8 septembre. — « Le 6 au soir, j'allai voir le *Domino noir* d'Auber à l'Opéra français. Cela me plut moins que d'autre musique déjà entendue, bien que certaines parties en soient très belles, et les hymnes des religieuses, d'un effet charmant. Il m'est venu à l'idée que, si l'Église ne va pas au-devant des vrais be-

soins de l'humanité pour les satisfaire par tous les moyens religieux en son pouvoir, elle doit s'en prendre à elle-même de ce que les hommes recherchent les divertissements profanes. Et c'est parce que l'Église n'a pas fait son devoir, qu'il s'est formé tant de sociétés laïques de réforme, de tempérance, etc. Elle pourvoit au salut de l'âme par des moyens spirituels, tels que la prière, la pénitence, l'eucharistie, et les autres sacrements. Il lui faut maintenant pourvoir au salut et à la transfiguration du corps par des sacrements terrestres...

« Nous devrions nous efforcer constamment de réaliser en nous l'idéal que nous concevons. Chacun de nous a un rôle spécial à jouer *sous l'inspiration de Dieu*, et c'est ce que nous pouvons faire de plus noble et de plus élevé... Il faut renoncer à tout ce qui nous empêche de réaliser notre idéal, que ce soit nous-mêmes, la fortune, l'opinion ou la mort...

« Le cœur dit : « Soyez tout ce que vous pouvez être. » — Et après? dit l'intelligence.

« L'amour infini est la source du moindre acte d'amour, et, quand nous aimons de toutes nos forces, nous sommes en Dieu et unis avec Dieu.

« Aimer, c'est se perdre soi-même pour gagner Dieu. Être tout amour, c'est être tout en Dieu.

« L'Esprit vous conduira dans le silence de la solitude, s'il a quelque chose à vous communiquer. »

24 septembre 1843. — « ... Au lieu d'être sur le chemin de la perfection, je découvre chaque jour la malice de ma nature, sa difformité, son impuissance, son ignorance. Il me manque l'humilité et l'oubli de

moi-même. Je ne fais que sortir de l'obscurité profonde et ma vue est encore confuse, de sorte que je ne vois pas mes iniquités telles qu'elles sont.

« Je sens qu'une semaine de silence tranquille ouvrirait mon cœur aux fontaines de la vie. Je voudrais briser toutes relations autres que celles de mon âme avec l'Esprit; toute autre me semble vaine, mondaine et frivole.

« L'action intérieure de l'Esprit est entravée par les distractions du dehors. Dans le bruit et la confusion, sa voix n'est pas écoutée.

« Une de mes plus grandes faiblesses, parce qu'elle est la cause de beaucoup de péchés, c'est ma disposition sociable. Elle m'entraîne dans des conversations périlleuses, et me détourne du silence et de la méditation avec l'Esprit.

« Depuis quelque temps j'en suis presque arrivé à croire que les bonnes œuvres sont un empêchement à l'œuvre du salut. L'orgueil et le contentement de soi-même s'y glissent si souvent! J'avoue ne pouvoir m'empêcher d'acquiescer à tout ce qui a été dit contre la vaine confiance dans le mérite des bonnes œuvres. C'est une expérience très nouvelle pour moi....

« Et quand nous sommes usés et las, nous nous tournons vers Dieu, et nous mourons peut-être en vue du ciel, au lieu d'avoir vécu parmi les élus futurs et d'avoir trouvé le ciel sur la terre dans la fraîcheur de notre joie de vivre.

« Le Seigneur a été bon pour moi, et mon cœur est rempli d'un brûlant amour pour lui. Soyez béni, ô Dieu, car vous m'avez fait goûter votre douceur! Vous

m'avez donné la reconnaissance et une âme débordant de louanges.

« C'est Dieu même qui, en nous, croit en Dieu. Sans la lumière de Dieu, tout serait ténèbres. Il est le seul foyer de toute lumière. Plus nous possédons Dieu et plus nous voyons loin.

« O Dieu ! augmentez en nous votre Esprit pour qu'il n'y ait plus en nous *Vous et nous*, mais *Vous* seul, ô mon Père !

« Si les hommes sont perplexes devant les problèmes de leur propre existence, ce n'est pas que ces questions soient insolubles, c'est qu'elles sont posées dans une disposition d'esprit tout à fait contraire à celle qu'il faudrait pour les résoudre.

« Quand nous conversons ensemble, ce devrait être pour apprendre les uns des autres le bien que nous pourrions et devrions faire, mêlant ainsi le zèle des uns à la tiédeur des autres... Celui-là est mon frère et mon maître, qui me pousse à faire de plus en plus de bien, à aimer Dieu et à vivre en lui. Celui qui n'augmente pas en moi l'amour, et en mon esprit la vraie sagesse divine, celui-là m'est inutile et négativement nuisible. »

18 Octobre. — « Aujourd'hui, j'éprouve dans mon âme le même besoin non satisfait, le même dégoût de mes conditions d'existence que j'éprouvais l'hiver dernier lorsqu'il me fallut une première fois partir de la maison. Cela vient du plus profond de mon être. O quel trouble ! Si je pouvais donc exprimer le vide douloureux que je ressens ! Si je savais ce qui peut le combler !

« Hélas ! Aucune parole humaine ne saurait soulager

cette plaie vive : il la faut souffrir en silence. Je voudrais me plonger dans les ténèbres et détourner mon visage de la lumière ! O que le ciel m'aide à sortir de là ! Ce n'est pas la vie que je voudrais mener, mais comment la changer ? O Dieu ! guidez-moi, dirigez-moi à travers n'importe quelle peine ou quelle détresse vers la vie que vous voulez que je suive. Je vous remercie de tout ce que vous m'avez fait souffrir : cela a été pour moi un bienfait inestimable. Et, Seigneur ! éprouvez-moi encore, car j'en ai besoin. Comment vivre de façon à être aussi parfait que possible dans n'importe quelle situation ? Si celle où je suis maintenant n'est pas la meilleure pour moi, où dois-je aller ? Et comment en changer ? Dites-le-moi, Seigneur ; et écoutez mon humble prière. »

5 *Novembre*. — « Comment et pourquoi me semble-t-il toujours sentir autour de moi la présence d'êtres invisibles qui se révèlent à mes sens et avec lesquels je m'entretiens, pour ainsi dire, en pensée et en sentiment, sans pouvoir jamais leur parler ? Par moments, ils me mettent dans un tel émoi que je m'échapperais de l'endroit où je suis. Je puis à peine rester tranquille. Comme dans un cauchemar, il me semble me débattre, extravaguer, saisir je ne sais trop quoi. Ah ! c'est une impression qui n'est pas de ce monde, et mon cœur en est tout désorienté. Comment m'en délivrer ? Je ne sais. Si je reste tranquillement où je me trouve, cherchant à en ressaisir les souvenirs épars, ils me brûlent jusqu'au fond de l'âme, m'arrachant des soupirs, des gémissements, parfois des cris d'horreur que toute mon énergie a peine à réprimer.

« Comment y échapper ? faut-il rester ici et essayer de le supporter, faut-il voyager ? Quel sera le résultat de tout ceci, je ne pourrais le dire. Mais si je le connaissais, je n'attendrais pas, comme je le fis l'an passé, que cela prît assez d'intensité pour devenir une véritable torture. Oh ! quelle énergie et quelle force nerveuse je me sens dans de pareils moments ! Si j'en parle à mes frères, ils ne me comprennent pas, n'ayant jamais été soumis à de pareilles expériences. Ma timidité, qui se défend de laisser voir rien d'extraordinaire dans ma vie, me fait supporter ce tourment jusqu'à ce qu'il devienne intolérable. Je reste donc en silence, jusqu'à ce que mon état même se trahisse. »

20 *Novembre*. — « Je me porte mieux que je ne l'ai fait depuis longtemps, mais avec un accroissement de sensibilité nerveuse qui me fait redouter l'approche de qui que ce soit. Je suis en même temps conscient d'une communion surnaturelle plus constante. Je sens plus vivement et plus distinctement l'influence et la présence spirituelle d'autres êtres.

« Je me couche le soir, je me lève le matin avec les mêmes impressions ; j'espère autant des nuits que des jours. Les événements, les émotions et les pensées qui me viennent pendant le sommeil font aussi bien partie de ma vie réelle que ceux du jour. La veille et le sommeil sont les deux formes de l'existence. Pour moi, le dernier état est plein d'intérêt et d'attente. Les deux états agissent mutuellement l'un sur l'autre.

« Comment se manifeste en ce moment ma vie spirituelle ? Suis-je moins volontaire ? Plus disposé au sacrifice ? Plus aimant ?



« Je sens que je ne fais rien pour améliorer la condition de ceux qui subissent mon influence, et qui sont en partie sous ma surveillance. Il y a un temps d'arrêt dans cette direction. L'Esprit promet de nous enseigner toutes choses; que veut-il que je fasse de plus en ce sens? Mon esprit s'en est trouvé détourné en partie par l'état précaire des affaires qui nous tient à court d'argent.

« Je crains que restreindre encore ma nourriture ne nuise à ma santé; sans quoi je jeûnerais souvent.

« Et maintenant, ô Dieu! si vous ne venez à mon aide, je retomberai plus bas que jamais.

« Je vous supplie de me soutenir dans toutes mes bonnes intentions, mon cœur déborde de reconnaissance pour tout ce que vous avez fait pour moi...

« O doux Christ! O cher Christ! O Christ aimant! Oh! plus que frère, ami! Oh! plus pour moi qu'aucun autre ne peut être. O Fils de Dieu! O vous, qui rayonnez du pur amour de Dieu! O amour inexprimable! Tirez-moi à vous, que je jouisse de cette pureté, de votre amour! Oh! baptisez-moi de votre esprit et déliez ma langue pour que j'annonce votre amour aux hommes! Oh! nous ne saurions dignement en parler, et notre cœur ne saurait en comprendre la grandeur. Dieu! quelle est votre miséricorde pour que vous nous laissiez vivre? Notre ingratitude passe toute expression. Seigneur, je me tais, car comment parler en votre présence? O Père! O amour! O bonté aimante! Que mon cœur s'envole vers vous! »

Le 18 décembre 1843, anniversaire de ses vingt-trois ans, on trouve dans son journal, sous forme de prière et

d'élévation à Dieu, une sorte d'examen de conscience qui témoigne d'une profonde humilité. Il y exprime ses regrets de n'être pas plus actif, il parle de son ingratitude devant tant de grâces spirituelles et temporelles. Il termine par une fervente supplication pour obtenir plus de lumière et un plus grand courage.

Presque chaque jour, à cette époque de sa vie, il se plaint de ne pouvoir jouir d'une solitude plus complète. Son esprit, tourmenté de peines intérieures qu'il ne peut confier à ses frères ni même à sa mère, ne trouve de soulagement que dans le silence et l'union à Dieu.

Le 31 décembre, il fait allusion à tous les changements que l'année écoulée a produits dans son âme, et qui n'ont pas été exempts, dit-il, d'une grande amertume. « Un an auparavant, j'avais été, écrit-il, rempli d'un souffle inconnu et poussé par ce souffle hors de chez moi, comme un homme ivre, ne sachant plus qui j'étais ni pourquoi j'étais si troublé! » Pendant six mois cet état avait continué, à Brook Farm, puis à Fruitlands; et, de retour à New-York pour le reste de l'année, ce même esprit inconnu le dominait encore. Son journal témoigne de moins d'agitation, mais il éprouve une vive souffrance intérieure à laquelle se joint une certaine surexcitation des nerfs.

A cette même époque, tout en s'efforçant de se rendre utile dans l'entreprise de ses frères, il travaillait le latin et le grec, et lisait beaucoup. Ses lectures portaient surtout sur des sujets qui le préoccupaient alors intimement : philosophie, controverse religieuse, poèmes d'un ordre élevé. Ceux de Goëthe firent sur lui une profonde impression. L'inquiétude, la mélancolie,

le sentiment d'angoisse qui remplissent cette poésie, pénétraient au plus profond de son être. Il y trouvait souvent la parfaite expression de ses propres incertitudes et de ses troubles d'âme. Parfois aussi il cherchait quelque distraction au théâtre, et il ne manquait presque pas une des conférences données dans la ville.

Un des rêves de sa vie — l'amélioration de la condition ouvrière — eut pour lui sa réalisation à cette époque, d'une façon assez positive. Maintenant que les voies pratiques leur étaient ouvertes, ses deux frères se montraient, comme lui, fidèles aux principes et aux sentiments qui leur avaient naguère inspiré tant de rêves généreux. On les vit, dans une période de misère générale, donner leur pain gratuitement et même le faire porter aux nécessiteux dans les voitures de leur boulangerie.

## CHAPITRE X

### **Le mystique et le philosophe**

Avant de récapituler les raisons qui décidèrent Isaac Hecker à se faire catholique, et de raconter les incidents qui accompagnèrent cette résolution, nous donnons ici sa profession de foi dans l'autorité de l'Esprit qui lui parlait intérieurement. Ce document a été écrit pendant sa préparation au baptême.

« L'homme est un fait mystique.

« Ce qui est intérieur est toujours mystique, et nous ne devrions jamais sortir de la sphère de la vie mystique.

« Il nous faut manifester le mysticisme dans toutes nos expressions, nos actions, nos pensées, nos mouvements.

« La vie mystique seule a de l'intérêt pour l'homme. Rien d'aussi profond qu'elle; elle dépasse tous les organes, toutes les facultés et toutes les fonctions.

« Il nous faut écouter les voix intérieures et laisser l'homme mystique parler à travers nous.

« L'homme mystique est toujours jeune, toujours nouveau.

« La sphère mystique est le royaume de Dieu au dedans de nous.

« Je ne peux ni étudier ni lire longtemps de suite. L'Être intérieur ne me le permet pas. Sans cesse, il m'en détourne pour me faire méditer et jouir de sa propre présence. Il dit : Je suis tout : questionnez-moi et je vous enseignerai plus que tout ce qui a été écrit — plus que vous n'acquerez jamais par l'étude !

« Soyez mon organe, c'est là votre fonction. Soyez-moi soumis, c'est là votre gloire. Je ne fais ma demeure en vous qu'à la condition que vous soyez fidèle et soumis.

« Vous n'avez que faire de me demander à quoi je vous destine. Je suis, et vous le savez ; c'est tout ce qu'il vous importe de savoir.

« La condition de mon séjour en vous, c'est que vous vous entreteniez avec moi seul, et sous aucun prétexte avec d'autres. Je suis tout, et cela suffit. Vous n'avez rien à dire, ni à faire, ni à vous inquiéter de rien. Faites seulement ce que je vous dirai de faire, suivez ce que je vous dirai de suivre, et restez en paix.

« Si vous me négligez en quoi que ce soit, ou me préférez un autre objet, après avoir joui de ma confiance, de mon amour et de mes bienfaits, je ne ferai plus en vous ma demeure.

« Je veux tout votre temps, et dirai tout ce qu'il faut dire. Vous n'avez pas le droit de dire une parole, — pas une seule parole qui vienne de vous. Vous ne vous appartenez pas. Vous vous êtes donné à moi et je suis tout. Je ne vous quitterai pas le premier, et,

même si vous me quittez, je resterai toujours près de vous à votre insu.

« Je suis votre ami, le seul qui vous aime. Je me suis révélé à vous et me révélerai toujours davantage. Vous me devez en retour encore plus de foi, de tendresse et de soumission.

« Rien n'est si réel, si intime, si plein de jouissances pour vous que moi, et vous ne pouvez me quitter sans abandonner le plus pour le moins.

« Je vous parle à chaque instant et suis près de vous en toutes saisons; ma joie est d'être avec vous, de vous aimer, et je fais mes délices de l'amour que je vous porte. Je dirige votre plume, votre parole, vos pensées, vos affections, bien que ce ne soit pas d'une manière sensible. Mais vous connaîtrez plus clairement qui je suis et tout ce qui me concerne, si vous suivez mes inspirations. Ne craignez rien, vous ne pouvez errer si vous vous laissez guider par moi. »

Isaac Hecker avait consulté toutes les formes de la philosophie. Quiconque s'embarquait avec Brownson pour le voyage vers la vérité catholique devait explorer avec lui les eaux profondes et les bas-fonds de la raison humaine; or le jeune Hecker était l'ami et l'admirateur de Brownson depuis l'éveil de sa propre activité. Le panthéisme, le subjectivisme, l'idéalisme, et tous les autres systèmes furent essayés tour à tour; et quand, à la fin, il resta convaincu que *la Vie est réelle*, ce ne fut qu'après avoir traversé l'agonie que seuls connaissent les gens en péril de naufrage.

Dans une série d'articles publiés dans le *Catholic*

*World* en 1887, le P. Hecker donne le nom de *Route philosophique* au chemin parcouru par Brownson pour arriver au catholicisme. C'est en quelque sorte sa propre histoire qu'il raconte. S'étant convaincu que les doctrines où son esprit reconnaissait une réponse adéquate aux questions les plus vitales de l'âme, étaient enseignées dans une seule société et par elle seule avec l'autorité voulue, Brownson en concluait avec raison que cette société possédait seule aussi le droit d'enseigner. De la doctrine à celui qui la professe, de la vérité à l'autorité extérieure qui l'explique, il n'y a qu'un pas à faire pour toute raison saine.

Mais aux questions philosophiques s'ajoutaient pour Isaac, et avec un intérêt beaucoup plus poignant, les phénomènes mystiques dont son âme était le théâtre. Étaient-ils réels? — c'est-à-dire, était-ce autre chose que les fantaisies d'un tempérament nerveux, les rêveries d'une imagination sentimentale, ou, pour employer ses propres paroles, « les projections dans le domaine actif de sentiments entièrement subjectifs; des impulsions mystiques ne répondant à aucune réalité objective, ou du moins à aucun objet qu'il soit possible de classer dans la sphère du connu? » Pour le philosophe, les vérités fondamentales de la raison humaine sont établies comme réalités objectives par des procédés communs à tous les esprits lucides, et sont appuyées sur le consentement général des hommes. Ceci est également vrai des vérités primordiales en morale. Mais, quand un homme se trouve soumis à une influence secrète, toute-puissante sur lui, pouvant à volonté le pousser ou le retenir, affaiblir son



corps et troubler son âme, lui ouvrir tout à coup des horizons sur l'infini; quand cette influence fait de son amour du bien une extase, de sa sympathie pour la misère humaine une passion: quand elle va jusqu'à modifier sa nourriture et son vêtement, le fait aller ici et là à son gré, sachant s'imposer à lui; quand, en un mot, cet homme se voit traité intérieurement d'une manière absolument différente des autres hommes.

il est clair qu'il n'aura ni repos ni trêve qu'il n'ait trouvé un contrôle divin auquel il soit possible de toujours recourir, et qui par conséquent existe dans l'ordre extérieur. Il lui faut avant tout soumettre son secret à la lumière; il lui faut impérieusement savoir si sa *vie est réelle*, en désignant par le mot *vie* cette vie intérieure dont l'extrême intensité domine en lui tout le reste.

La fréquence et la profondeur des mouvements intérieurs de l'Esprit-Saint en lui induisaient Isaac à se croire vraiment son temple; il en avait pour gages sa certitude personnelle et l'enseignement direct de Dieu. Cependant, une chose lui manquait, et de là sa détresse: il savait que ses semblables avaient les mêmes droits que lui à tout ce qu'il pouvait posséder de vérité et de vertu; que ce qui était bon et saint pour lui, devait l'être pour tous; et pourtant il ne pouvait même pas se faire comprendre des autres s'il révélait son secret. Plus la voix qui parlait en lui était distincte, plus il s'alarmait de n'en percevoir aucun écho au dehors. Cette difficulté n'existe pas pour le catholique né dans l'Église; il est accoutumé à faire vérifier l'action intérieure de Dieu en lui, par cette action extérieure de

Dieu qui se manifeste dans l'autorité religieuse. Il reconnaît même mieux la voix divine par son écho extérieur que par son appel intime et direct. Il y a beaucoup de bons catholiques; mais, parmi eux, combien y a-t-il de mystiques éclairés?

« Brownson était fermement persuadé, comme moi, dit le P. Hecker, que le grand défaut de la plupart des hommes est d'attribuer à une illusion et, à ce titre, d'estimer indignes d'une étude attentive et d'une correspondance fidèle, les pensées, les jugements, les désirs et les aspirations dont se forme leur vie spirituelle. Il pensait avec raison que, même parmi les catholiques, un grand nombre n'apprécient pas suffisamment la valeur de leur vie intérieure et sa réalité divine, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel. »

Si les mystiques sont comparativement rares dans le catholicisme, ce n'est pas manque de direction, du moins en ce qui concerne la doctrine; les auteurs accrédités sur ce sujet sont nombreux et leur enseignement est uniforme, explicite et d'un intérêt puissant. Ces maîtres de la doctrine spirituelle insistent, non seulement sur la vie intérieure elle-même, mais sur l'ordre hiérarchique que Dieu a établi dans son Église pour faire concorder son enseignement intérieur avec son enseignement extérieur. La vie intérieure ainsi rendue à son intégrité est seule digne du nom de *réelle*; sans la sanction extérieure de Dieu elle reste mutilée et se perd dans l'impuissance. C'était cette certitude qu'avant tout cherchait le P. Hecker; chez lui, l'examen des preuves de la religion n'était autre que la re-

cherche d'un criterium extérieur qui garantît la validité des inspirations de Dieu en lui et le mit en rapports avec ses semblables. S'il n'avait pas découvert cet ordre extérieur de Dieu dans le monde, il eût certainement succombé à cette souffrance de sentir sa vie intérieure absolument réelle et de ne pouvoir arriver à la distinguer d'une chimère.

Bien des années après sa conversion, le P. Hecker expliquait ainsi l'harmonie entre l'action intérieure et extérieure de Dieu dans la vie de l'âme.

« Dans les cas d'obscurité ou de doute sur la vérité divinement révélée, ou bien lorsqu'il s'agit de distinguer si les mouvements intérieurs viennent ou non de l'Esprit-Saint, il faut avoir recours au criterium divin, à l'autorité de l'Église; car on doit toujours se souvenir que c'est à l'Église, représentée d'abord par saint Pierre, et ensuite par tous ses successeurs, que son divin Fondateur a promis que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle! Pareille promesse n'a jamais été faite à aucun croyant *isolément*. L'Église du Dieu vivant est le socle et le pilier de la vérité. En cas d'incertitude, le signe distinctif de tout chrétien éclairé et sincère est la promptitude de son obéissance à la voix de l'Église.

« On peut inférer de ces vérités incontestables la ligne de conduite suivante : Le Saint-Esprit est le guide immédiat de l'âme dans la voie du salut et de la sanctification; et la preuve que l'âme est guidée par le Saint-Esprit réside dans l'obéissance empressée qu'elle apporte à l'autorité de l'Église. Cette règle pare à tout danger et, avec elle, l'âme peut marcher, courir, ou

voler à son choix, en toute sécurité et parfaite liberté dans les voies de la sainteté. (*L'Église et le Siècle*, p. 33.) »

Tout ce que nous venons de dire explique pourquoi Orestes Brownson et Isaac ne créèrent pas de système qui leur fût personnel, pourquoi ils ne devinrent pas des Carlyle ou des Emerson, ou, plus spécialement dans le cas du P. Hecker, des Swedenborg ou des Irving. Nous avons retrouvé les fragments de conversation qui suivent :

30 Juin 1886. — « Pourquoi n'ai-je pas glissé hors du christianisme comme Carlyle ? Parce que je crois être resté plus fidèle à la raison naturelle, et principalement parce que Dieu m'a donné une telle abondance de lumières infuses et de grâces, que j'ai été forcé de choisir un guide sous peine de tomber dans le fanatisme le plus extravagant. On me poussait dans la voie de l'illuminisme. Georges Ripley me dit un jour. « Hecker, « qu'avez-vous donc à nous révéler ? Dites-nous ce « que c'est, et nous l'accepterons. »

Ce fut l'action intime de Dieu dans l'âme, qui conduisit Brownson et Hecker à la véritable Église du Verbe Incarné : pour le docteur Brownson, l'action intime de Dieu dans l'ordre intellectuel ; pour Isaac Hecker, celle qu'il exerce à la fois dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre mystique.

## CHAPITRE XI

### Recherches parmi les sectes

Dès la fin de l'année 1843, Isaac éprouvait le besoin d'étudier de près le droit que peuvent avoir à notre croyance les divers credos religieux et de consulter ceux qui se disent les porte-paroles envoyés par la Divinité à l'homme.

« Dernièrement, écrit-il en novembre 1843, j'ai été plus disposé à étudier les matières religieuses que je ne l'étais depuis six mois. Hier soir, j'ai fait une visite au Révérend M. Haight, ministre épiscopalien, et j'ai causé avec lui pendant une heure et demie. Nos opinions étaient peu différentes. Si l'Église de Rome est tombée dans les corruptions qu'on lui reproche en se surchauffant, l'Église anglicane a négligé quelques-uns de ses devoirs par froideur. Et si l'anglicanisme admet les cinq premiers Conciles comme légitimes et rejette le Concile de Trente comme n'étant pas plénier, moi, d'après ma raison individuelle, je crois que Rome n'a rien fixé ni enjoint par les décrets du Concile de Trente, qui ne soit conforme à l'Esprit du Christ, aux Écritures, à la tradition. Mais l'Église anglicane soutient son

dire et, dans son jugement, ces décrets sont inutiles et injustifiables. »

Quelques passages du journal trahissent chez Isaac un reste d'animosité contre l'attitude publique de l'Église et prouvent qu'il ne la jugeait encore que de loin. Toutes ses facultés se concentraient à tort sur les seules souffrances sociales et il se disait : « L'Église est une grande aumônière. Or, que fait-elle pour améliorer les conditions sociales de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse ? Elle est plus passive qu'active. Au lieu d'aller de l'avant et de se mettre à la tête du progrès jusqu'à souffrir le martyre pour le Christ, elle tient à rester en relations amicales avec la société telle qu'elle est. » Cependant, il ajoute qu'il « parle là de l'Église comme elle est représentée par des évêques et par son clergé actuel, et seulement dans ce sens. »

Au commencement de 1844 la question d'affiliation à une société religieuse poursuit Isaac avec une urgence irrésistible ; elle le pousse à rechercher assidûment si dans toutes les formes du protestantisme, il n'existerait pas de milieu possible entre l'incrédulité et le catholicisme. Il avait appris de Brownson les prétentions de la plupart des sectes dissidentes et avait également reçu de lui la conviction de leur insuffisance. Brownson était un juge compétent en pareille matière, car il avait été le disciple accepté de toutes les écoles depuis le stérile presbytérianisme jusqu'au transcendantalisme radical. A la fin, ce grand esprit prononça sans réserve la condamnation de toutes les formes de l'orthodoxie protestante ; mais, au moment qui nous occupe, il

inclinaïl encore à faire une exception en faveur de l'anglicanisme, et il poussait Isaac vers cette secte, tout en lui avouant qu'elle ne le satisfaisait pas entièrement lui-même. Le jeune Hecker voulut s'en rendre compte par son expérience intime. D'une nature extraordinairement chercheuse, il n'acceptait jamais d'autre témoignage que le sien propre dans toutes ces matières d'une importance si personnelle; il se résolut donc à faire une dernière fois le tour de l'orthodoxie protestante avant de s'en détourner pour jamais.

« N'ayant pas eu », disait-il plus tard dans un article daté de novembre 1887, « une connaissance individuelle et approfondie des différentes dénominations protestantes, je les examinai toutes : épiscopaliennes, congrégationalistes, baptistes, méthodistes et autres, les étudiant une à une, conférant avec leurs ministres, et lisant leurs livres.

« C'était une besogne ardue, je l'avoue. Je connaissais le transcendantalisme, et j'avais été un socialiste radical. L'expérience mûrie de Brownson et ma sincère investigation concordèrent parfaitement; du reste, plus vous examinez les sectes protestantes à la lumière des principes primordiaux, plus vous les convainquez d'affaiblir la certitude humaine, d'entraver la marche de la raison vers la connaissance de Dieu et de ses attributs, et de jeter le trouble dans le libre jeu des lois de la pensée. »

Le P. Hecker explique pourquoi le calvinisme, avec sa redoutable aversion pour la nature humaine, ne fixa pas ses premières recherches.

« L'hérésie, dit-il, implique toujours une mutilation



de la raison naturelle de l'homme. » Le calviniste typique affirme l'incapacité naturelle de l'homme pour le vrai et le bien; et l'un de ses représentants, un ministre presbytérien, eut l'audace de dire à notre jeune disciple de la nature : « Si vous ne vous croyez pas totalement dépravé, vous encourez certainement l'éternelle damnation. » Ces paroles s'adressaient à quelqu'un qui se sentait au cœur une sorte de vocation apostolique. Or prêcher l'Évangile à des gens totalement dépravés lui parut un acte vain et un suicide moral. De plus, la conscience qu'il avait de son propre caractère droit et loyal, son expérience et son observation de la vertu humaine chez les autres, suffisaient amplement, sans le secours d'arguments abstraits, à lui prouver que le calvinisme est un outrage à l'humanité et un blasphème contre le Créateur.

Notre jeune explorateur examina cependant, avec une sincère attention, la croyance des baptistes, bien qu'il n'ignorât pas qu'au fond, la plupart d'entre eux sont réellement des calvinistes. Il eut avec un de leurs ministres une conférence qui, d'après son récit, dut dégénérer en dispute assez vive. « Si vous admettez, dit le jeune Hecker, que le Baptême n'est pas de nécessité pour le salut, pourquoi alors vous séparer du reste de la chrétienté sur une simple question de cérémonial extérieur ? » On ne put rien lui répondre.

Quant aux méthodistes, il y a cinquante ans, ils tenaient moins de place dans le monde intellectuel et religieux qu'à présent. Une chose, de l'aveu du P. Hecker, l'attirait vers eux : leur doctrine de la perfection. Il alla trouver un de leurs ministres, le Docteur Craw-

ford : « J'ai lu dans la Bible, dit-il : si vous voulez être parfait, allez et vendez tout ce qui vous appartient. Voilà le chrétien que je voudrais être. » La réponse fut : « Mais, jeune homme, vous allez trop loin ; vous êtes un enthousiaste : le Christ ne nous en demande pas autant en plein dix-neuvième siècle. » Après avoir causé avec lui quelques instants, le ministre le congédia en lui conseillant d'abandonner cet ordre d'idées et d'étudier pour entrer dans le ministère.

Le plus singulier épisode des recherches d'Isaac fut sa rencontre avec deux apôtres de la religion des Mormons, et le long et consciencieux examen qu'il fit, sous leur direction, des révélations et des prophéties, alors récentes, de Joseph Smith. Il décrit ces deux Mormons comme gens de quelque intelligence, mais livrés aveuglement à l'imposture de leur maître.

Ce qui, pour Isaac, annulait la valeur des différentes formes du protestantisme était leur commune erreur sur la règle de foi, et la liberté laissée à chaque individu de se former un jugement privé et indépendant sur le texte de la Bible. C'est surtout l'homme vraiment libre qui doit redouter la fausse liberté ; Isaac était le type de la liberté rationnelle individuelle, il devait donc abhorrer chez le protestant typique la parodie de cette liberté.

Cinq ans avant sa mort, dans un article du *Catholic World* intitulé « Luther et la diète de Worms », le P. Hecker présenta la question sous cette forme : « Une erreur répandue parmi les protestants est de supposer que les catholiques, en rejetant l'appel de Martin Luther à la diète de Worms, condamnent l'u-

sage de la raison ou du jugement individuel ; ou, de quelque nom qu'on l'appelle, l'acte qui implique l'exercice de l'intelligence et du libre arbitre chez l'homme. Le jugement personnel résulte de ce qui fait de l'homme un être rationnel, et il n'y a pas de pouvoir au monde qui puisse détruire ce jugement personnel, fût-ce l'homme lui-même. Le nœud de la dispute à la diète de Worms n'était pas le jugement personnel qu'aucun parti ne mettait en question, mais la juste application de ce jugement. Les catholiques soutenaient, ont toujours soutenu, et soutiendront toujours, qu'une révélation divine nécessite un interprète divin. Les catholiques refusent et refuseront toujours, à la seule autorité humaine, la compétence dans l'interprétation et l'enseignement d'une religion divinement révélée. Ils regardent une pareille interprétation, qu'elle émane d'un individu ou de l'État, comme un acte d'intrusion dans les matières religieuses. Les catholiques insistent, sans jamais en dévier, sur la nécessité de ne croire en religion que Dieu seul... Examiner et s'assurer soi-même si Dieu est l'auteur de la Révélation est une obligation stricte et conforme à l'esprit du Christianisme. Mais comme la Révélation divine sort d'une source plus élevée que la raison humaine, elle nécessite un interprète divinement autorisé et divinement assisté. C'est là l'une des fonctions essentielles de l'Église. »

Pourquoi, parmi ces allées et venues vraiment pleines d'angoisse à travers toutes ces doctrines et toutes ces sectes, voyons-nous constamment la pensée d'Isaac se retourner vers l'anglicanisme ? La raison en

est facile à comprendre. C'était le moment où le courant d'idées créé par l'illustre Newman battait son plein. Il semblait que l'air fût rempli des promesses d'une catholicité non romaine et, depuis Shakespeare, aucune voix aussi éloquente ne s'était fait entendre parmi les nations dont l'anglais est la langue.

L'Église anglicane, alors comme aujourd'hui, prétendait être l'Église chrétienne catholique, procurant l'union de l'homme avec Dieu par un organisme extérieur d'institution divine, mais sans exiger le sacrifice de la liberté humaine. Pour un observateur inexpérimenté comme Isaac, elle pouvait représenter l'union du catholicisme historique avec l'indépendance de l'individu. Une plus stricte recherche lui démontra, plus tard, non seulement que le catholicisme est compatible avec la liberté, mais encore que la religion anglicane, tout en empruntant quelques-unes des formes de l'unité catholique, ne vit que par le principe du séparatisme individuel commun à toutes les sectes protestantes. A une époque ou dans un lieu déterminés, elle peut offrir une catholicité apparente; mais nulle part elle ne se soutiendra un seul jour sans le principe protestant du droit accordé au jugement individuel de prononcer en dernier ressort sur la vérité de la doctrine.

Nous avons déjà parlé des entrevues d'Isaac avec M. Haight; par lui il eut connaissance d'une lettre publiée par un M. Norris, ministre épiscopalien à Carlisle, dont la tendance catholique lui plut tellement qu'il demanda à son auteur de lui permettre d'aller vivre auprès de lui en qualité de disciple. La réponse

de M. Norris, quoique négative sur ce point, était courtoise, et contenait une invitation pressante à venir conférer avec lui.

En allant à Concord, au printemps suivant, Isaac fit un long détour pour passer par la petite ville, située en Pensylvanie; l'entrevue avec le pasteur eut lieu, et notre héros n'en fut pas plus avancé.

Le 30 mars 1844, le journal parle d'un dignitaire épiscopalien d'un grade plus élevé :

« M. Haight me donna un mot d'introduction pour le docteur Seabury; j'allai le voir dernièrement. Son amabilité et sa grande ouverture de cœur me charmèrent. Il avoua franchement que, selon lui, il y avait erreur des deux côtés dans la controverse religieuse entre le Pape et l'Église anglicane. Il me recommanda, avant toute autre chose, de bien examiner les points en litige qui m'empêchaient de rallier l'une ou l'autre communion, puisqu'il y avait contre l'anglicanisme accusation de schisme et de relâchement dans la discipline. Je lui dis que, bien que l'Église de Rome pût commettre des erreurs dans la pratique, elle n'en avait pas commis dans la doctrine, et qu'il est toujours plus aisé d'élaguer un arbre bien vivant que de rendre la vie à un arbre à moitié mort. Je le quittai sur sa pressante invitation à revenir. »

Cette demi-confession de schisme et ce franc aveu d'un manque de discipline, de la bouche même d'un représentant officiel de l'Église anglicane, durent singulièrement impressionner une jeune âme qui se faisait une si haute idée de la vraie Église de Dieu, qui la considérait comme le moyen d'union entre l'homme,

fort de sa recherche individuelle, et Dieu lui confirmant, par une organisation palpable et une autorité vivante, la vérité entrevue.

Et cependant il n'est pas certain qu'Isaac n'eût pas été retenu, faute de mieux, par les beautés du culte épiscopalien, par la vie qui semblait, à cette époque, animer cette fraction importante du protestantisme, si un incident ne s'était produit, qui marque l'intervention directe de la Providence, laquelle, à son heure marquée, ne fait jamais défaut à qui la recherche avec autant de bonne foi.

Quinze jours avant sa visite au docteur Seabury, c'est-à-dire le 22 mars 1844, — date soigneusement relatée dans son journal, — Isaac avait eu une première entrevue avec M<sup>gr</sup> Hughes (1), archevêque de New-York. Cet homme puissant, cet éminent prélat, qui devait exercer une si grande influence sur l'Église catholique d'Amérique, était vraiment le type d'une des formes les plus élevées que pût revêtir le catholicisme. C'était, dans la force du terme, un membre de

(1) M<sup>gr</sup> John Hughes, né en Irlande en 1797, mort en 1864 premier archevêque catholique de New-York. Il fut un orateur de grand mérite et un véritable homme d'État. Ce fut lui qui le premier porta sur le terrain politique la question des droits des catholiques et obtint la législation libérale qui a permis les immenses développements de l'Église aux États-Unis. En même temps il contenait d'une main vigoureuse les tendances dangereuses de certains catholiques, français d'origine principalement, qui cherchaient à relâcher les liens de la discipline ecclésiastique. On peut dire de lui qu'il a été l'initiateur des catholiques aux mœurs de la liberté américaine. — Sa vie et ses ouvrages, publiés par M. John R. Massard, sont une mine inépuisable de précieuses instructions.

l'Église militante, et les qualités belliqueuses qui ont illustré les plus nobles champions des luttes religieuses pendant les trois derniers siècles étaient largement développées en lui. On ne peut douter que de pareils caractères ne fussent alors nécessaires pour le bien de la religion et pour sa prospérité publique. Le tempérament des Américains protestants a subi depuis un changement presque radical. Ils sont plus portés à la tolérance et animés de meilleures intentions envers les catholiques. Le relâchement du lien de cohésion entre les protestants, amené par le temps et l'instabilité de leur doctrine; les épreuves de deux guerres, dont l'une, celle de la grande Sécession, fusionna les populations des États et rapprocha les individus; l'arrivée de millions de catholiques étrangers dont chaque souffle était une aspiration vers la liberté; la formation, le succès, puis la déroute du parti anticatholique connu sous le nom de *Knownothingisme* (1); les véritables victoires obtenues par l'évêque Hughes lui-même : ce sont là autant de causes qui ont modifié profondément la situation et autorisé, puis obligé les catholiques à traiter les protestants d'une manière plus fraternelle que ne le leur permettait la stricte sagesse il y a cinquante ans.

Le docteur Seabury avait avoué à Hecker que le schisme existait dans l'Église anglicane et avait reconnu le manque de discipline dans cette secte : l'évêque Hughes ne répondit aux questions d'Isaac que par l'exposé le plus rigoureux des droits de l'autorité

(1) Ce mot signifie *ne rien connaître*.



en matière de religion. « Il me dit, » ces quelques mots terminent le sommaire de leur entretien, « que leur Église était une église toute de discipline. Je le remerciai de l'information et j'ajoutai que c'était justement là l'instruction que je venais chercher. Il a semblé croire que j'ai sur l'Église des notions peu exactes. Jusqu'ici, cela arrête mon intention de me faire catholique. Bien que je n'éprouve aucun éloignement à me soumettre à la discipline la plus rigide dans l'Église que je reconnaitrai être la vraie, je ne suis pas encore prêt à adopter le catholicisme. Il n'est pas national, donc il ne va pas à la rencontre de nos besoins; il ne sympathise pas pleinement avec l'expérience et les dispositions de notre peuple. Il est principalement composé d'éléments étrangers. »

En résumé, l'évêque Hughes, par son exposé si austère, donna à Isaac un véritable coup de recul; ce coup eut le bon effet de le rejeter dans une pleine, complète et finale investigation du protestantisme. Avec quelle bonne foi et quelle droiture, ce passage de son journal en témoigne :

« Si une lâche passion usurpe en moi la place du pur amour; si un préjugé aveugle usurpe la place de la vérité catholique, celui qui m'en avertira, fût-il mon ennemi (m'est-il possible d'avoir des ennemis?), je le recevrai comme un ange descendu du Ciel, le messenger de Dieu lui-même. Mon honneur, ma persévérance, mon caractère dépendent de ma fidélité à l'amour de Dieu, à la vérité de Dieu. »

Nous avons vu que pour se livrer tout entier à ces investigations, et n'en être détourné par aucune dis-

traction extérieure, Isaac s'était senti obligé de quitter une seconde fois sa famille. Ce fut à Concord (1), dans le Massachusetts, qu'il se rendit. Son but ostensible était d'étudier le grec et le latin sous la direction de Georges P. Bradford, un lettré du plus rare mérite, qu'il avait rencontré à Brook Farm l'année précédente. Au fond, comme il l'avait écrit à Brownson le 10 mars précédent, c'était pour se préparer dans le silence et le recueillement à *travailler dans le champ de l'Église*. Quelle Église? Le choix n'en était pas encore complètement fixé dans son esprit, mais malgré cette absorbante occupation, il jouissait intérieurement d'une période de paix profonde.

« J'ai erré dans les ténèbres, vous cherchant là où vous n'étiez pas, et je ne vous ai pas trouvé. Mais, ô Seigneur Dieu! *vous m'avez trouvé* : ne me laissez

(1) La petite ville de Concord, fondée peu après Boston par un groupe d'élite détaché de la communauté puritaine, semble avoir hérité de ses premiers habitants et conservé à travers les âges un caractère très particulier. De tout temps elle a exercé une certaine influence sur l'histoire des États-Unis. C'est à Concord que se produisit le premier soulèvement de la guerre de l'Indépendance. Elle devint, au commencement de ce siècle, le lieu de réunion des penseurs originaux qui s'appelaient Emerson, Thoreau, Hawthorne, etc. Elle fut un des premiers foyers du mouvement abolitioniste vers 1860. Quand nous la visitâmes en 1866, ses habitants au nombre de quatre mille environ, presque tous des cultivateurs, se faisaient remarquer par leur développement intellectuel, qu'ils devaient moins peut-être à leurs douze écoles, dont quatre écoles supérieures, qu'au contact des hommes remarquables qui vivaient avec eux, et surtout à leurs traditions de famille. Il y avait cinq ou six sociétés littéraires, agronomiques, scientifiques et musicales. Presque chaque soir, une conférence réunissait dans une salle élégante les cultivateurs et leurs femmes; nous avons trouvé peu de maisons sans un piano et deux ou trois revues hebdomadaires.

plus aller », dit-il dans son journal au début de son séjour à Concord. Et il ajoute : « Je sens croître en moi la grâce de Dieu, je me tourne vers Lui comme vers mon soutien. Ne me donnera-t-il pas la sagesse aussi bien que l'amour? »

Ses lettres à sa famille nous font connaître ses dispositions d'alors :

25 avril 1844. — « ... Je suis extrêmement bien installé, intérieurement satisfait et on ne peut plus reconnaître de votre bonté à m'aider à poursuivre le but réel de mon existence. Tout ce que nous pouvons faire est d'être fidèles à Dieu et à l'œuvre à laquelle il nous destine et, n'importe où il nous mènera, de croire sincèrement que tout est pour le mieux. Il n'y a qu'une vie, la vie en Dieu ; qu'une mort, la séparation de Dieu. ... Pensons davantage au Ciel et nous serons plus heureux. Si l'amour céleste nous touchait, nous n'aurions de cesse qu'il n'habitât dans nos âmes. »

2 mai. — « Chers amis, vous ne pouvez vous imaginer comme ma vie est différente de celle que je menais à la maison. C'est vivre dans un autre monde. Peut-être ne vous contenteriez-vous pas de mes conditions d'existence. Ce sont justement celles qui conviennent à l'état présent de mon esprit. Je suis seul depuis le matin de bonne heure jusqu'à tard dans la soirée. Personne ne trouble ma solitude, si ce n'est M. Bradford qui emploie l'heure de midi à me donner une répétition, puis M<sup>me</sup> Thoreau quelques minutes le matin pour faire mon lit. Le reste de mon temps est consacré à l'étude, à la méditation, une petite partie à la lecture. Comme cela ressemble peu à la vie à la maison !

« La pensée me vient que, si une pareille vie vous semblait désirable, il vous serait bien facile de l'adopter. Qu'est-ce qui nous coûte tant de travail d'esprit et de corps? N'est-ce pas ce qui est à l'usage de notre corps? Si nous réduisions la consommation, il y aurait besoin de moins de production. La plus grande part de notre travail a le corps pour objet. N'amassons-nous pas ainsi la corruption pour le jour de la mort? Plus notre esprit s'élèvera au-dessus du corps, et mieux les appétits du corps seront subjugués... Comme je vous aime tous! Comme je vous ai quelquefois parlé d'une manière peu aimable! Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, et ne m'en aimerez pas moins? Puissions-nous vivre de plus en plus unis en l'amour de Dieu. »

Le journal contemporain de ces lettres recevait naturellement de plus intimes confidences. Bien qu'à peu près convaincu de la vérité du catholicisme, Isaac éprouvait une dernière hésitation, provoquée peut être par le souvenir obsédant de l'accueil austère de M<sup>gr</sup> Hughes. Ce fantôme de la discipline effrayait le jeune réformateur social, dont l'amour des libertés légitimes était et resta toujours la passion dominante. La catholicité représentée par l'évêque Hughes, son *champion celto-américain*, lui paraît une cité fortifiée, un pilier de fer, un mur d'airain résistant à tout assaut. La haute appréciation de la discipline qu'il rencontrait partout parmi les catholiques, alors qu'il ne voyait pas encore clairement quelle peut être la vraie liberté de chacun au sein de l'Église, ralentissait sa marche vers elle. On ne peut guère mettre en doute que la même cause n'ait éloigné et n'éloigne encore tous les

jours de nous une multitude d'âmes douées de moins de discernement et de volonté que le P. Hecker.

A de longs intervalles seulement, dans le cours de son journal, reparaissent ces plaintes douloureuses sur la sécheresse de son âme, la détresse du doute, la répétition fatigante des difficultés en apparence insolubles et qui sont si fréquentes au début d'une conversion. Cependant la lutte est près de finir.

23 mai 1844. — « Cette après-midi m'amène à la fin de ce cahier. Avec quelle émotion différente de celle que j'éprouvais en le commençant à Brook Farm il y a un peu plus d'un an ! Quelle année bénie pour moi ! Combien belle et étrange ! Et mon âme me promet plus pour l'année qui vient que je ne l'aurais jamais espéré ! Ma vie échappe à ma direction et vogue, indépendante de ma volonté, vers le port qui lui est destiné. Comme une fontaine abondante, elle se répand de tous côtés ; la source intérieure n'en tarit jamais. Il m'est impossible de prévoir les changements et les résultats inattendus qu'amènera pour moi la prochaine année. Il me semble que je ne fais que naître et que je vis dans le sabbat de la création. Je suis tenté de donner à chaque chose un nom nouveau, comme si toute chose avait pour moi un sens différent. Si ma vie devenait... Quoi ? Il est singulier, qu'avec la conscience d'une force intérieure plus puissante, je me sente plus de tranquillité et moins de volonté que lorsque cette force commençait à poindre en moi. Je suis comme un enfant, joyeux et souple, toute ambition m'a abandonné. Je vois maintenant où j'en étais, et je me rends compte du danger extérieur mêlé à

toutes les influences auxquelles j'acquiesçais ; danger dont je me sens affranchi désormais. Il me semble que l'horizon mondain qui s'ouvrait devant moi est fermé à tout jamais, et je me sens petit, tout petit, aux yeux du monde, et je le suis en effet. Je ne me sens pas plus de force qu'un enfant ; cependant j'ai un amour fait d'abandon qui l'emportera en moi et dont, ô Seigneur, je n'avais jamais rêvé la douceur ! »

Une âme qui en était là semblait vraiment arrivée au but ; mais voici qu'une fois de plus, toute son activité intellectuelle lui fit défaut, l'étude lui devint impossible. Son esprit était tellement attiré en dedans, que ni le travail, ni les relations reprises volontairement avec ses anciens amis à Boston ou à Brook Farm ne parvinrent à fixer son attention. Le singulier état de demi-sommeil que nous avons déjà signalé l'envahit de nouveau.

« J'éprouve une forte inclination au sommeil, dit-il au commencement du second volume de son journal, et, dans ces sortes d'assoupissements, les ombres vagues qui m'apparaissent dans l'état de veille, prennent de plus en plus consistance ; leur conversation devient étrangement réelle et satisfaisante pour moi. Je me sens dédoublé, dans cet état, et je me demande si tout cela n'est pas vrai. J'appelle cela dormir, mais ce n'est pas du sommeil, car dans cet état je suis plus éveillé que jamais. »

Son austérité ne se démentait pas.

« Bien que mes repas ne se composent que de figues et de pain sans levure, que ma boisson soit de l'eau, et que je ne mange pas plus qu'il ne me faut pour

soutenir mon corps, je me sens cependant plein d'une coupable recherche de moi-même. »

Il écrivit à Brownson, lui expliquant, aussi clairement que possible, l'impossibilité où il était de continuer ses études, l'état actuel de son esprit, et l'inaction à laquelle il se trouvait réduit.

Le 7 juin, il en reçut une réponse dont l'action fut si décisive pour son avenir que nous la transcrivons en entier :

*Mount Bellingham, 6 juin 1844.* — « Mon cher Isaac, je vous remercie de votre lettre et de la franchise avec laquelle vous me dévoilez votre état intérieur. Vous me demandez un conseil; je ne sais guère lequel vous donner. Il y a beaucoup à approuver dans votre état présent, il y a aussi beaucoup à redouter. La douceur de s'abandonner à la rêverie sur nos propres pensées, et d'errer à l'aventure dans le monde des esprits est si captivante, et, si on s'y laisse aller, prend sur nous un tel empire, qu'elle va jusqu'à enchaîner notre liberté. Le pouvoir de tenir en bride vos pensées et vos sentiments, de les fixer sur l'objet de votre choix, est de première nécessité, comme il est le but le plus élevé de la culture intérieure. Gardez-vous de confondre et de prendre pour la direction de la vraie sagesse une certaine habitude de l'esprit où vous seriez tombé. Le sacrifice qui vous est demandé ne serait-il pas justement de renoncer à ce luxe de l'imagination et de vous préparer à faire ce qui vous est désagréable? Où est le sacrifice, si l'on agit d'après les tendances naturelles et les habitudes de son esprit? Quelle victoire avez-vous remportée, quel pouvoir de sanctifica-



tion avez-vous acquis, si vous ne pouvez seulement pas diriger vos pensées et vos sentiments en vous appliquant aux études que vous savez vous être indispensables? C'est là votre champ de lutte. Vous n'aurez pas gagné la bataille tant que vous ne serez pas aussi disposé à peiner sur l'étude du grec et du latin qu'à renoncer aux richesses de ce monde, aux plaisirs, aux honneurs, aux distinctions.

« Mais, mon cher Isaac, seul, vous ne pouvez rien, pas même par la méditation et la prière personnelles. Vous n'obtiendrez la victoire que par la grâce de Dieu, découlant de ses canaux naturels. Vous êtes dans l'erreur. Vous avez mal commencé. Croyez-vous en l'Évangile? Croyez-vous réellement à la sainte Église catholique? Si oui, il faut vous soumettre à la direction de l'Église. J'ai commencé ma préparation pour m'unir à elle. Je n'appartiens pas encore à la famille du Christ : je le sens ; mais je n'y peux rester étranger plus longtemps, et, sans l'Église, je le sais par ma longue expérience personnelle, je ne saurais atteindre à la perfection de la sainteté. J'ai besoin des conseils, de l'aide, des châtiments et des consolations de l'Église. Elle est l'intermédiaire institué pour notre salut, et quel bien espérer en dehors d'elle? Notre premier devoir est de nous soumettre à elle afin de recevoir sa maternelle bénédiction, après quoi nous pourrions prendre notre essor.

« Sans doute vous éprouvez de la répugnance à entrer dans l'Église, mais il ne faut pas rougir du Christ ; et l'Église vous ouvre toute une sphère d'action, à vous tout spécialement. Il ne faut pas vivre de rêves.

Votre dévouement doit être réglé et dirigé par la discipline de l'Église. Vous savez qu'il y a dans notre pays une nombreuse population catholique, en particulier dans le Wisconsin. L'évêque de ce territoire est allemand. Voilà donc votre œuvre : évangéliser cette population allemande, au milieu de laquelle vous ne vous sentirez pas étranger. Voici la croix que vous devez charger sur vos épaules. Votre croix est de résister à la tendance au mysticisme, au luxe de sentiments, qui réellement affaiblit votre âme et vous empêche d'atteindre à la vraie félicité spirituelle.

« Je crois que vous ferez mieux d'abandonner le grec, mais de vous contraindre à étudier et à bien posséder le latin. Ceci une fois acquis, avec la connaissance de l'anglais, du français et de l'allemand que vous avez déjà, vous vous tirerez d'affaire parfaitement. Mais ne vous découragez pas.

« Je voudrais que vous vissiez notre bon évêque. C'est un excellent homme : instruit, poli, affable, affectueux, d'un cœur très chaud. J'ai passé deux heures avec lui après vous avoir quitté dans Washington Street, et autant hier. Je l'aime beaucoup. Je suis décidé, et j'entrerais dans l'Église, si elle veut me recevoir. Impossible de résister ; vous ne pouvez être anglican, il faut donc être un catholique ou un mystique. Si vous adoptez une Église, ce ne peut être que l'Église catholique : il n'y a pas de milieu. Je vous prie donc, mon cher Isaac, de reconnaître l'Église et de recevoir sa bénédiction.

« Ma santé est bonne, ainsi que celle de toute la famille ; j'espère que vous vous portez bien. Écrivez-

moi souvent. Pardonnez-moi si quelque chose dans cette lettre vous a blessé ou peiné, car j'avais en l'écrivant les intentions les plus dévouées.

« Soyez assuré de ma sincère affection.

« Bien vôtre.

« O.-A. BROWNSON. »

## CHAPITRE XII

### Au seuil de l'Église

Le premier effet de la lettre de Brownson fut de jeter Isaac dans une grande perplexité. Cette lutte finale, étrange et pénible, où l'âme pour la dernière fois se débat contre son propre bonheur, où elle se sent attirée invinciblement, sachant bien qu'elle cédera, mais essayant encore de résister, les catholiques de naissance ne la comprendront qu'à moitié, et cependant il en est une explication que le P. Hecker aurait pu donner. « Savez-vous ce qu'est Dieu? » dit-il à l'auteur de ce livre, en 1882, de ce ton abrupt dont il posait parfois les questions les plus ardues. — « Ce n'est pas ce que je veux dire, continuait-il après avoir reçu une réponse banale. « Je vais vous dire ce qu'est Dieu. *Il est l'éternel amant de nos âmes.* Le frisson de répugnance aveugle qui secoue tant de prosélytes, c'est le trouble de l'Épouse à l'appel de l'Époux, c'est le témoignage instinctif d'un appel surnaturel; tandis que l'attraction invincible qui l'accompagne force la nature à obéir ou à périr. L'Église elle-même est autre chose que la voix collective des peuples et des siècles proclamant la vérité; c'est une personnalité

mystique qui devient l'ambassadrice du Christ, car elle est l'épouse de l'Agneau, et, par elle, le Verbe incarné fait entendre sa voix, unique dans son émission, multiple dans ses organes. »

Bien qu'Isaac n'eût cessé de réfléchir sur ce sujet, dans l'étude, la lecture et la prière, bien qu'il se fût dit cent fois que, s'il existait une véritable Église, c'était bien celle-là, et qu'il était de son devoir de s'y rallier, il n'en frémit pas moins d'appréhension lorsque le poids de l'avis de Brownson tomba dans la balance avec un son prophétique.

« Il me semble que tout m'abandonne, dit-il dans son journal le jour où il reçoit cette lettre. Il y a des âmes à qui tout repos est refusé. N'eût-il pas mieux valu pour moi poursuivre mes occupations quotidiennes, et ne m'être pas laissé mener où je me trouve maintenant? » Puis il se pose à lui-même cette question : « Qu'ai-je donc contre l'Église? rien d'essentiel assurément, elle répond à tous mes besoins. Oh! c'est l'événement le plus grave de ma vie! Je me serais uni à n'importe quelle secte protestante qui m'eût assuré la satisfaction des exigences de ma nature. Pourquoi donc hésiterais-je maintenant à embrasser le catholicisme qui, seul, me la procurera? N'est-ce pas là la révolte de la volonté propre contre celle de l'Esprit?

« La question fondamentale est celle-ci : Suis-je prêt à soumettre ma volonté à la conduite de l'Église? Si elle est le corps du Christ, le canal du Saint-Esprit, si elle est le corps inspiré illuminé par l'esprit du Christ, en un mot, si elle est l'Église universelle; et, d'un autre côté, si je veux servir Dieu et l'humanité, si je veux

m'assurer la faveur de Dieu, et le Ciel pour l'éternité, pourquoi ne pas me soumettre à elle? »

Mais c'était là une dernière crise; si elle fut pénible, elle dura peu. La lettre de Brownson arriva à Concord le vendredi matin, et dès le samedi Isaac Hecker alla à Boston voir M<sup>sr</sup> Fenwick et se mettre sous sa direction.

A son retour, tout pénétré encore de la gravité de cette démarche, il écrit dans son journal à la date du 11 juin :

« J'ai l'intention de rester ici aussi longtemps que je m'y plairai, puis j'irai à New-York et j'y ferai mon abjuration. Je soupire après cette démarche, et je sens qu'elle est la plus importante de ma vie. Mes convictions les plus élevées, les besoins les plus évidents de mon âme m'y obligent. Pourquoi ne pas obéir? Il n'existe plus l'ombre d'un doute. Mes amis seront stupéfaits et m'accableront probablement des épithètes usitées en pareil cas; ils me traiteront de fanatique, de visionnaire, d'aveugle. Il me plaît de paraître tel à des esprits comme les leurs; autrement ma satisfaction ne serait pas complète. Les hommes qualifient de superstition ce qu'ils n'ont pas le pouvoir d'apprécier, et de fanatisme ce que leur ignorance des choses spirituelles ne leur permet pas de comprendre. Le monde protestant admire, exalte et flatte quiconque parle ou écrit héroïquement, se déclare prêt à suivre la vérité partout où elle le mènera, à tout risque et au prix de tous les sacrifices; mais si quelqu'un le fait comme il le dit, le monde protestant le calomnie et le persécute. C'est bien là séparer la foi des œuvres.

« O Dieu ! vous m'avez conduit par vos messagers célestes, par votre divine grâce, jusqu'à cet accomplissement religieux de mon devoir, soutenez-moi donc au jour de l'épreuve. Aidez-moi dans mes confessions ; donnez-moi la force et la pureté pour que je dise toute la vérité sans équivoque ni aucune tentation de m'excuser. O Seigneur, aidez votre serviteur quand il est faible et qu'il va tomber.

« Une chose me donne une grande joie et une paix profonde, c'est que toutes les raisons mondaines, toutes les tentations de satisfaction personnelle sont du côté de l'Église anglicane et en opposition avec le catholicisme. Aucun motif intéressé ne me pousse donc à entrer dans l'Église catholique romaine, la plus méprisée, la plus pauvre, et, d'après le monde, la moins respectable de toutes, à cause du grand nombre d'étrangers qui la composent dans notre pays. Sous ce rapport, cela ne me présente aucune difficulté et ne me demande pas le moindre sacrifice. Mais la situation nouvelle où je vais me trouver, les nouveaux devoirs qui me seront imposés, me semblent étranges, et j'en vais immédiatement sentir tout le poids. »

Le même jour il informe sa famille de cet événement si grave, et il s'inquiète à juste titre de la manière dont sera reçue cette ouverture. Les projets d'Isaac avaient soulevé chez les siens de grandes inquiétudes, mais personne ne s'attendait à ce genre de solution.

« Samedi dernier, leur écrit-il le 11 juin 1844, j'étais à Boston et je n'en revins que ce matin mardi... Mon dessein était de voir M<sup>gr</sup> Fenwick, de l'Église catholi-



que romaine, pour apprendre de lui quels sont les préliminaires nécessaires à qui veut s'unir à l'Église. J'ai vu l'évêque et son coadjuteur, tous deux pleins de bonté, de candeur et de franchise. Le coadjuteur, principalement, m'a grandement intéressé. J'ai passé quelques heures avec lui lundi, et voici où il me faut en venir : bientôt, probablement la semaine prochaine, j'irai à Worcester où il y a un collège catholique; j'y resterai quelques jours, une quinzaine à peu près, pour me mettre au courant de la pratique de leur vie religieuse et de leur système d'éducation intellectuelle. De là, j'irai à la maison, à New-York, et, après avoir subi la préparation nécessaire, je ferai mon abjuration dans notre ville... Avant de prendre une décision irrévocable, je veux vous voir tous et causer avec vous sur ce sujet. L'Église catholique va au-devant de tous mes besoins pour les satisfaire; et sur ce point seul, écartant volontairement tous les autres, je peux dire dans le même esprit que l'aveugle-né de l'Évangile : Je ne sais si cette Église est ou n'est pas ce que certains hommes en disent; tout ce que je sais, c'est qu'elle possède la vie après laquelle mon cœur languit et mon esprit défaille.

« Il se peut que certaines personnes, et des meilleures, ne sentent pas les exigences de la nature spirituelle aussi profondément que d'autres et que pour celles-là l'Église anglicane suffise à tout.

« ... John, et vous tous qui êtes en droit de me conseiller, n'hésitez pas à le faire franchement et librement. Il y a beaucoup de raisons en faveur du parti que je prends; il m'est impossible de les mettre toutes

par écrit, mais quand je serai à la maison, nous en causerons en toute effusion de cœur. Jusque-là, je ne prendrai aucun parti décisif. Je suppose que vous n'avez pas plus envie de divulguer mes projets que moi de les laisser connaître prématurément. »

Il termine sa lettre par ces mots à l'adresse du frère dont le cœur lui était si dévoué.

« Qu'est-ce que pense le frère Georges du besoin de recevoir une vie plus divine pour nous amener à une plus intime communion avec Dieu et nous faire habitants du Ciel? Georges, ferons-nous ensemble le voyage du Ciel comme nous avons fait ensemble notre voyage terrestre? »

Il ne semble pas que l'opposition de la famille au projet d'Isaac ait été bien formelle. La seule allusion qu'il y fasse se rapporte au mécontentement de sa mère :

« Votre lettre et votre mandat, frère Georges, sont arrivés ce matin. Vous dites que ma mère eût préféré me voir choisir l'Église anglicane? Les raisons qu'elle me donne eussent certainement gouverné mon choix si je n'avais pas eu, pour les abandonner, des raisons encore plus puissantes... Mes convictions actuelles sont autrement profondes que celles que je me suis jamais formées et elles n'ont pas été adoptées à la hâte. »

A la même date dans son journal :

« Je me sens joyeux et à l'aise depuis que j'ai consenti à me réunir à l'Église catholique. Jamais je n'ai ressenti pareille tranquillité, pareil repos, pareil sentiment de stabilité. Rien d'extérieur, aucun acte de

ma part ne pourra troubler cette permanente et intérieure quiétude. C'est avec une aisance et une liberté d'esprit que je ne supposais pas possibles, que je m'unirai à l'Église. Elle ne changera pas ma vie, mais elle la fixera. »

Il écrit à la date du 14 juin : « Il est certain que ma vie est tout autre. Il me semble vivre, sentir et agir par le cœur. C'est le cœur qui lit, qui parle, écoute, voit, etc. — Tout est union, tout est amour. Tandis que jusqu'ici les choses éveillaient en moi la pensée, la réflexion, elles excitent maintenant en moi l'amour, l'émotion joyeuse et la paix du cœur.

« Je dis à l'Esprit intérieur : Tant que j'ai lutté contre vous, j'ai été dans la peine, l'angoisse, le doute et la détresse. Combien de fois ai-je vaincu ma répugnance pour me soumettre à vous et toujours pour mon bien!...

« Seigneur, si je pouvais ou voulais me donner entièrement à vous, quelle joie pure, quel bonheur complet, quel plaisir exquis rempliraient mon esprit, mon âme, mon corps ! Le Seigneur désire que nous soyons heureux, c'est nous qui nous y opposons par notre résistance à l'action de son esprit d'amour. Qui est le Seigneur ? N'est-ce pas notre plus grand ami?... Sa simple présence est une bénédiction. Notre union avec Dieu devrait être si complète que rien ne pût distraire de lui notre attention. »

Le premier évêque de Boston, M<sup>gr</sup> de Cheverus (1), qui dut quitter ce diocèse en 1823 pour devenir suc-

(1) Jean-Louis Lefèvre de Cheverus, né à Mayenne en France, en 1768, mort à Bordeaux en 1836. Chassé de France par la Révo-

cessivement évêque de Montauban, archevêque de Bordeaux, puis cardinal, fut un missionnaire dans toute la force du terme durant son épiscopat d'Amérique. Très Français de race, d'éducation et de manières, son intelligence pénétrante, la sainteté de sa vie, son zèle et son infatigable charité le faisaient apprécier de tous, croyants ou incrédules. Son départ de Boston fut regardé comme un malheur public, et l'affligea lui-même profondément. Il avait appris en Amérique une leçon de liberté qu'il eut peine à désapprendre. Charles X, qui lui avait en vain offert le ministère des affaires ecclésiastiques, le questionna un jour sur la liberté dont l'Église jouissait aux États-Unis : « Là, répondit l'archevêque, j'aurais pu établir des missions dans toutes les paroisses, fonder des séminaires de tous côtés et en confier la direction aux Jésuites, sans que personne y trouvât à redire : toute opposition eût été regardée comme une violation du droit. — Ce peuple comprend la liberté, au moins, dit le roi, quand en sera-t-il ainsi parmi nous ? »

Au moment où Isaac entra en relations avec les successeurs de M<sup>gr</sup> de Cheverus, l'influence de ce grand évêque se faisait encore sentir à Boston. Son successeur immédiat fut Benedict Fenwick, natif du Maryland, descendant en ligne directe d'un des premiers « pèlerins » catholiques anglais qui fondèrent la colonie sous

lution, en 1792, il aborda avec quelques prêtres français en Amérique et fut nommé évêque de Boston en 1810. Il avait compris le caractère américain et fut un des premiers à imprimer au catholicisme dans cette contrée la sage direction qui devait y produire l'extraordinaire expansion que nous voyons aujourd'hui.

lord Baltimore. Au début de son épiscopat, en 1825, bien que le diocèse comprît toute la Nouvelle-Angleterre, il ne possédait encore que deux églises propres au culte et deux prêtres pour l'aider. A sa mort, arrivée en 1846, il y avait deux diocèses au lieu d'un; et dans celui de Boston seulement, cinquante églises, desservies par autant de prêtres. Bien que les conversions ne fussent pas rares, la cause de cet accroissement rapide était due à l'immigration que la grande famine de l'Irlande allait promptement augmenter encore.

Par la nature même des choses, l'évêque Fenwick dut s'occuper à conserver les fidèles que les circonstances lui envoyaient de toutes parts, plutôt qu'à étendre la foi parmi la population américaine.

L'évêque John Fitzpatrick était également américain de naissance et d'éducation. Il fut élevé dans les écoles publiques de Boston. A l'âge de dix-sept ans, il commença ses études théologiques et les acheva en France.

Ces deux prélats continuèrent les traditions de Cheverus. Mais, s'ils acquirent et conservèrent facilement le respect des plus intelligents parmi leurs concitoyens protestants, la confiance qu'ils inspiraient, comme hommes, ne put suffire à préserver leur Église de l'orage qu'attira bientôt sur elle le développement même qu'elle prit à cette époque. M<sup>gr</sup> de Cheverus n'avait pas tort d'avoir foi dans l'amour et le respect des Américains pour la vraie liberté; mais, il faut bien l'avouer, la sécurité de son épiscopat dépendait beaucoup plus qu'il ne s'en rendait compte, du peu d'importance et du petit nombre de ses ouailles. Vint une

période, pendant la carrière de son successeur immédiat, où un fanatisme stupide rompit violemment le rempart dont la Constitution libérale du pays entourait la liberté de conscience des citoyens.

L'histoire de l'épiscopat de M<sup>sr</sup> Fenwick est pleine des récits de l'invasion, soi-disant légale, des couvents, de l'incendie et du pillage des communautés et des églises par la populace du parti des « Américains natifs », qui semblait assurée de toute impunité. Il était presque inévitable que le second et le troisième évêque de Boston, témoins de ces outrages, et engagés dans un conflit incessant avec l'esprit sectaire, ne se tinssent pas, ainsi que leur clergé, un peu en garde, vis-à-vis des convertis comme Brownson et Isaac Heccker chez lesquels dominaient la nature et les idées franchement américaines.

Le docteur Brownson a cité, dans *le Converti*, le fait que son entrée dans l'Église fut retardé par la crainte qu'il éprouvait d'exposer à M<sup>sr</sup> Fenwick la route qu'il avait suivie pour arriver au catholicisme :

« Je croyais réellement, dit-il, avoir fait quelques découvertes philosophiques d'une certaine valeur même aux yeux des théologiens catholiques; je les jugeais propres à convaincre et à convertir les incroyants, et je redoutais de les voir rejeter par l'évêque. Mais je m'aperçus presque aussitôt qu'il ignorait la doctrine de ma vie, ou n'y avait pas confiance. Et je sentis qu'élevé dans une école philosophique toute différente, il devait, suivant toute apparence, être plus disposé à s'opposer à mes idées qu'à les approuver. Assurément, quelque estime que j'eusse pour ces idées, elles n'eus-

sent jamais contrebalancé ma soumission à l'Église que j'avais reconnue être la seule véritable, et j'aurais pu sur un mot les abandonner sans regret : mais alors, si je rejetais ainsi ce qui avait été le motif de ma conversion, quelle raison me restait-il de reconnaître l'autorité de l'Église? ou de concéder à l'évêque le droit de m'enseigner? Là, était la difficulté. Mon trouble était grand, et l'évêque ne put m'en soulager, puisque je n'osai lui en découvrir la cause. »

Il est intéressant de rapprocher de ce récit la page dans laquelle Isaac Hecker raconte sa première entrevue avec le même prélat. Avec quelques nuances, ce sont bien les mêmes impressions et la même situation.

« Je me présentai à l'évêché pour me faire instruire et recevoir dans l'Église, et je fus accueilli par le vieil évêque Fenwick. Il me questionna sur les points essentiels de la doctrine et me trouva tel que je suis, ferme comme un roc et parfaitement éclairé dans ma croyance. Il me dit : « Vous feriez mieux d'aller trouver « M<sup>gr</sup> John (1), » ce que je fis. Celui-là essaya de me lancer dans les problèmes de théologie moderne qu'il pouvait avec vraisemblance, d'après mes antécédents, supposer erronés chez moi, par exemple sur le droit de propriété, etc. Je refusai de m'expliquer là-dessus, lui disant que je n'avais aucune difficulté de ce genre à lui soumettre. Je connaissais la foi catholique et je désirais simplement être reçu dans l'Église, et le plus tôt possible. Je venais pour chercher les moyens de

(1) M<sup>gr</sup> Fitzpatrick.



sauver mon âme et je ne lui demandais que de me préparer au baptême. »

Ce récit se trouve complété dans un article du P. Hecker, daté d'avril 1887. — Parlant de M<sup>re</sup> Fitzpatrick, il écrit :

« Il était difficile de démêler le sérieux de l'ironie dans sa manière d'accueillir les hommes engagés dans le mouvement intellectuel du temps. J'en fis moi-même l'expérience à mes dépens. Il m'attaqua sur un ton moitié plaisant, moitié grave; c'est pourquoi je ne fus pas tenté d'entrer en discussion avec lui. Comment discuter avec un homme, esprit brillant et profond théologien, dont les reparties voltigent pour ainsi dire des questions de principes aux traits d'esprit, et réciproquement? Si je voulais l'arrêter sur les principes, il me déconcertait par une plaisanterie; et, si je lui rendais la monnaie de sa pièce, il en revenait aux sujets sérieux.

« Comme exemple de sa manière de traiter les hommes et les questions, je citerai ma propre réception lorsque je me présentai à lui pour être admis dans l'Église. C'était quelques mois avant que Brownson en fît autant. « Quelles sont les vérités qui vous ont servi « de degrés pour vous élever jusqu'au point où vous « êtes? » m'aurait demandé le Prélat, s'il avait eu le tempérament d'un apôtre. Mais au lieu de chercher en moi les traces de la vérité, il chercha à y découvrir l'erreur. J'avais frayé successivement avec les communautés de Brook Farm et de Fruitlands, et auparavant, j'avais été membre du parti ouvrier à New-York; organisations diverses pour lesquelles le problème le

plus important était le droit de propriété... Or pour ma part, lorsque M<sup>gr</sup> Fitzpatrick entreprenait de me détourner du communisme, j'avais déjà réglé la question dans mon esprit et sur une base que je découvris plus tard être conforme à l'enseignement catholique. L'étude et la solution de la question de la propriété fut un des motifs qui me poussèrent vers l'Église, et je ne suis pas peu surpris de voir que ce qui m'attirait jadis vers elle en éloigne aujourd'hui quelques autres. Quand l'évêque m'attaqua sur ce point, ce n'était plus pour moi le point important. Je l'avais élucidé d'après les principes catholiques, sans cela j'eusse différé certainement ma conversion. L'évêque Fitzpatrick était vraiment un esprit de premier ordre, tant par les dons naturels que par la culture acquise; mais sa tendance habituelle était de soupçonner l'erreur. Comme homme et comme prélat, il mettait un joyeux empressement à la signaler et à la corriger à son propre point de vue. C'était un type alors commun et qui n'est pas rare encore aujourd'hui : son idéal est de réfuter l'erreur par une condamnation directe, autoritaire jusque dans l'argumentation. Le type opposé serait de chercher la vérité parmi l'erreur, de la mettre en relief, d'y applaudir, et d'essayer d'en faire un point de départ pour développer d'autres vérités et pour réfuter l'erreur qui s'y trouve mêlée. »

Rien n'est plus curieux ni plus instructif que de savoir quelles ont été les dernières difficultés et les dernières barrières qu'ont eues à franchir des néophytes de la trempe de Brownson et de Hecker. Disposé, comme l'était ce dernier, à tout espérer de la nature

humaine, ayant rompu avec la doctrine calviniste à cause de la thèse pessimiste de la *dépravation totale* enseignée par Calvin, on peut se demander quel effet dut produire sur lui l'enseignement catholique relatif au péché originel. Plus tard on l'interrogea sur ce point. « Supposé, lui dit-on, que la définition du Concile de Trente sur le péché originel et les théories de Bellarmin fussent parvenues à votre connaissance pendant votre époque de transition, qu'en eussiez-vous pensé? — Je les aurais acceptées sans difficulté. Le livre que j'emportai à Concord pour l'étudier était le catéchisme du Concile de Trente qui contient la démonstration la plus forte de cette doctrine. La formule de Bellarmin de *nudus* et *nudatus* m'aurait sûrement ouvert les yeux sur la solution de la difficulté (1).

« La vérité, continue le P. Hecker, est que l'enseignement de l'Église sur le péché originel ne m'eût jamais arrêté. Du moment où je me mis à étudier le catéchisme du Concile de Trente, je me sentis dirigé par lui d'une manière très positive. Par exemple j'avais besoin de savoir si le sentiment qui a conduit tant d'âmes vers le spiritisme était approuvé ou condamné.

(1) Ceci se rapporte à une parole fameuse de Bellarmin sur l'enseignement relatif au péché originel. Selon cet enseignement, si Adam eût été primitivement constitué dans un état de pure nature, dénué de grâces et de dons surnaturels, sa condition spirituelle serait décrite comme nue, *nudus*. Au contraire l'homme, tel qu'il naît maintenant, est *nudatus*, dépouillé de ces dons et de ces grâces, et il souffre la peine de leur privation à cause du péché d'Adam. La corruption de la nature ne vient donc du défaut d'aucun don naturel ni de l'adjonction d'aucune qualité mauvaise, mais simplement de la perte de dons qui ne sont en rien essentiels à notre nature.

Or je trouvai que, d'après l'Église, il n'existe aucune barrière infranchissable entre les vivants et les morts, et j'en fus comblé de joie, joie qui devint plus grande encore, quand j'approfondis la doctrine de la communion des saints. Les beautés de la doctrine de la pénitence, du pardon des péchés dans ce sacrement, l'assurance que Dieu a, en quelque sorte, confié aux hommes le pouvoir de dispenser ses grâces et ses bienfaits me faisaient dire : « Oh ! quel admirable enseignement, si seulement je pouvais y croire ! » La doctrine de la communion des saints et celle de la confession me plurent par-dessus tout. Je m'aperçus bientôt que ce que je possédais déjà de lumières et de grâces, ce que le meilleur de ma nature et le plus clair de mon intelligence naturelle me présentaient comme vrai, était confirmé et surnaturalisé au-dessus de toute conception par les doctrines de l'Église ; j'en conclus tout de suite au droit qu'a l'Église de nous enseigner. Si elle, et elle seule, professait de telles choses, me disais-je, le droit divin de nous les imposer a dû lui être donné. »

Avec de telles dispositions chez son catéchumène, M<sup>sr</sup> Fitzpatrick eut peu à faire pour l'instruire. Il lui demanda s'il ne préférerait pas abjurer à New-York au milieu de ses amis et il lui donna une lettre de présentation pour M<sup>sr</sup> Mac Closkey (1), alors coadjuteur dans cette ville. Il y joignit une seconde lettre pour

(1) M<sup>sr</sup> John Mac Closkey, né à Brooklyn en 1810, mort en 1885 archevêque de New-York. Il fut créé cardinal en 1875 ; c'est le premier prélat américain revêtu de la pourpre. Esprit sage et bon administrateur, il développa merveilleusement les œuvres de son diocèse et sut trouver d'immenses ressources.

le directeur du collège de Sainte-Croix fondé à Worcester en 1843 par l'évêque Fenwick et confié par lui à la Société de Jésus, dont il avait été membre.

La lettre suivante d'Isaac à sa famille est datée de son court séjour à Worcester, en juin 1844. « Sur le sujet qui m'amène à New-York, j'ai bien peu de choses à vous dire. Tranquillement, sans aucune excitation, j'arrive avec la résolution irrévocable d'entrer dans l'Église catholique romaine. Une conviction plus profonde que la pensée ou la parole, qu'aucun argument ne peut atteindre, qu'aucun pouvoir visible ne peut ébranler, me pousse irrésistiblement à cette démarche. Les mots sont impuissants à l'exprimer; essayer de l'expliquer ou d'en donner à la partie intellectuelle de l'esprit les raisons et le pourquoi, serait aussi impossible que de dépeindre le ciel ou de définir le Verbe éternel, centre de toute existence. Ce serait poser cette question : Pourquoi ce qui est est-il?... »

« Personne, en vertu de sa propre sagesse, ne peut trouver Dieu, et c'est seulement par la grâce du ciel que nous arrivons à la vraie Église de Jésus-Christ. La grâce nous apprend à sentir, à connaître ce qui jusque-là était insensible, inconnu, invisible. La parfaite soumission à l'amour brise les sceaux, dévoile les mystères et résout toute difficulté. Aucun événement d'un caractère extérieur ne me pousse à cette démarche. Si ce que j'éprouve est une illusion, je ne sais plus alors quel nom donner à toute ma vie passée. »

## CHAPITRE XIII

### L'entrée

Nous ne résistons pas au désir de mettre encore sous les yeux du lecteur quelques pages du journal d'Isaac, écrites peu avant son abjuration. Nous ferons remarquer, d'une part, la grande jeunesse de l'homme qui tenait un langage si élevé, et, d'autre part, son manque presque total d'instruction, dans le sens ordinaire du mot. A part les vérités élémentaires, il ignorait tout du catholicisme; il n'avait jamais lu une vie de saint, ni un ouvrage ascétique, n'avait jamais eu occasion de parler sur les sujets mystiques avec des catholiques; il ne possédait là-dessus d'autre expérience que la sienne propre. Et cependant ces propositions écrites page par page, évidemment à la hâte, contiennent une doctrine sûre où les pensées se suivent et s'enchainent sans corrections ni ratures.

La vérité avait trouvé dans cette âme un terrain si bien préparé, que ses semences y germaient comme naturellement.

5 *Juillet* 1844. — « C'est le devoir de l'homme de traduire par ses actes la vie divine qui le possède et de ne rien faire qui n'y soit conforme...

« Oh ! comme Dieu nous voudrait plus grands que nous ne sommes et ne voulons être ! Il nous faut dépouiller l'homme de péché et revêtir l'homme du Paradis, et nous pouvons le faire, le Ciel en soit béni, par la grâce de Dieu que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous transmet. »

6 *Juillet*. — « L'effet direct du christianisme sur l'humanité a été d'accroître la sensibilité de l'homme pour ce qui est de l'ordre spirituel. La poésie, la musique, les beaux-arts ne nous ennoblissent et nous élèvent qu'autant qu'ils s'adressent à la nature humaine spiritualisée par l'influence divine. Avant la venue de Jésus-Christ, l'art tendait plutôt à développer la licence qu'à élever et épurer la nature humaine. La tendance du christianisme fut de rendre à l'homme ses premiers charmes, son excellence, sa beauté...

« Lorsque nous affirmons que Jésus est la base et la vie de la civilisation moderne, nous ne prétendons rien enlever aux grands hommes et aux saints qui l'ont précédé. Nous ne nions pas qu'ils n'aient laissé des traces de leur génie dans la société moderne...

« C'est à nous d'être fidèles à Dieu, quitte à nous faire renier par le monde. Dans le silence, le recueillement, la solitude, s'accompliront des actes qui dépasseront en résultats éternels ceux des Alexandre et des Napoléon. »

7 *Juillet*. — « Tout ce que nous voulons dire, c'est que nous devrions obéir à Dieu et coopérer à son œuvre *avec* notre volonté et non pas *contre* notre volonté. La soumission intérieure à l'Esprit d'amour est la réponse à toute question concernant le bien de l'homme



maintenant et plus tard. Tout ce que l'homme fait par obéissance à cet Esprit est bien fait et divin, quand même cela le mènerait à sacrifier un fils unique.

« Nous répétons avec insistance que *rien* sous le Ciel ne doit empêcher l'homme de suivre Dieu. Si un homme ne peut tout quitter pour le Christ, il n'est pas des siens...

« Tout vrai homme est un génie.

« Tout *vrai* génie est religieux.

« Les formes objectives du génie sont la manifestation du beau, du bien, du vrai, en un mot, de Dieu.

« Celui-là seul est un génie, dans l'âme de qui règnent en permanence le beau, le bien et le vrai.

« Le génie, dans toute œuvre d'art, est religieux, quel qu'en soit le sujet.

« Nous disons que chaque homme est appelé à laisser paraître ce qu'il y a en lui de plus élevé, de divin, de meilleur. C'est à cela, à cela seul qu'il est appelé.

« Nous ajoutons que l'Église catholique est le canal de la vie divine et qu'elle nourrit dans son sein, en les fortifiant, les hommes de génie.

« Nous ne prétendons pas dire que l'Église convertisse en génies des hommes d'une trempe ordinaire; mais que, par la sublimité de ses inspirations, elle développe les capacités innées du génie, et que les hommes ainsi doués deviennent par elle plus qu'ils n'auraient été sans elle; il en est de même pour les hommes plus ordinaires. »

Nous avons laissé, à la fin du précédent chapitre, Isaac Hecker au séminaire de Worcester. Il n'y demeura

que peu de temps. En se dirigeant de là sur New-York, nous le voyons s'arrêter en route pour faire une courte visite à la communauté Fourieriste de New-Jersey, connue sous le nom de *phalange de l'Amérique du Nord*. Il y connaissait quelques personnes et peut-être espérait-il leur faire partager ses nouvelles croyances. Il arriva chez lui le 20 juin 1844. Cinq jours plus tard, il présenta sa lettre d'introduction à M<sup>sr</sup> Mac Closkey, alors coadjuteur de M<sup>sr</sup> Hughes.

Le journal décrit leur première entrevue et donne la raison de la promptitude avec laquelle Isaac fut admis au baptême conditionnel.

*New-York, 23 juin 1844.* — « Ce matin je suis allé voir l'évêque Mac Closkey. C'est un homme d'un beau caractère, d'un accueil bienveillant, et d'une éducation plus large que celle des catholiques que j'ai eu le plaisir de rencontrer jusqu'ici. Il a lu les ouvrages de Brownson et d'Emerson et connaît personnellement M. Channing pour l'avoir vu à Rome. Il m'a prêté quelques livres sur des sujets traitant de l'Église. Il sera absent de New-York une quinzaine de jours; il me faut attendre son retour avant de faire aucune nouvelle démarche en vue de mon abjuration. »

Vers le milieu de juillet, c'est-à-dire dès le retour de M<sup>sr</sup> Mac Closkey à New-York, Isaac alla le trouver sans délai. La première longue conversation qu'ils eurent ensemble convainquit l'évêque que le jeune homme n'avait guère besoin d'instruction préalable; il fut réglé que le baptême sous condition lui serait administré dans la quinzaine. Il ressort du passage suivant que la nature de la vocation d'Isaac Hec-

ker se révéla tout de suite à son prudent conseiller :

« Il me dit qu'une vie comme la mienne me mènerait à la contemplation, alors que dans ce pays l'Église était en une situation qui exigeait l'activité de tous ses enfants. Je ne traitai pas davantage ce sujet avec lui. Il me demanda aussi si j'avais quelque idée d'embrasser l'état ecclésiastique, d'en subir la discipline, le renoncement, et de devenir par la suite un missionnaire. Je répondis que tout ce que je pouvais dire était que je vivrais de la vie qu'on me désignerait, que je sacrifierais tout à cela, mais que je ne saurais dire encore si la prêtrise était bien ma vocation.

« Pour un temps, et sous la discipline de l'Église, je voudrais être à même de mener une vie contemplative; il me semble que ce serait répondre à la demande actuelle de l'Esprit. Je ne suis pas certain de n'avoir pas à y revenir si j'adopte une autre voie. L'évêque m'a laissé entendre qu'en Europe il existe des communautés dont la règle se prête à l'état de mon âme. Pourquoi ne m'y rendrais-je pas? »

Dans l'attente du baptême, qui doit lui être conféré dans quatre jours, il écrit :

*New-York, 27 juillet 1844.* — « J'ai commencé d'agir; mon union à l'Église catholique est mon premier acte réel et vrai, et, sans aucun doute, l'avant-coureur de beaucoup d'autres dans le même ordre. Jusqu'ici, je ne voyais ni ne sentais sur quel terrain je pouvais agir avec suite et sécurité. Je le sais maintenant, et sur cette base, j'édifierai ma vie. Ce que seront mes actes, peu m'importe. C'est cette profonde et éternelle certitude qu'il me fallait, et je me rends compte main-

tenant que ne pas la posséder était la raison de mon inactivité. Je ne sens pas le besoin de m'appuyer sur mes amis, sur mes parents, sur le monde : seul, l'Esprit me suffit. Sa direction me semble absolue. Si maintenant une erreur se produit dans ma vie, elle ne pourrait venir que d'une désobéissance de ma part.

30 juillet. — « La voix intérieure se fait de plus en plus entendre. Elle dit : « C'est moi. Écoute ! »

« A ce qui est neuf il faut des vêtements neufs.

« Quelle preuve donne-t-on de *son* existence, si l'on ne fait que ce qui a été fait déjà ?

« Est-ce qu'il peut y avoir du génie à répéter le passé ?

« Un acte vrai donne passage à dix autres.

« L'homme est laissé à sa destinée propre ; la religion ne fait que la sanctifier. »

Quand arrive enfin le jour du baptême, le sacrement lui-même n'obtient dans le journal qu'une courte mention. C'était la porte d'entrée. Une fois franchie, Isaac se trouva comme chez lui, sans émotion apparente, mais sans abandonner le désir de pénétrer dans les pièces les plus secrètes de la demeure. On peut expliquer ce calme par la présomption très fondée que le baptême reçu par Isaac dans son enfance avait été valide. Il lui avait été conféré par un ministre luthérien, probablement élevé en Allemagne et soucieux d'observer les formes essentielles du sacrement. Et vraiment on peut croire que, depuis, Isaac n'avait jamais été aux yeux de Dieu en dehors de la véritable Église. Il ressemblait à ces enfants qu'on a volés au berceau, mais qui par les traits et l'expression du

visage restent supérieurs aux étrangers qui les entourent.

*Vendredi 1<sup>er</sup> août 1844.* — « Nous avons été baptisés ce matin par M<sup>gr</sup> Mac Closkey. Demain nous nous présenterons au tribunal de la pénitence. »

Si son baptême le laisse muet, le sacrement de l'Eucharistie, qu'il reçut le lendemain, ouvre toutes les effusions de son âme :

*2 Août.* — « Pénitence ! Joie sans mesure ! Doux Jésus, votre amour est infini ! Foi bénie ! Je possède en moi une éternelle gloire, une flamme d'amour toujours croissante ! Que toute ma vie soit un acte de pénitence ! O cher Jésus qui donnez la vie ! O quelle douceur de se sentir sous la main de l'amour ! Jésus, gardez-moi auprès de vous ! O quelle condescendance, Jésus est mon ami ! Oh ! qui peut concevoir Jésus comme ami ! O foi ancienne, que Dieu est bon de te donner à nous autres pécheurs ! Bénie soit la grâce de Dieu qui amène les pécheurs à toi ! O quel soutien que la grâce ! l'âme voudrait s'en détourner, mais la grâce la fortifie. La coupe était amère, infiniment douce est la joie. Mon âme est revêtue de lumière ; sa jeunesse est revenue. O Foi bénie, mille fois bénie, insondable, divine foi ! O foi des apôtres, des martyrs, des confesseurs et des saints ! sainte Mère de Jésus, vous êtes aussi ma Mère, je sens dans mon cœur votre amour : O sainte Mère, vous m'avez regardé ! Bénissez-moi, Vierge Mère de Jésus ! »

## CHAPITRE XIV

### Désirs d'une vie contemplative

M<sup>gr</sup> Mac Closkey, depuis le premier cardinal américain, fut coadjuteur de M<sup>gr</sup> Hughes de 1844 à 1847. Il demeurait à la vieille cathédrale quand Isaac Hecker vint le voir pour la première fois. Dix ans à peine le séparaient du jeune catéchumène. Au moral, c'étaient des personnages bien différents. L'évêque, un homme de routine et de méthode, dénué de vues originales, était tel par tournure d'esprit naturelle, plutôt que par choix volontaire; mais il avait reçu une éducation supérieure, et c'était un orateur aussi agréable que saisissant. Ces divergences ne l'empêchèrent pas, après cependant une courte hésitation, d'apprécier Isaac Hecker à sa juste valeur, ni même de l'aimer, de seconder ses desseins, de le soutenir dans toutes ses difficultés. Fort éclairé en matières spirituelles et très maître de lui-même, il savait se rendre à la raison. Le Père Hecker, de son côté, admirait sincèrement l'évêque, et il profita de sa direction non seulement au début, mais dans tout le cours de leurs relations. Ce fut par M<sup>gr</sup> Mac Closkey que sa vocation fut sinon découverte, du moins sagement conduite. Brownson poussait le jeune

homme à se dévouer aux Allemands dans le pays même; M<sup>sr</sup> Hughes lui conseillait d'aller à Saint-Sulpice pour devenir prêtre séculier; l'évêque Mac Closkey lui dit de se faire religieux.

Jusque-là, l'entourage d'Isaac avait été exclusivement protestant; en entrant dans l'Église, il se trouva immédiatement en contact avec ses fidèles et, pendant quelques années, il se borna exclusivement à leur société (1). Mais bien qu'emporté loin des Ripley, des Alcott, des Lane, des Emerson, et plus haut que les théories dont ils étaient les représentants, il avait appris à les connaître, eux et leurs enseignements, et il ne perdit jamais l'espoir de revenir vers eux pour leur porter un message catholique. Ses adieux à cette classe d'hommes ne détruisirent pas l'intérêt affectueux qu'il leur portait, et il ne cessa de les avoir présents dans son cœur. Il savait que, chez beaucoup d'entre eux, le caractère était digne de répondre à la pressante invitation de la Providence si l'apostolat pouvait les atteindre. Il croyait que c'était aux esprits de ce genre, ou plutôt à la multitude dont ils étaient comme les prophètes, que devait s'adresser tout d'abord l'envoyé du catholicisme.

Et cependant, si profonde que fût sa conviction à

(1) Dans l'ouvrage anglais, le P. Elliott consacre ici quelques pages aux relations du P. Hecker avec le Docteur Brownson. Il suffit d'indiquer ici au lecteur français que ces deux illustres convertis s'estimèrent toujours, mais que leur différence de tempérament ne tarda pas à les entraîner dans des voies où les rencontres devenaient nécessairement rares. L'influence de Brownson sur Hecker, profonde au début, ne dura donc pas.



cet égard, pour le moment ses désirs se concentraient sur la vie contemplative.

« Que ne puis-je consacrer tout mon temps à la contemplation, à l'étude, à la lecture, à la réflexion ! » Ces paroles ouvrent le premier chapitre d'un nouveau journal commencé quelques jours avant son baptême. Elles ouvrent aussi comme une nouvelle période d'angoisse, et ici certaines explications sont nécessaires.

Les trois points sur lesquels Isaac Hecker avait eu à livrer ce qu'on pourrait appeler ses grandes batailles, avaient été les questions suivantes : Quelle est la valeur de ces aspirations naturelles de l'âme qu'on appelle religion et qui impliquent la véracité de la raison dans ses affirmations essentielles ? 2° L'homme est-il, par sa nature essentielle, affranchi du penchant au mal, ou cette nature est-elle devenue totalement dépravée ? 3° La religion est-elle, intrinsèquement et en premier lieu, une influence qui a pour fin d'élever les hommes à l'union réelle avec Dieu ?

A la différence de la plupart des convertis, qui examinent surtout la succession apostolique, la suprématie de Pierre, et autres questions de doctrine, Hecker semble les avoir tenues pour secondaires. S'il avait demandé à être admis dans l'Eglise, c'est parce qu'il avait vu en elle la seule société enseignante à même de l'éclairer sur les grands problèmes qui tourmentaient particulièrement son esprit. L'autorité de l'Eglise une fois accréditée de la sorte à ses yeux, il se trouvait dans les dispositions où plus d'un philosophe païen a dû se trouver après avoir adopté la foi nouvelle

prêchée par saint Jean ou saint Paul. Il acceptait tout de l'Église, implicitement, avec une confiance d'enfant, pareille à celle dont jouissent les loyaux descendants de plusieurs générations d'ancêtres catholiques. Il était clair pour lui que l'ensemble de la doctrine et des institutions était renfermé dans le germe primordial et devait être reçu avec une pleine obéissance sans discuter en détail chaque article.

La base de sa foi étant solidement établie, il demandait avant tout le soutien de ce qu'il appelait toujours *la vie* qui lui avait été donnée ; et pour cela, il lui fallait la lumière, une vive lumière, pour voir de quelle façon il pourrait employer la force ainsi acquise. Or, le premier effet des sacrements semble avoir été de lui rendre plus sensibles les ténèbres qui lui cachaient la route et de stimuler l'impatience de sa nature pour percer ces ténèbres. A la joie délirante que lui avaient procurée la confession et l'absolution, succéda une série de désolations et de sécheresses jusqu'alors sans précédent. Peut-être est-ce parce qu'il s'attendait à un effet tout opposé. En tous cas, il ne tarda pas à se plaindre amèrement qu'en quittant Concord il avait laissé derrière lui la grande douceur intérieure qui l'avait soulevé au-dessus de terre. Le 11 août il écrit :

« Comme il m'a été pénible de traverser ces solennelles et mystérieuses cérémonies du baptême sans rien ressentir de la joie que j'avais déjà éprouvée ! Pourquoi ? Est-ce pour essayer ma foi ? O Seigneur, combien de temps me laisserez-vous dans la désolation ? Ces joies ne reviendront-elles jamais ? Ai-je donc

agi d'une façon coupable? Que ferai-je pour ramener de pareilles grâces? »

Il pense à faire une neuvaine en jeûnant au pain et à l'eau pour obtenir le retour de la paix; puis il revient à des idées plus sages et il ajoute : « Le plus grand état de perfection est de se contenter de ne rien être. Seigneur, donnez-moi la force de ne rien vous demander qui me soit agréable. Je renonce à ce que je désirais et je m'efforcerai d'agir sans espoir de récompense. Si vous éprouvez mon âme, ne la tenez pas quitte qu'elle n'ait payé jusqu'au dernier denier. »

15 août 1844. — « Aujourd'hui est le jour de l'Assomption de la chère et bénie Marie, mère de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus! Oh! puissé-je être trouvé digne de sa bienveillance et de son amour!

« Celui qui n'a pas trempé ses lèvres à la coupe de la douleur spirituelle n'a pas appris à vivre; une heure de profonde agonie intérieure en enseigne plus long en fait de sagesse et d'amour que la plus longue vie de bonheur.

« Lorsque je traverse en hâte les rues de la cité, il me semble découvrir, dans les figures que je rencontre, une sorte de beauté voilée, un ange, pour ainsi dire, qui m'exhorte à une vie plus pure. Ne voyons-nous pas la valeur cachée, la gloire, la beauté des autres, à mesure que la nôtre nous est révélée? Le Fils de Dieu aurait-il éprouvé le besoin de racheter l'homme s'il n'avait pas été d'une valeur incomparable? »

Isaac se met alors à caresser un rêve : entreprendre un pèlerinage à Rome. Il écrit à Henry Tho-

reau pour lui proposer d'y aller ensemble et il regrette que sa proposition ne soit pas acceptée. Son idée était de travailler, de mendier, et de voyager à pied tout le long de la route jusqu'à Rome. « Je ne connais pas de moyen plus salubre soit pour l'âme, soit pour le corps, que de faire un tel pèlerinage à la façon du Moyen Age; de souffrir la faim, les intempéries, le froid, le chaud — tout ce qui peut molester notre corps de chair... Si l'on nous injurie, tant mieux pour nous... Je me sens d'étoffe à faire cela. J'aimerais gagner ma nourriture et mendier mon pain jusqu'à Rome, dût-il m'en coûter dix ou quinze ans de vie. » Thoreau répondit à une pareille proposition que, lui aussi, avait nourri cette chimère juvénile, mais que cela lui avait bien passé. Il était maintenant dans la retraite, désabusé de toute activité extérieure; sa vie était celle d'un brahme au fond d'un puits, ou dans un sanctuaire caché. Chose étrange, ce projet avait reçu l'approbation de M<sup>sr</sup> Mac Closkey, avec cette restriction de ne point partir sans argent.

Ce n'était qu'un de ces caprices dont s'éprennent certaines âmes peu fixées sur leur vocation, et qui ne sont pas encore arrivées à un complet abandon d'elles-mêmes à la Providence. L'inactivité leur semble paresse, et elles prennent le mouvement inquiet qui les pousse pour l'inspiration de la sagesse divine.

Mais c'est ici qu'apparaît la beauté de la doctrine catholique : elle indique un interprète extérieur comme criterium nécessaire de l'inspiration divine. Les anciens moines avaient raison de dire que les inspirations du Saint-Esprit et l'intelligence de ces aspirations

sont choses très différentes. Le P. Hecker, qui était appelé à défendre si énergiquement, auprès de ses compatriotes protestants, cette union indispensable d'une direction extérieure avec l'appel intérieur, devait sans doute en éprouver lui-même le besoin et être l'exemple vivant de son efficacité.

L'appel de Dieu qui l'attirait hors du monde, avait beau être puissant, il demeura obscur jusqu'au moment où les conseils de M<sup>gr</sup> Mac Closkey se trouvèrent en harmonie avec cet appel.

La lumière fut faite alors. Mais la lumière n'est pas tout, et Dieu semble avoir voulu faire sentir à son serviteur que la force, comme la lumière, vient de lui. Isaac, si détaché de tout naguère, se trouble :

« Je sens fortement que les joies de la famille ne me suffisent pas, mais je ne sais ce que je pourrais faire de bon en dehors du cercle de la famille.

« Que nos désirs soient le pressentiment de nos capacités, c'est un proverbe assez plausible, sans doute, mais n'ignorons-nous pas ce qu'elles sont? Il semble que nous soyons tous inconsciemment élevés pour quelque fin inconnue. Je me classe parmi les êtres infortunés qui n'ont de talent déterminé pour aucune carrière. Les mots talents, génie, ne me semblent pas faits pour moi. Je suis sur les confins de deux mondes, sentant la nécessité et n'ayant pas l'initiative de me décider pour l'une ou l'autre sphère.

« O ciel ! cette vie brûlante et profonde ne m'a-t-elle été donnée que pour en être lentement et péniblement consumé? Toute la grandeur est dans la personne qui agit, non dans l'acte. Celui que Dieu a gratifié d'un

but dans la vie peut aisément y consacrer ses forces; mais, hélas! combien est pauvre celui dont toute l'existence ne sert qu'à encombrer l'espace! Quel tourment pour lui que d'en être convaincu! O Prométhée!

« Être simplement ce que Dieu veut qu'on soit : c'est plus grand que d'obtenir tous les applaudissements du monde. Il existe cependant par le monde des hommes bons et vertueux, dont l'approbation est celle de Dieu même.

« Il y a dans l'homme un instinct qui l'attire vers les sphères dangereuses comme la mouche vers la flamme. C'est le désir de l'esprit intérieur cherchant sa liberté. »

20 août 1844. — « Je ne sais que dire de moi-même. Si je m'examine à la lumière qui m'est donnée, elle me mènerait à tout quitter. Ma conscience m'accuse aussi. Mon moi intérieur ne jouit ni des choses du monde, ni de la société qui m'entoure; et, si je m'y laisse entraîner, je sens que mon travail et mon temps sont mal employés. Je ne sais comment mener une vie conforme à ma vie intérieure sans me séparer des personnes et des choses qui m'entourent. Je suis comme celui qui goûte un peu de tout et qui perd ainsi le discernement de cette manne céleste qui est un avant-goût de la joie des anges. Je sens mes instincts primitifs devenir chaque jour plus sensibles aux inspirations d'en haut, de l'invisible. Je me sens plus rapproché du monde idéal, du monde des âmes, plus citoyen du royaume intérieur du ciel. »

21 août. — « L'éducation devrait avoir pour objet de placer chaque âme individuellement en union avec le

Seul, l'Universel Educateur... Il n'y a de joie pour l'homme que dans son union avec les premiers principes. »

23 août. — « Où trouverons-nous Dieu? Intérieurement.

« Comment entendrons-nous les concerts des anges? Avec notre oreille intérieure.

« Quand sommes-nous avec Dieu? Quand nous ne nous occupons plus de nous-mêmes.

« Quand entendons-nous la musique du ciel? Quand nous faisons le silence en nous.

« Quel est l'effet du péché? Le trouble.

« Où Dieu demeure-t-il? Dans le silence.

« Qui aime Dieu? Celui qui ne sait rien et n'aime rien de lui-même.

« Qu'est-ce que la prière? La respiration de l'âme en silence.

« L'amour? Le mouvement de la volonté pure.

« La lumière? L'ombre de l'amour.

« La force? La puissance de l'amour.

« Où Dieu demeure-t-il? Là où règne la paix.

« Qui ressemble le plus à Dieu? Celui qui croit le moins lui ressembler.

« Qu'est-ce qu'il y a de plus intérieur? La tranquillité.

« Qui est le plus pur? Celui qui est le plus au-dessus de la tentation.

« Qu'est-ce que l'homme personnel? L'absolue négation de Dieu.

« Qu'est-ce que Dieu? L'affirmation absolue dans l'homme.



« Qu'est-ce que savoir? Ignorer.

« Que devrions-nous désirer? Être sans désirs.

« Quelle est la plus positive réponse à Dieu? Le silence.

« Qu'est-ce qu'il y a de plus vrai? Ce qu'on ne peut prouver. »

25 août 1844. — « En silence; souffrir sans murmurer. Une soif éternelle, endurée sans être assouvie. Des désirs infinis, jamais satisfaits; un cœur brûlant, jamais rafraîchi. Le vide et le mystère partout; ce que nous croyons atteindre s'éloignant toujours; des tourments sans relâche. Seul, abandonné de Dieu, des anges, de tout. — Les espérances évanouies, la crainte disparue; et l'amour, mort intérieurement. Il faut que l'homme intérieur souffre tout cela et plus encore. »

28 août 1844. — « N'est-ce pas pour m'être trop adonné à la lecture et à l'étude que j'ai, pour ainsi dire, perdu mon centre de gravité? Ma situation ici distrait mon attention et je perds les délices, la connaissance intime, la douceur de ma vie intérieure. Comment y remédier? Je suis constamment appelé à des choses qui n'ont aucun attrait pour moi; si je cherche à m'en retirer, elles restent comme un poids sur mon esprit, et je sens que ma vie intérieure s'amoindrit dans la fausse position où je me trouve.

« Les liens humains et les conditions matérielles qui m'entravent devraient être sacrifiées sans hésitation aux relations intérieures avec l'Unique, l'Esprit d'amour, dont j'ai déjà (au passé, hélas!) senti la présence.

« Un homme peut-il vivre dans le monde et suivre le Christ? Pour les autres, je l'ignore; mais pour moi,

c'est impossible. Je sens de plus en plus la nécessité de quitter la société et les soins absorbants des affaires pour une retraite paisible et silencieuse qui puisse me rendre la vie que je crains de perdre. Nos intérêts matériels doivent être soumis à nos liens humains, et nos liens humains à nos relations spirituelles. Or, quel est celui qui fondra le tout dans une divine harmonie ?

« Comment accomplir le sacrifice qui me procurera le seul but que j'aie en vue ? Trois fois j'ai quitté la maison paternelle, et chaque fois, j'y suis revenu malgré moi, du moins à ce que j'ai cru. Une dernière fois, et, je l'espère, ce sera l'épreuve finale et irrévocable. »

Il s'était remis au grec et au latin, et suivait une classe de jeunes gens confiée à un M. Owen.

« Je ne consacre pas autant de temps au travail que je le devrais et le pourrais. Je ne ferai jamais rien de bon, je n'y apporte pas tous mes efforts. Ce genre d'études m'a jeté dans une autre sphère ; je ne l'aime pas. Je redoute quelque chose sans trop savoir quoi. Dans dix ans ma destinée sera fixée, si tant est que j'en aie une. »

Disons cependant que l'ennui de voir les préoccupations de l'étude empiéter sur sa vie spirituelle ne l'empêchèrent pas de persévérer dans le travail ; il y prit même assez d'intérêt pour se mêler utilement aux discussions qui étaient soulevées dans le cours.

Pendant cette période, Isaac trouvait une grande difficulté à se préparer au sacrement de pénitence, quelque fruit qu'il en tirât. C'est peut-être là qu'il puisa le courage de se remettre à l'étude des langues, car

ses défaillances à ce sujet semblent être l'objet principal de ses confessions.

« Il faut que je me prépare pour la confession cette semaine, écrit-il le 5 novembre 1844. Oh! je voudrais m'accuser comme il faut! L'homme n'est pas ce qu'il doit être tant qu'il n'arrive pas à la pureté des anges. O Dieu d'amour, donnez-moi votre aide et secourez ma faiblesse. De quels péchés m'accuserai-je? D'abord, — ô Seigneur, éclairez ma conscience, — il s'agit de voir mes fautes. C'est là mon plus grand péché : *ne rien trouver à dire, et être si méchant.*

« Chaque jour j'omets une foule de devoirs, Seigneur, donnez-moi votre esprit; que je sois humble, doux et bienveillant, en paroles et en actes. Remplissez mon cœur de votre amour. »

Il cherchait dans ce même temps à retrancher sur son sommeil tout ce qui n'était pas absolument nécessaire, et ce fut cette austérité nouvelle qu'il trouva la plus dure de toutes. Il ne se relâchait d'ailleurs sur aucune.

27 novembre 1844. — « Je suis très embarrassé pour ma nourriture; les noix, les pommes et le pain ne me semblent pas une alimentation suffisante, et je ne sais qu'y ajouter. Je ne veux rien prendre qui participe le moins du monde au règne animal. Je voudrais aussi me dispenser des mets cuits. »

Le besoin de la pénitence l'envahit; le dernier volume de son journal est presque entièrement rempli du poignant regret de ses fautes ou plutôt de son état de péché, puisqu'aucun péché n'est spécifié. « O Seigneur, s'écrie-t-il, aidez-moi! Quand je ne pense pas

uniquement à vous, il me semble que je pêche et que mon temps est mal employé. »

A l'approche du carême de 1845, il se propose même de restreindre à un seul repas par jour sa nourriture déjà si frugale.

Le quatrième volume de son journal, commencé en septembre 1844 et terminé en 1845, est rempli d'invocations à son ange gardien. Le jour anniversaire de sa naissance, il écrit ce qui suit :

18 *Décembre* 1844. — « Je m'arrête un moment et je regarde en arrière pour voir où j'en étais l'année dernière à pareille époque (incompréhensible durée!) et où j'en suis maintenant. Je n'étais pas encore aussi détaché des désirs terrestres que je le suis, du moins je l'espère en Dieu. Je sens la conviction intime que j'ai grandi spirituellement, — que je me suis transformé. Du moment présent, je ne sais qu'en dire; de l'avenir, je n'ose en parler.

« Rêves d'avenir, visions extatiques! Espoirs et désirs inexprimables qui remplissent l'âme tout entière! Comme un ange, doux, harmonieux et pur, comme la fiancée de l'âme triomphante, parée pour les noces, je vois l'Avenir m'inviter à aller vers lui avec un clair et lumineux sourire! Ah! disait mon âme, je te rejoindrai, car je suis en ta présence, et, Dieu aidant, je te resterai fidèle. La beauté, la grâce et l'amour qui m'attirent ne souffrent aucune comparaison! Avenir, éternelle et radieuse vierge, n'arriverai-je jamais à te saisir, à te presser sur mon cœur? Si je regarde en moi, je me courbe sur la douleur; mais si je lève les yeux vers toi, je me perds en toi. Ta grâce et ta beauté pas-

sent dans mon âme et je devine tout ce que tu es. Je suis fiancé à toi, je voudrais que ce fût d'une union éternelle. Mais, lorsque je regarde en moi, je te perds de vue, et je ne vois plus que les taches et les défauts de mon âme. Comment peux-tu m'aimer? Pour l'amour de toi seul, je me fonde en toi. »

Il continue :

« Seigneur, laissez-moi parler de mes nombreux et graves péchés; mais, hélas! dès que je veux le faire, ma bouche ne s'ouvre que pour chanter vos louanges. Je voudrais, pour l'amour de Dieu, prodiguer mon âme à tout ce qui existe... Seigneur, je suis à vous, parce que vous m'enseignerez votre amour ineffable et toujours présent. »

## CHAPITRE XV

### De New-York à Saint-Trond

Vers le milieu de février 1845, Isaac Hecker fit connaître à M<sup>gr</sup> Mac Closkey, son directeur, ses vues sur la pénitence. Elles étaient un nouveau stimulant pour abandonner le monde.

« Je demanderai à mon confesseur s'il en est pour les autres comme pour moi ; s'ils ne sentent rien de positif en eux ou autour d'eux : ni joie, ni réalité, ni émotion, ni mouvements d'aucun genre, mais seulement le sentiment profond d'une terrible et nécessaire expiation. »

Bientôt un complet abandon à la volonté divine semble avoir succédé à cette période de détresse intime et de mortification corporelle. Le 2 avril il écrit :

« La dernière fois que je vis mon confesseur, il me parla du saint ministère ; l'idée m'en troubla infiniment. Je lui dis que je me mettais entièrement entre ses mains et ferais tout ce qu'il me dirait.

« Je ne tiens pas à être quelque chose ; je m'abandonne. Je crois que Dieu est avec moi et qu'il ne me délaissera pas dans l'avenir. »

La direction de M<sup>gr</sup> Mac Closkey fut extrêmement

prudente et délicate à l'égard d'une âme qui s'abandonnait ainsi. Le prélat eût désiré que le jeune Hecker entrât dans le sacerdoce séculier : c'était aussi, comme nous l'avons dit plus haut, l'avis de M<sup>gr</sup> Hughes, qui l'engageait à aller à Saint-Sulpice, puis à Rome et à la Propagande. Toutefois, ces conseils furent donnés sans rien qui ressemblât à un ordre, et le journal n'indique pas la plus petite pression sur l'esprit du pénitent. Celui-ci ne se sentait pas appelé à la vocation de prêtre séculier. L'attrait qui le guidait vers un état de retraite était peu compatible avec la vie du prêtre de paroisse en Amérique. D'autre part, il sentait que, pour agir sur ses compatriotes, il ne devait pas s'enfermer dans l'isolement : il concluait à la nécessité d'une société sympathique qui le soutînt et le guidât dans sa vie intérieure. Il concluait à chercher ces éléments divers dans une communauté. M<sup>gr</sup> Mac Closkey l'assura que son attente ne serait pas trompée ; il consentit à ce que le jeune néophyte se dirigeât vers la vie religieuse : il tourna son attention vers la Compagnie de Jésus, lui donna à lire les vies de saint François Xavier et de saint Ignace, et lui communiqua tout ce qu'il savait de cet ordre. « Mais, dit-il plus tard, le P. Hecker n'avait aucune vocation pour enseigner les petits enfants et n'avait pas de goût pour la vie d'étude. » Par-dessus tout, il était rebuté par la certitude, s'il se faisait Jésuite, de voir ajourner pour de longues années toute activité publique.

C'est à ce moment qu'un de ses amis l'avertit qu'un prêtre allemand demandait à le voir. C'était un des Pères Rédemptoristes nouvellement établis dans la



ville. Ce prêtre, dont le nom n'est pas cité, voulut entreprendre la direction d'Isaac et le pressa beaucoup de faire une retraite spirituelle dans le but de décider sa vocation. « Il est très zélé, — trop, me semble-t-il, » dit le journal. Et la réponse d'Isaac fut un refus; il ne voulait sous aucun prétexte changer de directeur. « Je tâche de suivre les avis de mon directeur spirituel, sans quoi j'aurais peur de moi-même; je lui fais connaître toutes mes difficultés, mes péchés, mes tentations. »

Le jour de la Trinité, il fut confirmé avec son frère Georges, dont la conversion est ici pour la première fois mentionnée. Ce fut le seul membre de sa famille qui se fit catholique.

L'incident que nous venons de rapporter n'empêcha pas Isaac de visiter fréquemment la maison des Rédemptoristes : il y trouvait une atmosphère de pauvreté et de piété qui l'attirait. Ses relations devinrent spécialement intimes avec le P. Rumpler, recteur de la maison, homme instruit, capable et versé dans les voies intérieures; Isaac resta lié avec lui jusqu'à la mort. Plus encore que cette amitié, une circonstance toute providentielle devait mettre fin à tant de tergiversations; ce fut la rencontre de deux jeunes Américains qui venaient d'entrer chez les Rédemptoristes.

Comme Isaac, c'étaient deux convertis, et des plus fervents; mais, contrairement à lui, ils sortaient de l'Église épiscopale. Clarence Walworth, fils d'un chancelier de l'État de New-York, était gradué du collège de l'Union; il avait étudié le droit à Albany, avait exercé la profession d'avocat quelque temps et était devenu

ministre; après trois ans passés au séminaire épiscopalien, il se fit catholique. James Mac Master était Pensylvanien d'origine; son nom est devenu familier au public américain comme éditeur du *Freeman's Journal*. Le zèle militant qui l'a rendu célèbre parmi les catholiques était déjà en germe dans le grand et maigre jeune homme, encore catéchumène, mais comme enivré du vin nouveau de la ferveur catholique.

M. Walworth était converti depuis peu; M. Mac Master fit son abjuration chez les Rédemptoristes, en présence de ses deux jeunes amis. A genoux devant l'autel, lisant pieusement sa profession de foi, son cierge à la main, il mit le feu accidentellement aux cheveux de l'officiant et comme on lui disait en plaisantant : « Monsieur Mac Master, vous commencez bien, vous enflammez un prêtre. — Oh! répondit-il, ce sera bien du malheur si je n'enflamme que lui. » Les deux nouveaux amis d'Isaac demandèrent à entrer au noviciat des Rédemptoristes et y furent admis. Cela entraînait alors un voyage en Europe, car la congrégation ne possédait pas encore de noviciat en Amérique.

Un vendredi, l'un des derniers jours de juillet, Isaac fut informé par le P. Rumpler que le lendemain soir Walworth et Mac Master feraient voile vers la Belgique. « Je me décidai à les accompagner, raconta plus tard le P. Hecker. Le P. Rumpler, sans dire non, était perplexe. Il me fallut d'abord me présenter au provincial, le P. de Held, qui était à Baltimore. J'arrivai à Baltimore à quatre heures du matin, après avoir voyagé toute la nuit. Le P. de Held me regarda, et dit qu'il lui fallait du temps pour réfléchir.

Je lui expliquai que le départ des autres était pour le jour même. Il ordonna au frère Michel de me donner une tasse de café, et à moi, d'entendre sa messe. Je l'entendis, après quoi il m'examina un peu, — me demanda de lire un passage de l'*Imitation*, en latin, ce que je fis. Il me donna enfin son consentement et je sautai dans le train de huit heures et demie. Georges avait fait ma malle, et je m'embarquai le soir même avec les autres. »

Le pittoresque du groupe ne perdit rien à l'adjonction d'Isaac Hecker, dont l'impétueuse envolée à Baltimore, bien inattendue de la part d'un contemplatif, était pourtant d'accord avec une nature aussi énergique. Une personne qui le vit en ce temps-là dit qu'il avait bien l'attitude d'un *transcendantaliste*, sans en excepter les cheveux longs flottant sur le cou.

Le vaisseau était américain, en partance pour Londres; il s'appelait *Argo*. Le voyage fut heureux, vingt-cinq jours seulement de durée, un ciel pur, une mer calme et des vents favorables. Les cabines de nos trois voyageurs étaient de seconde classe, et cela était pour leur plaisir, car ils aimaient déjà la pauvreté. La traversée d'Isaac fut payée par ses frères; eux et leur mère le munirent de toute sorte de douceurs dont naturellement il fit jouir les autres.

Les jeunes pèlerins nageaient dans la joie comme s'ils allaient au-devant d'un riche héritage, ce qui était vrai dans le sens spirituel. C'était leur premier voyage dans le vieux Monde et tout les intéressait. Ils se mirent au mieux avec l'équipage, composé presque exclusivement de matelots Yankees, avec lesquels, à part

leur manque de religion, ils se trouvaient plus d'une affinité. Isaac, plus que ses compagnons, était disposé à chercher des distractions parmi les passagers. Un jour, le P. Walworth conseillait au jeune Hecker d'être un peu plus réservé vis-à-vis de l'équipage, et, comme l'autre lui en demandait la raison : « Vous n'aimeriez pas vous agenouiller par terre et embrasser le pont devant tous ces matelots, dit Walworth. — Pourquoi pas? » lui fut-il répondu. « Faites-le donc. » Et aussitôt Isaac se précipita sur le pont et l'embrassa en toute simplicité.

Bien des sujets intéressants occupaient les loisirs des trois amis. Isaac préférait ceux qui se rattachaient aux questions philosophiques et sociales; ses compagnons s'absorbaient dans le mouvement de propagande par la presse et par ses différents promoteurs. Isaac était arrivé à l'Église par le chemin de la philosophie et de la vie intérieure et les autres par celui de l'histoire et de l'Écriture. Walworth et Mac Master pouvaient donc profiter des vues originales d'Isaac sur les principes, et lui-même avait besoin de se faire initier à leur connaissance plus approfondie de l'intégrité et de l'organisation de l'Église. Tous trois avaient beaucoup à conjecturer sur leur avenir de religieux, car aucun membre de l'ordre ne les accompagnait.

Isaac était fort arriéré pour tout ce qui regardait les formes traditionnelles de piété. Les autres, depuis longtemps familiarisés avec les habitudes catholiques, lui apprirent à réciter le rosaire, ainsi que d'autres pratiques communes qu'il adopta avec ce cœur d'enfant qui le caractérisait.

Le vaisseau, nous l'avons dit, était à destination de Londres; mais nos jeunes impatients se firent débarquer à Portsmouth par une mer démontée. Après avoir été rudement secoués, ils mirent allègrement pied à terre et prirent le train pour Londres; Isaac était au comble de la joie d'approcher du lieu de retraite et de prières, objet de ses désirs.

Mac Master voulut aller voir Newman à Littlemore (1). Il fut reçu avec une grande bonté. Le grand homme le questionna longuement sur la tendance des esprits en Amérique et s'intéressa spécialement à la mort récente d'Arthur Carey, membre influent du mouvement épiscopalien à New-York.

Les compagnons de Mac Master étaient descendus dans une modeste auberge; ils se refusèrent à toute excursion, et n'attendirent pas son retour d'Oxford; lorsque le bateau partit pour Anvers, ils allèrent à Folkstone et y prirent passage. Ils débarquèrent le lendemain matin, et, munis d'une lettre du P. Rumpler pour une dame Marchand, grande amie de la congrégation, ils allèrent droit à l'église la plus proche pour s'enquérir de son adresse. Ils tombèrent sur l'église des Jésuites, et l'un des Pères eut la bonté de les conduire chez la dame en question. Elle se montra enchantée de les recevoir, leur servit un succulent dîner, mais le oui et le non de l'Écriture, ou plutôt *jah, jah, nein, nein*, fut leur unique conversation avec la bonne dame; car c'était en vain que le jeune Walworth savait le fran-

(1) Littlemore, où Newman vécut plusieurs années dans la retraite avant de se convertir, est un petit village tout voisin d'Oxford.

çais et Isaac l'allemand : elle n'entendait que le flamand. Après avoir visité le fameux tableau de Rubens, *la Descente de croix*, ils reprirent leur voyage. Les distances ne sont pas grandes en Belgique; avant la nuit ils furent à Saint-Trond, petite ville située à trente-cinq milles au sud-ouest d'Anvers, et à vingt milles de Liège. Mac Master vint les y rejoindre, et leur noviciat commença. Isaac Hecker avait alors vingt-cinq ans et neuf mois.

## CHAPITRE XVI

### Le frère Hecker

Le noviciat Rédemptoriste à Saint-Trond, aussi bien que la maison des études à Wittem en Hollande, avait été fondé par les disciples immédiats de saint Clément Holzbauer. Ce grand serviteur de Dieu avait introduit la congrégation du Très-Saint Rédempteur en Autriche et dans quelques autres parties de l'Allemagne, bon nombre d'années avant l'époque qui nous occupe. Saint lui-même, et gratifié des merveilleux dons de l'apostolat, il était digne du titre de second fondateur de l'ordre de saint Alphonse de Liguori. Saint Clément était le fils d'un paysan de la Moravie : dans sa jeunesse, il avait été boulanger. Saint Alphonse vivait encore lorsque Clément, en pèlerinage à Rome, fut enrôlé dans le noviciat des Rédemptoristes. Cet événement fut heureux pour l'avenir de toute la communauté, puisque l'apostolat de Clément propagea l'ordre parmi les nations du Nord, en lui communiquant son caractère actuel de discipline allemande, tandis que, dans son pays d'origine, l'ordre ne s'est jamais complètement relevé des désastres qui l'ont affligé du vivant même de son fondateur.



En Allemagne et dans les Pays-Bas, les enfants de saint Alphonse et de saint Clément étaient les prédicateurs les plus remarquables de l'Église. Leur vocation les appelait à donner des missions, exercices spirituels d'une semaine à un mois de durée, aux fidèles de toutes les nations catholiques d'Europe, sans en excepter la France. Un renom justifié les faisait regarder comme les premiers prédicateurs de la pénitence et de l'amour du Rédempteur pour les âmes.

Saint-Trond était leur noviciat dans la province de Belgique, laquelle embrassait la Belgique et la Hollande, ainsi que les couvents nouvellement établis en Angleterre et en Amérique. Le provincial était ce P. de Held que nous avons vu à Baltimore, occupé à l'inspection des maisons américaines. Autrichien de naissance, de noble prestance, d'une haute spiritualité et missionnaire accompli, le P. Hecker l'a beaucoup connu et l'a toujours compté parmi ceux qui le comprenaient et encourageaient ses aspirations.

Le couvent de Saint-Trond était situé dans une rue étroite de cette bizarre petite ville, si étroite qu'on croyait presque, en étendant les bras, en pouvoir toucher les deux murailles. C'était une ancienne et solide construction élevée dans la première partie du quinzième siècle par sainte Colette pour ses pauvres Clarisses, et bien conforme dans son aspect à l'idée du dénûment religieux. Ce n'était pas beau comme architecture, mais curieux et intéressant. Isaac écrit à sa famille que la maison est très spacieuse; un long corridor donne accès à toutes les cellules. Elle avoi-

sine une église ouverte au public et desservie par les Pères; une fenêtre de la chapelle du couvent plonge dans le sanctuaire; un jardin de trois ou quatre acres est attenant à la maison.

Le pays d'alentour est le vrai paysage flamand : plat, fertile, parsemé de fermes et très bien cultivé. La population est entièrement catholique, la ville est ancienne et a eu dans son temps une certaine importance militaire. Nos jeunes novices se promenèrent souvent sur les vieux remparts. Dans le voisinage, on retrouve des ruines d'avant l'ère chrétienne; tout auprès, une des tours rondes, attribuées à César, ainsi que les vestiges d'une ancienne cité qui portait le nom de Léo. De vieilles églises et de curieux monastères arrêtaient l'attention des novices dans leurs longues promenades à travers la campagne.

Tous ces restes de l'antiquité plaisaient d'autant plus à nos Américains qu'au pays natal, les forêts, les rivières et les collines éternelles sont seules à représenter le passé. Outre vingt novices, il y avait à Saint-Trond dix ou douze Pères, desservants de l'église ou employés aux missions, et la plus grande partie étaient Belges et Hollandais, le reste, Allemands. On y parlait habituellement le français, quelquefois le latin. Ce fut une difficulté de plus pour le *frère* Hecker, comme nous l'appellerons désormais, car il ne savait pas assez de latin pour le parler. Il s'y mit résolument; comme le disait un de ses compagnons, il l'apprit en trois temps, et, comme il ne craignait ni de commettre des fautes, ni de faire rire à ses dépens, il fut bientôt capable de le parler facilement. Son français

resta cependant toujours défectueux, et lorsque venait son tour de lire au réfectoire, il fut l'occasion de plus d'un fou rire.

Tous les nouveaux venus revêtirent l'habit des Rédemptoristes environ trois semaines après leur arrivée, en septembre 1843 : « Vous ne pouvez vous figurer ma joie d'être ici, écrit-il à sa mère. Depuis trois jours, mon âme est remplie de bonheur. Je me sens comme transporté dans un monde meilleur, plus beau et plus pur. » Il ajoute qu'il a attendu quinze jours pour écrire, afin de reconnaître la place ; et, après avoir témoigné une grande satisfaction de ce qu'il y découvrirait, il remplit le reste de la lettre d'arguments en faveur du catholicisme et d'exhortations aux siens pour s'y joindre. C'est le thème des dix lettres envoyées du noviciat de Saint-Trond à sa famille, à l'exception d'une seule, écrite à sa mère, et consacrée à la description détaillée de la règle de vie du noviciat.

« La première cloche, lui dit-il, sonne à quatre heures et demie du matin, et la dernière, à neuf heures et demie du soir. Le temps est partagé entre des exercices de dévotion, seul et en commun, comprenant la messe, la méditation, la récitation de l'office, l'étude de la règle, les conférences, les lectures spirituelles, etc... Le silence n'est interrompu qu'une heure après diner et autant après souper. On prend l'air environ une heure chaque jour, et l'on fait une longue promenade une fois par semaine et les jours fériés. Tous les jeudis, et les fêtes les plus importantes de l'année, sont jours de congé ; le silence n'est alors observé qu'une partie de la journée, et toutes les récréa-

tions sont permises. Tous les vendredis sont jours de silence complet et de dévotions particulières. »

La lettre omet la discipline ou flagellation que l'on recevait deux fois la semaine. Elle se termine ainsi : « La durée du noviciat est d'un an, son objet est d'éprouver notre vocation et de former le caractère religieux. Les exercices peuvent vous sembler trop nombreux ; pour nous il en est tout autrement ; leur changement fréquent prévient la monotonie et la diversité leur donne de l'agrément. Le temps passe sans qu'on s'en doute , et nous goûtons la joie d'une conscience pure, d'un cœur sans tache. »

Le maître des novices se trouva fort embarrassé au sujet de ses trois Américains. Le frère Mac Master fut vite compris : caractère franc, impulsif et démonstratif, sa bannière était toujours déployée, et son plan de campagne, connu d'avance. Mais les deux autres demandaient à être étudiés, et le frère Hecker, en particulier, était un cas curieux ; tous deux cependant, joyeux, obéissants, sérieux et pleins de courage. Le maître des novices était importuné de leurs perpétuelles questions : « Pourquoi telle chose est-elle permise ? Pourquoi telle autre est-elle défendue ? » si bien que Walworth en conserva le sobriquet de frère Pourquoi. Quant au frère Hecker, tout en manifestant la même disposition, il portait volontiers la conversation sur des sujets philosophiques, plongeant dans les profondeurs les plus obscures de la métaphysique et de l'éthique, se servant de termes peu familiers à des oreilles strictement orthodoxes, et exhibant une hardiesse d'idées que les catholiques ne concèdent gé-

néralement qu'aux théologiens les plus consommés.

Au demeurant, le Maître des novices se déclarait satisfait; cependant nous le verrons encore tâtonner dans sa direction du P. Hecker. Quand vint le 4 juillet, ayant appris que c'était le grand anniversaire américain, il fit venir les trois étrangers et leur dit : « Comment célébrez-vous votre fête nationale chez vous? — En tirant des pétards, » dirent-ils tous d'une voix. Ceci étant hors de question, ainsi que la grande parade militaire immédiatement suggérée par eux pour remplacer les pétards, les frères Walworth et Hecker s'écrièrent simultanément : « Du pain d'épices! » On leur répondit : « Prenez tout ce qu'il vous faut. Partez pour une grande promenade et passez la journée ensemble. »

Ils s'en allèrent donc errer parmi les ruines des anciens camps romains et là s'adressèrent mutuellement de longs discours en l'honneur du quatre juillet, fête de leur grande et jeune république. Ceux qui ont été novices eux-mêmes ne s'étonneront guère de la franche gaieté et des manifestations plutôt naïves de ces trois virils caractères.

L'esprit d'Isaac n'était gêné en rien par la régularité des exercices du noviciat; il s'en acquittait aisément et bien. Il parut à ses compagnons ce qu'il était réellement, et ce qu'il dit de lui-même dans ses lettres à New-York : un novice joyeux et satisfait. Une fois cependant, une promenade avec Walworth amena les jeunes gens à visiter une maison de Récollets Franciscains de la stricte observance; ses compagnons et lui furent très frappés par cette charmante pauvreté que

le saint homme d'Assise a léguée à ses enfants. Ils se demandèrent l'un à l'autre s'ils ne s'étaient pas trompés. Cette question ne fit que leur traverser l'esprit.

Le P. Othmann, maître des novices, était de l'aveu de tous digne de ses fonctions; il était à lui seul le noviciat tout entier. Ses austérités, et elles n'étaient pas petites, les longues et fréquentes prières, la totale séparation du monde, toutes ces qualités d'une grande âme dont il donnait l'exemple, étaient par lui sagement appliquées à chacun et appropriées aux besoins de tous. Il se connaissait en caractères, et savait varier avec intelligence l'application des pratiques religieuses au tempérament et aux dons spirituels de chacun. Sous sa direction, le danger de formalisme qu'on supposerait facilement résulter d'une sorte de pieuse routine, était écarté; il dirigeait ses instructions principalement sur le chapitre des fautes, de manière à maintenir, dans l'âme des novices, la fraîcheur incessamment renouvelée de l'initiative individuelle. Son modèle, après saint Alphonse, était saint François de Sales. Il suivait constamment sa doctrine et ses méthodes et le citait souvent. Le frère Hecker se montra un fervent disciple du P. Othmann et lui dut beaucoup. Ce dernier regardait la Providence comme la grande distributrice des mortifications. Il n'avait pas d'objections contre les exercices spirituels choisis par chacun, mais il ne les encourageait pas positivement. Il apprenait à ses jeunes gens que les pratiques traditionnelles de dévotion telles qu'elles existent dans la règle du noviciat, sont faites pour mater la nature et rendre les âmes aussi souples à la direction

divine dans la vie intérieure que soumises aux ordres de Dieu dans les événements extérieurs.

Lorsqu'Isaac Hecker se présenta comme novice, il prit son rang parmi ceux qui en étaient encore à épeler l'alphabet de la vie spirituelle, tandis que depuis bien des mois déjà son âme était à un degré rare en commerce intime avec l'Esprit de Dieu. Ceci ne pouvait manquer d'arriver à la connaissance du P. Othmann, et, joint aux autres singularités de son novice, demandait de sa part le traitement le plus habile. « Le P. Othmann, mon maître des novices, disait plus tard le P. Hecker, avait le droit d'être perplexe à mon sujet; aussi m'étudia-t-il de plus près que les autres. » Peu à peu il lui imposa l'épreuve infailible de la vraie spiritualité, celle de l'obéissance et de l'humiliation, d'autant plus efficace dans ce cas qu'elle s'appliquait à une grande indépendance de caractère unie à une extrême sensibilité.

Telle avait été l'austérité de la vie du jeune novice, qu'il fallut s'ingénier pour lui infliger une mortification qui ne fût pas déjà émoussée chez lui par un usage fréquent. En sondant l'intérieur de l'âme, le directeur devait y découvrir les endroits tendres où le glaive pouvait pénétrer jusqu'aux moelles. Il est plus que probable qu'il se méprit sur le P. Hecker, et le soupçonna longtemps d'être sujet aux illusions. Pendant quelques mois du moins il le traita, dans la confession hebdomadaire, avec la dernière rigueur, jetant ainsi son esprit dans une agonie indescriptible. Bien des années après, et peu avant sa mort, le P. Hecker nous dit : « Tandis qu'agenouillé parmi les novices à



la porte de la chambre du P. Othmann, j'attendais mon tour de confession, j'ai souvent supplié Dieu de bien vouloir me faire mourir avant d'entrer, la sévérité du maître des novices ayant fait pour moi de la confession la plus terrible des épreuves. » Cependant la victime était avide de sacrifice, quand le couteau n'était pas actuellement levé sur elle. « Je suppliai le maître des novices, dit-il dans une autre occasion, de m'épier soigneusement et, s'il me voyait m'attacher à quelque chose, de contrarier mon inclination; je ne connaissais pas d'autres moyens de surmonter ma nature. Il me prit au mot. Par exemple, une fois par semaine on nous accordait une longue promenade qui était pour nous une récréation et une nécessité. J'en jouissais plus que personne; aussi, quelquefois, lorsque nous allions nous mettre en route et que je bondissais d'avance du plaisir attendu, le P. Othmann m'arrêtait court, me disant : « Frère Hecker, vous resterez à la maison, et, au lieu de vous promener, je vous prie de laver l'escalier ». Cela me tuait à moitié, tant étaient violents mon désappointement, mon chagrin et mon humiliation. »

Conjointement à ces épreuves extérieures survint une recrudescence de phénomènes intérieurs bien étranges. « Pendant mon noviciat, disait-il en 1885, je fus poursuivi par la grâce d'une manière qui me semblait irrésistible. Une de ces impulsions était de vaincre ma tendance au sommeil. Je couchais sur un banc ou sur le parquet. Au bout de peu de temps je pus réduire mon sommeil à cinq heures et souvent à trois seulement sur vingt-quatre. Le P. Othmann ne me défendit pas de suivre ces mouvements de la grâce dès qu'il fut

convaincu de leur force presque impérative. Cependant je vois maintenant que de telles pratiques étaient, en un sens, mal entendues. Elles ont nécessairement consumé, en partie, la vitalité que je pourrais maintenant, si je l'avais encore, employer plus utilement au service de Dieu. Mais comment aurais-je pu résister? »

La fin de cette période d'humiliations coïncide avec la fin de son noviciat. « Un jour qu'après la communion je faisais ma demi-heure d'action de grâces dans ma chambre, le P. Othmann entra et m'examina sur mon état d'oraison. Or, je venais justement d'en arriver à l'état de prière passive : *je* ne faisais rien. *Un autre* faisait tout dans ma prière. A partir de ce jour, le maître des novices, après m'avoir foulé aux pieds, me mit sur le pinacle. Peut-être ne méritais-je ni l'un ni l'autre. »

Dans une autre occasion il raconte comment ce changement dans la prière s'était opéré : « J'étais à genoux un jour après la communion faisant mon action de grâces, quand tout à coup Dieu m'arrête et m'intime de ne plus prier ainsi : « Cessez, dit-il, votre  
« activité, je n'ai que faire de vos paroles quand je  
« possède votre volonté. C'est moi qui dois agir et non  
« pas vous. Mon action en vous est plus importante  
« que vos remerciements. Je cesse d'agir quand vous  
« commencez et je commence à agir quand vous cessez.  
« Restez sans mouvement, tranquille; écoutez. Lais-  
« sez-moi agir. Abandonnez-vous à moi et je me char-  
« gerai de vous. »

Du moment où le P. Othmann reconnut clairement

en Isaac la direction immédiate de Dieu, il le prit en grande estime et lui témoigna une confiance illimitée.

Ce laborieux noviciat touchait à sa fin :

Le 26 août 1846, Isaac écrit à sa mère :

« Je n'ai plus que huit semaines jusqu'au jour de ma profession. Oh ! je voudrais que dans huit minutes, dans huit secondes, il me fût permis, par la grâce et la faveur de Dieu, de consacrer mon être et mon existence à son service. Un million de mondes entassés les uns par-dessus les autres ne me feraient pas trahir ma vocation. »

Le jour de la fête de sainte Thérèse, les deux novices américains, Walvorth et Hecker, firent profession et devinrent membres de la congrégation du très saint Rédempteur. Le jeune Mac Master avait dû, à son grand regret, renoncer à poursuivre son noviciat. Le matin même de ce jour, le P. Hecker écrit à sa mère : « Chère mère, dans une demi-heure je retournerai à la chapelle pour consacrer à jamais tout mon être à Dieu et à son service. Quelle paix ! Quel bonheur est mon partage ! Vivre uniquement pour son amour, tout aimer pour l'amour de lui, dans son amour et avec son amour ! »

Après la cérémonie, il écrit à son frère John : « Aujourd'hui, par une grâce spéciale de Dieu, j'ai fait les saints vœux de la religion catholique, vœux d'obéissance, de pauvreté, de chasteté, de persévérance finale. Ces vœux me lient à la congrégation et pour toute la durée de ma vie. Que Dieu soit béni ! Ma vocation est une fois pour toutes fermement fixée. Pendant l'année de mon noviciat je n'ai pas eu une tentation contre ma

vocation ni aucun désir de rentrer dans le monde. Comme vous étiez incertain si je reviendrais ou non, je suppose que vous avez laissé mon nom figurer à côté du vôtre dans la raison commerciale ; maintenant que la séparation est définitive, ne vaudrait-il pas mieux dissoudre l'association afin qu'aucune difficulté ne s'élève jamais entre nous ? Je laisse ceci à votre discernement. Quant à moi, mes chers frères John et Georges, par rapport aux affaires de notre commerce, vous pouvez me regarder comme n'y ayant jamais été intéressé et n'y ayant jamais eu aucun titre ni aucun droit. Je suis simplement votre cher frère Isaac qui vous aime de tout son cœur. Soyez sûrs que jamais cette affection ne diminuera. Ma conduite reste ouverte à vos investigations, aux vôtres surtout, cher John, comme étant l'aîné des trois, et je compte que votre sincère affection ne laissera jamais passer, sans la relever, toute action ou toute parole de ma part qui pourrait le moins du monde vous déplaire.

« Mon amour, ma reconnaissance et mes prières à tous et pour tous. Rappelez-moi à tous nos amis.

« Votre frère,

« ISAAC. »

« J'ai oublié de vous dire de donner tous mes effets aux pauvres, si vous ne l'avez déjà fait. »

## CHAPITRE XVII

### Le Scolasticat et l'Ordination

Le lendemain de leur profession, les frères Hecker et Walworth prirent la diligence pour se rendre à la maison des études à Wittem. C'est une petite ville située dans un pays fertile et pittoresque, à trente milles de Saint-Trond et à dix milles environ d'Anvers. Cette partie de la Hollande est entièrement catholique et envoie de nombreux missionnaires dans toutes les parties du globe. La maison d'études est un ancien monastère de Capucins, d'une construction intéressante. Les frères avaient enterré leurs morts sous le sol du rez-de-chaussée, ce qui permit aux étudiants de déterrer de nombreux crânes comme *memento mortis* jusqu'à ce que le recteur le leur défendit. Les scolastiques étaient plus nombreux à Wittem que les novices à Saint-Trond. La plupart étaient Hollandais, quelques-uns Belges et Allemands, mais on parlait officiellement le français et le latin.

Le recteur était probablement le P. Heilig; le maître des novices, le P. Lhoir, qui devint bientôt un des plus chers amis du P. Hecker. Nos deux Américains

rencontrèrent dans leurs nouveaux camarades des hommes de caractère et de bons religieux. Ils admirèrent leur profonde érudition classique et littéraire, résultat de l'application des méthodes du vieux Monde. Eux-mêmes se firent bientôt aimer et respecter de tous, quoique le frère Hecker, pour des raisons que nous allons dire, fût quelquefois un peu tourné en ridicule d'une façon qui lui était très pénible.

Le frère Walworth, dont les études préalables étaient complètes, fut mis d'emblée à la théologie. Tout alla donc le mieux du monde pour lui, mais non pour le P. Hecker, auquel on imposa deux années de philosophie et l'étude plus approfondie du latin. En dépit de ses efforts les plus énergiques, le travail lui devint tout d'un coup impossible, soit à cause des méthodes employés, soit parce que ses facultés avaient été surmenées par des phénomènes spirituels et par l'excès de ses austérités. Aussi, lorsque le frère Walworth fut ordonné prêtre en août 1848, après le temps normal, son compagnon en était encore au point de départ.

Il ne pouvait travailler que par intervalles. Parfois il avait peine à arriver au bout des prières communes, et, dans la conversation ordinaire, sa langue s'embarassait dès les premiers mots d'une phrase de façon à ne pouvoir l'achever.

« Le jour où j'ai senti avoir remporté la plus grande victoire sur moi-même, dit-il dans ses Souvenirs, fut celui où, après des semaines de travail, je parvins à réciter le *Pater* en latin. Finalement, la mémoire me fit tellement défaut pour mes études, que de guerre lasse je portai tous mes livres à la bibliothèque et je dis au

préfet des études que je ne pouvais plus rien acquérir par les livres. Je demeurai dans cet état d'incapacité deux ans en Hollande et un an en Angleterre. Je ne suivis aucune classe pendant ce temps. Je faisais scandale naturellement dans la maison. Quand j'avais un moment de bon, je travaillais, bien que la plupart du temps je n'eusse pas même un livre dans ma chambre. Cependant, lorsque vint pour moi le temps de l'ordination, j'en savais assez et je fus employé tout de suite au ministère. »

Certes, le frère Hecker était profondément humilié de la disgrâce attachée à son étrange inaptitude; mais il supportait joyeusement cette abjection extérieure qui complétait, en quelque sorte, et favorisait en lui l'enseignement de l'Esprit-Saint : elle servait à perfectionner et à purifier son âme de plus en plus.

Dans un récit fait à Rome dix ans plus tard, il disait : « Mon désir était de faire un cours complet d'études, à commencer par la philosophie. Le P. Recteur me l'accorda. Mon intelligence en matière scolastique semblait frappée de stupidité, et c'était avec la dernière difficulté que je pouvais m'appliquer quelques instants; ma mémoire ne retenait rien de ce que je venais d'étudier. A la fin de la première année de Wittem, toute possibilité de continuer mes études avait disparu. Cet état de choses embarrassa mes supérieurs, et lorsqu'ils me demandèrent ce qu'ils pourraient faire de moi, je leur répondis : « Une de ces trois choses : Un frère lai; « m'envoyer dans un ordre contemplatif où les études « scolastiques ne soient pas exigées; ou me permettre, « à mes moments libres, de poursuivre mes études, à



« moi seul et à ma manière. » Au lieu de cela, ils me donnèrent la charge d'infirmier, ce qui fut ma seule occupation régulière pendant l'année suivante. Ma stupidité allait toujours croissant et me réduisit à un état voisin de la folie ; mais pour moi c'était une joie d'être traité d'idiot. Un jour que mes camarades, me regardant comme tel, me jetaient de la terre à la figure, un vieux Père, vénéré pour ses dons spirituels et ses vertus, se retourna subitement vers eux et s'écria avec émotion : « Vous le traitez comme un fou et vous le mé-  
« prisez. Un jour viendra où peut-être vous vous esti-  
« merez heureux de lui baiser les mains. »

« A l'expiration de la seconde année, la situation n'avait pas changé. Mon supérieur m'ordonna, au nom de la sainte obéissance, de mettre par écrit ce que, à mon avis, le Seigneur comptait faire de moi dans l'avenir. Ce secret, je le connaissais, mais c'était pour moi une véritable mortification de le révéler dans les conditions de dépression morale où je me trouvais alors. Il fallait obéir et voici quelle fut ma réponse :

« En jetant les yeux sur ma carrière avant l'époque de ma conversion, il me semble que la divine Providence m'a conduit comme par la main parmi tous les sentiers de l'erreur et m'a mis en contact avec les besoins et les personnes des différentes classes qui composent les États-Unis, afin qu'après m'avoir fait connaître la vérité, elle pût m'employer d'autant mieux à leur indiquer le chemin de l'Église ; par conséquent il me semble que ma vocation serait de travailler à la conversion de mes compatriotes non catholiques. J'avais cru d'abord que ce travail se ferait par le moyen

de la science acquise, il est clair maintenant que Dieu veut que tout se fasse principalement avec l'aide de sa grâce; si on me laissait étudier dans les moments où mon esprit jouit de sa pleine liberté, je ne tarderais pas à acquérir les connaissances nécessaires pour être ordonné. » — Ce plan fut adopté.

Plus tard, et dans d'autres entretiens intimes, le P. Hecker, révéla à plusieurs personnes les influences surnaturelles au moyen desquelles Dieu lui indiqua sa mission. Il dit que sur une intimation distincte et positive du Saint-Esprit, il comprit qu'il était choisi pour entreprendre ostensiblement et diriger l'œuvre de la conversion de son pays. C'était même le désaccord apparent d'une telle conviction avec une invincible inactivité d'esprit, qui faisait d'Isaac une véritable énigme pour lui-même et pour ses supérieurs. Le P. Othmann, en lui faisant ses adieux à Saint-Trond, lui avait recommandé de devenir un *saint fou*, injonction basée sur l'excessive tension de son esprit vers les choses mystiques, et son incapacité notoire dans l'ordre des choses ordinaires. Pendant les deux années de Wittem, si fertiles en événements, le P. Othmann vint en visiteur, et lorsqu'il aperçut le frère Hecker, il l'embrassa en s'écriant : « Oh ! voici l'épouse du Cantique des Cantiques. » Son adieu prophétique à Saint-Trond se trouvait réalisé.

Il fallait une pénétration plus qu'ordinaire pour voir dans le jeune frère autre chose qu'un illuminé. Le besoin pour lui était irrésistible de toujours parler de la conversion de l'Amérique, de s'en instituer en quelque sorte le promoteur; de la proclamer possible,

et de le prouver par les aperçus les plus profonds. Il le faisait avec une conviction intime, avec la conscience de son autorité morale, mais dans des termes aussi étranges que les idées étaient élevées et entraînantes; de plus, un français exécrationnel confirmait trop bien l'impression de ceux qui le regardaient comme un *minus habens*. Tout cela semblait l'indice de la folie; mais le *saint* que cachait ce *fou*, ses supérieurs le découvrirent bientôt :

« Le P. L'Hoir fut mon supérieur dans les années d'études. C'était un saint homme et un bon ami, mais il fut surpris de mon état d'oraison. Il me demanda comment il se faisait que moi, récemment converti, j'avais pu arriver à une méthode de prière que lui-même n'avait pas atteint, quoique toute sa vie il eût vécu dans l'Église et travaillé à sa propre perfection. Je lui dis que la volonté de Dieu choisissait parfois quelques hommes pour une certaine œuvre, et les y préparait d'une manière particulière en les mettant, dès l'enfance, comme il l'avait fait pour moi, sous l'influence de grâces toutes spéciales. L'Hoir commença à envoyer vers moi les âmes en détresse, et Dieu me fit la grâce d'aplanir leurs difficultés spirituelles. On se plaignit alors qu'il subissait mon influence et on lui retira les fonctions de maître des études. On les lui rendit plus tard; il en était parfaitement capable. »

La stupidité apparente d'Isaac ne portait que sur un point, l'étude; elle était d'autant plus étrange, qu'elle contrastait avec la grande facilité de style qui règne dans son journal et la controverse vive, sérieuse et pleine d'autorité dont ses lettres à sa famille sont rem-

plies. En dépit de ces lacunes, la sympathie de ses maîtres lui était acquise et leur confiance dans sa valeur morale les porta à lui faire recevoir les ordres mineurs dès la fin de la première année de Wittem.

En août 1848, le frère Walworth étant ordonné prêtre, il fut décidé que lui, le frère Hecker et deux jeunes prêtres belges iraient en Angleterre où les Rédemptoristes s'étaient tout récemment établis. Comme la soutane n'est pas portée dans les rues de Londres, il fallut adopter un costume qui fût clérical sans être d'une coupe trop compromettante. Le tailleur chargé de cette besogne arriva à un compromis si ridicule entre l'habit et la soutane, que dans leur voyage on s'arrêtait pour les regarder. Ce fut encore une souffrance pour Isaac, car, sans être recherché dans sa mise, il était extrêmement sensible aux convenances extérieures.

La nouvelle fondation des Rédemptoristes était à Clapham, à trois milles au-dessus du Pont de Londres. Au moment de l'arrivée des jeunes Rédemptoristes, le P. Petcherme prêchait pour la Congrégation. C'était un Russe converti, et les nouveaux venus furent étonnés de son éloquence ainsi que de sa facilité à parler anglais. Outre sa propre langue, il possédait l'anglais, l'allemand, l'italien, le français et le grec moderne, et pouvait prêcher dans tous ces idiomes. On arriva à Clapham le 23 septembre 1849. Peu après, le P. Walworth fut envoyé dans le Worcestershire pour faire œuvre de missionnaire et de curé, et il y resta la plus grande partie des deux années que nos Américains passèrent en Angleterre.

De Clapham, le frère Hecker écrit le 27 septembre 1848 :

« Me voici, chère mère, dans une maison nouvellement fondée à Londres; j'y suis venu par ordre de mes supérieurs pour y continuer et y finir mes études. Matériellement, je suis plus près de vous, et, naturellement parlant, je me sens bien plus chez moi ici que sur le continent; mais ceci est de peu d'importance, car un bon religieux doit se trouver bien partout où il accomplit la volonté de Dieu. N'aimeriez-vous pas mieux, chère mère, me savoir en Chine qu'aux États-Unis, si en Chine j'étais plus agréable à notre béni Rédempteur qui quitta la maison de son Père pour nous sauver, nous pauvres pécheurs abandonnés sur la terre? Notre maison est située un peu en dehors de la partie agglomérée et populeuse de la ville; un beau jardin y est attenant, et, même au point de vue mondain, je n'en saurais désirer de plus agréable. Notre-Seigneur n'a-t-il pas promis de donner à ceux qui quitteraient tout pour le suivre le centuple dès ce monde et la vie éternelle dans le monde à venir? Hélas! combien prétendent croire à la Bible, qui n'ont pas foi dans les paroles de Notre-Seigneur! »

Mais les difficultés intimes éprouvées par Hecker à Wittem se présentèrent de nouveau à Clapham; elles furent même aggravées par ce fait que le novice avait affaire à de nouveaux supérieurs : « Je me souviens d'avoir vu Hecker à Clapham travaillant avec un profond découragement sa théologie morale, » nous dit une fois le P. Walworth.

Le P. Frédéric de Held, que nous avons laissé à

Baltimore, était revenu à Clapham, en qualité de Provincial des provinces belges et anglaises. Que lui dit-on au sujet de ce singulier jeune homme, qu'il avait vu à Baltimore trois ans auparavant, par un beau matin d'été, faire irruption chez lui comme un ouragan et n'en sortir qu'avec la permission d'entrer au noviciat? Le cas était embarrassant : que faire de ce candidat isolé à la prêtrise qui n'avait pas fait d'études, et n'en pouvait faire, et cependant montrait un caractère si personnel, si plein de vie, si zélé, également empressé à la chapelle et à la cuisine, discourant sur la philosophie et formant des plans pour la conversion des nations? La question des études religieuses n'était pas la seule difficulté : l'éducation générale du frère Hecker était insuffisante, et son anglais même laissait à désirer ; cependant il demandait silencieusement à être admis dans un ordre prêcheur pour lequel une culture complète est de rigueur. Il ne faut donc pas accuser le P. de Held d'avoir manqué de sympathie ou de discernement. L'or est purifié par le feu, et le feu est un agent actif et pénible :

« Pendant un an, le P. de Held me traita comme Henri Suso dit qu'un chien traite un chiffon ; il me prit entre ses dents et me secoua rudement. A la fin, j'allai le trouver et je le suppliai de régler ma destinée d'une façon ou de l'autre ; de me laisser prendre les ordres, de faire de moi un frère lai, ou de m'enlever l'habit et m'envoyer dans un autre ordre, mais que ce serait m'écorcher vif. Le P. de Buggenoms se fit ma caution. Il avait été mon confesseur à Clapham et était alors absent. Mais il écrivit au P. de Held qu'il se portait

garant de ma conduite si l'on m'ordonnait prêtre. De Held changea alors de manière d'être et devint pour moi un fidèle et constant ami. »

Parmi les notes du P. Hecker nous en trouvons une soigneusement conservée et datée de Clapham, le jour de la fête de saint Raphaël, 24 octobre 1848. Ce manuscrit contient trente-neuf pages d'une fine écriture. C'est le tableau de sa conscience fait sans nul doute pour le P. de Held; il débute ainsi :

« Avant de m'engager dans ce qui va suivre, je ne peux m'empêcher de faire l'aveu de ma faiblesse et de mon incapacité à exprimer, même convenablement, les choses que je crois de mon devoir de faire connaître, afin que je puisse marcher en pleine sécurité et d'un pas plus rapide dans les voies de Dieu. Je ne serais pas surpris si quelqu'un, ne m'ayant pas suffisamment examiné, connaissant les fautes que je commets journellement et mes nombreuses imperfections, se refusait à croire que des grâces aussi singulières puissent être départies à un si chétif individu. Une remarque dans ce sens me fut faite par mon dernier directeur; mais c'est une joie et une consolation pour moi, que ma vie intérieure soit cachée à tous à l'exception de ceux qui me dirigent. Je ne peux expliquer ce qui se passe en moi que par ces paroles de l'Écriture : *Spiritus ubi vult spirat*. L'Esprit souffle où il veut, et *ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia* : là où le péché a abondé surabonde la grâce.

« Vers ce temps, à la fin du noviciat, je ressentis un attrait et une dévotion toute spéciale pour Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement, et un désir presque ir-



résistible de recevoir la communion de son divin amour. Ce désir, au lieu de diminuer, ne fait que croître, de sorte que j'ai toujours faim et soif de Notre-Seigneur dans le sacrement de son corps et de son sang. Si cela était possible, je voudrais ne prendre aucune autre nourriture ; c'est la seule dont je sois affamé. Je la regarde comme la source unique et la substance de toute ma vie intérieure. Le jour où j'en suis privé, j'éprouve une défaillance matérielle et morale comme celui qui meurt d'inanition. La doctrine de la présence réelle de Notre-Seigneur est pour moi une conviction qui résulte plus encore de l'expérience que de la foi. Souvent, quand je fais mon adoration, je suis saisi d'un amour si violent pour le Saint-Sacrement, que je suis obligé de m'enfuir, incapable de supporter les attraites du bien-aimé, de l'unique de mon âme. Depuis quelque temps déjà, où que je sois, de quelque côté que je me tourne, je crois sentir la présence de Notre-Seigneur dans le Sacrement du tabernacle. Je crois vivre dans la même sphère que lui : le temps et l'espace semblent disparus.

« D'autres fois, spécialement pendant la grande retraite qui précède les vœux, j'étais comme enivré d'amour à ne plus savoir ce que je faisais ni ce que je disais.

« Tel était mon état intérieur en entrant au scolasticat à Wittem en octobre 1846. Maintenant l'acte principal, dans tous mes exercices spirituels, tend à la résignation et à la conformité à la volonté de Dieu, à une entière fidélité aux inspirations et invitations du Saint-Esprit et à un abandon complet de moi-même à

la divine Providence. Dieu me semble toujours agir par sa grâce dans mon âme pour y réprimer mon activité. La fin de mon activité propre est sa destruction. Dieu commande un entier et total abandon de l'âme en lui, de sorte qu'il puisse, avec sa grâce, détruire et annihiler tout ce qu'il trouve en nous de contraire à ses desseins et à sa volonté. Dieu semble me demander parfois l'abandon effrayant et héroïque de mon être à son bon plaisir. Lui seul sait plier l'âme à l'exercice de la vertu, et le Saint-Esprit est le seul maître de la vie spirituelle. Non seulement cet Esprit excite en moi et obtient de moi des actes volontaires d'abandon, mais souvent mon âme se trouve dépouillée de tout appui, et exposée en quelque sorte au bord d'un sombre et insondable abîme afin qu'elle arrive à reconnaître que son seul espoir est de se remettre entre les mains de Dieu. Les paroles de Job expriment bien cette épreuve : « Les traits du Tout-Puissant sont sur moi ; « leur fureur épuise mon âme : les terreurs du Seigneur « combattent contre moi. » Quelquefois ces peines me transpercent jusque dans les dernières profondeurs. L'état violent où se trouvent réduites mes facultés par l'action de ce feu subtil et purifiant, les prive pour un temps de leur activité ordinaire, et mon esprit, incapable de recevoir aucun soulagement ni d'échapper à ses souffrances, n'a d'autres ressources que de se résigner à la volonté de Dieu. Bien qu'enveloppé d'un feu invisible mais très réel, souffrant dans chacune de ses fibres des douleurs inénarrables, écrasé comme celui qui serait forcé de fixer le soleil en plein midi, il est content néanmoins, car il a la conviction secrète

que Dieu est la cause de toutes ses souffrances et il voudrait souffrir mille fois plus pour son amour. »

Puis vient la description des mortifications auxquelles cette pression intérieure le contraignait : privation de sommeil, cilice, discipline rigoureuse, abstinence, jeûne, etc.

« Aucune pénitence connue ne me semblait impraticable. Les vils habits qu'on me permettait de porter me comblaient de joie. La pensée de n'avoir pas de quoi couvrir mon corps, d'être méprisé, ridiculisé, en butte aux crachats, tout me ravissait. Mes délices consistaient à manquer de tout ce qui est regardé comme nécessaire... Je supportais tout cela sans aucune répugnance, sans difficulté, sans peine, et même avec joie et plaisir. Cela me semblait insignifiant et j'étais comme si je n'avais pas eu besoin d'un corps pour vivre, autrement dit je me semblais affranchi de mon corps.

« Ce fut vers cette époque que Dieu me fit le don auquel je n'avais cessé d'aspirer, de pouvoir agir et souffrir sans idée de récompense. Je l'appelle un don, parce que, bien que je demandasse depuis si longtemps à Dieu la grâce d'agir et de l'aimer avec désintéressement, je n'y étais jamais parvenu. Je me faisais l'effet d'un esclave et d'un mercenaire dans le service de Dieu et j'en étais mortifié et honteux. Mais quand cette grâce me fut subitement accordée, je ne pus m'empêcher de faire part immédiatement à mon directeur de la grande faveur que j'avais reçue et de la liberté d'esprit qu'elle m'inspirait. Je ne prétends pas qu'en cet état l'âme n'entretienne aucune idée de récompense, car elle l'a tacitement, mais ce n'est pas le

but de ses actions; elle est animée d'un si grand désir de n'agir que pour le bon plaisir et la seule gloire de Dieu, qu'elle en oublie tout le reste...

« Quelquefois je me suis trouvé en intime communion avec certains saints, comme saint François d'Assise, saint Bonaventure, saint Thomas, saint Pierre d'Alcantara, notre saint père Alphonse, etc. Pendant ce temps — et quelquefois pour bien des jours, la vie, les vertus, l'esprit de ces saints occupent exclusivement ma pensée. Je crois sentir leur présence plus intimement et plus réellement que celle des personnes qui m'entourent : je les comprends mieux, et je subis peut-être davantage leur salutaire influence que si j'avais frayé avec eux et vécu de leur temps... Deux fois je me souviens avoir eu la même impression de la présence de notre divin Sauveur. Tant que dure cette impression, je me sens tout autre; ses vertus héroïques, sa grandeur, sa tendresse et son amour, m'inspirent un tel désir de le suivre et de l'imiter, que je perds de vue tout ce qui n'est pas lui. Sa présence excite en moi plus d'amour et plus d'estime pour les vertus chrétiennes que je n'en acquerrais autrement en bien des années.

« Vers le commencement de la seconde année d'étude, mes facultés furent, pendant quelques semaines, tellement retirées et concentrées vers l'intime de mon âme, que j'étais comme privé de toute activité et de tout sentiment extérieur; j'aurais désiré passer ce temps dans la solitude et la retraite, mais cela ne me fut pas permis. »

A travers ces trois années d'épreuves, Isaac avait employé ce qu'il appelait ses intervalles lucides à étudier

à sa manière, Dieu l'aidant, aussi à sa manière, à arriver au but qu'il l'avait empêché d'atteindre autrement. Ces intervalles de lucidité tinrent si peu de place dans sa mémoire, qu'il disait n'avoir pas étudié du tout. Cependant, au bout d'un an passé à Clapham, il fut examiné et trouvé assez préparé, comme il avait promis de l'être. Après avoir reçu le sous-diaconat et le diaconat à Old Hall College des mains de M<sup>sr</sup> Wiseman, il fut ordonné prêtre par le même prélat dans sa chapelle privée, à Londres. Cet événement eut lieu le 23 octobre 1849, le jour de la fête du Très Saint Rédempteur. Le P. Hecker célébra sa première messe le lendemain à Clapham, jour de la fête de saint Raphaël Archange.

Il annonce ainsi son ordination à sa mère.

« Chère mère. — Le Tout-Puissant vous a doublement bénie depuis quelques semaines. Votre plus jeune fils a été ordonné prêtre de la sainte Église catholique de Dieu, et il prie tous les jours pour vous, quand il offre à Dieu le corps et le sang précieux de son Fils bien-aimé Notre-Seigneur. En outre, vous avez acquis par le mariage de votre autre fils Georges une nouvelle fille qui, étant aussi enfant de la sainte Église, doit être bonne, attachée à ses devoirs, pieuse, craignant Dieu et aimant par-dessus toutes choses Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Ne sont-ce pas là de vraies bénédictions? Ne remplissent-elles pas votre âme de joie et de consolation? J'en suis certain. Vos derniers jours, chère mère, seront les plus heureux de votre vie. »

Le reste de la lettre est rempli d'exhortations à en-

trer dans l'Église et d'arguments tirés des Écritures.

Les extraits suivants de nos notes permettent de comprendre quelles étaient, après sa pénible expérience personnelle, les idées du P. Hecker sur la manière dont, peut-être, il faudrait étudier la théologie. Quelqu'un dit au P. Hecker, en 1884, qu'il venait de lire la vie du curé d'Ars. Il lui répondit : « Un vrai saint, celui-là ! doué à un degré rare du caractère surnaturel. Mais il me semble que son biographe ne l'a pas tout à fait compris. Il paraît admettre que le curé d'Ars était naturellement borné, à cause de la grande difficulté qu'il éprouvait à poursuivre ses études pour la prêtrise. Il est probable qu'à ce moment précis l'action surnaturelle du Saint-Esprit s'établissait en lui et le frappait d'incapacité pour ses études. Tout, dans la suite de sa vie, tend à prouver que, sous son apparence rustique, c'était un esprit juste, vif, une intelligence claire et perspicace.

« J'éprouvai le même genre de difficulté moi-même. Pendant mon noviciat et mes études, mon plus grand trouble était la corrélation entre la science infuse et la science acquise ; la part qui devait revenir, dans l'éducation, à la prière et à l'étude, la relation à établir entre le Saint-Esprit et les professeurs.

« Dans le noviciat tout était du côté passif, tout pour les dévotions ininterrompues et pour un ascétisme routinier. Dans le scolasticat trop d'importance était donné au côté actif. On ne laissait rien pour la science intérieure et la prière, en tant que parties nécessaires de la méthode d'étude. Cela me tuait. Je leur dis que si je continuais à étudier ainsi, je deviendrais fou. « Lais-

« sez-moi tranquille, disais-je. Laissez-moi agir à ma  
« guise et je garantis que j'en saurai assez pour être  
« ordonné. » On me dit que j'étais un scandale pour la  
maison. Je suis persuadé que, dans l'étude de la théo-  
logie, on ne laisse pas assez de place à la prière et on  
ne tient pas assez compte de la science infuse. »



## CHAPITRE XVIII

### **Missionnaire Rédemptoriste**

« Je ne sais si je me serais jamais fait prêtre au cas où j'aurais vécu en Europe, car je ne me sentais pas d'attirait pour les fonctions du ministère sacerdotal; mais je savais qu'en Amérique l'Eglise a besoin de tout le secours que peuvent lui donner ses enfants pour travailler au service actif des âmes. » Le P. Hecker parlait ainsi vers la fin de sa vie et en pleine conscience de lui-même. Ces paroles jettent un rayon de lumière sur cette âme, où, jusqu'à la fin, restèrent mêlés, d'une façon étrange, les aspirations mystiques du solitaire, le zèle de l'apôtre et l'audace de l'Américain. Les qualités ecclésiastiques et sacerdotales, il les avait acquises avec l'entière conviction de leur sainteté; mais elles se greffaient, pour ainsi dire, sur les particularités d'un caractère qui laissait toujours apercevoir la soudure. La ferveur avec laquelle il disait la sainte Messe, le respect plein de foi avec lequel il distribuait les secours extérieurs de la religion, étaient de nature à toucher tous les cœurs. Cependant on n'eût pu dire qu'il réalisât le type traditionnel du prêtre, ou, si l'on veut, de l'ecclésiastique. Peu apte à la conduite régulière des affaires

paroissiales, c'étaient les mystères de la conduite des âmes dans les voies de Dieu qui semblaient lui être familiers comme s'il en avait eu le don inné; la parole de Dieu dans la nature, dans la raison, dans la conscience, ses enseignements dans la révélation, il les développait avec une force et une onction rares. « Après mon ordination, dit-il, quelques-uns des devoirs du saint ministère me parurent tout naturels; la confession et la direction des âmes furent pour moi comme une chose pratiquée dès l'enfance et me procurèrent une douce consolation. »

L'année passée en Angleterre après l'ordination fut employée par le P. Hecker aux fonctions paroissiales à Clapham et dans quelques autres endroits desservis par les Rédemptoristes de cette résidence. Il ne prêcha dans aucune circonstance, se réservant pour la confession et la recherche des pécheurs endurcis. Une seule fois, avant de quitter l'Angleterre, il parla à Great Marlow, près de Londres, dans l'église construite par la famille Hornibald. C'était le jour de Pâques 1850; il ne semble pas avoir été encouragé à continuer ce ministère, et nous allons jusqu'à supposer que son discours, s'il profita à ses auditeurs, ne laissa pas de les amuser quelque peu. Isaac avait besoin d'un maître, et il le trouva dans le P. Bernard, le provincial nouvellement élu de la province américaine.

Le P. Bernard était alors dans la force de l'âge, et, bien qu'il comptât déjà vingt années de missions dans la Hollande, son pays natal, dans la Belgique et l'Angleterre, ses travaux ne l'avaient pas usé. C'était, dans le meilleur sens du mot, un prédicateur populaire. Il était

allé pour la première fois en Amérique avec le P. de Held en 1845, mais n'y était resté que le temps de se former un jugement sur le pays. Il y retourna, en janvier 1849, en qualité de supérieur des maisons américaines (1). Les États-Unis formèrent alors une province séparée sous sa direction; il demanda les PP. Walworth et Hecker comme ses auxiliaires, et il les obtint.

Une lettre du P. Hecker annonce son départ pour New-York.

« Que Dieu tout-puissant protège notre voyage et que sa sainte et douce Mère soit notre guide sur la mer orageuse ! Puisse mon arrivée en Amérique servir au bien de tant d'âmes qui errent en peine, loin de l'unique troupeau et de l'unique berger. J'espère, ma chère mère, que personne n'en tirera plus de profit et de consolation que vous. »

Le vaisseau portant le nom d'*Helvetia* quitta le Havre le 27 janvier. Le groupe du P. Bernard se composait des Pères Walworth et Hecker, Landsheer, Kittel, Dold, Griesen et Wirth. Le temps fut défavorable pendant toute la durée du voyage, et la traversée, laborieuse, dangereuse même dans les parages de Terre-Neuve; mais la cabine des Rédemptoristes était convertie en un couvent flottant et rien n'empêchait le P. Hecker de travailler à la conversion du contre-maître, le seul sujet de quelque espérance dans tout le personnel du bâtiment. Ils étaient cent trente passagers, pour la plupart émigrants de contrées protestantes. Un groupe composé de réfugiés garibaldiens et de quelques Fran-

(1) La Vie du Père Bernard a été écrite par le chanoine Claessend.

çais de même nuance politique anima la monotonie de la traversée par des rixes sanglantes.

La longueur et les intempéries du voyage avaient déjà lassé la patience de tous, lorsque le P. Bernard informa le capitaine que ses compagnons et lui allaient commencer une neuvaine à saint Joseph pour obtenir l'arrivée à New-York le jour de sa fête, le 19 mars. « Saint Joseph aura du mal à y arriver, » lui fut-il répondu, et comme le vaisseau, encore loin du rivage, luttait contre un vent de plus en plus défavorable, trois jours seulement avant la fête, le capitaine cria : « Saint Joseph n'en peut venir à bout. Laissez-le tranquille, Père Bernard. » Mais ce dernier persévéra. Dans la nuit, le vent changea. Le vaisseau yankee mit toutes voiles dehors et bondit avec la vitesse de quatorze milles à l'heure ; le jour même de la fête, après avoir évité les dangers d'un épais brouillard, on entra en rade de New-York. Cinquante-cinq jours s'étaient passés sur l'Océan. Une petite barque vint au-devant de l'*Helvetia* ; elle portait Georges et John Hecker et M. Mac Master, les premiers à souhaiter la bienvenue aux jeunes Rédemptoristes à leur retour dans le Nouveau Monde. Ils furent bientôt rendus à leur couvent de la Troisième Rue, et le 6 avril suivant s'ouvrit la première mission dans l'église de Saint-Joseph, Washington Place. Dès son arrivée, le P. Hecker se lia d'amitié avec le P. Hewit, nouveau converti qui s'était attardé quelques années dans l'église épiscopaliennne en sortant du calvinisme. Il était destiné à être plus près du cœur du P. Hecker que nul homme vivant, et à lui succéder comme supérieur de la communauté des Paulistes.

Après cinq ans et plus d'absence, voilà donc le P. Hecker en Amérique, la terre de son apostolat, membre d'une communauté dont la vocation extérieure est la prédication de la pénitence et le rappel des mauvais catholiques à une meilleure vie. Si la vocation du P. Hecker n'avait pas, à l'origine, eu pour objectif de s'absorber dans des travaux de ce genre, il accepta néanmoins ses fonctions avec piété et comme lui ayant été dictées de Dieu. Il connaissait la grandeur des missions et leur efficacité pour ramener à la religion les populations évangélisées, et il ne trouvait pas qu'un pareil résultat fût trop chèrement acheté par les fatigues écrasantes du confessionnal, l'ennui de changer fréquemment de résidence, pas même par les troubles nerveux que lui causaient souvent le surmenage du cerveau et le feu d'une prédication incessante et enflammée. Il ne jugeait pas les privilèges d'une telle vie trop chèrement payés, même par l'ajournement indéfini de l'apostolat comme il l'aurait compris, et il se jeta dans le travail des missions, tel qu'il se présentait à lui, avec la plus grande et la plus sincère ardeur.

Il fallut le former à la parole publique. Ses antécédents étaient pour le mettre en méfiance, et il savait trop bien que ce qui est bon pour une harangue de meeting serait déplacé dans la chaire catholique. Le P. Hecker trouva dans l'habitude et dans l'assistance de son supérieur, ce qu'il fallait pour réussir. Il adopta d'ailleurs un genre particulier. Il fut chargé des courtes instructions sur la doctrine ou la morale qui, dans les exercices d'une mission, alternent avec les grands ser-

mons; il y acquit cette éloquence directe, persuasive et populaire, qui le rendit depuis célèbre comme conférencier.

L'auteur de cette biographie a souvent pris part à des missions dans des paroisses jadis évangélisées par le P. Hecker et ses compagnons : il y a recueilli le témoignage que personne n'égalait le P. Hecker dans les entretiens familiers qui lui revenaient en partage. Il était si franc, si clair, si animé, parfois même si plaisant qu'il entraînait tout le monde, grands et petits, ignorants et savants. La familiarité des termes ne nuisait en rien au charme de sa parole, non plus que les exemples et anecdotes toujours appropriés au sujet et tirés pour la plupart de la vie ordinaire ou de la vie et des écrits des Saints. Il ne cherchait pas à éveiller la terreur ni à être pathétique; son but était de raisonner et d'instruire. Pour distinguer les qualités de la vraie contrition, pour induire un pécheur à faire une bonne confession, pour dépeindre la beauté de la vertu et la dignité du chrétien, il était sans égal; le résultat habituel de ses instructions était, chez ses auditeurs, une intelligence plus nette de ce qu'il fallait faire pour mener une bonne vie, et surtout une véritable affection pour le prêtre qui leur apprenait que le service de Dieu est le plus joyeux comme le plus impérieux des devoirs. Envers les pénitents au confessionnal, il était la bonté et la douceur mêmes; aucune école de perfection, disait-il, ne peut égaler le renoncement personnel qu'il faut pour se bien confesser.

Les missions aidèrent aussi le P. Hecker à connaître la population catholique américaine. Les non catholi-

ques lui étaient déjà connus par les vivants souvenirs de ses jeunes années. Brook Farm et Fruitlands avaient complété ses données sur le monde extérieur; le noviciat et le scolasticat des Rédemptoristes et son séjour en Angleterre ne lui avaient pas donné une connaissance analogue du peuple, du clergé et de la hiérarchie catholique. Pour le spectateur superficiel, le catholicisme est ce que sont les catholiques; or, au point de vue de la moralité, les catholiques d'Amérique étaient alors, et sont encore, une population très mélangée. Pourquoi les fruits sont-ils parfois mauvais tandis que l'arbre est bon? Il y a là de quoi rendre perplexes les controversistes les plus expérimentés. Le P. Hecker avait à s'armer pour aller à la rencontre de cette objection, évidemment grave aux yeux de ceux qui surveillent la marée montante de l'émigration en Amérique. Les missions sont une école incomparable pour arriver à connaître l'âme individuelle et à la manier. Les non catholiques eux-mêmes ne peuvent se refuser à constater, dans le résultat des missions, le pouvoir surnaturel du catholicisme sur la vie des hommes. Pour un peuple pratique comme le peuple américain, il n'existe pas de démonstration plus frappante que le pouvoir de changer les mauvais en bons; or, une mission bien comprise et bien dirigée emporte généralement une victoire si complète sur les vices les plus invétérés, que les préjugés anticatholiques en sont inévitablement ébranlés; et le propre de l'apostolat en Amérique doit être de détruire les préjugés.

Il était aussi dans le plan divin que le P. Hecker fût connu personnellement des évêques et des prêtres



du pays. Le temps allait venir où il se consacrerait à une grande œuvre, et l'approbation épiscopale est la marque nécessaire de la faveur divine sur les œuvres. Avant même que la communauté des Paulistes ne fût organisée, le P. Hecker avait été l'hôte et l'ami des ecclésiastiques les plus éminents des États-Unis et des possessions anglaises; il était déjà estimé dans le monde catholique.

En 1851, les Rédemptoristes voyaient s'étendre devant eux un vaste champ presque entièrement en friche. Quelques retraites avaient bien été données de temps à autre par des Jésuites et d'autres prêtres; mais la mission ouverte à l'église Saint-Joseph à New-York, le dimanche de la Passion 1851, fut la première série régulière d'exercices conduits par un corps de religieux spécialement consacrés à cette œuvre. Le mérite de l'inauguration est dû au P. Bernard, qui s'y employa sans relâche avec ses trois Pères américains. Il traitait avec les pasteurs en sa qualité de supérieur, tout en remplissant plus que sa tâche dans les fatigues du confessionnal. Lorsqu'au bout de deux ans, il fut rappelé en Europe, le P. Alexandre Cvitcovicz prit sa place. D'un zèle ardent malgré son âge avancé, il n'était pas rare de le voir rester assis dans le confessionnal dix jours de suite et quinze ou seize heures par jour. En 1874, vaincu par la fatigue, il dut échanger le rude labeur du missionnaire contre les travaux plus aisés du ministère paroissial.

Le P. Walworth fut alors nommé supérieur, et les missions se multiplièrent dans le même esprit et avec le même succès. A notre jugement, ces premiers mis-

sionnaires n'ont jamais eu leurs pareils dans le service de la grande cause de Dieu parmi les nations de langue anglaise. Les PP. Walworth, Hewit et Deshon ont survécu aux compagnons de leur jeunesse ; puissions-nous longtemps encore conserver parmi nous ces pieux, dignes et nobles vétérans de la divine armée de la paix (1) !

Le P. Hecker, en dehors des missions habituelles, prêcha plusieurs retraites à différentes communautés d'hommes et de femmes pendant les six ou sept ans qui nous occupent. Il y consacrait une partie des étés, qui sont généralement réservés au repos.

Quelques souvenirs sur les premières missions auxquelles il prit part, peuvent nous donner une idée de sa manière d'agir. A Loretto, où les instructions sur le rosaire lui furent confiées, il reçut du peuple le nom de Père Marie. Pendant les premiers jours la mission ne marchait pas ; mais, lorsque le P. Hecker eut parcouru, le village et se fut mêlé à une bande de jeunes gens indifférents ou hostiles, les mauvais génies de l'endroit, lorsqu'il eut enlevé tous les suffrages par quelques exhortations pleines de zèle, la foule se précipita dans l'église et suivit régulièrement la mission.

A Johnston, un ouvrier mourut sur la voie ; tous les hommes de la station, une centaine environ, accompagnèrent le corps à l'église. Le P. Hecker en profita pour les exhorter et leur annoncer une mission spéciale. Le lendemain, il se rendit à cheval, accompagné du

(1) Il peut être utile d'observer que le volume où nous lisons cette remarque (2<sup>e</sup> édition) est daté de 1894.

pasteur, le P. Mullen, depuis évêque d'Erié, aux différentes stations de la ligne, invitant tout le monde à la mission. Le résultat fut inespéré; procession sur procession arrivait, emplissant l'église au point que beaucoup durent rester à l'extérieur et s'asseyaient sur l'herbe autour de l'édifice... Le P. Hecker avisa un notable politicien de l'endroit, qui n'avait pas reçu les sacrements depuis nombre d'années, et lui persuada de prendre le scapulaire, pour l'exemple. Vous pouvez penser si le brave homme fut arrosé d'eau bénite par le bras vigoureux du bon Père.

A Youngstown, la tentative de prêcher sur une estrade réussit et fut adoptée depuis; sur la plateforme était érigée une grande croix noire, drapée de mousseline blanche. L'usage en resta.

L'extrait suivant, tiré du document écrit à Rome et déjà souvent cité, récapitule tout ce que nous venons de dire : il nous montre, en outre, comment le P. Hecker fut amené à prendre la plume et à compléter, comme écrivain, l'œuvre du prédicateur.

« Lorsque mes supérieurs me renvoyèrent aux États-Unis et que le P. Bernard me demanda à quoi il pouvait m'employer, je répondis : « Au soin des malades, des pauvres, des prisonniers. » La stupidité qui engourdissait encore mes facultés intellectuelles, la défaillance de ma volonté et ma sympathie pour les malheureux, me poussaient à choisir cette sphère d'action comme la plus appropriée à ma condition actuelle. Il en jugea autrement et m'employa dans les missions parmi les catholiques. Bien que la conversion de mes compatriotes ne me sortit pas de l'esprit, bien que

les lumières que Dieu me donnait sur l'état futur de la religion dans ce pays restassent aussi claires que jamais, j'en étais réduit à croire que je ne pourrais les communiquer qu'isolément et individuellement aux âmes que la Providence mettrait sur mon chemin, car dans mon for intérieur j'en étais arrivé à une conclusion que je ne voulais pas exprimer : c'est que les Rédemptoristes étaient impropres à l'œuvre future que j'avais entrevue. Cependant je me croyais certain, et j'étais satisfait, de vivre et de mourir Rédemptoriste...

« Puis je fus pris d'aspirations si fortes, si profondes, si étendues, de convertir le peuple américain que, ayant découvert mon état intérieur à un des Pères les plus éclairés de la congrégation, il me dit que ces mouvements venaient de Dieu, que je ne devais pas y résister et que Dieu m'emploierait suivant leur impulsion. Ce furent ses propres paroles. Le désir constant de faire quelque chose pour mes compatriotes protestants me poussa à prendre la plume. Voici comme cela arriva :

« Un jour, seul dans ma cellule, je fus subitement frappé de la grandeur de mes privilèges et de mon bonheur d'être devenu catholique, en regard des tourments et de l'angoisse qui avaient précédé ma conversion. Hélas ! combien de mes anciens amis et de mes connaissances, quelle partie immense du grand peuple américain, se trouvaient dans la triste situation où j'avais été moi-même ! Est-ce que rien ne serait à tenter pour amener mes compatriotes à la connaissance de la vérité ? Peut-être, si je pouvais leur faire connaître la manière qu'avait employée la divine Providence pour

m'attirer à elle, beaucoup se laisseraient attirer de même. Cette pensée et l'espoir d'induire des jeunes gens à entrer dans les ordres me fit composer en quelques mois un livre intitulé *Questions de l'Ame*. Les traits principaux de ce livre fournissent la preuve que les sacrements de l'Église catholique répondent parfaitement à tous les besoins du cœur...

« Restait la tête à convertir. Cette idée fut le point de départ d'un second ouvrage, *les Aspirations de la Nature*, dont le but est de démontrer que les vérités de la foi catholique répondent aux demandes de la raison. Mon dessein dans ces deux ouvrages est d'expliquer la religion catholique de façon à atteindre et attirer l'esprit des non catholiques américains : je voulais me prouver à moi-même que Dieu m'avait réellement donné la bonté et la vocation spéciales de travailler à la conversion de ce peuple. Le premier de ces livres, par la bonté de Dieu, a amené de nombreuses et signalées abjurations, tant en Angleterre qu'aux États-Unis, et en peu de temps l'on en a fait trois éditions. Le second a été publié à Rome.

« A l'occasion d'une conférence publique devant un auditoire en grande partie non catholique, je tirai de mon second livre le sujet de mon discours et la manière de le traiter... Jusque-là mes compagnons témoignaient peu de sympathie pour mes idées; à partir de ce moment, ils proclamèrent d'un commun accord que ma vocation était bien évidemment de travailler à la conversion des protestants, et ils commencèrent à en parler avec conviction et enthousiasme. »

Ceci eut lieu dans l'église Saint-Patrick, à Norfolk, en avril 1856, et le P. Hewit en fait mention dans ces termes : « Le P. Hecker termina la mission par une conférence publique très éloquente sur les objections populaires contre le catholicisme. »

Les *Questions de l'Ame* sont un titre bien choisi, car ce livre entreprend de démontrer comment se peut satisfaire l'insatiable désir qu'a l'homme de s'unir à Dieu. Il affirme le besoin que l'homme a de Dieu pour trouver la lumière et aller au bien. Les arguments sont tirés des instincts, des facultés et des actions de l'homme. Le P. Hecker soutient que l'homme est né pour être plus qu'il ne paraît, preuve évidente de la nécessité d'une religion surhumaine ou surnaturelle. Il y discute le protestantisme, en expose les doctrines les plus répandues, et cite le témoignage de ses partisans les plus compétents pour prouver qu'il est incapable de conduire l'âme à sa véritable destinée. Enfin il développe magistralement les droits de l'Eglise en s'appuyant sur les faits connus et les institutions publiques, et il cite fréquemment les auteurs non catholiques.

En dépit de quelques fautes littéraires, cet ouvrage est un livre puissant; rien n'y altère la clarté et la force des propositions exprimées.

Les *Questions de l'Ame* obtinrent tout de suite le succès qu'elles ont conservé depuis. La raison en est que l'auteur n'accepte rien de convenu, met bravement en évidence les difficultés communes aux sceptiques et aux protestants, et en montre dans le catholicisme des solutions faciles à vérifier tous les jours. Avant l'ap-

parition de ce livre, on peut dire qu'il n'y avait rien de pareil dans la littérature américaine. Un court et très instructif récit de Frédéric Lucas sur sa propre conversion du quakerisme est la seule exception qui nous soit connue; encore n'a-t-il qu'une faible analogie avec le livre d'Hecker, et il y a longtemps qu'on ne l'imprime plus.

Les *Aspirations de la Nature* traitent des difficultés intellectuelles de la même manière que les *Questions de l'Ame* traitent des difficultés morales. L'auteur insiste principalement sur cette double vérité : que la nature intellectuelle de l'homme est infaillible dans les questions de son ressort, mais que ce domaine est trop étroit pour sa propre activité. La validité de la raison humaine, là où elle peut aller, et son inaptitude à aller assez loin pour tous les besoins intellectuels de l'homme, voilà les deux thèses du livre. Elles sont bien et longuement prouvées; et personne ne peut nier qu'elles n'établissent solidement, d'une part, la dignité de la nature humaine; d'autre part, la nécessité de la révélation.

Comme on doit s'y attendre d'un écrivain qui avait le calvinisme en horreur, l'opinion sur la nature humaine est plutôt optimiste, et le ton général de l'ouvrage dénote une joyeuse confiance dans l'honnêteté religieuse des non catholiques. Peut-être est-ce la raison de la critique qu'en fait le docteur Brownson dans sa *Revue*. Il avait fait un accueil flatteur aux *Questions de l'Ame* et donné quelques louanges aux *Aspirations de la Nature*, notamment au chapitre de l'individualité; mais il redoute que le livre ne soit mal com-



pris; il ne saurait voir les choses aussi en beau que l'auteur; il craint qu'il ne prenne pour règle commune les puissances possibles de la nature comme il s'en rencontre rarement dans la vie ordinaire; enfin il a peur que les transcendentalistes n'y trouvent un certain encouragement. Mais le P. Hecker, avant de se rendre en Europe en 1857, avait soumis le manuscrit à l'archevêque Kenrick et avait obtenu son approbation. Les remarques défavorables de Brownson ne refroidirent, du reste, en rien l'amitié que s'étaient vouée ces deux hommes éminents.

Les *Aspirations de la Nature* furent imprimées par George Ripley, alors éditeur littéraire de la *Tribune* de New-York; le P. Hecker venait de partir pour Rome, chargé d'une mission qui devait se terminer d'une manière bien imprévue, et que le moment est venu de raconter.

## CHAPITRE XIX

### Le P. Hecker se sépare des Rédemptoristes

On était alors au printemps de l'année 1857. Les succès des diverses missions que nous venons de raconter, l'extension prise par les œuvres des Rédemptoristes aux États-Unis avaient fait naître dans l'esprit des jeunes Pères Américains un vif désir de recourir aux mesures nécessaires pour les étendre encore davantage. Parmi ces mesures, l'une des plus opportunes leur semblait être de fonder, soit à Newark, dans l'État de New-Jersey, et tout proche de New-York, puisque les deux cités ne sont séparées que par l'Hudson, soit à New-York même, une maison nouvelle où l'anglais seul serait parlé et qui deviendrait comme le centre de leur ordre en Amérique. M<sup>gr</sup> Bayley, évêque de New-Jersey, poussait à cette fondation, et l'archevêque Hughes la réclamait pour son diocèse. Mais les supérieurs des Rédemptoristes, tant ceux des États-Unis que ceux de Rome, — ces derniers étaient, d'ailleurs, obligés de s'en rapporter à ce que les autres leur communiquaient, — ne virent pas sans inquiétude des agissements dont ils ne comprenaient ni le but ni l'inspiration. En général, du reste, l'esprit entre-

prenant de ces Américains les troublait quelque peu.

De là des difficultés qui, hâtons-nous de le dire, ne portèrent atteinte ni à l'estime ni à l'affection des religieux les uns pour les autres, mais qui déterminèrent cependant les Pères d'origine américaine à envoyer l'un des leurs à Rome pour faire constater au Supérieur Général leur entière loyauté et pour lui expliquer la nécessité de la nouvelle fondation.

Leur choix étant tombé sur le P. Hecker, celui-ci s'embarqua le 5 août 1857, et arriva à Rome le 26.

Trois jours après, le 29 août, agenouillé dans la salle du conseil de l'Ordre, il recevait du Père Général ou Recteur Majeur, l'avis qu'il était expulsé de l'ordre du Très Saint Rédempteur, le voyage qu'il avait entrepris de son plein gré et à ses frais étant considéré comme une infraction à ses vœux d'obéissance et de pauvreté. Sur l'appel interjeté par le P. Hecker, les motifs de cette expulsion furent examinés par la Propagande. Le religieux frappé voulut aller plus loin encore. Il obtint, à force de démarches, que sa cause fût soumise au Saint-Père, et celui-ci la communiqua à la congrégation des Évêques et Réguliers. Bien que conforme aux propositions de cette congrégation, la sentence, rendue le 6 mars 1858, fut, on peut le dire, l'œuvre de Pie IX lui-même. Elle était entièrement favorable aux vues et aux demandes du P. Hecker.

Nous avons voulu indiquer tout d'abord en abrégé la marche de ces événements extraordinaires, pour que le lecteur pût en suivre plus facilement les longues péripéties, et comprendre mieux les angoisses

du P. Hecker pendant des négociations qui ne durèrent pas moins de sept mois, durant lesquels tout ce qu'il avait de plus cher sembla mis en question : ses meilleures espérances, et jusqu'à la sincérité de ses vues, de sa vocation, de sa conversion même.

Qu'il soit bien compris qu'à l'origine de ce conflit, aucun des Pères ne désirait la séparation, et n'avait même l'idée qu'elle fût possible. Le cri passionné de Hecker : « Ils m'ont chassé de la maison de mon cœur et de mon amour ! » en est la preuve. Jamais il n'avait eu l'ombre d'une tentation contre ses vœux de Rédemptoriste. Gardons-nous cependant de blâmer la conduite des Supérieurs. L'amour de la discipline et de l'obéissance, qu'ils croyaient sérieusement compromises par la démarche des Pères Américains, inspira seul leur sévérité, et ce différend ne les empêcha pas de rendre hommage à la vertu et à la bonne renommée du P. Hecker et de ses amis. Lorsque le P. Hecker partit pour Rome, son Provincial lui donna un mot de sa main dans lequel, tout en désapprouvant le voyage, il signalait le voyageur comme un bon Rédemptoriste, plein de zèle pour les âmes, et dont les Supérieurs n'avaient jamais eu qu'à se louer. Le sceau officiel de l'ordre fut apposé sur cet écrit. De son côté, dans ses lettres et souvenirs, le P. Hecker ne formule aucune accusation contre ses Supérieurs, et le plus souvent il interprète en bien leur conduite. Lorsque le Général commença, à la stupéfaction du P. Hecker, à lire la sentence d'expulsion, celui-ci fondit en larmes, et ce fut tête baissée qu'il reçut le coup comme une épreuve envoyée de Dieu même. Et quand, après s'être pros-

terné devant le Saint-Sacrement pour y chercher la résignation, il revint s'agenouiller aux pieds du Général pour le supplier de revoir sa cause, celui-ci, tout en maintenant la sentence, affirma que le sentiment de son devoir ne lui permettait pas d'agir autrement; que dans le for de sa conscience, il n'avait pas l'intention de condamner le P. Hecker, mais seulement d'exercer sa juridiction sur sa conduite extérieure. C'est qu'en réalité le différend avait une cause plus profonde : il naissait de la divergence qui existait entre le caractère des Pères Américains et celui des Supérieurs de l'ordre. Rien de plus naturel que des hommes dont l'esprit a été formé dans un monde tout différent aient des vues opposées et qu'ils ne puissent ni juger de même ni agir de concert.

« Il y a place dans l'Église catholique pour des organisations religieuses répondant à toutes les variétés d'esprits, de caractères et de circonstances. Si des collisions et des malentendus se produisent entre ceux qui marchent vers le même but, c'est le résultat de l'infirmité humaine, cela ne fait que montrer l'imperfection et la partialité de l'humaine sagesse et de l'humaine vertu. » Ainsi s'exprime le P. Hewit dans sa Vie du P. Baker, et ce qu'il ajoute des dispositions de ce religieux s'applique également bien à ses compagnons. En cessant d'être Rédemptoristes, ils ne renoncèrent pas à leur intention originelle de mener la vie religieuse; ils conservèrent dans toute sa ferveur l'esprit de communauté, et, comme missionnaires, ils usèrent leur vie dans les travaux de cette vocation particulière. Les deux groupes opposés devin-

rent les instruments d'une Providence qui sait utiliser pour ses desseins secrets les grandes diversités de tempérament qui distinguent les hommes. Elle réserva le P. Hecker et ses compagnons, après un temps de dure épreuve, pour un nouvel apostolat. Ce ne furent pas eux qui le choisirent eux-mêmes. Si le P. Hecker en sentait au fond de lui le désir, il ne songeait nullement à le réaliser par une action séparée; mais la Providence, par l'organe du Saint-Siège, changea ce qui aurait été une séparation violente en une démarche paisible, et la décision de l'autorité suprême fut acceptée des deux parts avec une égale soumission.

Après l'expulsion, le général proposa au P. Hecker de faire du couvent sa demeure jusqu'à ce qu'il fût pourvu d'un autre logement; le P. Hecker, après l'avoir remercié, accepta cette offre pour la nuit; mais il prit, le jour suivant, une chambre dans une rue tranquille, près de la Propagande. Pendant les sept mois de son séjour à Rome, il visita fréquemment le général et ses conseillers, quelquefois pour affaire, la plupart du temps par politesse et par esprit de conciliation.

Il présenta ses lettres de recommandation au cardinal Barnabo, Préfet de la Propagande, qui les examina en compagnie de l'archevêque Bedini, secrétaire de cette congrégation. Comme on peut bien le supposer, l'attitude de ces prélats fut tout d'abord extrêmement réservée. Mais à Rome on écoute toutes les causes : ce religieux expulsé, et, par suite, ce prêtre suspendu, ne pouvait être excepté de la règle générale. Un regard jeté sur les lettres de créance, une courte conversation avec le porteur de ces lettres, un examen plus

attentif de l'homme et de ses demandes, produisirent une impression favorable et décidèrent le cardinal à approfondir cette cause comme elle le méritait. Les lettres les plus importantes étaient de l'archevêque Hughes et de l'évêque Bayley. Le premier parlait ainsi du P. Hecker : « J'ai un grand plaisir à le recommander comme un prêtre laborieux, édifiant, zélé et vraiment apostolique. »

Quelques-unes de ces lettres venaient de laïques distingués de la cité de New-York, tels que M. Mac Master, le docteur Brownson et le docteur Ives. Finalement, le P. Hecker produisit des lettres de chacun des Pères Américains dont l'un, le P. Hewit, était membre du Conseil Provincial : tous se solidarisaient avec le postulant pour partager la responsabilité de son voyage à Rome et le désignaient comme le représentant attitré de leurs projets.

Il n'entre pas dans notre plan de suivre les détails de ce laborieux procès devant les tribunaux romains. Nous ne donnerons que les faits et les extraits de lettres qui mettent en lumière la conduite du P. Hecker pendant cette grande crise. On sera peut-être curieux de savoir quels amis il se fit à Rome. Le plus important de tous était sans contredit le cardinal Préfet de la Propagande : « L'impression que fit sur moi le cardinal Barnabo, » écrit-il dans une de ses premières lettres, « fut tout à fait inattendue ; il était si vif dans sa perception et sa pénétration, si candide et si confiant en me parlant : c'était plus un père qu'un ami. Le cardinal et l'archevêque Bedini me montrèrent une telle sympathie que je sentis, comme je ne l'avais ja-



mais fait jusque-là, la présence de Dieu dans ceux qu'il a choisis pour gouverner son Église. » Il dit encore : « Le cardinal est pour moi plus qu'un ami ; c'est un père, un conseiller, un protecteur. Personne ne jouit à Rome d'une aussi haute considération que lui. Il me reçoit à toutes les heures et a confiance en moi. »

Il est vraisemblable que le cardinal fut attiré vers le P. Hecker par la simplicité et l'ouverture de son caractère, la franchise de ses manières et plus encore par ses vues hardies et originales sur l'avenir de la religion chez les peuples libres. Le cardinal Barnabo était connu pour sa brusquerie et ses coups de boutoir, mais c'était un adversaire généreux et un ami fidèle. Il épousa cordialement la cause du P. Hecker ; les relations officielles engendrèrent bientôt des relations amicales qui durèrent, sans rien perdre de leur chaleur, jusqu'à ce que le vieux prélat fût appelé à la récompense qu'il avait bien gagnée.

Il se fit l'avocat du prêtre américain devant le Pape et devant la congrégation des Évêques et Réguliers, lorsque sa cause fut déférée à ce tribunal. « Quand je l'entendis parler pour ma défense, dit plus tard le P. Hecker, je remerciai Dieu de ne pas l'avoir comme adversaire, car c'était le caractère le plus impérieux que l'on pût voir ; et, lorsqu'il était provoqué, rien ne semblait devoir lui résister. »

Le P. Hecker s'était aussi attaché l'archevêque Bedini, secrétaire de la Propagande. Celui-ci connaissait personnellement l'Amérique et bon nombre de ses prêtres, pour avoir séjourné à New-York au moment

des manifestations les plus violentes du parti des Américains natifs. Son témoignage en cour de Rome sur la cause du jeune religieux n'en avait que plus de valeur. Il devint si démonstratif dans son affection pour le P. Hecker, que le Pape s'en amusait et le raillait parfois sur la chaleur avec laquelle il défendait son ami Yankee.

Le docteur Smith, alors professeur de théologie au collège de la Propagande, M<sup>gr</sup> Kirby, du collège Irlandais, devinrent également pour le P. Hecker de chauds amis et de puissants avocats. Rien ne se faisait pour l'instruction de la cause sans l'avis du docteur Smith.

Un allié inespéré fut M<sup>gr</sup> Connolly, évêque de Saint-Jean, dans le New-Brunswick. Il avait été dévalisé en route entre Cività-Vecchia et Rome. Ce désagrément lui avait donné quelques droits à la bienveillance spéciale du Pape, dont il devint bientôt le favori. Le Saint-Père admirait l'énergie de son caractère et ce zèle pour la religion qui l'a fait tant remarquer, depuis, comme archevêque de Halifax. Le cas du P. Hecker intéressait tout particulièrement ce prélat; il désirait avec passion les progrès du catholicisme aux États-Unis, une partie de son diocèse étant alors enclavée dans l'État du Maine. L'ardeur de son amitié pour le P. Hecker se trahit par cette exclamation : « Je suis prêt à mourir pour vous, et je vais le dire au Pape. » Il offrit au P. Hecker de payer ses dépenses personnelles à Rome.

Le 18 décembre, le P. Hecker écrit aux Pères Américains.

« Un événement tout récent et bien providentiel

pour nous, est l'amitié de l'évêque Connoly de Saint-Jean, New-Brunswick. Par ses efforts persévérants et sa chaude affection pour nous, il a réussi à nous mettre sur un bon pied là où l'opinion ne nous était pas favorable. Je vous ai dit dernièrement qu'il avait parlé au Saint-Père en faveur de notre cause, mais je n'avais pas eu le temps de vous donner la substance de la conversation.

« L'évêque Connoly est un Irlandais pur sang; heureusement pour nous, il est libre de toute attache aux différents partis dans notre pays. Voyant que la Propagande regardait notre cause comme la sienne, qu'elle avait à cœur notre succès et qu'elle était d'avance bien disposée pour nous en tant que missionnaires,... il exerça toute son influence en notre faveur; or cette influence n'est pas à dédaigner; car le Pape lui témoigne une grande amitié, et le comble de toutes sortes d'honneurs. Eh bien, il a eu une véritable prise avec Sa Sainteté à notre sujet, et comme le Saint-Père lui répétait quelque chose qu'on disait de moi, — contre moi bien entendu, — il répliqua : « Saint-Père, je ne  
« serais pas du tout étonné que vous ayez un jour à  
« canoniser l'un de ces Yankees ».

« En un mot, il ne négligea rien pour nous gagner le Saint-Père : ce fut le Pape qui lui suggéra l'idée de nous dispenser de nos vœux et de nous former en une nouvelle compagnie. « Ils ne peuvent pas s'attendre, a-t-il dit, à ce que j'en prenne l'initiative; ce serait le monde renversé. Qu'ils le fassent eux-mêmes, « me présentent leur plan, et, si je le trouve bon, il  
« aura mon approbation... »

« L'évêque a aussi tourné en notre faveur M<sup>gr</sup> Talbot, qui lui a dit : « Le seul moyen maintenant de trancher « la difficulté est de donner aux Pères Américains la liberté de se former en une nouvelle société pour les « missions américaines ». En outre, l'évêque a composé un remarquable document en notre faveur et en faveur de nos missions; il l'a présenté au cardinal Barnabo pour, de là, être remis à la Congrégation des Évêques et Réguliers qui a nos affaires en mains... S'il vous arrive de rencontrer ce bon évêque, vous ne vous montrerez jamais assez reconnaissants de ce qu'il a fait pour nous. Après le cardinal Barnabo et l'archevêque Bedini, nous lui devons plus qu'à personne.

« Vents et marée sont pour nous maintenant, et mon projet est de me tenir tranquille, la main fixée sur le gouvernail, pour veiller à ce que le vaisseau marche droit. »

Au moment de regagner l'Amérique, l'évêque Conolly écrit de Marseille au P. Hecker, le 20 janvier 1858 :

« Le grand intérêt que je porte à tout ce qui vous concerne excusera la curiosité qui me fait désirer de promptes nouvelles de votre sort devant la Congrégation des Évêques et Réguliers. J'aurais voulu rester auprès de vous tout le temps et n'avoir pas autre chose à faire, mais vous avez à votre droite quelqu'un de plus puissant que moi. Fixez vos espérances en lui et vous ne serez pas confondu. Après avoir fait de votre côté tout ce que l'énergie la plus éveillée et la prudence peuvent suggérer, il vous faudra accepter l'issue, quelque pénible qu'elle puisse être, comme l'expres-

sion indubitable de la volonté de Dieu, et vous agirez, j'en suis certain, en conséquence... Il vous faut garder bien en vue le glorieux principe qui vous a amené à Rome, et qui, j'en suis convaincu, est pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien de la religion en Amérique.

« Si vous pouviez établir un corps de religieux avec l'approbation de Rome, ce serait la solution la plus sainte et la plus désirable. Laissez-vous guider pas à pas par ces hommes saints et sages dont vous avez su gagner les sympathies et dans les mains desquels vous pouvez reposer avec confiance; le cardinal Barnabo *in primis*, et après lui Monsignor Bedini et les docteurs Kirby et Smith; avec eux, l'insuccès est impossible. — Vous devez réussir et vous réussirez... Je suis sûr que vous voyez et sentez cela comme moi, car nous pensons merveilleusement de même sur bien des points. Comme je voulais vous apporter quelque consolation dans votre trouble, je vous le dis encore, si une lettre, ou quoi que ce soit de ma part, pouvait vous être utile, je suis toujours là et tout prêt à m'employer à votre service. Avec les meilleurs souhaits pour votre réussite et avec l'espoir de recevoir bientôt de bonnes nouvelles de vous, je suis, mon Révérend Père, tout vôtre en Jésus-Christ.

« † Thomas CONNOLY,

« Évêque de Saint-John (Nouv. Brunsw.). »

Aucun des secours que l'amitié peut donner ne manqua donc au P. Hecker; mais il était lui-même son

meilleur défenseur. Son caractère lui gagnait tous les cœurs, et l'étonnement que l'on éprouvait à voir un tel homme forcé de plaider contre la plus terrible peine que l'on puisse infliger à un religieux était le meilleur argument en sa faveur. Son attitude sereine pendant qu'il luttait comme pour la vie ; ses questions profondes sur des points de sociologie et de philosophie ; son énonciation de certaines thèses politiques qui, de son propre aveu, soutenues par tout autre qu'un Américain, eussent été instantanément désapprouvées ; l'absence de toute obséquiosité, unie à une entière soumission à l'autorité légitime : tout concourait à lui faire des amis, et sa cause en profitait.

L'adhésion unanime des missionnaires Américains fut son plus grand soutien pendant les interminables délais qu'eut à subir l'instruction d'une affaire aussi compliquée et aussi délicate. Il leur écrivait :

« Le contenu de vos lettres est bien ce que j'étais en droit d'espérer de vous : la sympathie, la confiance, l'espoir en Dieu... Nos affaires sont entre ses mains. Que personne ne se décourage et ne craigne rien pour moi. La seule chose dont il soit besoin pour mener à bien les intérêts de Dieu, c'est la grâce, la grâce, la grâce ! Et elle ne s'obtient que par la prière. Si les Pères Américains veulent se contenter de prier, de faire prier, et de ne donner aucune prise à la malveillance, Dieu sera avec nous et nous assistera ; Notre-Dame prendra soin de nous. Jusqu'ici, il n'y a rien à regretter dans nos démarches. Si c'était à refaire, je referais la même chose. Le coup qui m'a frappé, j'ai tâché de le recevoir en toute humilité. Il n'a pas troublé mon

âme et n'a pas ébranlé un instant ma confiance en Dieu. Soyons patients. Dieu est avec nous, et nous dirigera si nous nous fions à lui.' »

Son frère Georges le soutenait de son affection ; sa bourse toujours ouverte défrayait toutes ses dépenses. Le docteur Brownson, les Pères de Held et de Buggenoms lui envoyaient les témoignages de leur plus profonde sympathie. Le P. de Held, alors recteur de la maison de Liège, écrivit au cardinal Barnabo une lettre qui a été conservée et dans laquelle il parle très favorablement du P. Hecker, discute longuement sa cause et demande sa réintégration dans l'Ordre.

Deux faits achevèrent d'attirer l'attention sur le P. Hecker et lui valurent une notoriété utile au succès final. Le premier fut la conversion de Georges Brown, artiste américain de quelque renom, avec lequel il s'était lié au début de son séjour à Rome ; le second, fut un article publié par lui dans la *Civiltà*, grande revue catholique, inspirée par les Pères de la Compagnie de Jésus. C'était alors l'organe officiel de Pie IX, qui lisait d'avance tout ce qui devait y paraître. Cet article intitulé : *La condition actuelle et la destinée future de la foi catholique aux États-Unis* fit sensation. Il fut traduit dans les principales publications catholiques de France, de Belgique et d'Allemagne, et publié par M<sup>r</sup> Mac Master, à New-York, dans le *Freeman's Journal*. A Rome, il avança certainement la cause de l'auteur.

La hardiesse des vues pouvait effaroucher quelques esprits timorés, mais le ton en était vigoureux et plein de vie. Il entreprenait de prouver que la nation la plus libre du monde est le meilleur champ de con-



quête pour la propagande catholique. Nous supposons que l'intention de l'écrivain était simplement d'attirer l'attention sur l'Amérique, mais son article saisit tellement l'opinion à Rome, qu'il contribua certainement à la solution de la difficulté pendante devant les hauts tribunaux. Le cardinal Barnabo pressa le P. Hecker d'écrire davantage sur le même sujet, mais, ou bien il n'en eut pas le temps, ou bien l'attente d'un prochain départ l'en empêcha. Quoi qu'il en soit, cet écrit l'avait mis en évidence ainsi que les Pères Américains; désormais leur cause se confondait avec la grande question des rapports de la religion et de la jeune République du Nouveau Monde. Le P. Hecker devenait ainsi un exemple vivant des aspirations des catholiques américains éclairés, aussi bien qu'un type élevé du zèle missionnaire catholique. Bien peu d'hommes doués de discernement connurent le P. Hecker sans l'admirer et sans être prêts à se laisser convertir par lui à la thèse de toute sa vie : à savoir qu'un homme qui est libre tend par là même à être bon catholique, et qu'une nation libre est le champ le plus fertile en promesses pour le zèle apostolique.

Lorsque le cours des événements eut enlevé l'affaire à la juridiction de l'ordre des Rédemptoristes pour la porter sous la juridiction universelle de l'Église, la solution parut hérissée de difficultés. La réintégration du P. Hecker par une décision judiciaire ne l'aurait mis, ni lui ni ses compagnons, dans les conditions d'harmonie qui étaient essentielles à leur bonheur personnel et à leur succès de missionnaires.

C'est alors qu'il leur fut suggéré de pétitionner pour

une organisation séparée, sous la règle même de Saint-Alphonse, mais directement soumise au Saint-Siège et créant ainsi dans les États-Unis deux corps de Rédemptoristes, comme c'est le cas pour les Franciscains. Il fut aussi insinué que les Rédemptoristes Cisalpins ou Napolitains, qui formaient alors une congrégation indépendante, prendraient volontiers les Pères Américains sous leur obéissance. Une autre combinaison, celle qui se réalisa, consistait à dispenser les Pères de leurs vœux, en vue de leur laisser former eux-mêmes une organisation nouvelle sous la direction des Évêques et du Saint-Siège. Une pétition, priant le Saint-Père de leur donner la règle de Benoît XIV, dans le sens indiqué ci-dessus, fut rédigée et expédiée par les Pères restés en Amérique. La dispense n'y était présentée que comme dernière ressource. Le cas spécial du P. Hecker n'étant pas encore légalement décidé, le cardinal Barnabo lui conseilla de s'abstenir, pour le moment, d'apposer sa signature à ce document. Il va de soi que la dispense des vœux et une vie de communauté entièrement nouvelle eussent mieux répondu à ses vues secrètes; mais aucune aspiration ne l'emportait en lui sur l'amour de ses frères, et il était fermement résolu à ne pas séparer son sort du leur.

De longs délais suivirent; on attendit de nouvelles informations prises auprès des évêques américains sur la réputation des Pères et sur la valeur de leurs travaux comme missionnaires. Ceux qui envoyèrent des témoignages favorables furent les archevêques Hughes de New-York, Kenrick de Baltimore, Purcell de Cincinnati; les évêques Bayley de Newark, Spalding de

Louisville (tous deux plus tard archevêques de Baltimore), Lynch de Charleston, Barry de Savannah, M<sup>gr</sup> de Goesbriant et M<sup>gr</sup> Burlington-Vermont.

Pendant ces longues et anxieuses semaines, le P. Hecker tenait ses frères au courant de la situation par une correspondance des plus actives. Leur confiance en lui était entière et dans une lettre collective envoyée plus tard, en novembre, ils disaient préférer, dans le cas où le P. Hecker ne serait pas réintégré dans l'ordre, s'en séparer eux-mêmes et être placés sous la dépendance immédiate du Saint-Siège ou du Préfet de la Propagande; ils proposaient de s'appeler *Religieux missionnaires de la Propagande* : « Avec la règle de Saint-Alphonse, les privilèges dont nous jouissons actuellement comme missionnaires et la présence de notre cher Père Hecker parmi nous, nous serions heureux et en sûreté... Mais nous attendons la parole du Saint-Siège qui nous indiquera notre voie. »

Le P. Hecker partageait leur manière de voir : « Notre premier effort doit être, disait-il, de réaliser nos espérances par le moyen de la congrégation transalpine (c'est-à-dire l'ordre Rédemptoriste auquel ils appartenaient alors)... Si cela ne réussit pas, nous essaierons d'arriver au même résultat en nous réunissant aux Pères Napolitains, qui seraient corps et âme avec nous et nous accorderaient nos plus chers désirs. Ou bien, en troisième lieu, nous chercherons à obtenir la permission d'agir comme association de missionnaires dans notre pays sous la protection de quelque évêque... C'est une consolation pour moi de voir nos affaires éclaircies et en bon train; nos idées sont

tellement identiques que vous pouvez agir de votre côté et écrire sans m'en référer. Vous pouvez vous imaginer dans quelle situation je me trouvais en attendant la détermination que vous prendriez. Grâce à Dieu et à sa sainte Mère, votre dernière lettre met fin à mes angoisses ! L'œuvre est clairement indiquée ; mais il nous faut beaucoup de soins et de prudence pour éviter des fautes qui nous coûteraient plus tard bien des regrets. »

A propos des relations désagréables auxquelles il s'attendait pour le cas où il serait réintégré dans l'ordre, il ajoute :

« Dans une longue conversation avec moi, le cardinal Barnabo a soulevé la question de savoir si Dieu ne me réservait pas pour une œuvre toute spéciale. Je lui ai dit que je n'y voulais pas penser tant que ma démission pèserait sur ma tête. Il a répondu : « Naturellement, « car si vous êtes un religieux indiscipliné, comme le « pense le Général, Dieu ne saurait se servir de vous. »

La même lettre donne de nombreux détails sur l'échange d'idées qui eut lieu entre le P. Hecker et le cardinal, ce dernier stupéfait de trouver chez son interlocuteur des aspirations absolument conformes à ses propres vues sur l'avenir de l'apostolat en Amérique. « Mais, continue la lettre, vous devez comprendre que je n'accepterai aucune proposition pour moi-même avant d'avoir consulté le Ciel et les hommes, et d'en avoir reçu l'absolue certitude que telle est la volonté de Dieu. Il y a ici des saints et je prends leur avis dans toutes mes démarches. De plus, ce sont des religieux, ils sont donc bons juges en pareille matière... Si Dieu

veut se servir de nous pour de nouveaux desseins et que j'en sois assuré par une autorité compétente, quoi qu'il m'en coûte, avec sa grâce, je ne me déroberai pas.

« J'appelle autorité compétente, l'approbation d'hommes saints et bons, dont l'un, le cardinal, connaît notre pays, est au courant de toutes nos affaires et a les qualités de cœur et d'esprit nécessaires pour prononcer dans une cause aussi importante. Bien que vous m'ayez constitué votre plénipotentiaire, je veux rappeler encore à chacun de vous que ceci est une affaire personnelle, une affaire que nous n'avions pu prévoir, de la dernière importance pour notre salut et notre sanctification, et qui doit dépendre uniquement de Dieu et de notre conscience individuelle.

« Plus je pense à nos difficultés, écrit-il en septembre, plus je suis porté à croire qu'elles sont permises par un Dieu bon dans le secret de ses desseins pour une œuvre nouvelle. Si les sages et les saints le disent et que le Saint-Siège l'approuve, n'est-ce pas une carrière offerte par la divine Providence et ne devons-nous pas y entrer joyeusement? »

Il écrit le 5 octobre : « Vraiment la situation est difficile et je n'ai plus qu'à me jeter dans les bras de la Providence en me laissant guider par elle. J'espère qu'avant même d'avoir reçu ce mot, vous aurez répondu à la proposition contenue dans ma dernière lettre, à savoir : si vous voulez, ou non, former un corps indépendant de missionnaires consacrés aux grands besoins de notre pays. J'y ai pensé et repensé, j'ai prié et reprié, et, en dépit de mes craintes, ceci me semble la direction où

*Dieu nous appelle...* Si nous agissons de concert, le succès n'est pas douteux... » . .

26 octobre. — « Quant à moi je ne vois plus à deux pas devant moi, mais je ne me suis jamais senti plus étroitement serré dans les bras de la Providence... Il me semble qu'un grand changement se prépare... Nous sommes tous jeunes; si nous restons unis et fidèles à Dieu (et qui nous en empêcherait?), un avenir plein d'espoir et de grandeur s'ouvre devant nous. »

12 novembre. — « Mon impression actuelle est que ni la réunion aux frères Cisalpins, ni la séparation comme congrégation de missionnaires Rédemptoristes indépendants aux États-Unis ne sera approuvée en haut lieu... Il me paraît de plus en plus probable que nous aurons à partir d'une tout autre donnée. Peut-être, tout considéré, est-ce le mieux... C'est à un pareil changement, que, dès le commencement, la divine Providence m'a paru nous appeler. Mais j'étais craintif tant que la voie nous restait ouverte pour agir dans la congrégation... Je suis maintenant prêt à franchir le pas avec vous sans hésitation et en toute confiance... J'aurais voulu, tout de suite après ma démission, prendre l'initiative de ce mouvement; mais mon premier devoir était alors de considérer si l'œuvre ne pouvait s'accomplir par la Congrégation du Très Saint Rédempteur; et, en outre, je n'étais pas sûr, comme à présent, que vos vues et les miennes fussent d'accord... Tout indique la volonté de la divine Providence sur nous et me donne confiance... La lettre du P. Hewit, confirmant votre empressement à partager mon sort m'a consolé et fortifié, Dieu sait que nous ne cherchons que son inté-

rêt et sa gloire, et que nous sommes prêts à tout souffrir plutôt que de l'offenser... Nous devrions prendre nos missions actuelles comme base de notre unité et de notre activité, tout en ne nous y restreignant pas entièrement afin d'être libres de nous adapter aux besoins religieux qui peuvent surgir dans notre pays. Si la question se posait pour moi de me borner aux missions exclusivement, je me croirais obligé en conscience de prendre de sages avis pour savoir si Dieu ne m'appelle pas à autre chose... En prenant nos missions et notre genre de vie actuel comme point de départ, le reste sera laissé à la bonne Providence, aux nécessités du pays, à notre bon sens et à notre esprit de foi. J'espère que, si le Saint-Siège nous sépare des anciennes affiliations, ce sera pour former une société qui personnifiera dans son essence tout ce que le peuple américain a de bon dans l'ordre naturel, et qui s'appliquera à pourvoir aux besoins de notre peuple dans l'ordre spirituel. Je vous assure que ces pensées occupent continuellement mon esprit et que jour par jour elles me semblent venir plus directement du Ciel. Je ne peux les repousser sans résister à ce qui me semble être une inspiration divine. Vous savez que ce ne sont pas des opinions adoptées à la légère. Dès le début de ma vie catholique j'ai toujours cru entrevoir quelque œuvre de ce genre, je l'ai indiquée dans les *Questions de l'Ame* et dans les *Aspirations de la Nature* et je ne puis m'empêcher de croire que ma situation actuelle, toute particulière, est destinée providentiellement à amener un tel résultat...

« On pourrait croire que tous ces projets ne sont qu'une ruse du démon pour traverser notre cause et



ruiner notre avenir ; à cela, je répondrai : Le vieux scélérat a mis du temps à en arriver là. Si c'est lui, je le déconcerterai, parce qu'en tout ce qui regarde ma vocation personnelle, je me soumettrai aux conseils de saints personnages et je ne ferai que ce qu'ils me diront de faire. »

Le P. Hecker eut beaucoup à souffrir des « lenteurs légales » qui le retinrent à Rome depuis le commencement de septembre 1857 jusqu'au mois de mars suivant. Il lui fallut aussi subir ce qu'il appelle les insolences de l'antichambre avant d'obtenir l'audience papale qu'il sollicitait depuis bien longtemps. « J'ai attendu une fois trois jours, lisons-nous dans ses Souvenirs, et encore le Monsignor de service me gronda et me reprocha d'être venu tard. Je n'étais pas arrivé tard, j'avais attendu dehors tout ce temps et je le lui dis : « Vous verrez ces collines d'Albano changer de place, ajoutai-je, avant que je renonce à voir le Pape. » Devant mon air résolu, il fléchit et me donna l'audience désirée. »

Elle eut lieu le 22 décembre 1857.

« Je sentais, a-t-il raconté plus tard, que mes tribulations actuelles étaient la grande crise de mon existence. Je me rendais à moi-même le témoignage que je ne ressemblais pas à Martin Luther, puisque, du fond de mon âme, j'étais prêt, absolument prêt, à me soumettre au jugement de l'Église. On m'avait dépeint au Saint-Père comme un révolté et un radical. Quand je le vis seul, après les salutations d'usage, je restai à genoux et je lui dis : « Regardez-moi, Saint-Père.

« Voyez, mes épaules sont larges; flagellez-moi, je le  
« supporterai. Je ne souhaite que justice. Je vous  
« demande de juger ma cause, et je me soumettrai. » A  
ces mots, les yeux du Saint-Père se remplirent de  
larmes et ses manières devinrent très affectueuses. Il  
me fit lever et me dit qu'il était au courant de mon  
affaire; puis il me demanda quel était mon désir. Je  
le suppliai d'avoir la bonté d'examiner les raisons de  
ma venue à Rome, puisque cela regardait la conver-  
sion du peuple américain, œuvre que les plus pieux et  
les plus intelligents parmi les catholiques ont à cœur,  
témoin le Docteur Ives que vous connaissez, ajoutai-  
je. — « Oui, dit-il; sa femme est-elle devenue catholi-  
que? » Je lui répondis affirmativement. — « Mais que  
puis-je faire? dit-il. L'affaire est soumise à l'examen  
de l'archevêque Bizarri, secrétaire de la congrégation  
des Évêques et Réguliers, et rien ne peut se faire qu'il  
n'ait présenté son rapport; alors je donnerai mon  
opinion et formulerai ma décision. — Votre décision,  
Saint-Père, sera pour moi celle de Dieu même, et,  
quelle qu'elle soit, je m'y soumettrai humblement et  
joyeusement. »

« Pendant que je disais ces mots, Sa Sainteté me  
prêtait la plus grande attention et elle parut satis-  
faite.

— « Le peuple américain, continua le Pape, est trop  
absorbé par les choses de ce monde et par la pour-  
suite de la richesse, et cette disposition n'est pas  
favorable à la religion. Ce n'est pas moi qui le dis,  
c'est Notre-Seigneur dans l'Évangile. — Les États-Unis,  
Très Saint-Père, répliquai-je, sont dans leur jeu-

nesse, et, comme un jeune père de famille, occupé avant tout à construire sa maison, il ne peut qu'être très absorbé tant que durera ce travail; mais si le peuple américain fait de l'argent, ce n'est pas pour l'entasser; il n'est pas avare. — Non, non, répondit-il, ils donnent volontiers quand ils sont riches: Les évêques me disent qu'ils aident généreusement à la construction des églises; vous voyez, dit-il, que je connais aussi bien le bon que le mauvais côté des Américains. Mais, aux États-Unis, la liberté a trop ses coudees franches; tous les réfugiés et les révolutionnaires y trouvent accueil. — C'est vrai, Très Saint-Père, mais cela a son bon côté. Beaucoup d'entre eux, voyant qu'aux États-Unis l'Église se suffit et n'est pas liée à ce qu'ils appellent le despotisme, commencent à la regarder comme une institution divine et rentrent dans le bercail. — Oui, dit-il, l'Église est aussi à l'aise dans une république que dans une monarchie ou une aristocratie. Mais, encore, vous avez les abolitionnistes et leurs adversaires qui se prennent aux cheveux continuellement. — Il y a aussi la foi catholique, Saint-Père, qui, une fois connue, agirait sur les partis ennemis comme l'huile sur les flots agités; nos hommes d'État les plus éclairés sont de plus en plus convaincus que le catholicisme est nécessaire au soutien de nos institutions et aiderait notre jeune nation à réaliser ses grandes destinées. Permettez-moi d'ajouter, Très Saint-Père, qu'une entreprise digne de votre glorieux pontificat serait de mettre sur pied les mesures nécessaires pour commencer la conversion de l'Amérique. » A mon départ, il me donna sa bénédiction et

me dit à haute voix, à plusieurs reprises, lorsque je m'agenouillai devant lui : « Bravo, bravo ! »

« Pie IX, disait plus tard le P. Hecker, est un homme d'un esprit large, d'un cœur plus large encore, et qui se laisse diriger par ses impulsions plutôt que par son jugement ; mais ses impulsions sont grandes, nobles, universelles. »

Le 19 février 1858, il écrivait à son frère Georges :

« ... Ma politique jusqu'ici est de n'en pas avoir, mais d'être franc, fidèle et sans peur... Je ne désire rien sur la terre, que de travailler au bien de notre religion et de notre pays ; ceci ne peut m'être enlevé. Quelque tournure que prenne notre affaire, je suis vraiment tout à fait indifférent à la décision finale pourvu qu'on nous laisse liberté d'action. » En septembre, lorsque la blessure saignait encore, il avait écrit : « Je n'ai de ressentiment contre aucun de ceux qui ont agi dans cette circonstance ; au contraire je les embrasserais avec une vive affection. Dieu s'est montré excessivement bon en permettant que je ne sois pas même tenté de rancune. »

En décembre, et avant même l'audience du Saint-Père, il témoignait une grande confiance et disait à ses Frères : « L'assurance répétée de votre union avec moi dans l'avenir me remplit de consolation et de courage. Nous pouvons bien nous appliquer l'adage américain : « Unis, nous restons debout ; divisés, nous tombons. » Je ne me suis jamais trouvé plus soutenu par la grâce de Dieu. Combien de fois me suis-je entendu dire par les connaissances que j'ai faites ici : « Comment donc, « Père Hecker, mais vous êtes l'homme le plus heureux

« de tout Rome ! » Ils ne savent guère le nombre de mes nuits d'insomnie, ni combien profondément j'ai souffert depuis trois mois. Mais le Dieu tout-puissant n'est-il pas bon ? Il me semble n'avoir jamais compris jusqu'à présent ce que c'est que de lui être absolument dévoué.

« Lorsque je pense à la formation religieuse et à beaucoup d'autres avantages que nous possédons, je ne puis pas croire que Dieu ne se servira pas de nous pour quelque sainte entreprise, pourvu que nous lui restions fidèles, unis ensemble comme un seul homme, et prêts à tous les sacrifices. Je demande chaque jour que le Saint-Père reçoive à cet effet une grâce et une inspiration toutes spéciales afin de bénir et d'accueillir cette entreprise.

« Dès le début je me suis refusé tout moment de repos tant qu'il y aurait quelque chose à faire ou à espérer. Cette consolation me restera, quelle que soit la solution de notre affaire, d'avoir fait tout ce que j'ai pu, tout ce qui est juste et honorable, pour mériter le succès. Personne ne saura ce que j'ai eu à souffrir à Rome ; j'ai tout souffert courageusement, et quelquefois gaiement, parce que je sais que c'est la volonté de Dieu. »

19 *Février* 1858. — « L'expérience que j'ai acquise ici vaut son poids d'or. Si Dieu nous destine à quelque œuvre importante, cette expérience nous était indispensable. C'est un noviciat sur une grande échelle. Je ne remercierai jamais assez Dieu de m'avoir amené jusqu'ici sans encourir par ma conduite le blâme ou le déplaisir de qui que ce soit. »

Une semaine plus tard : « Vous devriez m'écrire souvent, car vos paroles de sympathie, d'espérance et d'encouragement me sont infiniment précieuses parmi toutes ces épreuves et ces conflits. Dans toute ma vie de catholique, je n'ai pas encore éprouvé une anxiété pareille à celle que je ressens depuis dix jours. »

6 Mars. — « Loin que mon dévouement à la religion ait diminué depuis les derniers événements, il a, grâce à Dieu, beaucoup augmenté. Mon intelligence s'est ouverte sur bien des points; l'expérience a dissipé bien des ignorances et, par-dessus tout, j'espère que mon cœur et mon esprit ont gagné en pureté. Si Dieu me ramène au milieu de vous, j'espère vous revenir un tout autre homme, un meilleur catholique, plus dévoué au service de Dieu. »

Au P. de Held : « Mes épreuves m'ont appris une chose la plus importante de toutes, — à aimer Dieu davantage. Il semble que je ne savais pas jusqu'ici ce que c'est qu'aimer Dieu. »

Lorsqu'il devint évident que la décision du Saint-Siège entraînerait pour les Pères Américains leur formation en une nouvelle société, le P. Hecker n'interpréta pas encore cette indication de la Providence comme la preuve certaine que les circonstances extérieures lui laissaient le champ libre pour la réalisation du rêve longtemps caressé. Il redoubla ses prières; il fit dire une neuvaine de messes à l'autel de Notre-Dame du Perpétuel Secours à Rome; il dit la messe lui-même dans tous les grands sanctuaires, principalement à la Confession de Saint-Pierre, à l'autel de Saint-Ignace et à celui de Saint-Philippe de Néri; il supplia

tous ses amis, anciens et nouveaux, de joindre leurs prières aux siennes pour que la lumière se fit.

Il consulta de nouveau les hommes les plus éclairés. Ce fut alors qu'il rédigea un document formel, connu dans sa biographie sous le nom d'*Exposé romain*, et que nous avons déjà fréquemment cité. Il le remit entre les mains de trois religieux dont les noms, joints à ceux du cardinal Barnabo et de l'archevêque Bedini, paraissent à la fin du document original. Cette pièce s'ouvre par un abrégé de sa conversion, de son entrée en religion, de sa vie de missionnaire, et contient un compte rendu assez complet de ses difficultés avec le Général de l'Ordre. Il décrit ensuite ses aspirations intérieures et sa vocation à l'apostolat en Amérique, justifiant l'autorité de cette voix intérieure par les témoignages extérieurs des prélats, des prêtres et des laïques, dont les lettres avaient été produites par la Propagande, en faveur de sa cause, devant la Congrégation des Évêques et Réguliers.

« Si Dieu m'appelle à une pareille œuvre, continue-t-il, la Providence, depuis mon arrivée à Rome, m'a singulièrement ouvert la voie pour l'entreprendre. — Mon objet en venant à Rome était de persuader au Général de l'Ordre de soutenir et de favoriser nos travaux de missionnaires aux États-Unis. Mon but était le bien de l'Ordre et les intérêts de la religion, et je le présentais en toute bonne foi. Sous une impression erronée de mes intentions, la congrégation décréta mon expulsion trois jours après mon arrivée. J'en conçus une profonde affliction et, jusqu'à ces tout derniers temps, mon plus grand désir était de rentrer dans la



congrégation. A présent, il me semble que ces choses ont été permises par la divine Providence pour me donner la facilité d'entreprendre la mission qui n'a jamais cessé d'occuper mes pensées.

« Les Américains non catholiques réclament une institution qui ait leur conversion à la foi pour but principal, qui puisse se développer et se modifier d'après les besoins imprévus, qui ouvre ainsi des perspectives attrayantes pour les vocations religieuses des jeunes gens de ce pays.

« Donc, considérant mes relations étendues et de tout temps avec mon propre peuple, politiquement, socialement et religieusement parlant, comme aussi ma connaissance approfondie de ses besoins et même de ses erreurs; la manière dont Dieu m'a dirigé et les grâces qu'il m'a données, confirmées par mes convictions intérieures et par l'expérience acquise depuis ma conversion; enfin la singularité de ma position actuelle, tout revient pour moi à cette question unique qui est soumise à la décision de saints personnages, instruits et éclairés sur la matière : savoir s'il y a, oui ou non, pour moi, suffisante évidence d'un appel direct de Dieu, d'une vocation spéciale pour entreprendre une œuvre nouvelle. »

On lit à la fin du document : *Rome, Épiphanie, 1858* : « J'ai fait traduire le document en italien, et je l'ai remis au cardinal Barnabo, à l'archevêque Bedini, au P. Francis, Passioniste, — mon directeur à Rome, — au P. Gregorio, définiteur Carme, et au P. Druelle, de la congrégation de Sainte-Croix. Tous y ont donné leur approbation. »

Le P. Hecker était absolument résolu à se désister, à rentrer chez les Rédemptoristes ou à se laisser diriger au gré de la Providence, si un seul des hommes ainsi consultés l'avait désapprouvé, ou même n'avait fait qu'exprimer un doute à son sujet.

La conclusion arriva enfin. Elle est annoncée par une lettre du 9 mars 1858.

« Le Pape a parlé, et les Pères Américains, y compris moi-même, sont dispensés de leurs vœux. Le décret n'est pas entre mes mains, mais le cardinal Barnabo me l'a lu hier soir. Le Général n'y est pas mentionné, non plus que sa conduite à mon égard. Les autres Pères sont dispensés en vertu de la pétition qu'ils ont faite (leur demande de former une branche séparée des Rédemptoristes aurait détruit l'unité de la congrégation), et je suis associé à eux dans la dispense. Le cardinal Barnabo est tout à fait content, il dit qu'il me faut immédiatement demander une audience du Pape pour le remercier... Rendons grâces à Dieu de notre succès. »

*Mars 11.* — « On nous laisse entière liberté d'agir à l'avenir suivant l'inspiration de Dieu et de notre intelligence. Soyons reconnaissants envers Dieu, humbles vis-à-vis les uns des autres et vis-à-vis de tous, plus que jamais résolus à faire le bien que Dieu nous demande de faire. Le Pape a sous les yeux tous les documents, le vôtre, le mien et ceux du Général, ainsi que les lettres des Archevêques et Évêques des États-Unis. L'archevêque Bizarri, secrétaire de la Congrégation des Évêques et Réguliers, lui a fait un compte rendu verbal de leur contenu et lui a lu quelques-unes

des lettres. Après quoi, le Pape a tout examiné lui-même et a conclu en nous accordant la dispense. Restait à disposer de ma personne ; je n'avais pas pétitionné pour la dispense parce que le cardinal Barnabo en aurait été blessé... Je ne pouvais agir contre son gré. Quelques jours après qu'il m'eut communiqué sa manière de voir avec une telle chaleur que je ne pouvais m'inscrire contre, il vit le Pape, qui lui fit part de son intention de nous donner dispense et de passer sous silence mon décret d'expulsion. Après cette audience, le cardinal me dit que je pouvais en informer le cardinal Bizarri, ce que je fis par écrit, lui disant que, si le Pape ne tenait pas compte de mon expulsion et s'il était décidé à dispenser les Pères Américains de leurs vœux, les circonstances étaient telles que je serais heureux d'obtenir aussi une dispense. Ce mot de ma main fut montré au Pape et immédiatement il m'associa à vous dans sa décision.

« La teneur du décret montre clairement qu'il est donné en réponse à votre mémoire et les termes en sont calculés de façon à produire la plus favorable impression en notre faveur... L'archevêque Bizarri me dit hier, lorsque j'allai le remercier de son appui, que, dans le décret, le Saint-Siège nous donnait son approbation et qu'il espérait que nous nous en montrerions dignes dans l'avenir. Je répondis que dès le début de notre vie catholique, nous nous étions dévoués corps et âme à l'accroissement de la gloire de Dieu et aux intérêts de son Église, et que c'était notre ferme résolution de continuer ainsi jusqu'à notre dernier soupir. Il fut très content de notre satisfaction, car je parlai,

comme toujours, en votre nom comme au mien. Mais qui croyez-vous que je rencontraï dans son antichambre? Le Général des Rédemptoristes! Lorsqu'il entra, je traversai immédiatement la pièce pour lui tendre la main; il la secoua, et nous nous assîmes l'un auprès de l'autre... Dans le courant de la conversation, il s'informa de ce que nous comptions faire désormais. Ma réponse fut qu'ayant été guidés par la Providence dans le passé, nous comptions sur elle pour nous diriger dans l'avenir... Quant à mon retour, le cardinal ne le croit pas possible avant Pâques, et vraiment je prévois qu'il sera bien ce temps-là avant que je puisse obtenir une audience pour remercier le Pape. S'il y a quelques jours d'intervalle, j'irai à Lorette pour invoquer Notre-Dame, lui demander aide et protection pour nous tous en corps et pour chacun de nous en particulier. En mai, Dieu et vos prières aidant, j'espère bien être au milieu de vous.

« Vous devez comprendre que le décret qui nous met, d'après les canons, sous l'autorité des Évêques, ne fait nullement de nous des prêtres de paroisse. Le Pape ne pouvait pas nous dire de former une autre congrégation, bien que ce soit là ce que lui, le cardinal Barnabo, l'archevêque Bedini et d'autres encore attendent de nous. S'il nous le disait officiellement, le Pape prétend que ce serait mettre la charrue avant les bœufs. »

18 Mars. — « Il est d'usage ici, avant d'accorder aux religieux la dispense de leurs vœux, de leur demander de produire leur admission dans un diocèse. Comme cela n'a pas été exigé de nous, nous sommes libres de

choisir n'importe quel évêque qui veuille nous recevoir. « Choisissez votre évêque, informez-le de vos intentions ; et s'il les approuve, arrangez vos conditions avec lui. » Ce sont les paroles du Cardinal ; il est d'accord avec l'archevêque Bedini, pour nous conseiller New-York... Mon petit voyage à Lorette n'a pu avoir lieu faute de compagnon ; et puis ma santé, je le crains, n'en aurait pas supporté la fatigue. Je vous reviendrai avec quelques cheveux blancs ; je pensais les arracher avant mon retour, mais ce matin, en y regardant de près, j'ai vu qu'il y en avait trop. Ce n'est que l'extérieur ; en dedans tout est bien, — jeune, frais, plein de courage et prêt à combattre le bon combat. »

Voici ses notes sur la seconde audience qu'il obtint de Pie IX :

« Hier, 16 mars, le Pape m'a m'accordé une audience. Lorsque je me présentai devant lui, il répéta mon nom, me donna sa bénédiction et, après que j'eus baisé son anneau, il me fit lever et me dit : « Enfin, votre affaire est terminée. Nous avons beaucoup de causes à décider, et chacune doit avoir son tour. La vôtre a enfin passé devant nous et maintenant vous tenez notre décision ! — Oui, répliquai-je, votre décision me cause toute satisfaction, et je crois qu'il en sera de même pour tous ceux qu'elle concerne. — Je vous ai trouvés, ajouta-t-il, comme Abraham et Lot, et, faisant un geste de la main, j'ai dit à l'un : Va par ici, à l'autre, va par là ! — Pour ma part, dis-je, je regarde la décision comme providentielle. Je ne cherchais en aucune façon à triompher du Général. Je conserve, au contraire, de grands sentiments de charité pour lui et pour tous mes anciens

frères en religion. — Cette remarque émut le Pape, et je continuai : Ce matin à la messe, je pensais à la décision de Votre Sainteté, lorsque, dans l'Évangile, Notre-Seigneur nous rappelle de ne pas décider sur les apparences, mais de rendre un jugement équitable. Tel est celui que vous venez de rendre, et nous espérons que notre conduite future ne vous donnera que joie et consolation. — Comme vous avez pétitionné avec les autres Pères, dit-il, en vous accordant la dispense, je vous regardais comme l'un des membres de la congrégation. — C'est ainsi que je l'ai compris, répondis-je ; en tant que personne privée, je n'aurais pas défendu ma réputation ; mais, comme prêtre, il était de mon devoir de le faire, et de ce côté, Votre Sainteté a fait tout ce que je pouvais désirer. — Vous avez l'intention de rester ensemble en communauté ? — Très assurément, Saint-Père, notre intention est de vivre et de travailler comme nous l'avons fait jusqu'ici. Il y a beaucoup de privilèges spirituels attachés à l'œuvre des missions, des privilèges qui sont nécessaires à leur succès, et que nous voudrions bien posséder. — Bien, bien, dit-il ; organisez, commencez votre œuvre, puis demandez-les, et je vous les octroierai... Les Américains cependant sont bien enfoncés dans les choses matérielles. — C'est vrai, Saint-Père, répliquai-je, mais la foi est là. Nous cinq, missionnaires, sommes Américains, et nous étions comme les autres. Mais vous voyez que la grâce de Dieu nous a tirés de ces choses matérielles et nous a pressés de nous consacrer entièrement à Dieu et à son Église. Nous espérons qu'il en sera de même pour beaucoup de nos compatriotes.

Et, une fois catholiques, nous comptons qu'ils feront de grandes choses pour l'Église de Dieu et pour sa gloire, car ils ont de l'enthousiasme! — Oui, oui, répondit le Pape, ce serait une grande consolation pour moi ».

« Je lui demandai s'il voulait m'accorder une indulgence plénière pour mes frères et mes amis aux États-Unis. — « Bien, dit-il, mais il me faut un rescrit. — J'en ai un sur moi qui fera peut-être l'affaire. » Il le regarda, y fit quelques changements et le signa. Je m'agenouillai à ses pieds et lui demandai une grande bénédiction avant de partir, afin de devenir un grand missionnaire aux États-Unis. Il me la donna cordialement et je me retirai. Ses manières furent des plus affectueuses et, dans le cours de la conversation, il m'appela *Caro mio* et *figlio mio* plusieurs fois. Nous ne pouvions pas désirer laisser une impression plus favorable que celle qui existe ici sur nous et sur notre conduite. Nous avons la sympathie du Pape et de la Propagande. Rome ne nous refusera rien, si nous nous montrons dignes de sa confiance; et elle saluera nos succès avec une véritable joie. Je regarde la solution de nos difficultés comme l'œuvre de la Divine Providence et je prie que ce qui vient de se passer me rende humble, modeste, plus désireux que jamais de me consacrer entièrement aux desseins de Dieu. »

*Le 27 mars*, il écrit à ses Frères : « Ces sept mois de Rome me paraissent un siècle; ils m'ont éprouvé à un tel point que je tourne les yeux vers mon pays comme vers un lieu de refuge et de repos. Quand je pense aux craintes, à l'anxiété et aux travaux que j'ai



subis, je me dis : « C'est assez pour cette fois ». D'un autre côté, si je me rappelle les amitiés chaudes et désintéressées que Dieu nous a suscitées au travers de nos difficultés et l'heureuse issue que sa Providence leur a donnée, mon cœur se fond de gratitude et de joie. L'avenir m'apparaît brillant, plein d'espoir et de promesses. Je me fie à la Providence de Dieu et je compte sur sa grâce. Je prends la Croix pour notre étendard avec un seul mot comme devise : CONQUÉRIR !

« Je viens de recevoir les documents qui vous confèrent la bénédiction papale pour les missions et je vous les enverrai. Une lettre de l'évêque de Burlington, toute en notre faveur, est arrivée ici. Elle conclut en disant que tout ce qu'il nous fallait pour former une Congrégation religieuse était la bénédiction spéciale du Saint-Père. »

*Le 3 avril* : « M<sup>gr</sup> Bedini a demandé au Pape la bénédiction spéciale que M<sup>gr</sup> de Goesbriand suggérait, et il a répondu : Ne l'ai-je pas donnée au P. Hecker et par lui à ses frères quand il était ici ? — Mais, dit M<sup>gr</sup> Bedini, donnez-leur cette bénédiction, maintenant sur la requête de l'évêque. — C'est bien, je la donne. » Ainsi nous avons donc une bénédiction spéciale du Pape en vue de notre formation en corps religieux. Du reste, c'est si bien compris ici, que plusieurs personnes ont demandé quel nom nous allions prendre, etc. Naturellement ma réponse à de telles questions est invariable : « Je ne peux rien dire, l'avenir est entre les mains de Dieu et nous nous proposons de suivre les indications de sa Providence. » Le bon cardinal Barnabo nous est très paternel, et quand j'ai exprimé en votre nom la pro-

fonde affection dont nous payons la sienne et la grande reconnaissance que nous lui devons, il s'est montré très ému et il a répondu qu'il ne méritait pas de tels sentiments; qu'il n'avait fait que nous rendre justice. Depuis que nos affaires sont réglées, je n'ai laissé passer aucune occasion de témoigner notre reconnaissance à tous ceux qui nous ont appuyés. Quant au cardinal Barnabo, à M<sup>sr</sup> Bedini, à M<sup>sr</sup> Connoly et au Docteur Bernard Smith, moine bénédictin, il faut les mettre en tête de la liste de nos bienfaiteurs spirituels et les nommer dans toutes nos prières. Maintenant que nous sommes en corps, je vous conseillerais de commencer tout de suite ces prières. — Pour le Pape en premier, bien entendu.

« Que de choses à vous raconter à mon retour ! Tant de choses que je n'ai pas osé confier au papier et que je ne peux communiquer à personne qu'à vous. Quel désir j'ai de vous voir ! Il me semble que je n'en ai pas d'autres.

« J'ai retenu mon passage par Marseille pour le mardi de Pâques, 6 avril, et j'ai l'intention de m'embarquer sur le *Vanderbilt* qui quitte le Havre, le 28... J'ai pris congé du Général, mardi dernier. Après une courte conversation, nous nous sommes quittés en bons termes, promettant de prier l'un pour l'autre. Que Dieu le protège ! »

Voici le texte du décret de la Congrégation des Évêques et Réguliers :

« Certains prêtres de la congrégation du Très Saint Rédempteur dans les États-Unis de l'Amérique du

Nord ont récemment présenté leur très humble pétition à Notre Saint-Père le pape Pie IX à cette fin, qu'en vue de certaines raisons spéciales il veuille accorder qu'ils puissent se soustraire à l'autorité et à la juridiction du Recteur-Majeur et être gouvernés par un supérieur qui leur soit propre, immédiatement soumis au Siège Apostolique et suivant la règle (Rédemptoriste) approuvée par Benoît XIV de sainte mémoire. Si, cependant, pareille grâce ne leur est pas octroyée, ils demandent très humblement à être dispensés de leurs vœux dans ladite congrégation.

« Après avoir attentivement considéré la chose, il a paru à Sa Sainteté qu'une séparation de ce genre serait préjudiciable à l'unité de la congrégation et ne s'accorderait nullement avec l'institut de Saint-Alphonse, et par conséquent ne devait pas être permise. Cependant, comme il fut représenté à Sa Sainteté que les sollicitateurs n'épargnaient ni peine ni effort dans les travaux des missions, dans la conversion des âmes et la diffusion de la doctrine chrétienne, et que pour cette raison ils sont recommandés par beaucoup d'évêques, il a semblé plus expédient à Sa Sainteté de les retirer de ladite congrégation, afin qu'ils puissent s'appliquer à poursuivre les œuvres du saint ministère sous la direction des évêques locaux. C'est pourquoi Sa Sainteté, par la teneur de ce décret et par son autorité apostolique, dispense de leurs vœux simples et de leurs vœux de permanence dans la congrégation lesdits prêtres, savoir : Clarence Walworth, Augustin Hewit, George Deshon, et Francis Baker, de même que le prêtre Isaac Hecker qui s'est joint à leur pétition pour

la dispense des vœux ; Elle les déclare dispensés et entièrement dégagés et cessant désormais d'appartenir à ladite congrégation. Sa Sainteté a la confiance que sous la direction et sous la juridiction des évêques locaux, d'après la prescription des sacrés canons, les prêtres susdits travailleront, par leurs efforts, leur exemple et leur parole, à la vigne du Seigneur, se donneront avec générosité au salut des âmes et procureront de tout leur pouvoir la sanctification de leur prochain.

« Donné à Rome à l'office de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, le sixième jour de mars 1858.

† G. Cardinal DELLA GENGA,

Archevêque de Philippi, secrétaire.

*Nota.* — On lit, dans l'édition anglaise, à la fin de ce chapitre, ces deux lignes ajoutées par le Supérieur actuel des Paulistes : « Je tiens à ajouter ici que les relations entre Rédemptoristes et Paulistes sont et, j'en ai la confiance, continueront d'être parfaitement amicales. — *Aug.-F. Hewit, C. S. P., supérieur.* »

## CHAPITRE XX

### Commencements de la Communauté des Paulistes

Pendant la longue absence du P. Hecker, les cinq missionnaires américains avaient continué de se livrer à leurs travaux accoutumés. De nombreuses missions avaient été entreprises sur les ordres du Provincial des Rédemptoristes et accomplies dans un esprit d'entière obéissance. Le 28 mars, à l'exception du P. Baker, envoyé à Annapolis, les missionnaires étaient rentrés à la communauté. Ce fut là que le mardi de Pâques 6 avril 1858, ils reçurent la copie officielle de la décision du Pape à leur égard. Ils prirent congé de leurs frères et du couvent où ils avaient passé de si heureuses années, parmi tant d'exemples de vertu et de zèle, et ils s'en allèrent courageusement entreprendre une œuvre qu'on n'avait encore jamais abordée.

L'archevêque Kenrick tenta de s'assurer du P. Baker pour le diocèse de Baltimore; mais celui-ci n'hésita pas un instant à associer son sort à celui de ses compagnons, et, sur la requête du cardinal Barnabo, l'évêque dut résigner ses droits sur lui.

Des obligations préalables liaient encore les Pères à deux missions avant la fin de la saison. En attendant

leur ouverture, ils trouvèrent asile chez M. Georges Hecker, disant la messe dans sa chapelle privée, et suivant leur règle religieuse sous la conduite du P. Walworth, autant, du moins, que les circonstances s'y prêtaient.

Par une curieuse coïncidence, Watertown, la première des deux missions que les Pères séparés avaient encore à faire, se trouvait dans le diocèse dont M<sup>gr</sup> Mac-Closkey était alors évêque. C'était lui qui avait reçu le P. Hecker dans l'Église et avait été son premier guide dans la vie spirituelle. Il fut aussi le premier à accueillir publiquement ses frères à l'entrée de leur nouvelle carrière, et à féliciter le P. Hecker sur l'heureuse solution de sa cause.

Dans la première quinzaine de mai, le P. Hecker arriva à New-York. Des mesures furent prises immédiatement pour l'organisation de la nouvelle communauté. Toutes les questions furent débattues posément, et la longueur de cet examen, qui se prolongea jusqu'en juillet, permit à chacun de comprendre clairement ce que son nouvel état demandait de lui.

Le P. Walworth, ne s'entendant pas parfaitement avec les autres, se rendit dans le diocèse d'Albany où il prit la charge d'une paroisse. Il leur revint en 1858 et resta dans la maison jusqu'en 1863, époque où l'état de sa santé l'obligea, à son grand regret, de se retirer complètement. Les PP. Hewit, Deshon et Baker prirent le P. Hecker comme supérieur, et rédigèrent sous sa direction un projet de règle qui fut soumis à l'archevêque Hughes et approuvé par lui le 7 juillet 1858. C'est de ce document que furent tirées les

grandes lignes de la règle définitive, soumise plus tard au Saint-Siège.

L'approbation du programme par l'archevêque de New-York donna aux Pères le *Status* canonique anticipé par le décret pontifical. Il fut confirmé par une permission officielle du Saint-Siège à l'archevêque de New-York, d'établir l'Institut dans son archidiocèse avec le consentement de ses suffragants.

L'apôtre saint Paul fut choisi comme patron, et le nom de Paulistes donné par le public aux nouveaux religieux. Le costume avait quelque analogie avec celui des étudiants de la Propagande à Rome : tout noir, avec une ceinture et un étroit col de toile blanche.

La lettre suivante du P. Hecker à un ami est comme l'esquisse du but et des règlements de la nouvelle communauté. :

« Notre Saint-Père le Pape, avant mon départ de Rome, nous a accordé sa bénédiction spéciale pour le début de notre organisation nouvelle, nous a promis tous les privilèges dont nous aurions besoin pour nos missions et nous a donné l'espoir de sa sanction en temps opportun pour notre règle future. Le cardinal Barnabo m'a guidé de ses avis sur les moyens de nous organiser, sur les démarches à faire en temps et lieux, et a témoigné le plus grand intérêt à notre entreprise; <sup>gr</sup> Bedini de même. A mon retour, nous avons agi après ces conseils. Nous avons tracé un premier projet de notre nouvelle institution et l'avons soumis à l'Ordinaire du diocèse, démarche préliminaire dans toute entreprise semblable. L'évêque y a donné son entière approbation sans y rien trouver à effacer, à ajouter ou



à améliorer. Nous voilà donc à un certain degré canoniquement institués. Notre but est de mener strictement la vie religieuse en commun, en partant du principe de l'engagement libre, et laissant la question des vœux à l'expérience future, aux conseils, aux indications de la Providence. Les missions, telles que nous les avons toujours données, resteront notre œuvre principale, sans exclure les autres travaux apostoliques que les besoins de l'Église peuvent demander ou développer... Nous commençons de bonne heure, cet automne, notre campagne de prédication; nous n'avons jamais eu devant nous une pareille liste. Ce que je peux dire, je crois, sans nous vanter, c'est que nous ne sommes tous qu'un cœur et qu'une âme, résolus de travailler et de mourir pour Jésus-Christ, pour le bien de la sainte Église et l'avancement de la foi catholique. Nous avons l'encouragement d'un grand nombre d'évêques et aussi, je l'espère, les prières, les sympathies et l'assistance des fidèles. Nous aurons des obstacles à surmonter, nous aurons à vaincre l'opposition de nos amis et ennemis. Mais si nous sommes des hommes de bonne volonté et si nous avons les vertus de notre état, nos épreuves ne feront que nous fortifier et faire de nous de meilleurs chrétiens. Toute œuvre bonne rencontre l'opposition des gens de bien : nous y sommes faits. »

Après la mission de Sainte-Brigitte, la petite communauté se trouva sans asile jusqu'au printemps de l'année 1859. Pendant une partie de cette période, M. Georges Hecker, ayant emmené sa famille à la campagne, laissa aux Pères la jouissance de sa maison

et fournit à tous leurs besoins avec une générosité sans bornes. — Le reste du temps, les Pères durent accepter l'hospitalité de leurs amis, prêtres ou laïques, et même prendre un logement temporaire dans un hôtel respectable de la Treizième Rue, à une distance commode des églises et chapelles où ils disaient généralement leur messe. Au printemps de 1858, des arrangements furent pris avec l'archevêque Hughes pour établir une maison et une paroisse dans New-York. L'emplacement actuel du couvent et de l'église Saint Paul, alors au milieu d'un désert suburbain, fut choisi. Une collecte faite à la hâte parmi les amis intimes et un don considérable de M. Georges Hecker fournirent assez d'argent pour passer le contrat de vente. Les efforts énergiques des Pères et des appels dans toutes les directions, surtout dans les paroisses évangélisées, permirent de réunir les fonds suffisants pour déblayer le terrain et creuser les fondations d'un bâtiment qui devait comprendre une église et un couvent. Dès l'été de 1858, des circulaires demandant des secours avaient été envoyées au clergé des États-Unis; une somme considérable fut assurée par ce moyen. La première réponse, accompagnée d'un don généreux, vint du Père Early, Président du collège de Georgetown. L'année suivante, les Pères louèrent une maison de bois dans la Seizième Rue, y arrangèrent une petite chapelle et y vécurent en communauté jusqu'à l'achèvement de la nouvelle maison.

La première pierre fut posée par l'archevêque Hughes le dimanche de la Trinité, 19 juin 1859, en présence d'un immense concours de peuple. Pendant l'été et

l'automne on fit l'impossible pour maintenir les ouvriers à leurs travaux. La tâche n'était pas aisée. Les temps étaient durs, le pays souffrait de la crise financière de 1857, encore aggravée par le sombre aspect de la politique. La maison fut cependant terminée et bénite par le P. Hecker le 24 novembre, fête de saint Jean de la Croix, un de ses patrons favoris; le 27 de même mois, premier dimanche de l'Avent, la chapelle fut consacrée et la grand'messe y fut célébrée. Le P. Hecker avait alors près de quarante ans.

Quelques semaines plus tard, une première recrue joignit le petit groupe dans la personne du P. Robert Beverley Tillotson, un converti, qui, bien qu'Américain, avait été membre de l'Oratoire du docteur Newman. C'était un charmant prédicateur et un noble caractère, très aimé de tous les Pères et spécialement du Supérieur. Il mourut, amèrement regretté, en 1868, après neuf années de services inappréciables rendus à la Communauté. Son arrivée permit à trois Pères de partir en mission; les deux autres restèrent pour desservir la paroisse. L'acquisition du P. Alfred Young et le retour du P. Walworth soulagèrent les Pères, bien que l'accroissement rapide de la paroisse et la sphère d'action de plus en plus étendue donnassent de la besogne à tous.

La nouvelle Communauté des Paulistes fut accueillie avec joie par le clergé et par le peuple. Des missions furent données de tous les côtés sans pouvoir néanmoins satisfaire à toutes les demandes. Plusieurs prélats, entre autres ceux de Baltimore et de Cincinnati, offrirent au P. Hecker d'établir la Communauté dans

leurs diocèses. L'évêque Bayley, de Newark, fit la même demande avec insistance. Il faut connaître l'esprit essentiellement conservateur du clergé et de la hiérarchie catholiques pour apprécier la réputation sans tache dont devaient jouir les Pères, pour qu'au lendemain de leur lutte opiniâtre sur le terrain brûlant de l'autorité et de l'obéissance, ils rencontrassent un accueil aussi empressé. Quant aux laïques catholiques, l'extrait suivant d'une lettre du poète George H. Miles, dont la mort fut si regrettée quelques années plus tard, montrera en quelle estime ils tenaient la nouvelle Communauté.

« *Baltimore*, 13 août 1858. — Mon très cher Père Hecker, depuis que je vous ai quitté, vous êtes resté pour moi un de ces grands et bons souvenirs que l'on garde au fond du cœur. Je vous aime plus que vous ne sauriez le croire, car je sens que, dans toute extrémité de chagrin ou de tentation, c'est à vous, comme homme et comme prêtre, que j'aurais recours si la liberté m'en était donnée. Vous n'avez pas tort de me considérer comme un ami, du moins si beaucoup d'amitié peut compenser l'impuissance de la prouver. *Providentiellement*, je le vois maintenant, vous autres Pères Américains, avez toujours eu une force individuelle qui vous distinguait complètement de vos confrères. Pour moi, et pour la multitude, vous n'avez jamais été des Rédemptoristes, jamais des Liguoriens, mais simplement Hecker, Walworth, Hewit, Deshon, Baker. Je ne veux pas manquer à la Société qui par son action et son éducation a doté cette nation d'un nouveau corps de prédicateurs, mais je maintiens que

vous étiez complètement à part de cette Société, et complètement individuels... »

Les trois années qui suivirent le retour du P. Hecker furent des années d'excessive activité.

« Je travaille de toutes mes forces, écrit-il à un ami, à réunir des souscriptions pour notre couvent et notre église provisoire. J'ai bien travaillé dans ma vie, mais ceci est le plus dur. Cependant cela marche. J'ai eu dernièrement un don de 200 livres d'un protestant. Hier une seconde souscription de 50 livres. *Sursum corda et en avant*, tel est mon cri de guerre. » Il était vraiment plein de courage et de confiance en l'avenir; toutes ses lettres respirent la joie.

Dès le début de sa grande entreprise, il écrivait à son frère Georges :

« Je reviens de Rome avec mon enthousiasme intact, et ma volonté de travailler à la conversion de notre peuple est plus intense que jamais. Je sens que les lumières et l'expérience que j'ai acquises me seront très utiles dans la situation délicate où nous allons nous trouver. »

Dans le fait, son séjour à Rome l'avait préparé aux nouvelles responsabilités qui lui incombaient. La souffrance avait purifié ses intentions; les humiliations et les angoisses l'avaient rejeté vers un complet abandon à la divine Providence. Il avait étudié l'autorité à son degré le plus élevé, avec l'intensité d'impression qu'un homme dont l'existence même est en litige est susceptible d'éprouver devant le talent de ses avocats et la dignité de ses juges. En sa personne, la liberté nouvelle avait été rudement assignée devant le tribunal le

plus auguste d'ici-bas, éprouvée par le feu, et renvoyée de la cause avec l'entière approbation du Saint-Siège.

Sans doute le principal effort de l'autorité devrait être de s'attacher les esprits libres et ouverts; mais, d'autre part, le respect de l'ordre extérieur établi par Dieu est plus nécessaire qu'en tout autre chez celui qui est appelé à servir les aspirations et à grandir le rôle de la liberté humaine. Il était donc convenable que le P. Hecker apprit à connaître les prérogatives de l'Église visible de la bouche du Pontife qui n'a pas de supérieur parmi les hommes, et qu'en même temps Rome envoyât à notre République, dans la personne du P. Hecker, la preuve décisive et vivante que l'Église mérite la cordiale soumission de nos concitoyens.

Combien le côté providentiel apparaît dans toute cette affaire! Lorsque le P. Hecker fut expulsé des Rédemptoristes, on aurait pu le croire un homme fini, et sa cause semblait perdue avec lui. Les choses tournèrent tout autrement. La disgrâce de son expulsion, la soudaine horreur d'être ainsi chassé, calamité qui semblait le présenter aux catholiques comme un prêtre indigne, ne servirent qu'à le signaler à l'attention de l'autorité suprême de l'Église. Et quand Dieu eut accompli son œuvre, son serviteur était purifié au dedans, fortifié au dehors. Dans son âme et conscience il croyait plus fermement que jamais à sa mission, et, lorsque commença son apostolat, il portait à son bras le bouclier de Rome contre lequel les traits de l'ennemi, s'il en surgissait, devaient s'émousser, pour retomber inoffensifs.

Justement parce que la communauté Pauliste se recommandait devant les contemporains par l'indépendance individuelle de ses membres, il importait qu'elle fût lancée dans le monde de la barque même de Pierre, et qu'elle fût munie de toutes les approbations de l'autorité ecclésiastique. Il le fallait d'autant plus que, quelques années après, les révolutionnaires européens devaient être flagellés par ce Syllabus dont chaque terme semble choisi pour torturer l'âme des faux avocats de la liberté.

Le document pontifical a créé toute une littérature de commentaires et d'explications, les uns ajoutant nœud sur nœud au fouet vengeur, d'autres cherchant à mitiger la sévérité du texte ou à pallier les erreurs qu'il condamne avec une si impitoyable rigueur; mais pour nous, la meilleure interprétation du Syllabus est la communauté des Paulistes. C'est un corps d'hommes libres, dont l'origine est due à cette double action : l'impulsion du Saint-Esprit dans l'âme d'un homme qui aimait la liberté civile et politique du plus puissant amour, — et la décision de la plus haute cour de la Catholicité venant le déclarer digne de sa confiance comme apôtre de la foi chrétienne. Si le Syllabus montre ce que pense l'Église de ceux qui, sous couleur de liberté, conspirent contre la religion et l'ordre public, l'approbation de la communauté Pauliste montre l'attitude de l'Église vis-à-vis de ceux qui sont dignes d'être libres.

Rome ne prit pas une pareille décision sans en avoir pesé toutes les conséquences, ni sans avoir pleinement accepté la signification publique de cet acte. Les



adversaires du P. Hecker cherchèrent à lui infliger tous les stigmates du radicalisme ; ils parlèrent de révolte, et ceux mêmes qui admettaient qu'il fût un bon prêtre, le disaient dévoyé. Pendant sept longs mois, ils ne cessèrent de faire parvenir, à des oreilles qui confondent volontiers la rébellion avec la liberté, toutes les accusations auxquelles les actions et les paroles du P. Hecker pouvaient prêter un semblant de vérité ; ils cherchèrent à prouver que lui et les Pères Américains étaient entachés de faux libéralisme. Du reste, il se livrait de lui-même à leurs coups. Il ne parlait aux cardinaux, prélats et professeurs de Rome que de la liberté et de sa connexité avec le catholicisme. Il semblait n'avoir d'autre souci que de mettre au grand jour le plus intime de son âme. Et là justement fut sa force ; le P. Hecker se fit si avantageusement connaître des hauts dignitaires de Rome, que la cause se confondit pour eux avec l'homme et que les deux enlevèrent leur pleine approbation : les uns, comme Barnabo, séduits du premier coup par la sympathie qui se dégage des natures libres ; d'autres, comme Pie IX, avec plus de lenteur, en se dégageant du préjugé défavorable à mesure que leur droiture en prenait conscience et qu'ils constataient chez le P. Hecker l'harmonie de ses principes avec les vérités fondamentales du christianisme.

## CHAPITRE XXI

### Les idées du P. Hecker sur la vie de Communauté

Après avoir esquissé les débuts de la communauté des Paulistes, il nous reste à parler des principes que le P. Hecker, guidé par une intuition surnaturelle autant que par les lumières de la raison, voulait lui inculquer. Nous le ferons autant que possible en nous servant de ses propres paroles. Les pensées suivantes, extraites de ses notes, résument bien ce qu'on pourrait appeler ses principes essentiels :

« Nous ne sommes créés que pour donner une nouvelle et individuelle expression de l'Absolu dans notre caractère personnel et spécial. Dès lors que le nouveau n'est plus que la répétition de l'ancien, Dieu, pour ainsi dire, cesse d'agir. Le mystère se révèle de nouveau à chaque naissance, et il en sera ainsi éternellement. L'Éternel-Absolu est toujours occupé à créer de nouvelles formes qui l'expriment lui-même. »

Il posait en principe que le nouvel ordre de choses, en ce qui concerne la vie spirituelle, doit être basé sur l'observation des efforts légitimes de l'homme pour acquérir les biens naturels. Dans la mesure où elles restent innocentes, les tendances qui poussent l'homme à la recherche du bonheur temporel devenaient, pour

le P. Hecker, l'indication des moyens qu'il faut prendre pour propager la connaissance et l'amour de Dieu. Celui qui veut travailler efficacement à la sanctification du peuple doit se rapprocher de lui avec conviction et sympathie en tout ce qui concerne sa vie politique et sociale. Les aspirations de l'homme dans l'ordre naturel montrent aux représentants de Dieu le chemin qu'ils doivent suivre; et, comme ces aspirations se modifient d'âge en âge, les principales lignes de l'effort religieux doivent changer avec elles. Assurément, aucune des méthodes destinées à élever l'homme jusqu'à Dieu ne saurait devenir tout à fait surannée, si elle a été approuvée par l'Église; mais un simple coup d'œil jeté sur le caractère différent de la spiritualité chez les martyrs, les ermites, les moines, montre qu'à une forme de la vertu chrétienne peut succéder, dans l'âme humaine, une forme différente. L'esprit nouveau, sans s'occuper de chasser l'esprit ancien, suit les hommes aux récents sillons que leur trace la Providence dans l'ordre naturel. « Premièrement l'homme naturel, dit saint Paul, et ensuite l'homme spirituel ».

Pour ne point nous occuper ici des autres vocations, il est clair que, dans les nouvelles conditions de la vie moderne, le devoir des communautés religieuses et le secret de leur influence pour le bien consistent à se prêter, dans les limites où la foi et la discipline le permettent, aux variétés du temps et des circonstances, et à s'efforcer d'élever le naturel jusqu'au surnaturel sans le froisser ni le contrarier.

Notre siècle, on le sait, diffère matériellement des siècles précédents par le développement de l'éducation

et par l'irrésistible besoin de liberté civile, politique et personnelle.

Le P. Hecker était pénétré de la pensée que la conviction personnelle et la liberté, telles qu'il les voyait coordonnées et pratiquées en Amérique, et telles qu'il les aimait lui-même si passionnément, étaient des invitations divines à l'apostolat du Saint-Esprit. Il était frappé du développement, de l'étendue et de la durée probable de ces changements politiques et sociaux; et il savait qu'ils exigent de l'homme une indépendance de caractère très supérieure à celle des générations précédentes. Il savait aussi que, pour la sanctification de tels hommes, les secours de la religion, bien que de nature identique à ceux du passé, doivent être appliqués dans un esprit différent. La discipline et l'uniformité, dont assurément il ne faut se dispenser jamais, doivent cependant céder la première place à des vertus plus intérieures. L'influence dominante doit être la docilité aux inspirations de l'Esprit-Saint qui habite dans chaque âme régénérée. Vers la fin de sa vie, appliquant cette idée aux communautés religieuses, le P. Hecker disait : « La pensée maîtresse de mon esprit pendant de longues années a été qu'un corps d'hommes libres, aimant Dieu de toutes leurs forces et sachant rester groupés ensemble, ferait la conquête de notre monde moderne. » Cette phrase résume ce qu'il voulait que fût l'ordre des Paulistes. Et il est facile de voir pourquoi des hommes libres qui aimeraient Dieu de tout leur cœur seraient de force à conquérir le monde moderne : c'est parce que les hommes sont désormais résolus à être libres et traités comme tels.

Les notes suivantes développent cette idée : « Un nouvel ordre religieux est l'évidence et l'expression d'une grâce spéciale et extraordinaire donnée à un certain nombre d'âmes pour qu'elles puissent, sanctifiées elles-mêmes par la pratique de vertus particulières, aller au-devant des besoins de leur époque et par là, renouvelant la vie spirituelle dans les membres de l'Église, agrandir son bercail. Une nouvelle communauté est cela, ou elle n'a pas sa raison d'être. Les moyens dont elle dispose pour cette œuvre spéciale sont anciens et nouveaux tout à la fois ; il lui faut préférer les nouveaux sans faire fi des autres. Le sage père de famille tire de son trésor des choses anciennes et des choses nouvelles...

« L'Église trouve toujours, dans sa merveilleuse fécondité, de quoi suffire aux besoins nouveaux qui surgissent aux différentes époques de la société. Un corps religieux, si son activité n'est pas employée principalement à parer aux besoins de son temps, manque à sa propre mission et ne peut que décliner.

« Le Pauliste, comme type du religieux nouveau, est un homme qui, stimulé par les besoins urgents de l'Église dans les temps présents, emploie les moyens spéciaux que ces besoins réclament. Ce qu'un membre de tout autre corps religieux ferait d'après la direction divine manifestée extérieurement, le Pauliste le fera sous l'impulsion intérieure de l'Esprit-Saint...

« Le Pauliste est un chrétien qui poursuit la perfection chrétienne compatible avec les traits caractéristiques de sa propre nature et avec la civilisation particulière de son pays...

« Autant qu'elle est compatible avec la foi et la piété, je suis pour accepter la constitution américaine avec ses usages et ses coutumes. Sans compter d'autres raisons, c'est la seule manière pour le catholicisme de devenir la religion du pays. Le caractère, l'esprit de notre peuple et ses institutions doivent trouver droit de cité dans notre Église, comme il en a été pour les autres nations; c'est sur cette unique base que la Religion catholique peut progresser chez nous...

« Ce qu'il nous faut aujourd'hui, ce sont des hommes aussi généreux que les premiers martyrs. Nous les aurons dans la mesure où les catholiques se formeront un esprit d'indépendance et de conviction personnelle. Le plus haut développement de la religion s'obtient dans l'âme par la libre contemplation des causes dernières des choses. L'intelligence et la liberté sont, humainement parlant, le terrain le plus favorable pour faire naître une profonde conviction personnelle des vérités religieuses et pour susciter l'obéissance aux mouvements intérieurs d'une conscience éclairée. Pour un esprit bien équilibré, la question de l'heure actuelle est de savoir comment l'âme qui aspire à la vie surnaturelle doit utiliser les avantages de la liberté et de l'instruction...

« La forme gouvernementale des États-Unis est préférable à toute autre pour les catholiques. Elle est plus favorable que d'autres à la pratique des vertus qui sont les conditions nécessaires du développement de la vie religieuse dans l'homme. Elle lui laisse une plus grande liberté d'action, par conséquent lui rend plus facile de coopérer à la conduite du Saint-Esprit. Avec ces ins-

tutions populaires, les hommes jouissent d'une plus grande liberté pour l'accomplissement de leur destinée. L'Église catholique sera donc d'autant plus florissante, dans cette nation républicaine, que les représentants de l'Église suivront de plus près, dans leur vie civile, la doctrine républicaine...

« Le caractère Pauliste doit avant tout reposer sur la perfection personnelle, et celle-ci doit être fondée sur les principes établis de tout temps par les auteurs spirituels. Le désir de la perfection personnelle chez ses membres est la moelle même d'un corps religieux : c'est la pierre de l'angle ; si elle manque, tout s'écroule. Tout doit être subordonné, chez le Pauliste, à la recherche de la perfection par la pratique des vertus sans lesquelles il ne saurait l'atteindre : la mortification, le renoncement à soi-même, le détachement.

« Le second trait essentiel du Pauliste, c'est le zèle des âmes, c'est de travailler à la conversion du pays par les œuvres apostoliques. Le ministère paroissial est bien une partie intégrante de l'œuvre des Paulistes, mais non la principale, et cependant le ministère paroissial devrait, lui aussi, tendre principalement à la conversion des non catholiques...

« Je ne crois pas que nos Pères doivent avoir pour caractéristique de leur vie soit la pauvreté, soit l'obéissance, soit toute autre vertu spéciale et secondaire, ni même telle ou telle vertu cardinale, mais bien le zèle pour les œuvres apostoliques. Notre vocation est apostolique : conversion des âmes à la foi, des pécheurs au repentir, missions, défense de la religion par les conférences, les sermons, la plume, la presse et les moyens



analogues; à l'intérieur, propager dans les âmes une vie plus élevée et plus spirituelle, voilà notre œuvre.

« Fournir l'élément spécial que chaque siècle et chaque pays demandent, c'est là l'œuvre particulière des corps religieux, c'est là leur champ d'action. C'est une fatale erreur pour des religieux, que de vouloir entreprendre le ministère ordinaire de l'Église...

« Les Paulistes sont-ils des religieux? Oui et non. Des religieux de leur siècle, oui; du passé, non, — sans prendre ces deux mots dans un sens exclusif.

« Le Pauliste, pour croître en grâce, doit développer sa vocation apostolique, c'est-à-dire se vouer aux œuvres apostoliques universelles, et non à des œuvres locales qui restreindraient ses énergies vitales. Il lui faut faire l'œuvre de l'Église; et l'œuvre de l'Église, comme Église, est de manifester de plus en plus son universalité, de la rendre sensible, palpable. Tel est l'esprit de l'Église dans notre pays. »

Voici qui caractérise bien le fond de la doctrine Pauliste :

« Un Pauliste doit appuyer sur l'individualité, c'est-à-dire faire de la liberté individuelle son élément essentiel dans tout ce qui regarde la vie ou le bien de la communauté et de ses membres. Ceux qui appuient sur l'élément communautaire sont portés à envisager ceci comme un essai dangereux et impraticable...

« *L'individualité est un élément intégral et dominant dans la vie du Pauliste.* Il faut qu'on le sente bien. Un des signes caractéristiques du Pauliste est qu'il aimerait mieux souffrir des excès de la liberté que souffrir des excès de l'arbitraire...

« L'individualité d'un homme ne saurait être trop puissante, ni sa liberté trop grande, quand il est guidé par l'Esprit de Dieu. Mais lorsqu'un homme est plus sensible aux influences inférieures qu'aux influences élevées, c'est signe que chez lui l'esprit d'orgueil et l'esprit de la chair remplacent la liberté et la gloire des enfants de Dieu. »

Ce qui suit concerne les rapports de la vie personnelle et de la vie commune :

« Beaucoup de maisons religieuses attachent la plus grande importance à la vie de communauté : c'est leur élément principal, et elles le développent autant qu'il peut s'accorder avec le droit fondamental de chaque individu. Les Paulistes, au contraire, mettent le droit individuel au premier rang et le développent jusqu'au point où il nuirait à l'esprit de communauté.

« Le siècle a une tendance à tomber dans l'extrême individualisme, dans l'excentricité, la licence, la révolution. Mais la vie typique montre l'alliance possible entre l'individualité et la vie de communauté. — C'est l'idéal des États-Unis dans l'ordre politique ; c'est un but et une tendance qu'il nous faut chercher à guider, non à arrêter ou à sacrifier.

« L'élément individuel tient la grande place chez le Pauliste, essentiellement, intégralement, pratiquement. Mais quand il se trouve en conflit avec le droit commun, le droit individuel doit céder ; la vie commune prime la vie individuelle en cas de conflit, mais la vie individuelle doit rester sacrée et jamais effacée. Comment accorder ces intérêts contraires ? C'est à la

prudence d'en décider, lorsque la règle ne se prononce pas...

« Le moyen, c'est de mettre à la tête de la maison un vrai Pauliste, c'est-à-dire un supérieur également soucieux des droits personnels et des droits communs. Le devoir du supérieur Pauliste est de stimuler le zèle spontané chez ses Pères, de l'appuyer de son autorité. A défaut d'initiative chez un sujet, celle d'un autre lui sera substituée; c'est là que le Supérieur est d'un secours constant. Mais le centre d'action est individuel; il réside dans l'âme, mue par le Saint-Esprit, et non dans le Supérieur de la communauté ni même dans les autorités de l'Église. Si l'individu est mû par le Saint-Esprit, il sera parfaitement obéissant au supérieur; et non seulement il obéira à l'autorité de l'Église, mais il s'appliquera à en suivre l'esprit... Celui qui interprète les actes de l'autorité légitime comme une attaque à sa liberté personnelle est aussi dévoyé que celui qui regarde l'exercice de la raison comme une attaque à l'autorité...

« Mais qu'adviendra-t-il si des esprits étroits, ou peu soucieux de leur développement spirituel, étaient appelés à faire usage d'une telle liberté? D'abord, aucune personne de ce genre ne devrait être reçue dans la communauté; admise, elle en serait exclue. Ensuite, un Pauliste accompli aura fait un assez long noviciat pour avoir acquis les vertus spéciales à sa vocation. L'absence de lumière surnaturelle est l'indice qu'un homme n'est pas fait pour être Pauliste, car il ne comprendrait pas comme il faut, il n'apprécierait pas la valeur des libertés dont on le laisse jouir. Il serait ou

il deviendrait un élément de trouble dans la communauté...

« Le Pauliste, sachant qu'il jouit de toute son individualité, doit avoir de l'attrait, un très grand attrait pour la vie de communauté; préférer la société des Pères à toute autre récréation, sentir que la maison est bien véritablement son foyer... Le membre d'une communauté qui ne se fait pas une obligation stricte des exercices en commun, manque à son devoir. Ils doivent être préférés à toute autre pratique de dévotion, à toute autre occupation. Autant que possible, tout exercice particulier doit être subordonné aux exercices ordinaires, qui ne doivent jamais s'omettre sans la permission du Supérieur. »

On posa une fois cette question au P. Hecker : « Que préféreriez-vous : une institution qui conviendrait à un grand nombre d'esprits moyens, d'hommes de type uniforme et bons pour les œuvres ordinaires, — ou bien une règle faite en vue d'un corps choisi, composé d'hommes comme un tel ou un tel? » — La réponse fut : « Je préférerais que la règle fût faite pour le plus petit nombre, mais le plus choisi. Les vocations religieuses ne sont pas communes, mais spéciales, et c'est une fatale erreur pour des religieux que de prendre la place des prêtres séculiers. »

Le P. Hecker n'avait pas d'autre but que l'entière consécration de l'intelligence et de la liberté à l'influence de l'Esprit-Saint. On était encore plus frappé de son désir de voir l'Esprit de Dieu régner dans les âmes, que de son amour pour la liberté humaine. Il n'estimait cette liberté qu'en proportion de sa soumis-

sion à l'Esprit. Elle était pour lui un moyen d'atteindre à la fin, qui est la parfaite oblation de l'homme intérieur à Dieu.

Son amour de l'individualisme reposait sur sa foi à l'action du Saint-Esprit dans l'âme individuelle. Il soutenait que cette action est donnée à chaque chrétien, mais qu'on la trouve en un degré supérieur chez ceux dont la vocation spéciale est d'aider les caractères indépendants à trouver l'esprit de Dieu en eux-mêmes, ou, s'ils le connaissent déjà, à mieux suivre ses directions. Les Paulistes devaient être, dans l'intention de leur fondateur, des hommes que l'expérience et l'étude rendraient capables de propager la connaissance des voies de Dieu le Saint-Esprit dans le cœur des hommes, — capables d'enseigner aux fidèles à distinguer en eux la voix de Dieu d'avec les fantaisies de l'imagination ou de la passion, et à répondre promptement, généreusement, à tout appel intérieur de Dieu.

C'est à cause de cette présence intérieure de l'Esprit-Saint dans toute âme régénérée, que le P. Hecker présentait si énergiquement la liberté individuelle comme la plus grande ressource de l'apostolat catholique, conformément à ce texte : « Où est l'Esprit de Dieu, là est la liberté. »

« La liberté, disait-il, est absolument d'accord avec l'enseignement de l'Église. » C'est d'après une permission de Dieu, et en vue de la plus haute sanctification des hommes, qu'elle est devenue l'aspiration universelle ; si grossièrement qu'on en abuse, elle ouvre les voies à un apostolat plein de promesses.

Plusieurs demandent pourquoi la nouvelle institu-

tion des Paulistes diffère si radicalement des anciennes, qui étaient certainement l'œuvre de Dieu. — C'est, répond-il, parce qu'actuellement la vie de l'homme dans l'ordre séculier et naturel marche irrésistiblement vers la liberté et l'indépendance personnelles, et parce que c'est là un changement radical. *L'Éternel-Absolu crée sans cesse de nouvelles formes pour s'exprimer Lui-même.* Si les aspirations de l'homme vers l'intelligence et la liberté viennent toutes de l'esprit de ténèbres, qu'elles soient alors réprimées et condamnées, étouffées par l'autorité de l'État, anathématisées par l'Église; mais si l'effort des hommes vers la liberté a pour origine, malgré leur aveuglement, la volonté où Dieu est de les sanctifier par la liberté même, saluons donc le nouvel ordre des choses comme une bénédiction, et que ceux qui aiment la liberté et qui en sont dignes, usent de ses privilèges pour augmenter toujours dans leur âme et dans celle de leurs frères l'union avec le Saint-Esprit.

L'importante question de savoir si les vœux ordinaires de religion répondaient à la fin que se proposait la nouvelle communauté, bien que résolue négativement, ne fut pas dès le début définitivement rejetée; mais l'expérience ne tarda pas à prouver qu'un engagement volontaire et le lien de la charité fraternelle sont actuellement préférables comme gages de stabilité et comme stimulant pour la perfection.

Les idées du P. Hecker sur la forme de l'état religieux s'étaient profondément modifiées depuis qu'il avait écrit les *Questions de l'âme*. Il est beaucoup parlé dans ce livre de la vie de communauté dans l'Église

catholique, de sa stabilité et de son esprit de sacrifice complétés par les vœux ordinaires; et dans le document écrit à Rome pour être soumis aux cinq conseillers de son choix, le P. Hecker dit qu'une des raisons qui lui ont inspiré cet ouvrage a été d'encourager la jeunesse à entrer dans les ordres religieux liés par des vœux; il les regardait alors comme un des grands moyens d'arriver à la perfection. Mais quand il fut relevé lui-même de ses obligations et mis en demeure de choisir les moyens de suivre sa vocation, un plus large horizon s'ouvrit devant lui, et son regard perça bien au delà des institutions et des traditions où il avait vécu depuis son entrée au noviciat de Saint-Trond. Ses idées sur la perfection dans des états de vie différents subirent une modification, et il se dit : « Attendons la manifestation de la volonté de Dieu avant de nous lier par des vœux, au milieu d'un peuple libre. » Il ne déprécia jamais la valeur incontestable des vœux : ni lui ni ses frères ne les avaient trouvés onéreux; mais il n'estimait pas qu'en abandonnant les vœux, lui et ses Pères négligeassent volontairement un encouragement à la vertu ni qu'ils désertassent en aucune façon le drapeau tenu si haut dans l'Eglise par la grande armée des chrétiens et des chrétiennes qui se consacrent irrévocablement au service de Dieu. « Le vrai Pauliste, disait-il, doit toujours être prêt à prononcer ses grands vœux. »

Les paroles du P. Lallemand lui semblaient justifier sa pensée.

« Un désir et une faim de notre perfection, une volonté déterminée d'y tendre constamment de toutes



nos forces; que ce soit là toujours notre principale vue et le plus grand de nos soins. Souvenons-nous que ce soin est plus essentiel à la religion que les vœux mêmes, car c'est de lui que dépend tout notre progrès spirituel. C'est là ce qui fait la différence des véritables religieux et de ceux qui ne le sont qu'en apparence et aux yeux des hommes. Sans ce soin de nous avancer dans la perfection, l'état religieux ne met pas notre salut en assurance; mais rien n'est plus ordinaire que de se tromper en ce point ». (Doctrine spirituelle du P. Lallemand, S. J., édition Lecoffre, p. 121.)

En fait de stabilité, les hommes d'un caractère ferme n'ont besoin d'aucun vœu pour garantir leur fidélité à une vocation divine. Quant aux hommes d'un caractère faible, ils peuvent bien faire vœu de garder une fidélité extérieure; mais, outre qu'elle leur est de peu de fruit pour eux-mêmes, elle devient souvent une charge pour leurs supérieurs et pour leurs frères. L'épiscopat est, entre tous, l'ordre religieux fondé par Notre-Seigneur, et ses membres se trouvent par vocation dans le plus haut degré de la perfection évangélique; cependant on ne leur demande pas de faire les vœux des ordres religieux. Du reste, ni le P. Hecker ni aucun de ses associés n'avait la moindre aversion pour les vœux. Au contraire, ils avaient passé dans les vœux plusieurs de leurs années les plus actives, et l'on a vu que le P. Hecker ne les avait jamais trouvés pesants.

La question était donc de choisir entre deux genres de communautés : l'une, liée par des obligations extérieures sous forme de vœux, plaçant ses membres dans

des relations particulièrement strictes vis-à-vis de la loi canonique ; l'autre , dans laquelle les membres s'en rapporteraient pleinement à la force de la Grâce divine , et à leur résolution inébranlable de ne jamais abandonner la lutte pour la perfection. Laquelle de ces deux institutions faciliterait davantage l'action de l'Esprit-Saint pour réaliser les desseins providentiels sur le temps présent ? Laquelle produirait le type d'apôtre le plus apte à évangéliser une nation d'hommes indépendants et pleins d'une juste confiance en eux-mêmes ? — Les Paulistes optèrent pour la communauté libre.

## CHAPITRE XXII

### **La doctrine spirituelle du P. Hecker**

Un aperçu de la doctrine spirituelle du P. Hecker et de sa méthode de direction doit nécessairement succéder à l'exposé de ses principes sur la vie religieuse ; mais ici, les matériaux sont tellement abondants qu'il nous faudra limiter notre choix. Il parlait de sa doctrine spirituelle à qui voulait l'entendre ; ses lettres, ses écrits, ses souvenirs en sont tout remplis.

Il ne prétendait pas préconiser une nouvelle méthode : il ne peut y en avoir de nouvelle, et il le savait bien ; chaque génération a possédé toute la révélation du Christ. Il ne saurait donc s'agir que de développer l'application des principes chrétiens en les adaptant aux conditions changeantes de l'existence humaine. Mais dans la transmission de ces principes de maître à disciple, dans leur extension par le moyen des instructions publiques et des avis privés, ou encore par le choix des exercices de dévotion et d'ascétisme, il y a autant de variétés dans la méthode que dans le tempérament des races et des individus. Il y a là des différences, qu'on peut très bien remarquer aux épo-

ques providentielles de l'histoire. Le P. Hecker, comme tous les esprits observateurs, savait en tenir compte.

Son principe essentiel sur la perfection chrétienne consistait à rattacher la doctrine catholique de la grâce sanctifiante aux aspirations de notre temps. Par la grâce, l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs; par elle, l'Esprit-Saint y établit sa demeure, nous fait enfants du Père Céleste et frères de Jésus-Christ le Fils de Dieu. L'état de grâce est donc une étroite union de l'âme avec la Sainte Trinité, avec son Créateur, son Médiateur, et son Sanctificateur. Le P. Hecker travailla toute sa vie à affermir cette union et à la rendre de plus en plus consciente, tant en lui-même qu'en ceux sur lesquels s'exerçait son influence, et cela, d'une part, en débarrassant les âmes de tous les obstacles du péché et des imperfections, d'autre part, en les faisant avancer de plus en plus dans la vie divine par la prière et les sacrements.

Sa doctrine là-dessus peut se résumer en cette profession de foi : Je crois en Dieu le *Père* tout-puissant; je crois en Jésus-Christ, *Fils* unique, engendré du Père; je crois au Saint-Esprit qui *donne la vie*, à l'esprit d'adoption qui me permet de dire au Père *mon Père*, et au Fils, *mon Frère*.

Il voulait qu'on appelât de plus en plus l'attention des fidèles sur le fait que cette union de l'âme avec Dieu se produit directement et est absolument immédiate. La rendre, cette union, de plus en plus intime, développer la vie surnaturelle et divine dans l'homme régénéré, né de nouveau dans le Saint-Esprit, voilà ce que le P. Hecker prenait pour fin de tout ce qu'il disait

ou ce qu'il faisait dans la conduite des âmes. Il soutenait que, pour avoir part à la vie qui est la lumière des hommes, beaucoup d'âmes ont peu besoin du secours des autres, et que, dans tous les cas, il leur faut bien se garder de laisser les influences humaines, même les plus saintes, prendre la place des influences uniquement divines.

« Allez à Dieu, écrivait-il à quelqu'un qui lui demandait conseil, allez entièrement à Dieu, je vous le dis, avec sincérité complète, parfaite sincérité. Faites-le; faites-en un acte complet, un acte continu, et vous n'aurez besoin du secours de personne; de moi pas plus que d'un autre. Je voudrais vous y décider, c'est là mon but et mon désir. Plus nous entretenons en nous l'orgueil et la vanité, l'amour-propre, en un mot le culte du *moi*, plus nous manquons à l'obligation de nous abandonner à Dieu. Si nous lui étions complètement soumis, il changerait en nous tout ce qui est en désaccord avec lui et il préparerait nos âmes à l'union avec lui, nous faisant un avec lui. Dieu désire nos âmes bien plus que nos âmes ne le désirent lui-même. La soif d'amour est si ardente en lui, qu'il a fait toutes les créatures pour l'aimer et pour n'avoir aucun repos qu'elles ne l'aiment souverainement. Si mes paroles ne sont pas pour votre âme les paroles et la voix de Dieu même, n'y faites pas attention. Si oui, n'hésitez pas un moment à obéir. — Si elles vous courbent dans la poussière, quelle grâce! Ceux qui s'humilient seront exaltés...

« La paix s'obtient par une sage inaction, et la force par l'abandon total à Dieu qui fera tout en nous, et

plus que l'imagination la plus audacieuse ne saurait concevoir ou désirer.

« Puissiez-vous voir Dieu en tout, à travers tout et par-dessus tout. Puissent la divine transcendence et la divine immanence être les deux pôles de votre vie. »

Les facultés naturelles de l'intelligence et de la volonté, tant appréciées du P. Hecker, devaient, dans sa pensée, revêtir une vie nouvelle, glorifiée par la vie divine, une vie infiniment plus élevée qu'elle ne l'est dans l'ordre naturel; leur activité devait être dirigée vers la connaissance de choses dont elles n'avaient jusque-là aucune notion, et enrichie du don divin de l'amour. Dans cet état, le Saint-Esprit communique aux facultés humaines des énergies, appelées vertus infuses par les théologiens, et qui nous rendent capables d'accomplir des actes moraux et intellectuels qui ne sauraient venir que de Dieu.

Celui qui arrête un moment son esprit sur l'amour, sur l'activité infinie de l'Esprit de Dieu, et sur les facultés réceptives de l'homme, dans l'ordre naturel et surnaturel, doit admettre que cette union est une relation toute personnelle et que l'âme doit en être distinctement consciente. Bien qu'il n'existe pas dans la nature le plus petit germe de vie surnaturelle, l'âme de l'homme ne cesse pas, même lorsqu'elle n'en sait rien, d'en désirer passionnément la possession. Une fois possédée, la vie de Dieu se fond dans la nôtre, la pénètre, ne fait qu'un avec elle, à la manière du magnétisme dans l'aiguille aimantée, jusqu'à ce que les qualités divines, sans supprimer la nature, la possèdent entièrement et la transforment en quelque sorte

dans l'Individualité divine. « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Un auteur qu'admirait beaucoup le P. Hecker décrit ainsi les effets produits dans l'âme par les vertus surnaturelles de foi, d'espérance et de charité : « Elles sont appelées et sont réellement des vertus *divines*, non parce qu'elles se rapportent à Dieu en général, mais parce qu'elles nous unissent à Dieu d'une manière *divine*, qu'elles prennent Dieu pour motif immédiat, et qu'elles ne peuvent être produites en nous que par une communication de la nature divine... Car la vie des enfants de Dieu, sur la terre, doit ressembler à celle qui les attend dans le Ciel. » (Scheeben, *Gloires de la divine grâce*, p. 222.)

Avoir part ainsi à la vie intérieure de Dieu et aider les autres à y participer, était l'unique ambition spirituelle du P. Hecker. Il insistait sur l'intimité de cette union divine et sur la nécessité, pour l'âme, de se laisser de plus en plus envahir par la suprême et essentielle activité de Dieu, jusqu'à ce qu'elle en arrivât à pouvoir s'appliquer ces paroles de l'Apôtre : « Nous tous, qui contemplons la gloire du Seigneur sans avoir de voile sur le visage, nous sommes transformés en sa ressemblance, de clarté en clarté, comme par l'esprit du Seigneur (1) ».

Voici quelques mots du P. Hecker, imprimés peu avant sa mort, et qui traitent de la vie intérieure dans ses rapports avec l'action de Dieu manifestée à l'extérieur par le divin organisme de l'Église :

« Saint Thomas d'Aquin attribue l'absence de joie  
(1) II Cor., III, 18.



spirituelle, au peu d'attention que nous accordons à la vie intérieure. « Pendant cette vie, dit-il (*Opusc. de Beatitudine*, cap. III), nous devrions nous réjouir continuellement en Dieu, comme dans l'objet idéal et adéquat de toutes nos actions et de toutes nos puissances. C'est, ainsi que le déclare Isaïe, pour que nous puissions jouir de lui tout particulièrement, que le Fils de Dieu nous a été donné. Quel n'est pas l'aveuglement, la folie grossière de ceux qui sont toujours à chercher Dieu, à soupirer pour lui, sans cesse gémissant et frappant à sa porte, pour ainsi dire, — alors qu'ils sont eux-mêmes, suivant la parole des apôtres, les temples du Dieu vivant, et que Dieu habite réellement en eux ! Il faut être insensé pour chercher au dehors ce qu'on possède au dedans. Quel bien nous procure une chose qu'il faut toujours chercher et qu'on ne peut jamais trouver ? ou qui peut trouver des forces dans une nourriture dont il est toujours affamé, mais à laquelle jamais il ne peut goûter ? Ainsi s'écoule la vie de plus d'un homme, toujours à la recherche de Dieu et ne le trouvant jamais : voilà pourquoi nous agissons si mal. »

« Avec une telle doctrine, continue le P. Hecker, on doit cultiver principalement la vie intérieure, et répondre à ceux qui demanderaient quel est le rapport entre l'action intérieure et extérieure de Dieu sur notre âme : « C'est que Dieu se sert de l'extérieur pour le bien de l'intérieur.

« Il y a peu de danger, à l'heure actuelle, que nous perdions de vue l'autorité divine et l'action divine, soit dans le gouvernement de l'Église, soit dans les secours

religieux qui nous arrivent par le canal extérieur des sacrements.

« Mais ce n'est qu'en appréciant pleinement la vie de Dieu au dedans de nous que nous pouvons comprendre, telle qu'elle est, l'action que Dieu exerce par sa Providence extérieure. Et c'est ce que veut dire saint Thomas dans l'extrait ci-dessus.

« En s'assimilant cette doctrine, on parvient à une communion de plus en plus directe avec Dieu. Alors l'homme ne cherche pas seulement la vie extérieure dans une société extérieure; et il ne se laisse pas absorber par des pratiques extérieures : à travers l'Église visible il cherche le Dieu invisible, car elle est le corps du Christ, Fils de Dieu...

« Il ne s'agit pas d'être toujours sur le qui-vive pour saisir le moment des visites intérieures de l'Esprit, mais il faut attendre avec calme sa venue et ses impulsions; s'appuyer uniquement sur lui, sans s'inquiéter ni s'agiter de ce qui l'annonce, de ce qui le communique, ou des témoignages et des symboles extérieurs qui garantissent sa présence.

« Ce qu'il faut, ce n'est pas une recherche anxieuse, encore moins le désir de lumières extraordinaires, mais un empressement soutenu à distinguer la direction divine dans le secret de l'âme. Une fois qu'on l'a aperçue, qu'on agisse avec décision et avec un courage noble et généreux. C'est là la vraie sagesse.

« Le Saint-Esprit devient ainsi l'inspirateur de la vie intérieure de l'homme régénéré, son supérieur et son directeur. Que sa direction devienne de plus en plus dominante dans toute vie intérieure, que l'o-

béissance de l'âme devienne de plus en plus instinctive, c'est là la raison d'être de tout l'ordre extérieur de l'Église, y compris le système sacramentel.

« Toutes les créatures de ce monde, l'ordre naturel tout entier comme celui de la grâce, l'action de la Providence, tout a été disposé en vue de faire disparaître de nos âmes ce qui y est contraire à Dieu. »

Les fragments qui suivent sont extraits de diverses notes :

« Quand l'autorité et la liberté seront comprises avec intelligence et qu'elles tendront au même but, le règne universel de l'autorité de Dieu dans l'Église sera proche, et le Royaume de Dieu établi partout.

« Tout l'avenir de la race humaine dépend de la soumission plus complète et plus parfaite de chaque âme, en particulier, au joug du Saint-Esprit.

« Ce dont la société a le plus besoin, aujourd'hui, c'est du baptême de l'Esprit-Saint.

« Cette âme est parfaite, qui est guidée par une sorte d'instinct qui lui rend sensible l'action du Saint-Esprit (1).

« Le but de la perfection chrétienne est la direction de l'âme par le Saint-Esprit habitant en elle. On atteint ordinairement ce but : 1° en mettant tout ce qui est déréglé dans nos penchants inférieurs sous le contrôle de la raison par la pratique de la mortification et du renoncement, car c'est un principe évident en soi, que l'être rationnel doit être maître de ses appétits sensuels; 2° en soumettant la raison au contrôle et à

(1) L'anglais est plus expressif : *That soul is perfect, which is guided habitually by the instinct of the Holy Spirit.*

l'inspiration du Saint-Esprit par le recueillement, la fidélité et la docilité à ses impulsions.

« La pratique de l'ascétisme et des vertus naturelles, morales et chrétiennes, est le moyen qui prépare à cet état spirituel, où la direction consciente de l'Esprit-Saint règne dans l'âme.

« Se lever avant le jour est inutile, mais empêcher l'âme de se lever quand la lumière du jour paraît, c'est de la tyrannie : dans le premier cas, la porte est ouverte à toutes sortes d'extravagances et d'hérésies, et l'âme est exposée aux illusions ; dans le second, elle est soumise à l'autorité arbitraire d'un homme et risque de tomber dans la servilité et l'esclavage.

« Pour arriver à l'état spirituel qui consiste à avoir pleine conscience de la présence et de la direction de l'Esprit, certaines âmes auront besoin de la pratique de l'ascétisme ; d'autres avanceront davantage par l'exercice des vertus chrétiennes ordinaires ; à une autre classe, il faudra l'usage courageux de ces deux moyens d'avancement jusqu'à leur dernier jour. Enfin, une troisième catégorie arrive au même résultat plus tôt et plus facilement que la généralité des âmes.

« Toutes les fois que la direction de l'Esprit-Saint est suffisamment reconnue, il faut recommander la pratique des vertus qui ont une corrélation immédiate avec son action et son accroissement dans l'âme : telles que le recueillement, la pureté du cœur, la docilité et la fidélité à la voix intérieure.

« Il ne faut jamais perdre de vue que la pratique des vertus n'a pas pour seul but de les cultiver et par là d'acquérir des mérites, mais bien de faire dis-

paraître par leur moyen les obstacles qui entravent la direction du Saint-Esprit et d'aider l'âme à suivre docilement ses inspirations.

« L'obéissance, prise sous son aspect spirituel, dépouille l'homme de sa propre volonté et le rend apte à se soumettre à la volonté de Dieu. Envisagée comme acte de justice, elle n'est que l'acquittement d'une dette envers notre supérieur qui tient sa fonction de Dieu même.

« L'erreur essentielle des transcendentalistes est de prendre pour guide les instincts de l'âme de préférence aux inspirations du Saint-Esprit. Ils sont mus par les instincts naturels à tout être humain, au lieu de l'être par l'attrait du Saint-Esprit. Mais la vraie direction spirituelle consiste à découvrir les obstacles qui s'opposent à la direction divine, à aider et à encourager le pénitent à les surmonter, à lui enseigner les moyens de distinguer dans son âme les mouvements de l'Esprit, enfin à l'y rendre toujours plus docile. Les directeurs n'ont pas à prendre la place de l'Esprit-Saint, mais à le faire grandir dans l'âme comme son premier et suprême guide.

« Le premier agent de la sanctification de l'âme est l'Esprit-Saint agissant en elle; l'action du directeur est secondaire et subordonnée à celle de l'Esprit. Négliger cette vérité fondamentale de la vie spirituelle est une grande erreur, qu'elle vienne du directeur ou du dirigé. »

Nous ne croyons pas assez à l'existence de cette direction immédiate de Dieu, et c'est ce qui l'empêche de porter ses fruits. Ce manque de foi se rencontre

autant parmi les maîtres que parmi les disciples ; il vient de ce qu'on fait trop de place dans la direction à l'élément humain. Le directeur ne doit pas pousser à toute force dans le chemin de la perfection des âmes que l'Esprit-Saint n'a pas encore préparées à dépasser les premières phases de la vie spirituelle ; ce serait vouloir tirer du vin de raisins verts. Mais il ne doit pas davantage, quand il rencontre une âme libre et généreuse, la lier à toutes sortes d'obligations en fait de pieux exercices : on ne fait pas marcher des athlètes avec des béquilles. La seule excuse de pareilles erreurs, c'est que cela renverse l'esprit humain d'accepter, à la lettre et comme un fait positif, que Dieu le Saint-Esprit vienne à nous en personne avec la grâce divine et se donne lui-même à nous, qu'il demeure actuellement et essentiellement en nos âmes par la grâce, et que, dans une intimité vraiment ineffable, il assume, pour ainsi dire, la charge de tout notre être, âme et corps, la charge de toutes nos facultés et de toutes nos puissances.

« Par la grâce sanctifiante, dit saint Thomas (p. 1, q. XXXIII, art. 2), la créature raisonnable est tellement perfectionnée qu'elle peut, non seulement user en liberté des biens de la création, mais qu'elle peut aussi jouir des biens incréés ; c'est pourquoi, dans le don de la grâce sanctifiante, le Saint-Esprit lui-même nous est envoyé et nous recevons sa divine personne. »

C'est la partie intime et supérieure de l'âme, dans son union complète avec l'Esprit de Dieu, que le P. Hecker passa sa vie à cultiver tant en lui-même que dans les autres. « Dans les conditions normales,

disait-il, la source de toute vertu naturelle doit être, pour l'homme régénéré, l'obéissance instinctive de l'âme individuelle à la voix de l'Esprit intérieur. »

M<sup>gr</sup> Gaume, en mettant en tête de son remarquable ouvrage sur le Saint-Esprit cette devise : *Ignoto Deo*, « au Dieu inconnu ! » semble reconnaître à quel degré cette divine direction intérieure a été obscurcie par des méthodes purement extérieures.

Les objections soulevées par les partisans de ces méthodes, viennent d'un excès de prudence. Il y a danger d'exagération, disent-ils ; car, à la prendre comme on l'énonce, si la doctrine de la direction intérieure du Saint-Esprit est vraiment catholique, elle se prêterait assez aisément à une interprétation protestante. En effet, ceux dont les regards sont toujours tournés vers une direction extérieure, croiront peut-être reconnaître là les rêves d'une certaine classe de Protestants sur le « changement de cœur » et la « lumière intérieure ».

A cela on peut répondre avec le P. Lallemand, grande autorité en pareille matière : « Premièrement, il est de foi que, sans la grâce d'une inspiration intérieure, en quoi consiste la conduite du Saint-Esprit, on ne peut faire aucune bonne œuvre ; dire le contraire, c'est être semi-pélagien. Secondement les calvinistes veulent tout régler par leur esprit intérieur, lui soumettant même l'Église et ses décisions, et ne connaissant point d'autre règle de leur foi, ayant inventé cette doctrine erronée, pour éluder les traditions, les conciles et les saints Pères ; au lieu que cette conduite que nous recevons du Saint-Esprit par ses dons, sup-



pose la foi et l'autorité de l'Église, les reconnaît pour règle, n'admet rien qui leur soit contraire, et ne tend qu'à perfectionner l'exercice de la foi et des autres vertus (1). »

On objecte en second lieu que cette direction intérieure semble s'exercer au détriment de l'obéissance due aux supérieurs. Ici encore nous répondrons avec le P. Lallemand : « Premièrement, comme l'inspiration intérieure de la grâce ne détruit point la créance qu'on donne à la proposition extérieure des articles de la loi, mais plutôt incline doucement l'entendement à croire; de même la conduite des dons du Saint-Esprit, bien loin de détourner de l'obéissance, en aide et facilite l'exécution. Secondement, toute cette conduite intérieure et même les révélations divines doivent toujours être subordonnées à l'obéissance, et se doivent entendre avec cette condition tacite que l'obéissance n'ordonne point autre chose. »

La troisième objection est que cette direction intérieure de l'Esprit semble rendre inutile toute délibération et tout conseil : car, pourquoi prendre l'avis des hommes si le Saint-Esprit est lui-même notre directeur? Nous répliquerons que le Saint-Esprit nous recommande de consulter les personnes éclairées et de suivre leurs avis, comme il a lui-même envoyé Paul à Ananias.

A ceux qui se plaignent de n'être pas dirigés par l'Esprit, qui disent ne rien entendre à toutes ces distinctions, nous répondons, toujours en suivant de près la

(1) La *Doctrine spirituelle* du P. Lallemand, p. 179. Un vol. in-18, chez Lecoffre.

doctrine du saint et savant Jésuite, que les lumières et les inspirations du Saint-Esprit ne peuvent leur manquer, mais que, toujours répandus au dehors, ils n'examinent leur conscience que très superficiellement, ne s'occupant que des fautes manifestes aux yeux du monde... Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils ne sentent pas la direction tout intérieure du Saint-Esprit. Qu'ils soient fidèles à suivre la lumière telle qu'elle leur est donnée; qu'ils se délivrent des péchés et des imperfections qui obscurcissent leur vision, ils y verront plus clair de jour en jour. Qu'ils ne laissent pas leurs sens extérieurs errer à l'aventure, et se dissiper dans une coupable indulgence, et Dieu ouvrira leur sens intérieur. Qu'ils restent dans leur intérieur, prêtant une attention soutenue à ce qui s'y passe, et ils observeront les différents esprits qui les font agir. Enfin, qu'ils découvrent le plus secret de leur cœur à leur supérieur ou à leur Père spirituel. L'âme qui agit avec cette ouverture et cette simplicité ne peut manquer d'être favorisée de la direction du Saint-Esprit.

Le P. Hecker avait souffert lui-même, au début de sa vie religieuse, du manque d'instruction touchant cette doctrine, cependant si essentielle pour lui.

« Vers la fin de mon séjour à Saint-Trond, dit-il un jour, je tombai, en fouillant dans la bibliothèque, sur la *Doctrine spirituelle* du P. Lallemand. J'obtins la permission de la lire et je fus ravi d'y trouver la définition des principes par lesquels j'étais guidé intérieurement. Je dis au P. Othmann : « Comment ne m'avez-vous pas donné ce livre à lire quand je suis arrivé ? Il

apaise tous mes troubles. » Il m'avoua n'y avoir pas songé. »

Outre les Écritures, Lallemant, Surin, le *Directorium mysticum* de Scaramelli, les ouvrages ascétiques et mystiques des contemplatifs tels que Rusbrock, Henri Suso, dont il portait toujours un exemplaire dans sa poche; Tauler, la *Sancta Sophia* du P. Augustin Baker, Blossius, les œuvres de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix : voilà la littérature spirituelle qui aida le P. Hecker à comprendre la direction du Saint-Esprit et à y correspondre.

Il revenait toujours au Père Lallemant, mais saint Jean de la Croix était encore son auteur préféré. Ses merveilleux enseignements sur la sagesse divine, exprimés avec l'exactitude scientifique d'un théologien consommé et l'onction d'un saint, étaient pour le P. Hecker le gage de sa propre sécurité à l'égard de son état d'esprit, et une source d'inspiration toujours féconde pour la direction des âmes.

Pour un observateur ordinaire de nos contemporains, il y a peu de chance de voir cette spiritualité faire de grands progrès. Mais tel n'était pas l'avis du Père Hecker. Il soutenait qu'elle doit être adoptée de préférence à toute autre par les esprits dirigeants dans le Christianisme; car l'indépendance des caractères la réclame; et cette indépendance est, par une disposition spéciale de la Providence, le trait caractéristique des âmes d'élite de notre temps. Il croyait à l'effusion prochaine et abondante des dons de l'Esprit; il pensait qu'une pareille rénovation peut seule sauver la société. Les uns le trouveront trop confiant dans

l'avenir; beaucoup s'intéressent peu à des choses aussi élevées; cependant quelques hommes des plus marquants dans l'Église, le cardinal Manning, par exemple, ont pensé comme Hecker. Et si l'on essaie de comprendre les signes des temps sur ce qui touche aux destinées éternelles de l'homme, on voit poindre comme une ère nouvelle dans laquelle le Saint-Esprit régira les âmes et la vie des hommes plus complètement qu'il ne l'a jamais fait.

Il voyait dans la forme de spiritualité que nous venons d'exposer le ferment nécessaire de la rénovation sociale.

La vie spirituelle, disait-il en substance dans un passage de *l'Église et le Siècle*, qui est un recueil de ses dernières études, la vie spirituelle consiste tout entière à observer et à suivre les mouvements de l'Esprit de Dieu dans nos âmes, en subordonnant à cette fin tous nos exercices de piété, tous nos actes de vertus et toutes nos bonnes œuvres. Le sentiment intime de la présence de l'Esprit-Saint développera en nous une force supérieure à toute force humaine, un courage plus élevé qu'aucun héroïsme humain, un sentiment de dignité qui dépassera toute grandeur humaine.

La lumière dont notre siècle a besoin pour sa rénovation ne peut venir que de la même source. La rénovation du siècle dépend de la rénovation religieuse, laquelle dépend elle-même des progrès de l'action de l'Esprit-Saint.

Or l'action de l'Esprit-Saint exige, pour grandir, une attention croissante à ses mouvements et à ses inspirations intérieures. Le remède nécessaire et suffisant

à tous les maux de notre siècle et la condition de tout vrai progrès, c'est donc la fidélité de plus en plus parfaite à l'action de l'Esprit-Saint dans l'âme : « Vous enverrez votre esprit, et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre. »

A ceux qu'effraierait un tel essor donné à la liberté individuelle, le P. Hecker répond :

« L'élargissement du champ intérieur d'action dans l'âme, s'il n'est accompagné de la véritable connaissance du but et de la raison d'être de l'autorité extérieure de l'Église, ne ferait qu'ouvrir la porte aux illusions, aux erreurs, aux hérésies de tout genre, et ne serait, dans le fait, qu'une nouvelle forme du protestantisme. Mais, d'un autre côté, la vue exclusive de l'autorité extérieure de l'Église, sans l'intelligence nette de la nature et du travail du Saint-Esprit dans l'âme, ferait de la pratique de la religion une pure formalité, rendrait l'obéissance servile et l'Église inféconde.

« La solution de la difficulté est celle-ci : L'action du Saint-Esprit personnifiée visiblement dans l'autorité de l'Église, et l'action invisible du Saint-Esprit dans l'âme, forment une synthèse qu'on ne peut diviser; et celui qui n'a pas une vue claire de cette double action du Saint-Esprit est en danger de tomber dans un extrême ou dans l'autre : or, l'un ou l'autre est la destruction du but même de l'Église. L'Esprit-Saint, dans l'autorité extérieure de l'Église, agit comme l'interprète infallible et le criterium de la révélation divine. L'Esprit-Saint dans l'âme agit comme le divin vivificateur et sanctificateur. Il est de la plus grande

importance que ces deux fonctions du Saint-Esprit ne soient pas confondues.

« Le moyen de sortir de nos difficultés actuelles, dit le P. Hecker en parlant des conflits religieux de l'Europe, c'est de revenir à une spiritualité plus libre que celle que la Providence assignait comme contre-poids au Protestantisme pendant le seizième siècle, — à une spiritualité qui est, et a toujours été, la vie spirituelle normale et la vie intérieure des chrétiens. Au seizième siècle, il fallait accentuer l'obéissance; notre époque n'a pas besoin de se consacrer particulièrement à une vertu morale plutôt qu'à une autre, mais de se retremper dans la Foi, l'Espérance et la Charité comme étant les vraies sources de vie, et dans la fidélité à l'action de l'Esprit, qui saura bien diriger le chrétien vers la vertu morale la plus nécessaire à sa nature, aux exigences de son état et des circonstances. »

Il n'en faudrait pas conclure que le P. Hecker trouvât prudent de se passer de conseils spirituels, surtout lorsque l'âme est appelée à des voies extraordinaires. Il croyait fermement à la nécessité de la direction dans le sens ordinairement proposé par les auteurs spirituels. Dans la pratique, il consultait des hommes pieux et expérimentés, et nous avons vu qu'il s'en trouva bien dans toutes les crises de son existence; mais il n'acceptait pas tout ce qu'affirment certains auteurs sur l'abandon total de l'âme entre les mains du confesseur. Il trouvait la confession parfois trop étroitement liée à la direction, et il croyait plus profitable à l'âme de suivre les impulsions naturelles ou surnaturelles qui la poussent à la vertu, que de s'absorber dans la re-

cherche détaillée de ses péchés. Il blâmait la direction trop minutieuse et estimait qu'elle est trop souvent telle. Il pensait qu'il y a des cas où la spontanéité de l'effort est d'un trop grand prix pour être sacrifiée même au mérite de l'obéissance.

« Les Directeurs spirituels, dit saint Jean de la Croix (Montée au Carmel, chap. ix) ne font pas le principal ouvrage : c'est le Saint-Esprit qui opère. Eux ne sont que des instruments choisis pour guider les âmes par les règles de la foi et de la loi de Dieu conformément à l'esprit que Dieu donne à chacun. Ils ne doivent donc pas conduire les âmes par les chemins de leur choix et qui conviendraient pour eux-mêmes, mais, s'ils le peuvent découvrir, par le chemin que Dieu lui-même veut qu'elles suivent. »

Beaucoup laisser aux voies secrètes de Dieu, tel était le principe du P. Hecker. « Lorsque je confessais en mission, racontait-il un jour, et que j'allais donner l'absolution à mon pénitent, je lui adressais en moi-même ces paroles : Sans doute, Dieu a l'intention de vous sauver, pauvre homme, sans quoi il ne vous aurait pas donné la grâce de faire votre mission ; comment il y parviendra, étant données vos mauvaises habitudes, je ne peux le comprendre, mais ce n'est pas mon affaire. »

Laisser une grande part aux inclinations, naturelles ou acquises, était aussi une de ses maximes. Il ne s'intéressait guère aux âmes qui, par tempérament ou par habitude, demandaient une très minutieuse direction spirituelle ; elles lui semblaient empêtrées dans le harnais au point de ne plus avoir la force de tirer la



voiture. Il ne voulait cependant pas les heurter; il savait qu'il était de peu de fruit de changer des méthodes passées en habitudes, puis il était tolérant par nature et lent à condamner rien de ce qui pouvait être utile aux âmes de bonne volonté.

« C'est en vain que vous vous lèverez avant l'aurore. — Ne vous pressez pas aux heures d'obscurité, » aimait-il à répéter. « Lorsque Dieu indique la route, vous y voyez clair; mais en vain chercherez-vous à percer les ténèbres; le soleil ne s'en lèvera pas plus tôt sur les collines. Demandez la lumière, mais ne faites pas un pas avant de l'avoir obtenue. Quand elle paraît, allez de l'avant de toutes vos forces. » Il se méfiait des pénitences et des dévotions que l'on choisit ou que l'on s'impose à soi-même. La seule voie pour réussir parfaitement lui semblait être celle d'une attraction intérieure trop puissante et trop paisible pour n'être pas divine, ou bien encore celle d'une inspiration reconnue vraie par l'autorité extérieure de l'Église.

Lorsqu'on lui demandait conseil, ses réponses étaient en général promptes et simples. Cependant il ne voulait rien décider avant d'avoir prié et réfléchi, disant souvent : « Je n'ai aucune lumière sur cette matière, il faut que vous me laissiez du temps. » Parfois, pour la même raison, il se refusait à donner une décision quelconque. Une chose l'étonnait et lui pesait : c'était le froid silence ou la stupéfaction avec laquelle certains catholiques, même instruits, l'écoutaient, lorsqu'il leur parlait de la direction du Saint-Esprit comme moyen de perfection. Ils objectaient que cette direction était hors de l'atteinte du commun des mortels, compliquée

dans ses règles, mystique et illusoire, alors que le P. Hecker savait, au contraire, que c'est la méthode la plus simple, bornée à un minimum de règles accessibles à tous, utiles à tous, à la portée de tous.

Les lignes suivantes expriment toute sa doctrine sur la mise en pratique de cette direction intime de l'Esprit.

« Que doit-on faire pour favoriser la réception Saint-Esprit et assurer la fidélité à sa direction ? Premièrement recevoir les sacrements, divins canaux de la grâce ; on ne peut guère persévérer dans l'état de grâce, et encore moins arriver à une union intime avec Dieu, si on ne reçoit la communion qu'une ou deux fois par an. Secondement, pratiquer la prière et surtout la prière dans sa forme la plus élevée, l'assistance à la sainte Messe ; puis, la prière mentale et vocale, les offices publics de l'Église et les dévotions particulières conformes à l'attrait de chacun. Troisièmement, lire chaque jour des ouvrages spirituels : la Bible, la Vie des Saints, l'*Imitation*, le *Combat spirituel*, etc. Mais ce qu'il importe souverainement de ne pas perdre de vue, c'est que la force impulsive par laquelle on s'acquitte de toutes ces choses extérieures, est le *mouvement secret et intérieur du Saint-Esprit*, et que *la persévérance à les pratiquer ne peut être assurée que par cette même inspiration intérieure*. Attachez-vous donc à cette inspiration dans toutes les phases de la vie spirituelle, soyez-y toujours docile, recherchant en même temps le bon conseil là où vous savez le trouver. »

Le P. Hecker pensait qu'un bien plus grand nombre de personnes qu'on ne le croit généralement peuvent

être conduites à la perfection, et il aurait voulu en sonner le rappel aux oreilles des chrétiens plus souvent qu'on ne le fait d'ordinaire. Il était également persuadé qu'il y a beaucoup d'âmes dont la vie a été entièrement ou presque entièrement indemne de péché mortel, et elles lui paraissaient aptes à devenir d'ardents foyers d'activité parmi les chrétiens. Il pensait que nous devrions nous adresser plus souvent à ces âmes dans nos discours, et moins traiter l'humanité tout entière comme une masse de pécheurs endurcis ou de pénitents désolés.

Des deux effets produits par la médiation de Notre-Seigneur, à savoir l'élévation de l'âme à l'union divine, qui est le principal fruit de l'Incarnation, et la délivrance du péché et de l'enfer, qui est due à la Rédemption, — c'est sur le premier point qu'il faudrait insister de préférence quand on s'adresse à des âmes pures. Beaucoup de personnes, qui n'ont jamais péché mortellement, sont d'après le P. Hecker, retardées dans le chemin de la perfection parce qu'elles n'ont jamais reçu d'autre invitation que l'appel au repentir. Elles laissent couler leur vie entière sans stimulant suffisant pour embrasser la perfection, simplement parce qu'elles ne sauraient s'appliquer entièrement à elles-mêmes les accusations de péchés graves prises trop ordinairement comme point de départ de la direction des commentants.

Le côté positif du christianisme est l'Incarnation qui fait participer à la Vie divine tout homme de bonne volonté, repentant ou innocent. Le P. Hecker eût parlé des heures entières de la nécessité de mettre

puissamment en évidence ce côté très ignoré de la mission du Christ. Il regrettait que l'idée de Rédemption fût si souvent présentée de façon à faire croire que l'expiation soit la seule mission du Christ. La Rédemption du péché est sans doute, nécessaire à la Médiation d'une race déchue, mais Notre-Seigneur ne s'est fait Rédempteur que pour être Médiateur; il nous a purifiés du péché pour nous élever jusqu'à Dieu le Père. Il ne faudrait pas perdre de vue que beaucoup d'âmes n'ont à se purifier que du péché originel et des péchés véniels. Trop souvent ces âmes passent leur existence entière sans qu'un stimulant les vienne entraîner vers la perfection, et cela parce qu'elles ne trouvent dans les avis destinés aux commençants que des examens de conscience et des nomenclatures de fautes qui ne les concernent pas (1).

Le P. Hecker, nous l'avons souvent dit, regardait comme très utile pour la perfection, un bon usage de la liberté et l'intelligence de notre temps. Il insistait aussi sur ce que le développement intense de l'industrie et du commerce ne s'opposent en rien à un état élevé de perfection chrétienne. Dans un remarquable sermon sur saint Joseph, intitulé : *Le Saint de notre siècle*, après un magnifique exposé des avantages que la perfection

(1) Pour bien saisir l'idée du P. Hecker, il faut se rappeler qu'il avait à lutter, parmi les protestants pieux, contre la doctrine calviniste de « l'atonement » qui suppose l'homme si complètement déchu et dépravé, que le Christ seul a pu lui rendre les vertus même naturelles, et que le Christ Rédempteur vit et agit seul dans chaque chrétien racheté, sans que celui-ci puisse coopérer en rien au bien qui se fait en lui-même.

rencontre dans la liberté et l'intelligence, il insiste sur ce que les occasions et les responsabilités particulières à notre civilisation sont capables d'être sanctifiées au plus haut degré.

« Appelé, dit-il, à quitter ses amis, sa maison, son pays, saint Joseph obéit à la voix de Dieu à l'instant et sans un murmure. La solitude ne lui était pas nécessaire pour rencontrer Dieu et s'unir à lui. Il resta dans le monde, et sut y trouver Dieu. Il sanctifia son travail en mettant Dieu dans son atelier. Saint Joseph n'était pas une fleur du désert, une plante du cloître. Il trouva les moyens de perfection dans le monde et fit servir les soins et les devoirs du monde aux desseins de Dieu sur lui.

« La maison de Saint Joseph était son cloître, et c'est au sein de la famille qu'il pratiqua les plus sublimes vertus. Occupé aux devoirs matériels de chaque jour, il tenait son esprit fixé sur la contemplation des vérités divines, et une influence céleste animait toutes ses actions. Il a atteint dans la société et dans la famille un degré de perfection que n'ont jamais surpassé, si même ils l'ont égalé, le martyr dans sa mort, le contemplatif dans sa solitude, le moine dans son cloître, le missionnaire dans ses travaux héroïques.

« Notre siècle n'est pas un siècle de martyrs, d'ermites, de moines. Bien qu'il ait ses martyrs, ses reclus, ses communautés monastiques, ce ne sont pas là, et ce ne seront vraisemblablement plus là les types dominants de la perfection chrétienne. Nos contemporains vivent dans leurs marchés bruyants, dans leurs comptoirs, leurs ateliers, leurs foyers, dans toutes les

situations variées qui forment la société humaine, et c'est là qu'il faut introduire la sainteté. Saint Joseph est le modèle par excellence de ce type de perfection. Il faut que ces devoirs et ces circonstances deviennent autant d'instruments de sanctification, car les difficultés et les obstacles de notre temps sont ce qui forme notre caractère; une fois surmontés, ils deviennent des moyens de perfection et des titres de gloire. Voyez cela nettement, et vous tenez le type de sainteté qui sera de plus en plus la vivante expression de la vie actuelle de l'Église.

« C'est là le champ de conquête pour l'héroïsme chrétien d'à présent. Les soucis, les travaux, les devoirs, les affections et les responsabilités de la vie quotidienne formeront les piliers de la sainteté des *Stylites* de nos jours. C'est sous cette forme que triomphera désormais la vertu chrétienne. »

Le P. Hecker recommandait à son pénitent avec une insistance très particulière la pratique des vertus naturelles, telles que l'honnêteté, la tempérance, la sincérité, la bonté, le courage, comme devant précéder tout essor vers une vie plus élevée. Il cherchait d'abord à démêler dans la vie et le caractère de ses pénitents les ressources naturelles dont ils disposaient, et il leur demandait de les développer complètement. Prenant pour point de départ l'homme naturel, il faisait tendre toute la force surnaturelle des sacrements et de la prière, à établir et à augmenter la vertu naturelle comme un préliminaire indispensable et un accompagnement constant du progrès surnaturel. Il était convaincu que les aspirations vers la vie surnaturelle se fortifieraient

à proportion que la raison naturelle s'éclairerait ; le besoin de la grâce de Dieu est sans doute ce qu'il y a de plus urgent dans l'état de péché, mais il se fait sentir avec d'autant plus de promptitude qu'on est plus riche en vertus naturelles. De même que l'exercice de la raison est nécessaire à la foi et en précède les actes, de même l'intégrité de la vertu naturelle est la meilleure préparation pour la grâce de Dieu. Plusieurs pages des *Aspirations de la nature* sont consacrées à la dignité humaine et à la nécessité de mettre en relief l'excellence de la nature humaine lorsqu'on veut conduire l'homme aux sommets du surnaturel.

Légitimement exercées, y est-il dit, toutes les facultés de l'âme conduisent à la vérité ; tous les instincts de notre nature ont leur rôle à jouer dans notre destinée éternelle. Le catholicisme y trouve un soutien et les emploie dans tous ses développements.

« La religion catholique est merveilleusement organisée pour découvrir, soutenir et perfectionner les goûts, les inclinations et les particularités de la nature humaine. Et qu'on n'aille pas dire que les traits caractéristiques qui abondent parmi les hommes sont plutôt à réprimer qu'à encourager. Ce serait mépriser la nature humaine et déprécier l'œuvre même de Dieu. Ces particularités, en effet, ne sont-elles pas innées ? Ne sont-elles pas implantées en nous de la main même du Créateur ? Ne sont-elles pas ce qui doit faire notre véritable individualité ? »

Humanité, voilà un mot dont le sens reste vague pour beaucoup, mais était très vivant pour le P. Hecker ; il ne le cédait, à ses yeux, qu'au nom même de christia-



nisme. Et voici comme il résumait les rapports du catholicisme avec la nature humaine : « Le catholicisme est une religion qui se rattache à toutes les facultés de l'esprit, qui s'adapte à tous les instincts de la nature humaine, et qui affirme son origine divine par une parfaite concordance avec l'œuvre du Créateur. »

Quelques citations tirées des lettres spirituelles du P. Hecker feront connaître ses idées sur l'Esprit de mortification et de détachement.

« Les mortifications extérieures aident à la vie intérieure. Ce que nous ôtons au corps, nous le donnons à l'esprit. En y regardant de près, nous sommes obligés de convenir que les deux tiers de notre existence sont employés à nous demander ce que nous mangerons, comment nous dormirons, de quelle façon nous nous habillerons. Les deux tiers de notre vie, y compris le sommeil, sont absorbés par l'animal qui est en nous. Je ne méprise pas l'animal chez l'homme, mais je réclame la première place pour l'âme. L'ordre légitime des choses est renversé, une conversion est nécessaire. Lisez la vie des Pères du désert, toute rationnelle et divine; ils sont peu connus et peu appréciés de nos jours, et cependant leur histoire est plus intéressante qu'une nouvelle, plus étrange qu'un roman.

« L'amour-propre, le culte du *moi* ne se détruit pas facilement. C'est comme un chancre dont les racines sont enlacées aux fibres les plus délicates de notre organisme moral. Seule, la grâce divine peut les extirper; mais combien lentement! Et combien pénible l'opération! Plus l'amour-propre est subtil, plus la cure est difficile.

« Comment l'intelligence peut-elle être soumise à la grâce divine sans avoir été ramenée à son néant? Et comment cela peut-il se faire sans qu'elle soit plongée dans l'obscurité? Comment le cœur peut-il être rempli de l'esprit du divin amour, s'il contient quelque autre amour? Comment peut-il être purifié de tout amour déréglé, si ce n'est par la sécheresse et l'amertume? Dieu veut remplir notre intelligence et notre cœur de sa grâce et de son amour, et diviniser ainsi notre nature. Et comment s'y prendrait-il autrement qu'en faisant disparaître de notre âme et de ses facultés tout ce qui est contraire à l'ordre divin? »

Il aimait à citer ce verset de l'*Imitation* (liv. III, ch. LI), où il voyait un résumé parfait des conditions nécessaires à la vie active : « Tant que l'homme n'est pas élevé ainsi en esprit, détaché de toute créature et parfaitement uni à Dieu, tout ce qu'il sait et tout ce qu'il a est de bien peu de prix ».

Il écrivait à un ami qu'il étudiait ce verset depuis trente ans sans être certain d'en avoir encore bien compris tout le sens.

Les citations suivantes donneront une idée de la direction spirituelle du P. Hecker :

« D'abord, dans tous vos actes délibérés, calmez votre esprit, prenez l'attitude de celui qui reçoit une visite ou qui écoute parler; puis décidez. Imperceptiblement et insensiblement la grâce vous guidera.

« Ne tenez pas compte de ce que les gens disent, gardez votre manière de voir, tenez-vous-en à votre sens et *abondez-y*. Que chacun, comme dit l'apôtre,

abonde dans son propre sens. Ne cherchez pas à ranger tout le monde à votre avis : il n'y a pas deux nez qui se ressemblent ; encore moins deux âmes. Dieu ne se répète jamais.

« Personne aujourd'hui ne croit avoir besoin de Dieu. Chacun porte le monde sur ses épaules et, à moins que ses idées et ses petits projets ne soient adoptés et ne réussissent, il prophétise la fin du monde. Êtes-vous sur la bonne route : allez toujours ! Notre maxime est : Assurez-vous d'avoir raison, et marchez de l'avant !

« Que de fois ce que l'âme a de plus noble et de meilleur se trouve étouffé par une contrainte mal avisée ! La seule restriction à s'imposer est de rejeter ce qui est faux et de réprimer la préférence donnée à un bien inférieur lorsqu'il est en conflit avec un bien plus élevé. Pour le reste, liberté !

« Je connais un homme qui pense ne rien savoir, et qui, en effet, tous les jours constate qu'il sait moins, un homme qui espère bien arriver avant de mourir à ne rien savoir du tout. O bienheureux vide que celui qui nous remplit tout entiers ! O heureuse pauvreté que celle qui possède tout ! O bienheureux néant que celui qui permet de s'écrier : *Mon Dieu et mon tout !* »

On voit maintenant que la principale règle de direction du P. Hecker était de diriger le moins possible. Sa méthode avait pour point de départ le dessein de se passer de méthode aussitôt qu'il le pourrait avec sécurité. Être le pénitent du P. Hecker équivalait au privilège de devenir tôt ou tard le pénitent du seul Saint-Esprit. Il fit imprimer en 1887 les règles de direction qui suivent :

« L'œuvre du sacerdoce consiste à guider dans leur conduite les chrétiens fidèles, sans perdre de vue que Dieu les dirige toujours intérieurement.

« Dans la direction d'une âme innocente, il faut bien nous persuader que Dieu habite en elle, et ne pas nous considérer comme les remplaçants de Dieu.

« Dans la direction d'un pécheur repentant, il faut comprendre que notre mission est de rendre cette âme à la direction de Dieu.

« Le meilleur service que nous puissions rendre à n'importe quel chrétien, c'est d'exciter en lui le sentiment de la fidélité au langage lumineux que Dieu lui tient au fond de sa conscience.

« La direction de Dieu se produit de deux façons au dehors : par l'action de sa Providence dans les diverses circonstances de la vie, et, au dedans, par l'action directe de l'Esprit-Saint sur l'âme humaine. Il est fort dangereux de séparer ces deux influences.

« On trouve la clef de plus d'un problème spirituel dans la vérité que voici : « L'action directe de Dieu à « l'intérieur de l'âme est en harmonie avec sa Provi-  
« dence extérieure. » La sainteté consiste à les identifier pour y rapporter toutes les pensées, paroles et actions de notre vie. L'extérieur et l'intérieur (et l'on en peut dire autant du naturel et du surnaturel) sont une même chose en Dieu, et l'idée que nous nous en faisons doit être ramenée à celle d'un ensemble, d'un tout, qui ait son fondement en Dieu. Conformer son existence à cet idéal, c'est la sainteté héroïque.

« Tous les sacrements de l'Eglise, son autorité, la prière mentale et vocale, la lecture spirituelle, les

exercices de mortification et de dévotion ont pour raison d'être et pour fin de conduire l'âme à la direction de l'Esprit-Saint. Saint Alphonse dit dans ses lettres que le premier directeur de l'âme, c'est le Saint-Esprit lui-même.

« Il ne faut jamais oublier qu'un homme ne peut servir de guide à un autre homme, que s'il le conduit au seul guide, à Dieu.

« Le vrai guide de l'âme, c'est le Saint-Esprit; et c'est la divine autorité de l'Église qui nous dit si nous sommes sous sa conduite. »

Quelques extraits publiés par le P. Hecker dans le *Catholic World*, en 1887, nous semblent éclairer encore les sujets déjà traités et condenser fort heureusement les règles pratiques de sa direction. Malgré la longueur de ce passage, nous croyons bien faire de le donner pour conclusion à l'important chapitre qui nous occupe.

« Si quelqu'un dit que sans l'inspiration du Saint-Esprit et sans son secours un homme peut croire, « espérer, aimer ou se repentir comme il doit le faire « pour que la grâce de la justification lui soit conférée, « qu'il soit anathème ». Par ces paroles textuelles du concile de Trente, l'Église nous enseigne que, sans un mouvement intérieur du Saint-Esprit résidant en nous, aucun acte humain ne peut être méritoire pour le ciel. Cette doctrine, qui renferme le véritable sens de l'Écriture Sainte et l'enseignement ininterrompu de l'Église dans tous les siècles, fonde la justification humaine sur une impulsion intérieure de la Troisième Personne de la Sainte-Trinité. Cette impulsion précède les actes

de foi, d'espérance, d'amour et de contrition : le premier degré dans la carrière surnaturelle est donc l'entrée du Saint-Esprit dans la vie intérieure de l'âme. Le *processus* de la justification commence par la vie divine de l'Esprit habitant en nous et élevant jusqu'à lui, absorbant en lui-même, pour ainsi dire, la vie humaine de l'âme.

« Ceci n'est pas au détriment de la liberté de l'homme, mais plutôt favorable à son accroissement. L'homme participe à l'infinie indépendance de Dieu et à sa divine liberté, exactement dans la proportion où il participe à la vie de Dieu par la communication de l'Esprit-Saint.

« Si l'on demande comment se fait cette communication, nous répondrons : « Sacramentellement ».

« Si un homme ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume des Cieux. L'homme possédant par nature une vie à la fois extérieure et intérieure, il en résulte que, lorsque l'Esprit-Saint fait de lui un homme nouveau et l'élève à l'état surnaturel, il emploie dans ses rapports avec lui des méthodes à la fois extérieures et intérieures. Le Saint-Esprit entre en l'âme par la grâce du Baptême et y grandit par les autres sacrements; de même par la prière vocale et mentale, l'audition des sermons, la lecture des Saintes Écritures et des livres de dévotion, et par les événements ordinaires et extraordinaires de la vie quotidienne. Une fois le Saint-Esprit entré dans notre âme, c'est à son inspiration qu'est dû tout acte méritoire du ciel. Même inaperçus, même confondus avec les impulsions de la vertu naturelle, même aussi

nombreux que les instants de notre vie, tous ceux de nos actes qui sont méritoires pour le ciel, et spécialement les actes d'amour, d'espérance, de foi et de repentir, doivent leur existence à ce que le Saint-Esprit a exercé sur notre âme une action efficace.

« Je ne dis pas cela pour que notre esprit fasse de perpétuels efforts pour discerner les cas particuliers ou les signes distinctifs de cette action de l'Esprit-Saint en nous. Les sacrements, la prière, les lectures pieuses, l'audition de la parole divine, voilà les instruments et l'accompagnement habituels de la visite de Dieu; et ce sont des jalons suffisants pour le voyage de l'âme à travers la vie, à moins qu'elle ne soit dirigée vers des voies tout à fait extraordinaires. Du reste, en dehors de ces marques extérieures et de quelque façon que vous observiez la venue de Dieu en vous, c'est par ses effets qu'elle se fera sentir. Ce sera peut-être très longtemps après, que la foi, l'espérance, la charité ou le repentir croîtront dans votre âme d'une façon visible (sauf, toujours, les cas exceptionnels). « Ne pas résister à l'Esprit », nous montrer fidèles à la direction divine, céder amoureusement aux mouvements de la vertu lorsqu'ils absorbent doucement nos pensées, est là tout notre devoir.

« Après avoir ainsi exposé succinctement la doctrine fondamentale de la vie surnaturelle, il est à propos de dire un mot des vertus naturelles et de leurs rapports avec les surnaturelles. On a déjà fait entendre que la pureté de nature est souvent impossible à distinguer de la sainteté surnaturelle, et il est reconnu que les influences du Saint-Esprit commencent par couler à flots



dans les canaux de la vertu naturelle, la rendant ainsi surnaturelle. La pratique des vertus cardinales (prudence, force, justice, tempérance) a procuré dans tous les temps aux âmes innocentes une union naturelle avec le Créateur, et si nous soutenons qu'une telle union est insuffisante, nous entendons cependant reconnaître la part que prennent les vertus naturelles à l'œuvre de la sanctification humaine. Grâce aux vertus naturelles, les relations de l'homme avec la nature et avec ses semblables deviennent ce qu'elles doivent être, et le préparent bien mieux à son union avec Dieu que n'a fait l'acte même de la création, — qui était seulement, à vrai dire, la préface de nos rapports surnaturels avec Dieu. Qui oserait nier qu'il se soit rencontré, en assez grand nombre, parmi les païens, des individus chez qui la prudence, la justice, la force et la tempérance étaient en très grand honneur? Ils connaissaient assez bien les exigences de la droite raison. Des hommes comme Socrate, Platon, Épictète, Marc-Aurèle, avaient des défauts, de grands défauts, si vous voulez; mais ils savaient, par les lumières de leur raison naturelle, discerner le mal du bien, et ils pratiquaient plus ou moins les vertus naturelles. — Ainsi l'union entre Dieu et l'homme, due à l'acte créateur (bien que cet acte ne suffise pas, lui seul, à la produire,) n'a jamais été interrompue. Le Créateur et le Médiateur ne font qu'un ».

## CHAPITRE XXIII

### La paroisse Pauliste et les missions

Dans le service des paroisses, les Paulistes, dirigés par le P. Hecker, s'efforcèrent d'utiliser les qualités individuelles de chacun de leurs membres en même temps que les ressources de la vie commune. La valeur personnelle eut le champ libre sans que l'unité d'esprit et d'action fût en rien compromise.

Le missionnaire fait un excellent prêtre de paroisse. Habitué à un travail pénible et à fort peu de distractions, il met toute son énergie au service de ses paroissiens. Il déploie un zèle infatigable pour la prédication la plus efficace, la visite des malades, la recherche des pécheurs obstinés et l'audition des confessions. D'un autre côté, la régularité des devoirs professionnels et la connaissance approfondie de l'état des choses dans une paroisse ajoutent à son expérience, et le rendent plus apte à exécuter ces entreprises personnelles lorsqu'il reprend ce que Pie IX appelait ses « expéditions apostoliques ».

Les missions, œuvre principale des Paulistes, furent poursuivies avec énergie depuis 1858 jusqu'à la fin de la guerre, en 1865. Quatre-vingt-huit missions avaient

eu lieu dans ce laps de temps; des centaines de convertis avaient été reçus dans l'Église, des confessions entendues par milliers. Malgré de nombreuses demandes, refusées faute de sujets, presque toutes les villes un peu considérables des États-Unis et du Canada connurent les Paulistes et eurent à se louer de leur passage. En avril 1865, la mort du P. Baker alourdit encore le fardeau déjà si pesant pour un si petit nombre de religieux, et les missions se trouvèrent presque interrompues jusqu'en 1872.

Les Paulistes dirigeaient et dirigent encore leurs missions dans le même esprit et d'après la même méthode que lorsqu'ils étaient Rédemptoristes : il est malaisé de faire mieux que saint Alphonse. Mais leur prédication se distinguait par de fréquents appels aux qualités et aux vertus particulières que Dieu attend de notre époque; ils parlaient aussi souvent de l'énergie et de l'intelligence que des vertus proprement surnaturelles. On n'était pas seulement édifié de leur zèle et de leur discipline religieuse; les plus observateurs se sentaient attirés par la liberté d'esprit particulière aux Paulistes et par leur application constante à mettre sous le contrôle de la raison les émotions que leur parole pouvait susciter. C'étaient des hommes d'une grande indépendance native, et leur influence religieuse était faite pour développer cette qualité chez les autres. Ils apportaient le plus grand soin aux instructions doctrinales. Quant aux dévotions spéciales, ils n'en recommandaient aucune et se contentaient d'aider les pasteurs dans le choix de ces moyens secondaires de sanctification. Les non-catholiques de toute

classe venaient entendre les missionnaires convertis, et la presse séculière leur accordait souvent une attention flatteuse.

Les Pères déclarèrent une guerre implacable au défaut capital de notre pays, l'ivrognerie, et à sa cause immédiate, le cabaret. Cette attitude des missionnaires devint une source d'anxiété pour les pauvres curés, la plupart élevés en Irlande. Ils étaient, certes, très aises du bien qui se faisait, mais ils regrettaient de voir leurs débitants de liqueurs exposés à des blâmes publics. On cite d'un curé cette parole : « Les seuls gens qui aient regardé la mission de travers sont les plus notables de ma paroisse, les débitants de rhum (1). »

Malgré tout, l'action des Paulistes contre le fléau de la boisson fut généralement approuvée par les prêtres et les prélats, par le public catholique et non catholique, par la presse séculière et même par la haute police de nos cités populeuses.

Dès que l'église des Paulistes fut ouverte, la communauté s'occupa d'en embellir les alentours. Le terrain resté libre fut disposé en jardin d'agrément planté d'arbustes et d'arbres fruitiers. Le bonheur du P. Hec-

(1) Dans les localités où les émigrants irlandais forment la majorité des catholiques, le cabaret, ou *saloon*, est le lieu où se traitent tous les sujets qui intéressent les émigrants, aussi bien les questions relatives à la paroisse que les autres. Le cabaretier, qui est aussi épicier, est un peu plus lettré que ses clients; il devient le conseiller et bientôt l'homme politique de la troupe. Nullement irrégulier, au contraire, il aide volontiers le prêtre, dans lequel il trouve la vive incarnation de l'Irlande; et ce brave homme a bien de la peine à comprendre la guerre que le clergé déclare à son « petit commerce » de whisky et de gin.

ker était de surveiller ces travaux et d'y participer activement lorsque ses devoirs lui en laissaient le temps. L'endroit devint bientôt singulièrement attrayant, et, au bout de peu d'années, les fidèles y affluèrent de tous les quartiers de la ville pour y faire leur pèlerinage du dimanche. Ils assistaient en grand nombre à la Messe ou aux Vêpres dans l'église Saint-Paul, calme et paisible comme une église de campagne. Les résidents de la paroisse, peu nombreux, et à peu près tous de la classe ouvrière, s'attachèrent profondément à leurs pasteurs, et une sorte d'union idéale s'établit entre les prêtres et le peuple.

Presque tout le quartier était couvert de jardins maraîchers, entrecoupés de grosses masses de rochers et de groupes de cahutes. La plupart des paroissiens de cette époque vivaient dans ces demeures informes, d'un aspect bizarre et pittoresque, et dont ils étaient eux-mêmes les architectes et les constructeurs. Le terrain qu'occupaient les habitations de ces pionniers, et sur lequel erraient et folâtraient ensemble leurs chèvres, leurs chiens et leurs enfants, supporte maintenant des maisons de rapport ou de somptueuses résidences. Nous ne saurions dire si la grâce de Dieu y abonde davantage. Ceux qui entendirent le P. Hecker baptiser sa paroisse du nom de *Cahuteville* (Shantyopolis), n'ont jamais surpris chez lui le regret de n'avoir pour paroissiens que des simples et des pauvres.

Les sermons du dimanche, composés avec le plus grand soin et fort suivis, furent publiés en une série de sept volumes sous la direction du P. Hecker, un volume par année à partir de 1861; et, quoiqu'au dé-

but on eût quelque inquiétude sur le succès de cette publication, elle fut très bien reçue des catholiques, et recherchée même des pasteurs protestants. Ces discours ont un caractère strictement paroissial; ils sont brefs, d'un style familier, abondants en citations et en exemples tirés des Écritures et de la vie quotidienne. Le P. Hecker prêchait à son tour; bien que le recueil contienne peu de ses sermons, il fut évidemment l'inspirateur de ceux de ses Pères, comme il l'était de leur zèle tout apostolique dans leurs devoirs de paroisse et de mission. Cette série fut suivie, quelques années plus tard, de la publication de deux volumes de sermons dits *de cinq minutes*, contenant de courtes instructions pour les messes basses du dimanche.

Les Paulistes se firent remarquer par leur exactitude à suivre le rituel dans leurs offices publics, et par la splendeur qu'ils surent donner aux grandes fêtes de l'année, en dépit de la simplicité de la construction et de la pénurie de leurs ressources. Le P. Hecker encouragea de tout temps le chant collectif des fidèles, et s'efforça de l'introduire dans son église. Modeste au début, ce chant s'améliora de jour en jour dans les exercices du carême et les réunions de sociétés, et arriva enfin à l'état florissant où il se maintient dans cette paroisse.

Le P. Hecker s'occupait constamment des enfants. Quel que fût le directeur de l'école du dimanche, à tous ses séjours dans la Communauté, il s'y rendait régulièrement, posant des questions, parlant aux maîtres et aux enfants, animant tout de son entrain et de ses encouragements.

Il était d'une exigence impitoyable pour la propreté et pour sa vertu corrélative, l'ordre. Il ne dédaignait pas de se servir du torchon, de la brosse et du plumeau à l'intérieur, de la bêche et du râteau dans le jardin; et ce trait prouve l'intérêt qu'il prenait à la bonne tenue, au confort même, dans tout ce qui regardait le presbytère et l'église.

Assidu à tous les devoirs paroissiaux, son œuvre de prédilection était le soulagement des pauvres. Ils affluaient chez lui de tous les quartiers populaires de la ville et se multipliaient hors de toute proportion avec l'accroissement progressif de la paroisse. Le P. Hecker organisa, pour leur venir en aide, une conférence de Saint-Vincent de Paul où il enrôla les meilleurs de ses paroissiens, il y prit lui-même une part active et énergique.

La mort du P. Baker fut, humainement parlant, une perte incalculable pour la Communauté et le grand événement des premières années. Le P. Hecker avait trouvé en lui aide et sympathie; il avait la plus haute idée de sa vertu, et il le pleura avec le mélange de joie et de douleur avec lequel on pleure un saint. Le lecteur qui voudrait s'édifier n'a qu'à lire la vie du P. Baker écrite par le P. Hewit. Sa mort, contre toute prévision, fut le signal d'événements heureux pour la Communauté, qui se plut à y reconnaître l'intervention de celui qu'elle regrettait. Jusque-là, deux prêtres seulement s'étaient adjoints aux Paulistes; les jeunes gens qui s'offraient comme novices, inspirant peu de confiance, avaient été écartés. Mais à partir de 1865, de bons sujets se présentèrent en nombre suffisant pour



qu'on pût reprendre les missions. L'événement le plus important fut l'inauguration de l'apostolat de la presse par la publication du *Catholic World* dans le mois même où le P. Baker mourut, apostolat qui exerça une influence vraiment nationale, et qui avec les *Catholic tracts* et la *Société de publication catholique*, mit enfin les Paulistes dans la voie de leur vocation primitive : la conversion des protestants à la vraie religion. Nous traiterons ce sujet avec celui des conférences du P. Hecker. Il resterait des choses très intéressantes à dire sur la paroisse et les missions; mais un certain laps de temps doit s'écouler avant qu'on puisse décemment publier ce qui concerne tant de personnes encore en vie.

## CHAPITRE XXIV

### Les conférences du P. Hecker

La suspension des missions, imposée par la nécessité durant quelques années, permit au P. Hecker de se consacrer à la parole publique pour les intérêts du catholicisme. Déjà, entre chaque mission, il avait saisi toutes les occasions de se faire entendre sur des sujets de controverse, tant dans des salles publiques que dans les églises. Il pouvait maintenant mûrir ses plans, et, tout en faisant l'essai de ses méthodes, préparer pour les occasions futures un cours de conférences répondant au but qu'il se proposait. Plus que jamais il travaillait à se rendre digne de son apostolat.

« Comment, se demandait-il, donner à la parole de vie une forme nouvelle pour captiver un peuple neuf? Comment adapter l'enseignement religieux aux besoins spéciaux du temps, sans s'écarter de l'intégrité et de l'antiquité vénérable de la vérité? » Il cherchait à résoudre ces questions en se rappelant ses propres difficultés et en prêtant une oreille attentive à tout ce qui se disait autour de lui. Il lisait tous les livres, toutes les publications qui pouvaient tant soit peu le renseigner sur la route vers laquelle Dieu dirigeait présentement

l'esprit des hommes dans la recherche de la vérité. Ses yeux étaient toujours appliqués à déchiffrer les signes providentiels, dont sont marquées les vies humaines. Sa conclusion était invariablement la même : proclamer sur les toits qu'un homme ne peut satisfaire ses propres aspirations qu'en se faisant catholique ; prêcher dans les carrefours que, seule, la religion catholique élève l'homme au delà de ses forces naturelles, même les plus hautes, jusqu'à une union intime, consciente et perpétuelle avec la Divinité.

Très instruit sur le dogme, il avait peu de goût pour les subtilités théologiques, à moins qu'elles ne touchassent à la dignité de l'homme ou à l'évolution de la grâce du Christ, questions essentielles pour lui. Il connaissait à fond l'organisme de l'Église, ayant été à même de l'étudier du dehors comme du dedans. Il avait senti le fer rouge de l'autorité pénétrer dans son âme ; il avait agonisé sous la brûlure jusqu'à ce qu'elle fût cicatrisée par le baume d'une haute approbation. Il aimait le catholicisme chaque jour davantage, et se sentait de plus en plus désireux de le proclamer au monde.

Le Père avait un système particulier pour la préparation de ses sermons : il ne les écrivait pas mot à mot. Sa mémoire n'était pas fidèle, et il lui fallait se fier à l'improvisation qui, facile chez lui dès le début, devint avec le temps tout à fait remarquable. « Pour moi, disait-il, un sermon est toujours une production spontanée. Je ne peux en préparer un seul. Il faut que l'idée germe et se développe dans mon esprit, et c'est pour moi un rude travail que de lui donner une forme et une expression extérieure. »

L'effort ne se faisait pas sentir dans son débit; l'élocution, si elle n'était pas conforme à toutes les règles de la rhétorique, restait aisée et familière; elle allait droit au but. Sa voix, bien que souvent voilée par une affection des bronches, avait ce timbre particulier qui porte jusqu'aux parties les plus éloignées de l'auditoire. Son aspect était plein de dignité; son geste simple, parfois énergique, d'un grand effet dans la chaire. La profondeur de ses convictions était tout le secret de sa force. La sincérité de sa foi et sa liberté d'âme s'alliaient admirablement dans toute son attitude. Il ne paraissait pas en public sans attirer de nombreux représentants des sectes multiples qui se partagent notre pays. Cela lui plaisait, car il les aimait, se sentait à l'aise avec eux et se réjouissait de leur annoncer la bonne nouvelle.

L'apathie des catholiques pour l'apostolat en Amérique le consternait. Il voyait beaucoup de prêtres se donner une peine infinie pour recueillir et envoyer de l'argent aux missions lointaines, fort peu qui voulussent faire des efforts sérieux pour la conversion de leurs compatriotes. « Les Américains ont-ils donc moins de valeur devant Dieu que les païens et les bouddhistes? » disait-il.

La foi catholique était, à son sens, la plus grande merveille du monde de l'intelligence, et il savait, d'après sa propre expérience, combien peu s'en doutent parmi les non-catholiques. Il s'étonnait que les catholiques ne cherchassent pas à dissiper cette ignorance, d'autant que chacun peut multiplier son influence à l'infini par son union avec ce parfait organisme, l'Église,

et que le premier et le plus sacré des devoirs du catholique est de propager la vérité.

M. Wilfrid Ward, un philosophe catholique de grande distinction, a exprimé dans un brillant volume l'influence sur la controverse de ce qu'il appelle *le Vêtement de la Religion*, c'est-à-dire de la race, des traditions politiques, de l'éducation, du tempérament physique. Ses pages instructives sont imbues de la grande vérité que les scolastiques énonçaient sous cette forme plus exacte qu'élégante : « *Quidquid recipitur secundum modum recipientis recipitur*, toute chose qui est reçue l'est suivant la forme de ce qui la reçoit. »

Le caractère national, les tendances, les antécédents de ceux auxquels on s'adresse, leurs capacités relatives de penser et de sentir, tout cela, si ce n'est point l'âme des hommes, en est du moins le vêtement, la cuirasse, l'armure ; et le P. Hecker savait combien il en faut tenir compte.

Il jugeait que, dans la controverse avec les non-catholiques, nous devons maintenant prendre l'offensive, et que nous en sommes à ce moment de la bataille où les troupes, ayant jeté leurs javelots, s'étreignent dans une lutte corps à corps. Mais cet effort exige des combattants bien aguerris, des capitaines qui connaissent le terrain et comprennent à fond ce qui fait la faiblesse ou la force de l'ennemi. Ce n'était point une nouveauté que de voir le protestantisme mis en cause par la liberté humaine ; mais c'en était une, que de l'attaquer comme un instrument de torture pour les âmes libres et innocentes, et surtout, en le faisant, de

s'imposer à l'attention des meilleurs protestants, de les attirer par milliers à ses conférences. Or, c'étaient là, pour le P. Hecker, des succès on peut dire habituels, et que la presse enregistrerait à chaque fois.

Il savait bien que l'Américain non catholique aspire à traiter avec Dieu moyennant aussi peu de secours extérieurs que possible. Arriver à Dieu par sa seule activité spirituelle, sans s'arrêter aux formes plus ou moins humaines, telle était son ambition d'âme. Il ne trouvait de satisfaction religieuse que dans une vie spirituelle où il pût traiter directement avec Dieu, son Verbe inspiré, son Esprit-Saint. Il lui tardait de dire à ses compatriotes que l'Église catholique leur donne une envolée vers Dieu mille fois plus directe que tout ce qu'ils ont pu rêver. Ils croient que l'autorité de l'Église raidira leurs membres; il avait hâte de leur expliquer qu'elle leur rend la liberté, affranchit leurs esprits du doute, donne à leur conviction l'intensité d'une certitude instinctive, et porte les facultés intellectuelles à une activité dont la force n'est pas soupçonnée en dehors de l'Église.

Ce n'étaient pas seulement les vérités de la Révélation que le P. Hecker traitait dans ses conférences. Les premiers principes de la religion naturelle faisaient le fond de tous ses tableaux du vrai christianisme. Que Dieu est bon, que les hommes ne seront punis que pour leurs méfaits personnels, que les hommes sont nés pour s'unir à Dieu et qu'ils y aspirent dans leurs bons moments; qu'ils sont tous égaux, étant tous faits à la ressemblance de Dieu, doués de libre arbitre et appelés au même bonheur éternel : telles étaient les

grandes vérités qu'il proposait tout d'abord à son auditoire, pour les mettre ensuite en parallèle avec la doctrine protestante. Selon lui, le protestantisme pèche encore plus contre l'intégrité de la nature humaine que contre les vérités de la révélation chrétienne. Sa préoccupation était de mettre en plus fort relief l'accord du catholicisme avec la raison et la liberté.

Le protestantisme, disait-il, n'est pas moins dirigé contre l'égalité fraternelle des hommes que contre l'autorité extérieure de Dieu : « Luther avait pleine conscience des conséquences de ses actes, et, par sa doctrine de la prédestination, en proclamant l'homme totalement dépravé, sa religion ne peut plus être que la fuite de Caïn devant la face de son Créateur et l'éloignement forcé et haineux de ses frères ». Des sombres doctrines de Luther et de Calvin appeler les hommes au libre et sain usage de la raison et des capacités naturelles, voilà quelle était pour lui la meilleure des tactiques; et il en tirait un merveilleux parti.

En juillet 1863, il écrit au cardinal Barnabo : « Depuis plusieurs années il me semblait qu'il serait bon de prendre des mesures plus effectives pour atteindre les protestants. L'hiver dernier j'ai risqué un essai dans ce genre. Dans trois villes différentes, j'ai donné, dans une vaste salle, une série de conférences sur la religion, d'un dimanche à l'autre. Les dépenses étaient couvertes par les prêtres de l'endroit; ces conférences étaient gratuites pour le public et destinées exclusivement aux protestants; les catholiques étaient priés de leur laisser la place. La salle était toujours comble, et à la fin d'une de mes conférences se trouvaient



réunies deux mille cinq cents personnes, presque toutes protestantes.

« Voici l'exposé de ma méthode : traitant chaque point de notre doctrine en vue de convaincre mon auditoire, je considérais tout d'abord à quel besoin de notre nature chaque dogme se rapportait et s'adressait spécialement. Ce besoin une fois découvert, je l'expliquais jusqu'à ce que mes auditeurs fussent pleinement convaincus de son importance. Puis se présentait la question : « Quelle est la religion qui reconnaît cet élément ou besoin de notre nature, et qui peut satisfaire ses légitimes exigences ? Est-ce le protestantisme ? » Les données du protestantisme, exposées, apparaissaient hostiles ou incomplètes. La religion catholique, alors interrogée, se trouvait reconnaître ce besoin, et ses réponses, appuyées sur l'autorité des Saintes Écritures, étaient adéquates et satisfaisantes.

« L'intérêt de mon auditoire était visible et l'effet de cette méthode a dépassé mes espérances. Ma propre expérience me prouve que cette œuvre, continuée dans le même sens, préparerait les voies à un grand changement de religion dans ce pays, plus particulièrement aujourd'hui que l'esprit public est disposé à reconnaître les droits de l'Église catholique. »

Le besoin de notre nature ainsi mentionné appartenait souvent à l'ordre politique ; par exemple, l'amour de la liberté ou la capacité de l'homme pour le *self government*. Le P. Hecker développait ce sujet au début de sa conférence, le traitait en philosophe, et en étendait l'application aux hommes en général. Son triomphe était donc souvent remporté sur un terrain semi-

religieux ou plutôt sur le terrain de la religion naturelle. L'effet en était dû en grande partie à l'heureux développement du plan si simplement esquissé dans la lettre précédente. La plupart des esprits intelligents qui composaient l'auditoire se sentaient, à des degrés divers, attirés vers cet enseignement de l'Église catholique sur les relations de l'homme avec Dieu et avec ses semblables, et ébranlés dans leurs croyances protestantes. Des Américains ne pouvaient pas manquer d'éprouver un certain dégoût pour des doctrines condamnées par les maximes de la Déclaration d'Indépendance.

Bien que cette méthode ne fût pas précisément nouvelle, — l'archevêque Hughes s'en était servi contre le conférencier presbytérien Breckenridge, — le public fut comme pris d'assaut. Le style de controverse alors en vogue consistait à étourdir l'auditoire par la profusion des textes; mais voici venir un Américain catholique, qui cite la doctrine protestante au tribunal de la liberté américaine. Le protestant fanatique exhale sa rage par des épithètes violentes et des réponses le plus souvent incohérentes. Le protestant modéré prétend que les doctrines incriminées sont hors d'usage, son Église les ayant changées, au moins implicitement. « Alors changez votre Église, réplique le P. Hecker. Si vous êtes revenu à la vraie doctrine, pourquoi ne pas revenir à la vraie Église? » L'auditoire, en général, ne pouvait échapper à l'influence de cette logique puissante, qui attaquait l'enseignement de la Réforme et ses terribles conséquences : le doute et la division parmi les chrétiens.

Le P. Hecker possédait l'intuition des difficultés particulières au peuple américain et déployait la plus grande habileté à les résoudre. Il n'avait pas son pareil pour mettre à nu les besoins du cœur humain et pour y appliquer les vertus curatives du catholicisme. Son immense sympathie pour les âmes innocentes et de bonne volonté, mais privées de la vérité, se voyait, se sentait, dans tous ses discours. Son cordial intérêt embrassait aussi bien le côté civil que le côté religieux de la nature humaine. Il réclamait, pour la foi catholique, tout ce qui est foncièrement américain, et ce fut un sujet de joie pour bien des cœurs lassés, attirés vers l'Église par sa charité et son admirable symbolisme, mais arrêtés dans leur élan par le fantôme de l'autorité absolue et par la crainte de perdre l'intégrité de leurs privilèges civiques. L'incivisme, — quand donc les apologistes catholiques en seront-ils convaincus? — est la plus grosse pierre jetée dans le jardin de l'Église, à l'heure actuelle. Le P. Hecker bouillait d'indignation de voir l'Église du Christ, vrai foyer de liberté chrétienne, méconnue de la sorte, tandis que les doctrines dépravées de Luther et de Calvin étaient présentées comme seules dignes d'un peuple libre.

Il serait injuste de dire que le P. Hecker traitât toutes choses à l'américaine. Les idées américaines qu'il préconisait sont, il le savait, celles que Dieu veut chez tous les peuples civilisés de notre temps, et, si elles sont fondamentalement américaines, elles ne le sont pas exclusivement. Son *américanisme* était si vaste, qu'un simple déplacement de distances pouvait

le faire espagnol ou allemand; et un simple changement de termes le faisait religieux et catholique. L'idée n'en est pas, non plus, essentiellement liée à la forme du gouvernement; l'égalité humaine ne peut être monopolisée par la république; elle peut être comprise sous une monarchie, bien que, dans ce cas, elle tienne un rang moins apparent que dans une république. C'était cette largeur de vues, chez le P. Hecker, qui le faisait accepter des cercles extrêmement conservateurs de Rome, pendant son séjour dans cette ville en 1858 et 1859. Les monarchistes du Vieux Monde peuvent douter de l'avènement prochain du républicanisme; mais qui peut se refuser à constater l'aspiration universelle des races vers la liberté et le développement intellectuel?

Le répertoire des conférences du P. Hecker se déroule comme une chaîne qui part du scepticisme pour aboutir au catholicisme. Ses principaux discours dirigés contre le protestantisme sont *l'Église et la République; Luther et la Réforme; Comment et pourquoi je me fis catholique; Recherche du Christianisme rationnel; et l'État de la religion aux États-Unis*. Et du côté doctrinal : *l'Église comme société; Pourquoi nous invoquons les Saints*; divers sermons sur les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Il y en a d'autres encore sur le matérialisme, sur le spiritisme, etc.

Le discours que l'auteur préférerait était *l'Église et la République*. Il y pose d'abord comme principe fondamental de la nation américaine, que tout homme est naturellement assez vertueux pour être capable de *self government*. Il développe la thèse de diffé-

rentes manières, jusqu'à ce que son auditoire soit amené à sentir quel est le point du débat entre les Églises. Il expose alors l'enseignement protestant sur la vertu et la dépravation humaines, citant abondamment Luther, Calvin et les auteurs les plus connus des sectes protestantes, jusqu'à ce que la contradiction entre leur enseignement et le principe fondamental américain devienne d'une évidence presque pénible; alors plus de fuite possible : le protestantisme doctrinal est antiaméricain. — L'orateur oppose à cet enseignement la doctrine catholique sur le libre arbitre, les mérites, la dignité humaine, l'égalité et la fraternité des hommes.

L'impression était profonde. Des masses de préjugés disparaissaient pour faire place aux influences élevées de la foi catholique. Démontrer que le catholicisme n'est pas le gigantesque effort de toutes les puissances humaines pour concentrer le despotisme religieux entre les mains d'une hiérarchie, était fait pour surprendre une multitude de protestants; même pour beaucoup de catholiques intelligents, le mode de l'argumentation était nouveau. Le succès de cette thèse montre que les droits à l'autorité, revendiqués par l'Église, seraient facilement reconnus, s'ils ne s'associaient trop souvent, dans certains esprits mal informés, à l'esclavage de la raison et de la conscience, et si on les montrait compatibles avec la liberté rationnelle.

Le P. Hecker insistait aussi sur le côté positif du sujet; il proclamait la discipline catholique essentiellement conservatrice des droits humains, sauvegarde

providentielle de la liberté et des lumières de l'esprit humain.

*Luther et la Réforme* eut un grand retentissement ; et cependant, si l'on s'en tenait à l'ancienne controverse, ce discours ne semblerait qu'un fragment d'argumentation. Il y est prouvé que Luther ne fut pas un réformateur sincère, parce qu'ayant débuté par vouloir, comme catholique, la réforme intérieure de l'Église, il finit par abandonner le réel travail de la réforme en même temps qu'il quittait l'Église. Luther n'est qu'une unité, et non pas la plus importante, du grand corps des réformateurs catholiques de son temps. Ceux-ci se mirent courageusement au travail pour remédier à des abus devenus intolérables. Guidés par les Papes, ils marchèrent tout droit, réformèrent l'Église de fond en comble, et terminèrent leur œuvre par les immortels décrets du Concile de Trente. Le conférencier appuie son dire sur les citations des plus hautes autorités protestantes. Pourquoi Luther quitta-t-il la société des vrais réformateurs ? Ou plutôt, suivant le mot du P. Hecker, pourquoi changea-t-il sa base d'opération ? Quelque raison qu'il pût avoir pour renier le catholicisme, en réalité il ne le fit point par zèle pour la réforme. La conclusion du discours refuse énergiquement à Luther le nom de Réformateur et à son œuvre celui de Réforme. Ce choix d'arguments intéressait le public en général, et mettait en rage les protestants fanatiques, qui voyaient applaudir à la chute de la grande idole protestante.

Les conférences du P. Hecker furent goûtées des humanitaires, des rationalistes, des indifférents et des

sceptiques ; c'étaient ses auditeurs préférés ; il regardait comme une victoire d'éveiller leur curiosité sur l'Église, et souvent il en obtenait davantage. Il n'espérait pas grand'chose des protestants agrégés à ces réunions zélées qu'on appelle proprement les *Églises* (1) ; cependant il en convertit plusieurs. Le système des conférences, bien plus en vogue alors qu'aujourd'hui, lui donnait des auditeurs de toutes les nuances, surtout parmi les chercheurs inquiets et curieux. Il prit rang sur la liste qui contenait les noms de Wendell Philips, Beecher, Emerson et Sumner (2), et bénéficia des auditoires qui se formaient pour les entendre. Ainsi, dans le courant de la pensée et du mouvement intellectuel, dans la presse quotidienne et périodique, dans les réunions sociales, politiques et scientifiques d'hommes et de femmes, ses conférences introduisirent l'appel éloquent à la vraie religion,

(1) Dans le système calviniste dit *Congrégationaliste*, qui régit la plus grande partie de la Nouvelle-Angleterre, le corps des fidèles groupés, — volontairement, — autour d'un pasteur se nomme la *Congrégation* ; au sein de la Congrégation est un corps d'élite qui se recrute lui-même et qu'on nomme l'*Église*. C'est l'*Église* qui désigne le pasteur. Du temps de la théocratie puritaine, le droit de vote, dans les affaires civiles, n'appartenait qu'aux membres des *Églises*.

(2) Wendell Philips, puissant agitateur socialiste, fondateur du parti ouvrier américain vers 1860, orateur de grand talent. — Ward Beecher, ministre unitarien, orateur distingué, mais d'un christianisme flottant, avait fondé à New-York une congrégation qui eut une grande vogue dans le monde littéraire. Sa réputation sombra dans un procès scandaleux contre un autre ministre unitarien, nommé Tilton. — Charles Sumner, un des plus illustres abolitionnistes, orateur de premier ordre ; sénateur de Boston ; esprit très cultivé.



provoquant à coup sûr l'examen dans tous les esprits actifs, et, dans quelques-uns, semant le grain qui devait faire lever une riche moisson.

C'est sur l'estrade du conférencier que nous vîmes pour la première fois le P. Hecker. Il était alors en plein succès, conscient de l'occasion propice et sûr d'en pouvoir profiter. Nous n'oublierons jamais l'impression d'américanisme que nous fit sa personne. Nous avions entendu les plus grands orateurs encore vivants de notre pays, et leur type était trop familier à tous pour pouvoir être copié. Le P. Hecker était si bien un homme de ce même type, il était si évidemment issu de nos institutions mêmes, qu'il imprimait le cachet américain à tous les arguments catholiques qu'il développait devant son auditoire. La force de cette impression n'était qu'augmentée par les murmures étouffés de quelques catholiques à l'esprit étroit, pour lesquels ce trait vraiment apostolique n'était qu'une cause de méfiance. Cependant, personne ne fut plus catholique que le P. Hecker, plus simplement, plus joyeusement, plus entièrement catholique; témoin les colères que ses conférences et ses écrits excitèrent chez les ennemis irréconciliables de l'Église. L'on vit de graves ministres perdre toute dignité et l'accuser avec violence d'être un fourbe et un hypocrite, d'autant plus méprisable qu'il affichait les couleurs du patriotisme; les chaires protestantes se sentirent ébranlées et fulminèrent à l'unisson contre ce nouvel exposé du catholicisme et contre son inventeur. On devait s'y attendre; cependant, la presse séculière, à l'exception de quelques journaux de Boston, lui fut

généralement favorable. Les conférences étaient fidèlement rapportées et quelquefois mot pour mot.

Il est difficile de répondre à ses assaillants quand on est forcé de quitter le terrain aussitôt la bataille livrée ; et la plupart du temps, le P. Hecker laissait aux champions catholiques de la localité le soin de profiter de la victoire. Une fois cependant, l'orateur ayant dû quitter une ville considérable du Michigan où il venait de donner une conférence, y fut attaqué dans une réunion publique par un ministre de l'endroit. Il revint aussitôt sur ses pas, et, dans une seconde conférence, il réfuta victorieusement le ministre, qu'il couvrit de ridicule. Aucun de ses antagonistes ne lui était comparable en franchise, en bonne humeur, en courtoisie. Généralement ses adversaires quittaient la place et se contentaient de débiter des calomnies usées contre l'Église.

A Ann Arbor (Michigan), il parla dans la vaste salle de réunion des Méthodistes ; environ sept cents étudiants de l'Université de l'État du Michigan étaient présents. Le sujet était : *Luther et la Réforme*. Au seul nom de Luther, l'auditoire applaudit, et trois hurrahs à son adresse furent vociférés, principalement par les étudiants. Le P. Hecker sourit et se contenta d'attendre que le bruit cessât pour réclamer une attention qui lui fut libéralement accordée. Avant qu'il eût conclu, l'auditoire semblait tout entier gagné à sa cause, et quelqu'un ayant proposé trois hurrahs pour le P. Hecker, ils furent donnés avec entrain.

Nous avons déjà dit que la controverse du P. Hecker n'était pas une nouveauté ; mais grâce à sa personnalité

très caractérisée, à la sincérité de ses convictions, elle était pleine de vie et se faisait écouter de tous avec une muette attention. Quelques timides, parmi les catholiques, furent effrayés de sa hardiesse à manier des sujets scabreux aux yeux du conservatisme, tels que la raison et la liberté; mis en méfiance, ils se retirèrent. D'autres lui furent ouvertement opposés, comme les convertis judaïsants l'avaient été à son patron saint Paul. Ceux-là n'aiment que l'antiquité, passionnément et sous toutes ses formes, même la néo-antiquité de la controverse, telle qu'elle fut pratiquée du temps de la Réforme. Cependant, en très grande majorité, les catholiques estimèrent que le P. Hecker leur ouvrait sur la vérité des perspectives depuis longtemps désirées; ils saluèrent avec joie le chef qui ne s'était pas laissé arrêter comme eux par la peur des termes nouveaux ou par certaines difficultés de situation; beaucoup disaient après l'avoir écouté : « Voilà le catholique que je suis ou que je voudrais être »; et, parmi les non-catholiques, les plus sérieux avouaient ceci : « Si j'étais parfaitement sûr que le P. Hecker fût un catholique romain authentique, je crois que j'entrerais tout de suite dans son Église. » Quelques-uns même n'hésitèrent pas à publier leur opinion dans les journaux; de sorte que le P. Hecker aurait pu, en toute vérité, dire avec Job : « L'oreille qui m'entendait célébrait mon bonheur, l'œil qui me voyait me rendait témoignage. »

Le P. Hecker avait conscience d'être un pionnier de l'Église en allant ainsi à l'encontre du rationalisme protestant. Il fut prompt à saisir les signes précur-

seurs de la ruine du protestantisme dogmatique, et se jeta à corps perdu à travers les débris de ce grand naufrage intellectuel, pour saisir et amener au port les quelques épaves qui surnagent de ce système, fondé sur le doute et sur la négation de la vertu et de l'intelligence humaines. « Je voudrais, dit-il un jour à ses amis, ouvrir les portes de l'Église aux rationalistes ; elles me semblent fermées pour eux. Je sens que je suis le pionnier qui ouvrira la voie. Je me suis faufilé dans l'Église comme en contrebande. Brownson de même, » disait-il avec émotion. Et il aurait voulu abolir la douane, faire l'entrée de l'Église facile et large à tous ceux qui n'avaient conservé que leur raison pour guide. Il approuvait ces paroles d'Ozanam : « Ce qu'il faut au siècle, c'est une croisade intellectuelle » ; il soutenait que Léon XIII nous avait beaucoup aidés à la prêcher, et que Pie IX, bien compris, avait ouvert la voie. « Je voudrais, disait-il, aider les catholiques de ma main gauche et les protestants de ma main droite. »

Si ses devoirs de prêtre et de religieux le lui eussent permis, le P. Hecker se serait voué toute l'année aux conférences et aurait été largement payé de sa peine. Il devint bientôt le porte-parole le plus en vue du catholicisme aux États-Unis, et il le resta depuis la fin de la guerre jusqu'au déclin de sa santé en 1872. Recherché et demandé partout, il se vit souvent obligé de refuser des invitations de toutes sortes de sociétés séculières catholiques et même protestantes. Dans l'intervalle de ces missions, il prêchait encore pour l'inauguration des travaux d'une église, pour sa

dédicace, etc. Il fut de ceux qui parlèrent devant le second concile plénier de Baltimore.

Nous reproduisons en partie un article de l'historien James Parton, intitulé : « Nos frères les Catholiques Romains », publié dans l'*Atlantic Monthly* en 1868. L'admiration qu'il laisse voir pour l'Église catholique est d'autant plus frappante, qu'elle vient de la plume d'un sceptique de l'époque :

« Comme il est d'usage chez eux (les catholiques), c'est un seul homme qui met en action cette nouvelle et très effective idée (*la Société de publication catholique*); mais, comme toujours chez eux, cet homme n'est que l'interprète d'une organisation qui centuple sa force et en fait un personnage d'une importance nationale. Le lecteur qui veut se rendre compte de ce qui se passe de réellement important autour de lui, reconnaîtra tout de suite que l'individu en question est le P. Hecker, supérieur de la communauté des Paulistes à New-York... C'est lui qui introduit le mécanisme nouveau dans l'arche antique, tout prêt à en allumer la vapeur. Voilà donc par exception un homme heureux, — heureux dans sa foi et dans son œuvre, — sûr qu'en répandant la connaissance de la vraie doctrine catholique, il agit pour le plus grand bien de son pays natal. C'est un gentleman de quarante-cinq ans, grand, beau, robuste et joyeux; doué du talent tout particulier de gagner la confiance et l'estime, talent développé par bien des années d'exercice.

« C'est un vrai plaisir, par le temps qui court, de rencontrer quelqu'un dont le travail quotidien satisfait pleinement la conscience, la bienveillance et la fierté;

qui se livre à ce travail dans les circonstances les plus favorables, et avec la coopération la plus choisie. Figurez-vous, dans un grand hôpital, un médecin bienveillant, qui possède un remède avec lequel il est *absolument sûr* de guérir ou au moins d'adoucir toutes les maladies, et représentez-vous, autour de ce médecin, tout un corps d'assistants empressés à convaincre les malades qu'il faut prendre ce remède infailible. »

Voici maintenant le P. Hecker tel que le voyaient les catholiques : « C'était un des hommes les plus marquants de notre Église des États-Unis. Un converti aux vues les plus hautes et les plus universelles ; personne ne savait mieux entrer dans les difficultés des protestants, dès leur rencontre avec la doctrine et le culte catholiques... Nous fûmes introduit auprès du bon Père : un cachet d'originalité frappait en lui ; sa haute taille, son type de figure bien américain et un extérieur qui n'était pas précisément ce qu'on appelle clérical ; la barbe portée suivant la coupe nationale, ce qui n'est pas la coutume dans notre clergé. Je l'avais déjà rencontré sur un bateau sans son costume religieux, et je l'avais pris d'abord pour quelque commerçant ou patron Yankee ; mais quand, par hasard, nous nous abordâmes, je découvris en lui un homme de tête, fin, original et profond dans ses remarques ; puis, quand la conversation tomba sur les sujets religieux et qu'il s'anima, je n'oublierai jamais comment disparut instantanément tout ce qu'il pouvait y avoir de trop Yankee dans son physique... Il se mit à parler du mystère de l'amour de Dieu pour l'homme, son visage se transfigura alors à tel point, qu'un artiste eût pu le prendre

pour modèle d'un saint François Xavier se faisant tout à tous, au milieu des rudes marins qui l'entouraient, sur le vaisseau qui le menait aux Indes (1). »

Il ne faudrait cependant pas croire que, pour plaire aux protestants et les gagner à Dieu, le P. Hecker abandonnât aucun des signes extérieurs du prêtre : Tout, dans la dignité de son attitude, le révélait. A son arrivée dans une ville, il descendait toujours chez l'ecclésiastique résidant, s'il s'en trouvait un ; et, s'il restait jusqu'au dimanche, il prêchait à la grand' messe. Invité à donner une conférence dans quelque société séculière, il commençait toujours par écrire au curé de la ville où il allait se rendre, lui envoyant des billets à titre gracieux pour les notables de l'endroit : magistrats, médecins, ministres, marchands et politiciens. Et quand il paraissait sur la plate-forme, c'était toujours accompagné d'un prêtre. Il aimait par-dessus tout la société des prêtres ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il ait trouvé parmi eux et dans tous leurs rangs, même si c'étaient des Européens, ses amis les plus dévoués et ses admirateurs les plus ardents.

Il voyait souvent en particulier des non-catholiques radicaux avancés, sceptiques, incrédules, humanitaires. Ce qu'ils avaient lu ou entendu de lui les attirait, ou bien ils lui étaient amenés par des amis communs. Alors, il était vraiment tout-puissant, renversant tout obstacle par la force de sa foi et la simple exposition de la vérité catholique. S'il rencontrait sur son chemin un homme qu'il pût supposer sympathique à ses vues,

(1) Le P. Lockhart, *la Vieille Religion*.



il les discutait avec lui et en arrivait parfois à la plus bruyante controverse. Mais dans toutes ses relations apparaissaient toujours sa sensibilité exquise, son esprit élevé, sa volonté impérieuse de ne pas laisser l'auditeur s'écarter du sujet, et la qualité maîtresse qui, tant en public qu'en particulier, dominait toutes les autres, ou plutôt donnait à toutes lumière et direction : c'est-à-dire un immense amour de la vérité et une immense admiration de la vertu.

## CHAPITRE XXV

### L'apostolat de la presse

Un dimanche matin, traversant Broadway près d'une église protestante fréquentée par le monde élégant, nous vîmes les deux côtés de la rue bordés de voitures, avec les cochers et les valets de pied qui trompaient les ennuis de l'attente par la lecture d'un journal. Tandis que le maître et sa famille se carraient à l'intérieur dans leur stalle bien capitonnée, le domestique, au dehors, étudiait les nouvelles du jour et faisait ses dévotions à l'autel de la Presse, — spectacle bien suggestif pour le réformateur social. Pour un esprit religieux, c'était une invitation directe à *l'Apostolat de la Presse*. Les Philippe de nos jours peuvent, au moyen de la parole écrite, évangéliser aussi bien le cocher ignorant que le maître cultivé.

La presse peut être aujourd'hui le véhicule le plus puissant de la religion. C'est comme une atmosphère où vivent et respirent les hommes de notre temps, et la mauvaise presse est à l'hygiène morale ce qu'est la malaria à la santé publique. Personne ne connaissait mieux que le P. Hecker le pouvoir de la parole; mais il savait aussi que la Providence, en faisant au-

jourd'hui de la presse l'intermédiaire mécanique et universel des communications humaines, l'a clairement désignée comme l'auxiliaire nécessaire de l'enseignement verbal de la vérité. Pas de prédicateur sans presse, pas de presse sans prédicateurs ! « Pendant un demi-siècle encore, disait-il, la presse sera le grand champ de bataille pour l'attaque et la défense de la vérité. »

Le P. Hecker résolut de consacrer tous ses efforts, toutes les ressources de la communauté dont il était le fondateur, à inaugurer l'apostolat de la presse en Amérique. Les difficultés des débuts, qui sont inhérentes à toute fondation, puis la guerre de Sécession qui, pendant cinq ans, absorba toute autre préoccupation dans l'angoisse patriotique, entravèrent d'abord ses efforts. Mais le premier avril 1865, il put lancer le *Catholic World*, dont le but est d'introduire la religion dans l'ordre le plus élevé de la littérature périodique. L'année suivante il fonda la *Société de publication catholique*, destinée à diriger toutes les ressources de la presse vers une mission apostolique. En 1870 il commença *Le Jeune Catholique*, égal, en mérite littéraire et en talent d'illustration, aux meilleures publications pour les enfants. Enfin, en 1871, il pensait à fonder un journal quotidien catholique de première importance, et avait déjà en caisse la moitié de l'argent nécessaire à cette fondation, lorsque sa santé chancelante arrêta l'exécution de ce nouveau projet.

Le *Catholic World* fut regardé comme un essai hasardeux. A l'époque où il parut, les quelques modestes tentatives de Revues mensuelles catholiques aux États-

Unis avaient depuis longtemps échoué. Le public de ces revues était nécessairement limité. Le clergé, surchargé de besogne, avait peu de temps à consacrer à la lecture; les laïques instruits étaient rares et peu adonnés à l'activité d'esprit en matières religieuses. Presque toute l'Église en Amérique était étrangère, ou de naissance ou d'alliances, et appartenait à la classe ouvrière : « Peu de riches, peu de nobles. » On demandait avec raison au P. Hecker : « Qui engagerez-vous à écrire dans votre revue? Combien de catholiques lettrés, hommes ou femmes, connaissez-vous? » On adopta une mesure éclectique et prudente, et pendant quelque temps la revue, à l'exception de la critique littéraire, fut composée de morceaux choisis ou traduits, empruntés à des publications étrangères. Malgré les plus grands efforts pour arriver à produire des articles originaux, trois ou quatre ans se passèrent encore en sollicitations, en pénibles rééditions de manuscrits; la collaboration infatigable des Pères Paulistes ne faisait, heureusement, jamais défaut. Comme compensation, le *Catholic World* a fait connaître au public quelques-uns de nos meilleurs écrivains, et il n'a cessé de mettre les talents les plus remarquables des deux hémisphères en contact avec les catholiques les plus intelligents des États-Unis. Il a présenté la vérité catholique de façon à lui valoir le respect du public américain et il a amené la conversion de beaucoup de ses lecteurs non catholiques. L'intention de son fondateur s'était réalisée; car cette remarquable revue mensuelle catholique a su tenir son rang, non seulement parmi ses propres rivales, mais

encore parmi les publications identiques dans la littérature protestante. Le P. Hecker resta jusqu'à ses dernières années directeur du *Catholic World*. Les problèmes sociaux qui avaient tourmenté sa jeunesse y tiennent naturellement une grande place. L'étude de ces problèmes, d'après l'esprit du P. Hecker, forme maintenant un des traits les plus accentués de cette publication.

*Le Jeune Catholique* était particulièrement cher au cœur du P. Hecker, et les articles les plus goûtés de sa jeune clientèle sont tous sortis de sa plume. Le calcul le plus modéré des publications pour la jeunesse, rédigées dans un esprit purement séculier, porte leur chiffre de vente à des millions. Les plus répandues sont remarquables au point de vue littéraire et artistique ; mais employer pour les qualifier le mot *séculières* n'exprime que faiblement l'influence néfaste qu'elles exercent. C'est l'extension de l'école antireligieuse jusque dans la famille. Lorsque le P. Hecker, sa belle-sœur et leurs associés, fondèrent *Le Jeune Catholique*, le danger que nous signalons ne faisait que poindre à l'horizon ; ils le voyaient venir et s'employèrent de leur mieux à soustraire la jeunesse catholique à des attractions fatales.

La *Société de publication catholique* fut fondée l'année suivante, dans le but de faire tourner au bien de la religion, et spécialement à la conversion des non-catholiques, toutes les ressources dont la presse peut disposer. C'était une œuvre de missionnaire par excellence, qui enrôlait le clergé, mais surtout les laïques, dans un apostolat organisé pour éclairer la foi chez les catholi-

ques et pour la répandre chez les protestants. Son coup d'essai fut la publication de tracts et de brochures présentant les vérités catholiques sous la forme la plus simple. Des sociétés locales à établir de tous côtés devaient acheter ces imprimés à prix de revient, pour les distribuer gratuitement à toutes les classes capables d'en profiter. Plus de soixante-dix mille tracts furent imprimés et plusieurs centaines de mille répandus dans tout le pays, surtout parmi les institutions publiques, charitables et pénitenciers. Ces tracts étaient fort brefs : en tout quatre pages de petit format ; « trois pages de vérité ont parfois réformé toute une vie d'erreur, » avait coutume de dire le P. Hecker. Le tract intitulé : *Est-ce honnête*, ne contenait que quatre pages de gros caractères. Il fit sensation, et fut soi-disant réfuté par un ministre qui y employa plus de cinquante pages, environ quinze fois le tract lui-même. Cent mille exemplaires de ce tract furent distribués dans New-York. Nous le reproduisons ci-dessous comme un spécimen de ce que l'on peut appeler la tactique agressive et défensive de la controverse catholique.

#### EST-CE HONNÊTE

De dire que l'Église catholique défend l'usage de la Bible?

Quand chacun peut acheter autant de Bibles qu'il lui plaît dans les librairies catholiques, et peut voir à la première page du volume l'approbation des évêques de l'Église catholique, qui, le Pape à leur tête, encouragent les fidèles à lire la Bible par ces mots :

« Les fidèles doivent être encouragés à lire l'Écriture sainte » ; et cela non seulement pour les catholiques des États-Unis, mais pour ceux du monde entier.

#### EST-CE HONNÊTE

De dire que les Catholiques croient qu'un homme, par son propre pouvoir, peut pardonner le péché?

Quand le prêtre n'est regardé par l'Église Catholique que comme l'agent de Notre-Seigneur Jésus-Christ, agissant en vertu du pouvoir à lui délégué d'après ces mots : « Ceux à qui vous remettrez leurs péchés, ils leur seront remis ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus » (saint Jean, XX, 23).

#### EST-CE HONNÊTE

De répéter sans cesse que les Catholiques paient le prêtre pour se faire pardonner leurs péchés?

Quand c'est une chose absolument inconnue dans l'Église ; quand une transaction de ce genre est stigmatisée comme un péché détestable, mis au même rang que le meurtre, l'adultère, le blasphème, etc., dans tous les catéchismes et les ouvrages catholiques.

#### EST-CE HONNÊTE

De persister à dire que les Catholiques croient leurs péchés pardonnés par la simple confession faite au prêtre, sans qu'il soit besoin de contrition ni de ferme propos?

Quand tout enfant peut voir le contraire, distincte-



ment et clairement expliqué dans son catéchisme, qu'il est obligé d'apprendre avant d'être admis aux sacrements. Tout honnête homme peut vérifier ce dire en examinant un catéchisme catholique.

#### EST-CE HONNÊTE

De prétendre que l'Église catholique accorde des indulgences ou des permissions de pécher?

Quand l'indulgence, d'après la doctrine universelle connue dans toute l'Église, n'implique en aucun cas la permission de commettre le plus petit péché; quand l'indulgence ne peut s'appliquer aucunement au péché avant qu'il n'ait été pleuré et pardonné.

#### EST-CE HONNÊTE

D'accuser les Catholiques de mettre la Sainte Vierge ou les Saints à la place de Dieu ou de Notre-Seigneur Jésus-Christ?

Quand le Concile de Trente déclare qu'il est simplement utile de demander leur intercession pour obtenir des faveurs de Dieu par son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur qui, seul, est notre Sauveur et Rédempteur;

Quand demander leurs prières et leur influence auprès de Dieu est exactement la même chose que demander à un autre pieux chrétien de prier pour nous.

#### EST-CE HONNÊTE

D'accuser les Catholiques d'adorer des images ou des peintures comme font les païens?

Quand tous les Catholiques répudient avec indignation toute idée de ce genre et que l'Église, par l'organe du Concile de Trente, dit « qu'il n'y a dans les images ou peintures aucune divinité ni vertu qui paraisse réclamer un tribut de vénération ; mais que tout l'honneur qui leur est rendu se rapporte aux originaux qu'ils sont chargés de représenter. » (Session 25.)

#### EST-CE HONNÊTE

De faire toutes ces accusations et bien d'autres encore contre les Catholiques, quand ils détestent et abhorrent ces fausses doctrines plus que ceux qui les leur reprochent sans avoir jamais lu un livre catholique ni pris aucun moyen honnête de s'assurer de l'enseignement réel de l'Église?

Qu'on se rappelle le commandement de Dieu : « Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain. » Lecteur, voulez-vous être honnête et juste? Examinez alors les doctrines de l'Église catholique. Lisez les auteurs catholiques. Pesez les deux côtés, examinez et soyez justes, car les Américains aiment la justice. »

Ces petits messages de vérité sont de tous les styles : narrations, allégories, dialogues ; quelques-uns sont des chefs-d'œuvre d'argumentation populaire. Le P. Hecker mit à contribution tous ses amis lettrés. La série entière forme un volume, s'ouvre par un article de M<sup>sr</sup> Spalding sur l'*indifférence religieuse*, et embrasse toute la controverse entre catholiques, protestants et incrédules.

Le côté pécuniaire de l'entreprise fut des plus épineux. Pour répandre à profusion ces livres, ces tracts et ces pamphlets, il fallait les donner gratuitement ou les vendre à très bas prix; et pour cela, trouver des fonds considérables. Un appel au clergé des États-Unis rencontra peu d'écho; mais la réunion du second Concile de Baltimore, en 1866, parut très opportune au P. Hecker pour l'exécution de ses plans. Les évêques furent amenés à prendre la chose en main, et le décret suivant fut promulgué, à la grande joie du P. Hecker.

« Puisqu'une société connue sous le nom de *Société de publication catholique* est fondée à New-York, et a été jusqu'ici dirigée avec intelligence et succès, nous la regardons comme entièrement digne de la faveur et de l'assistance des prélats et des prêtres, aussi bien que des catholiques en général... Nous exhortons donc les évêques à établir dans leurs diocèses des succursales de cette société, destinées à multiplier la distribution des publications catholiques. Comme ceci ne peut s'exécuter sans une mise de fonds considérable, les évêques réserveront une quête annuelle dans toutes les églises pour le soutien de cette œuvre, ou prendront dans le même but telle mesure qu'ils jugeront à propos. » (Conc. plén. Balt.)

La lettre pastorale du même Concile ajoute ce qui suit :

« A propos de la presse catholique, nous recommandons instamment aux fidèles la *Société de publication catholique*, récemment fondée à New-York par un prêtre zélé. Outre la publication de tracts très courts, qui peuvent être d'une grande utilité à ceux qui n'ont

ni l'inclination ni le temps de lire de longs volumes, la Société a l'intention de faire paraître des ouvrages catholiques, à mesure que les circonstances s'y prêteront et que les intérêts de la religion le réclameront. D'après le discernement apporté au choix et à la composition de ce qui a déjà paru, nous avons tout lieu d'espérer que l'action de cette Société sera éminemment propre à faire connaître les vérités de notre sainte religion, et à dissiper les préjugés qui viennent en grande partie de l'ignorance de la plupart de nos concitoyens. Il est donc désirable d'assurer la généreuse coopération du clergé et des laïques à une entreprise qui ne le cède en importance à aucune de celles que les inventions modernes mettent au service de notre ministère pour la diffusion de la vérité catholique. »

Le P. Hecker, ravi de l'accueil fait à son œuvre par le Concile, crut y voir le gage d'un succès assuré.

Il allait d'un évêque à l'autre et plaidait la cause de l'apostolat de la presse avec sa vigueur et son succès accoutumés. Aidé de l'archevêque, il souleva l'enthousiasme des Pères du Concile et leur fit oublier pour un instant ce que, revenus à une vue plus calme, ils regardaient comme le devoir impérieux du moment : donner au peuple catholique les églises et les écoles, les prêtres et les maîtres d'école qui lui manquaient. La population catholique, déjà trop nombreuse pour son clergé, augmentait par l'immigration dans la proportion d'un quart de million par an; tous les efforts devaient donc se concentrer d'abord, tous les deniers être employés à l'œuvre capitale de loger et de nourrir les troupeaux errants du Seigneur. Certes, la grandeur

de l'entreprise et le succès qui la couronna excusent jusqu'à un certain point l'indifférence alors témoignée à l'apostolat de la presse. Mais il en semblait autrement au P. Hecker, ainsi qu'à nous aujourd'hui. Les intérêts du peuple catholique auraient eu tout à gagner à la grande diffusion des bonnes lectures que le plan du P. Hecker leur eût fournies, et cela sans grande dépense.

Si le P. Hecker avait conservé la santé, il est plus que probable qu'il aurait surmonté tous les obstacles. Bien des âmes zélées étaient prêtes à le suivre. Citons comme exemple le vicaire général de San Francisco, le P. Prendergast, qui, avec l'aide de quelques amis, réunit une somme de plusieurs milliers de dollars dans ce seul diocèse. Mais, hélas ! en 1871, les forces du P. Hecker commencèrent à décliner, et l'année suivante c'en était fait de sa vie active. L'intention première avait été d'établir de tous côtés des branches de la Société mère, dont les délégués se seraient réunis régulièrement pour le contrôle de l'œuvre, donnant à l'Église d'Amérique un corps d'auxiliaires approuvé et puissant, presque exclusivement composé de laïques. L'organisation de la Société n'atteignit jamais cet idéal (1).

L'argent déjà recueilli passa à l'impression et à la distribution des publications à bas prix. Le P. Hecker et les Paulistes prirent la direction du tout. Quand les premières ressources furent épuisées, M. George Hec-

(1) Un réveil se produit cependant. L'apostolat de la publicité a maintenant des modèles dans la *Catholic Truth Society* de saint Paul de Minnesota et dans la *Société du Saint-Esprit*, fondée à la Nouvelle-Orléans.

ker contribua pour une large somme au soutien de l'entreprise; et pendant la période difficile de 1873 à 1876 il y sacrifia toute une fortune.

Cet échec fut douloureux pour le P. Hecker, bien qu'il étonnât ses amis par le calme avec lequel il le supporta. Si son œuvre ne sécha pas en une nuit comme la verge du prophète, elle prit une forme singulière et des proportions bien étroites. Étonnement tantôt muet, tantôt bruyant, des protestants à l'apparition des tracts catholiques, approbation du second Concile plénier, les rêves brillants d'une attaque simultanée de l'ennemi sur toute la ligne et par toutes les classes du clergé et des laïques : le P. Hecker repassait dans sa mémoire tous ces sujets, quelques années plus tard, les discutait vivement et communiquait à ceux qui l'entouraient son profond espoir de ressusciter son œuvre dans l'avenir. Lorsqu'il se rendit en Europe, en 1873, trop atteint pour espérer guérir, laissant derrière lui son entreprise favorite décliner comme ses propres forces, combien profonde et silencieuse fut sa soumission à la volonté divine, qui avait réduit à néant tant de travail et de soins!

Quelques mots seulement sur l'essai du grand journal catholique. En 1871, le P. Hecker trouva à acheter pour trois cent mille dollars un journal de premier ordre faisant partie de la *Presse Associée*. En un clin d'œil, le Père saisit l'occasion. Un appel aux personnes riches de New-York fournit plus de la moitié de la somme; l'archevêque Mac Closkey ouvrit la liste avec une forte souscription. Mais bientôt il fallut appeler les médecins, et l'affaire n'alla pas plus loin.

L'esprit toujours plein de son sujet favori, le P. Hecker écrit d'Europe en 1874 :

« M<sup>gr</sup> Mermillod, cet automne, m'a engagé à aller voir à Fribourg (Suisse) le chanoine Schorderet, qui s'occupe avec zèle de la presse catholique.

« J'ai été surpris et charmé de l'organisation, ou plutôt du commencement d'organisation d'une association de filles faisant le métier de protes, etc., qui vivent en communauté, et travaillent pour l'amour de Dieu dans l'apostolat de la presse sous le patronage de saint Paul, *le grand patron de la presse, le premier journaliste chrétien*, dit le chanoine. Nos vues sont identiques sur la mission de la presse et sur la nécessité de la consacrer à l'extension et à la défense de la foi, comme représentant de nos jours la forme du sacrifice chrétien. Vous pouvez penser de quel intérêt et de quelle consolation mutuelle a été pour tous deux cette rencontre. L'essai du chanoine Schorderet est la mise en œuvre de l'idée de la *Société de publication catholique* de New-York. »

Les devoirs d'un écrivain vis-à-vis de l'autorité ecclésiastique, tels que les envisageait le P. Hecker, sont contenus dans une lettre écrite peu avant le Concile du Vatican :

« 1<sup>o</sup> Fidélité absolue et inébranlable à l'autorité de l'Église, n'importe où ni comment exprimée, comme à l'autorité de Dieu sur la terre et en tout temps ;

« 2<sup>o</sup> Chercher dans la même disposition le véritable esprit de l'Église, et me laisser absolument gouverner par lui comme par la sagesse du Très-Haut ;

« 3<sup>o</sup> Garder mon esprit et mon cœur libres de toute



attache à des écoles, des partis ou des personnes, Hecker compris, de sorte que rien en moi ne s'oppose à la transmission de la lumière et de la direction du Saint-Esprit ;

« 4° Dans le cas où un conflit s'élèverait sur ce que Hecker peut avoir dit ou écrit, ou sur quelque mouvement d'idée ou quelque œuvre où il puisse s'être trouvé engagé, examiner de nouveau. A-t-il tort, le faire se rétracter à l'instant. N'a-t-il pas tort, voir si la question est assez importante pour exiger sa défense et la réfutation des attaques ; et si elle n'a point cette importance, ne pas perdre de temps dans des discussions qui compromettraient peut-être le progrès d'autres œuvres, et alors réduire Hecker au silence ;

« 5° Parmi les imperfections, les abus ou les scandales, etc., du côté humain de l'Église, ne jamais me permettre une pensée ni une parole qui semble émettre un doute sur une vérité catholique ou qui sente l'esprit de désobéissance ;

« 6° Gardant tout cela en vue, rester l'ami le plus dévoué et le plus ardent de tout vrai progrès, et travailler de toutes mes forces à le promouvoir au moyen de toutes les organisations et autorités existantes. »

## CHAPITRE XXVI

### Le Concile du Vatican

En 1867, le P. Hecker, accompagné du P. Hewit, visita l'Europe dans le but de mettre en relations d'affaires la *Société de publication catholique* avec des éditeurs des Iles-Britanniques et du Continent. Il assista au Congrès catholique de Malines et y entendit les célèbres orateurs Dupanloup et Montalembert (1). L'archevêque de New-York, désireux de réunir un congrès catholique en Amérique, encouragea le P. Hecker à étudier la constitution de celui de Malines. Le P. Hecker regardait ces réunions comme d'une très grande importance pour l'organisation des forces ca-

(1) A cette occasion, le P. Hecker passa ces quelques jours chez Montalembert, dans un vieux manoir des Mérode, à Rixensart, en Brabant. Dans le carnet du grand orateur catholique, on relève cette note à la date du 31 août 1867 :

« J'ai entendu de fort beaux sermons dans ma vie, mais aucun ne m'a plus ému que le récit fait par le P. Hecker le soir dans la cour, dans un français à peine intelligible, de la marche qu'a suivie son âme pour passer des questions politiques et sociales aux questions religieuses, et pour arriver après sept ans de recherches du néant au dogme de la présence réelle et perpétuelle de Dieu dans l'Eucharistie. » (*Montalembert*, par le vicomte de Meaux, ch. vi, un vol. in-18, prêt à paraître chez Calmann-Lévy.)

tholiques, et il n'a pas tenu à lui que le congrès catholique tenu à Baltimore il y a peu d'années, et dont les bons effets se font encore sentir, n'ait été réuni vingt ans plus tôt.

En 1869, le P. Hecker eut la joie de recevoir du Souverain Pontife une bénédiction autographe pour toutes les œuvres dont il s'occupait, spécialement pour celle de l'Apostolat de la Presse. Il en parle ainsi à un ami :

« J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre : Le Saint-Père m'a écrit une grande lettre louant toutes les œuvres dont je m'occupe. Hurrah pour le catholicisme chez nous ! Mon humble avis est que le Saint-Père a trop bonne opinion d'Hecker. Il me fait rentrer en moi-même tout honteux et confus. »

Quand Pie IX convoqua le Concile du Vatican, le P. Hecker fut vivement pressé de s'y rendre ; et M<sup>sr</sup> Rosencrans, de Columbus (Ohio), ne pouvant y aller, le nomma son procureur. Avant son départ, le Père prêcha dans l'église des Paulistes un sermon sur le Concile, qui fut imprimé dans le *Catholic World* de décembre 1869. Il s'y appliqua à calmer les inquiétudes des catholiques timides et à combattre les prévisions malveillantes des anticatholiques. Il conclut en demandant au peuple de prier pour que les espérances d'une ère nouvelle et prospère datant de ce grand événement, fussent toutes réalisées, car l'on s'attendait généralement à ce que la situation de l'Église fût étudiée en entier et réglée par le Concile. L'on sait comment la plupart de ces projets, à l'exception de celui qui se rapportait à l'infaillibilité, se

trouvèrent frustrés par la guerre franco-prussienne et par la prise de Rome.

Le P. Hecker croyait fermement à l'infaillibilité du Pape comme tous les Américains catholiques, évêques, prêtres et laïques. Peu avant son départ pour le Concile, nous lui avons entendu dire : « J'ai toujours pris la voix de Rome pour la voix même de la vérité », et dans son dernier sermon, en parlant de la crainte témoignée par quelques-uns d'une pression papale sur les évêques du Concile, il s'écria : « Tout ce que je puis dire, c'est que, si la Cour Romaine vient à prévaloir dans les délibérations du Concile, ce sera parce que le Saint-Esprit lui-même prévaudra dans la Cour Romaine. »

Le ton des discussions sur l'infaillibilité, qui bientôt assourdissent le monde, lui déplaisait souverainement, et il s'abstint d'y prendre part.

Le P. Hecker arriva à Rome le 6 novembre 1869. Comme simple procureur d'un évêque absent, il eût été exclu du Concile; mais l'archevêque de Baltimore le nomma son théologien, et à ce titre, le Père eut le privilège de connaître tout ce qui se passait dans l'Assemblée : documents, discussions, etc. ; il put faire partie des réunions et délibérations de la hiérarchie américaine, sorte de Concile permanent où se traitaient les intérêts de l'Église aux États-Unis.

Son séjour dans la ville éternelle ne fut pas inoccupé. Bien contre son gré, il prêcha l'un des sermons de l'octave de l'Épiphanie dans l'église de Saint-André della Valle, et plus tard un second sermon dans une occasion importante pour remplacer l'archevêque Spal-

ding, malade. Il passait son temps avec les évêques américains et les prêtres distingués qui les accompagnaient. Il renoua les anciennes amitiés de son premier séjour à Rome, et se fit de nouveaux amis, parmi lesquels M<sup>me</sup> Craven, l'auteur des *Récits d'une sœur*.

« Il ne se passe un jour, écrivait-il, que je ne fasse connaissance avec quelque personnage important, ou que je n'apprenne des choses utiles à savoir. J'acquiers plus ici en un jour qu'ailleurs en une année; car on peut dire que toute l'intelligence, la science et la sainteté de l'Église se trouvent réunies en ce moment dans cette sainte cité; cependant, mon cœur reste tout entier à mes œuvres et à mon pays. » Il eut deux audiences particulières de Pie IX, courtes mais très intéressantes. Le Pape le reconnut et exprima sa sympathie pour lui et son œuvre en Amérique.

Il reçut du cardinal Barnabo l'accueil le plus chaud et le plus cordial. Peu avant son départ, en avril 1870, il écrit à ses frères : « J'ai été on ne peut mieux reçu par le cardinal Barnabo. Entre autres choses, il m'a dit : « Vous devez de la reconnaissance à Dieu pour « trois motifs : premièrement, il vous a tiré de l'hérésie; secondement, à Rome, il vous a sauvé du naufrage; troisièmement, il vous a donné des talents « pour faire de grandes choses pour l'Église dans « votre pays. » Il porte un vif intérêt aux Paulistes. Il a une haute idée de l'importance du *Catholic World*. »

Le nom et la mission du P. Hecker étaient connus de bien des gens en Europe.

« Je suis surpris, dit-il, de trouver mon nom connu

sur tout mon parcours. Il est vrai que les revues, les journaux, les télégrammes ne laissent plus rien ignorer. Moins un homme est connu de ses semblables, plus il connaît Dieu; cependant il peut sortir une grande activité de son union intime avec Celui que les théologiens appellent *Actus purissimus*. De ce qu'il soit connu, je n'en prends pas plus haute opinion du P. Hecker; et, s'il pouvait retourner aux États-Unis, il se remettrait à l'œuvre plus activement que jamais. »

Il fit des pèlerinages aux principaux sanctuaires de la ville sainte, sans oublier ses saints favoris des temps modernes : Philippe de Néri et Ignace de Loyola. L'association de femmes à laquelle il fait allusion dans la lettre que nous allons citer était un de ses premiers projets dont la réalisation, espérons-le, sera confiée par la Providence à quelque âme favorisée des mêmes dons que le P. Hecker.

« Je prie beaucoup pour notre Communauté et pour que Dieu me fasse la grâce de la diriger... Depuis peu de temps, il m'a été donné d'entrevoir l'importance de notre œuvre. Hier, j'ai visité la basilique de Saint-Paul, le jour de sa conversion, tout spécialement, pour invoquer son aide.

« Le 21, jour de la fête de sainte Agnès, j'ai dit la messe dans sa catacombe. Plus de vingt personnes étaient présentes, amis et connaissances.

« Pour qui ai-je prié? Pour vous tous d'abord, puis spécialement en vue de l'avenir... Quel avenir? Comment l'exprimer? Des associations de femmes venant en aide à l'œuvre de Dieu et de l'Église pour la conversion de notre pays. Mes idées là-dessus prirent

forme, et ma résolution de commencer l'entreprise fut mise sous la protection de sainte Agnès. Après la messe, je dis quelques mots. Pensez-y ! Prêcher dans les catacombes parmi les restes des martyrs, là où leur voix s'est fait entendre ! Quelle présomption d'oser ouvrir la bouche, quand tout autour de nous parle si éloquemment au cœur !

« Voici à peu près ce que je dis : Du temps d'Agnès, les chrétiens subirent et domptèrent la persécution physique. De nos jours, il leur faut surmonter l'opposition intellectuelle et sociale. Ils ont conquis : nous conquerrons ! Agnès nous apprend qu'il n'y a pas d'excuse pour la lâcheté. Agnès était jeune, Agnès était faible, Agnès n'était qu'une femme, et elle a vaincu ! Une Agnès peut vaincre l'opposition du dix-neuvième siècle. Tel fut en substance mon discours. La scène fit verser bien des larmes. »

Hecker quitta Rome au printemps de 1870 pour n'y plus revenir, croyait-il. Il se sentait plein de courage, conscient d'être en parfait accord sur tous les points avec l'orthodoxie, soulevé intérieurement par des inspirations d'une force merveilleuse.

Il raconte familièrement à son frère qu'au moment même de son départ, debout au milieu d'une des grandes places de Rome, et contemplant le concours immense des représentants de toutes les nations réunis pour se consulter avec le Vicaire du Christ sur le bien de l'humanité, il fut pris d'une si sainte joie, qu'il se retint à peine de crier bien haut : « Trois hurrahs pour le Paradis, et un pour les États-Unis ! »

« Je reviens, ajoute-t-il, avec de nouvelles espéran-



ces et une énergie toute fraîche. Je crois à un meilleur avenir pour l'Église et l'humanité aux États-Unis. C'est la conviction des esprits intelligents en Europe. Ils s'attendent à voir venir de l'autre côté de l'Atlantique la lumière qui éclairera les problèmes européens. Certainement nous marchons vers les intérêts, les espérances et le bonheur progressif de la race humaine. Jamais je n'ai mieux senti ce que je peux faire comme homme et comme chrétien. Les convictions qui dirigent ma vie ont été confirmées et fortifiées par tout ce que j'ai vu et entendu ici, et je retourne dans mon pays meilleur catholique et plus américain que jamais. »

En quittant Rome il se rendit droit à Assise, dont le saint lui inspirait un attrait tout particulier.

« J'aurais baisé le pavé de la rue que saint François a si souvent parcourue, lorsque je me rappelais quel amour et quel héroïsme faisaient battre son cœur.

« ... J'ai dit la sainte Messe sur le tombeau de saint François. J'ai dit en présence de son corps, ce matin, la messe votive du saint. Il me semble que je resterais des semaines et des semaines dans cet endroit béni... Ce que saint François fit pour son siècle, on peut le faire pour le nôtre. Il fit vibrer les cordes du sentiment et des aspirations dans le cœur des hommes et des femmes de son temps; il les organisa pour l'action. Saint Dominique en fit autant pour les besoins intellectuels de son époque. Pourquoi ne pas le faire pour notre siècle? Qui donc touchera ainsi les cordes intimes du cœur et de l'esprit des hommes, leur inspirera le désir de l'unité d'action, et saura les organiser de façon à produire de grands résultats? Où est-il, celui qui sait

vivre dans une atmosphère plus élevée et plonger dans l'avenir, de manière à parler aux hommes et à leur faire accomplir l'œuvre de Dieu en notre temps? Qui donc, embrassant toute l'humanité, s'inspirant tout à la fois du passé et du présent, persuadera aux hommes de vivre et d'agir pour l'avenir divin? »

Le P. Hecker visita aussi la Santa Casa à Lorette; il traversa Venise et Milan pour voir les grandes églises de ces villes, et s'arrêta en dernier lieu à Gênes.

« Je me rendis, écrit-il, à l'hôpital général. Et pourquoi? Parce que tout ce qui intéresse mon cœur depuis plus de vingt ans est là. C'est l'endroit où sainte Catherine de Gênes peina pour les misérables, aima Dieu et sanctifia son âme. Son corps repose dans une châsse en cristal, intact, flétri en apparence, mais nullement désagréable à regarder. Quand le rideau fut tiré et que je vis à découvert sa figure et ses pieds, je ne pus m'empêcher de m'écrier avec le Psalmiste : « Dieu est merveilleux dans ses saints. » Je ne peux dire quel attrait sainte Catherine a toujours eu pour moi. Elle savait concilier la plus grande fidélité à l'attrait intérieur et à la direction du Saint-Esprit, avec la plus parfaite et la plus filiale obéissance à l'autorité extérieure et divine de la Sainte Église. Elle savait concilier le plus haut degré de la contemplation divine avec les œuvres de charité extérieure les plus étendues. C'était une amante de Dieu, héroïque, car elle résistait même à ses dons, de peur de confondre le Bienfaiteur avec le bienfait et d'entraver sa fusion en Lui et la complète union de son âme avec Lui. Comme vierge, elle fut pure; mariée, le modèle des femmes; comme veuve,

une sainte ! Ses écrits sur la vie spirituelle sont des chefs-d'œuvre, et aucun homme n'a pu surpasser, s'il a pu l'égaliser, l'éloquence de sa plume. »

Il se procura une excellente copie du portrait de sainte Catherine conservé à l'hôpital, et l'emporta avec lui. Il avait fait de même pour saint Philippe et saint Ignace avant de quitter Rome.

Le P. Hecker rentra à New-York en juin 1870. Avant de quitter le sujet du Concile du Vatican, nous donnerons l'opinion du P. Hecker sur la portée de ce grand événement au point de vue de l'avenir religieux. Cette opinion est formulée dans une lettre datée de 1872.

« La définition du Concile du Vatican, dit-il, complète et fixe à jamais l'autorité extérieure de l'Église contre les hérésies et les erreurs des trois derniers siècles... Seuls, les ennemis déclarés de l'Église ou les catholiques dévoyés peuvent se refuser à y voir l'influence dirigeante du Saint-Esprit.

« Le Concile du Vatican a mis l'Église en ordre de bataille, démasquant les batteries cachées de l'ennemi. Le conflit, désormais à ciel ouvert, sera décisif. La récente hostilité des gouvernements européens et spécialement de l'Italie justifie la sollicitude du Concile à préparer l'Église à cette crise. La définition ne laisse subsister aucun doute sur l'autorité du Chef des Chrétiens.

« Pour ma part, je remercie sincèrement les Jésuites d'avoir exercé leur influence dans ce sens, fût-elle aussi considérable que d'aucuns le veulent faire croire. C'était

à faire, pour que l'Église pût reprendre le cours normal de son action. L'autorité extérieure et divine de l'Église devait être fixée au-dessus de toute controverse, pour que son attention et celle de ses enfants pût se concentrer désormais tout entière sur l'autorité intérieure et divine du Saint-Esprit dans l'âme humaine; car il ne faut pas oublier que le moyen immédiat de la perfection chrétienne est la direction intérieure du Saint-Esprit, tandis que la garantie que cette direction vient de l'Esprit, et non de notre imagination ou de nos préjugés, consiste dans notre filiale obéissance à la divine autorité extérieure de l'Église... Si pendant trois siècles les écoles les plus accréditées par l'Église ont donné la prépondérance, dans leur enseignement et leur direction spirituelle, aux vertus qui sont en rapport direct avec l'autorité extérieure de l'Église, il faut se rappeler que les hérésies de cette époque battaient en brèche cette même autorité. Cet enseignement devait donc être ce qu'il a été, c'était le seul moyen de préserver les fidèles de la contagion. Si cet enseignement a eu pour conséquence de rendre les catholiques un peu enfants, moins virils et moins actifs que d'autres, les circonstances en furent seules responsables.

« La définition du Vatican nous donne (les Jésuites en soient loués!) toute liberté de tourner notre attention vers d'autres objets et de cultiver d'autres vertus. Si un incrédule dans le passé valait deux catholiques en énergie et en activité, à l'avenir, un catholique, mû par le Saint-Esprit, vaudra une demi-douzaine, un millier d'incrédules ou d'hérétiques.

« Les stupides partisans de Döllinger ne voient pas que ce qu'ils prétendent désirer, — le renouvellement de l'Église, — ne peut s'accomplir que par le règne souverain du Saint-Esprit, lequel règne suppose une entière et filiale soumission à l'autorité divine extérieure. Au lieu de s'opposer inconsidérément à la définition du Concile, ils devraient l'accueillir avec enthousiasme, comme ouvrant la voie au renouvellement de l'Église et à un plus brillant et plus glorieux avenir... A mes yeux tout l'espoir est là. »

## CHAPITRE XXVII

### La maladie

Quatre époques distinctes divisent l'existence du P. Hecker. Dans la première, celle de sa jeunesse, il est arraché de la maison paternelle et du monde extérieur et finalement poussé vers l'Église par le besoin d'une vie intérieure plus élevée. Dans la seconde, qui est celle de son noviciat et de son temps d'études, les voies de Dieu se manifestent sur lui d'une manière extraordinaire. La troisième, celle de Rome, comprend les pénibles luttes d'où résulta la fondation des Paulistes. La quatrième est celle qui nous occupe ; elle s'étend sur plus de seize années, remplies des peines les plus variées de l'esprit et du corps. Tout ce que le P. Hecker possédait de joie, de courage, d'activité, de confiance dans les hommes et les choses passa au creuset d'une souffrance corporelle aiguë, et d'une effrayante agonie d'esprit.

Sa santé déclinait depuis longtemps. Vers 1871, l'appétit le quitta, l'insomnie et l'irritabilité du système nerveux s'ajoutèrent à ses autres maux ; il n'en continua pas moins ses conférences, ses sermons et toutes ses autres œuvres, jusqu'à ce qu'il fût complètement ter-

rassé par le mal. L'hiver de 1872-73, passé dans le Midi, n'amena aucune amélioration sensible; l'été suivant, d'après l'avis des médecins, il partit pour l'Europe : « Regardez-moi comme un homme mort, » dit-il avec larmes en faisant ses adieux à sa communauté. « Dieu m'éprouve sévèrement dans mon âme et dans mon corps, il me faut être crucifié. »

Le P. Hecker resta plus de deux ans en Europe, essayant de tous les changements de pays et de climats, de tous les remèdes indiqués par la science. Un voyage sur le Nil, une courte visite aux Lieux Saints ne lui apportèrent qu'un bien passager; il revint à New-York en octobre 1875. Trop faible pour supporter le régime du couvent, il vécut chez son frère Georges jusqu'à l'automne de 1879, où il rentra dans la communauté pour y rester jusqu'à sa mort, arrivée neuf ans plus tard.

Les souffrances physiques de ces seize années n'atteignirent en rien l'intelligence du P. Hecker, bien que sa parole devint parfois trop lente pour la pensée. Ce triste état venait en grande partie des abstinences exagérées du temps où il n'était pas encore catholique, comme aussi des travaux excessifs qu'il s'était imposés plus tard. Lui-même n'hésite pas à attribuer l'affaiblissement prématuré de ses forces à ses trop grandes austérités et, lorsqu'on le consultait à propos de mortifications corporelles, il répondait : « Modérez-vous. Rappelez-vous les regrets de saint Bernard pour avoir été trop vite dans cette voie. Pour ma part, pendant bien des années, je me suis livré à des pénitences exagérées et je crains que mon incapacité actuelle n'en soit le résultat. »



« Que dirai-je de ma santé? écrivait-il d'Europe. L'état de mon esprit et de mon corps me trouble, et je ne peux que tout abandonner aux mains de la Providence. La fin de tout ceci est cachée, et, s'il n'y avait eu dans ma propre vie et dans les vies que j'ai lues, des périodes semblables, ma perplexité serait encore plus grande...

« Combien de temps la machine marchera-t-elle encore? Y aura-t-il explosion quelque jour? Ou pourrai-je encore chauffer la vapeur et prolonger un peu? Qui le sait?...

« Même ici, dispensé de toute fatigue, il me semble qu'une bonne brise suffirait à chasser mon âme de mon corps, si peu ils tiennent ensemble. »

« Mon régime quotidien, écrit-il à son frère, n'a pas changé pendant les deux années passées en Europe. Si je me lève avant neuf heures, je m'en ressens toute la journée... Je suis comme un homme qui ne sait s'il va surnager ou tomber au fond de l'eau... Écrire un mot m'est un grand effort; cependant, bien que si faible, mon esprit n'est pas oisif, et je peux lire. »

Il est difficile d'apprécier dans quelle mesure ses difficultés spirituelles aggravèrent son état, car il fut toujours très réservé pour tout ce qui regardait sa vie intérieure. Quelques mots saisis à la dérobée et soigneusement enregistrés par l'amitié, quelques phrases confidentielles écrites dans un moment d'abandon, laissent deviner une âme habituellement plongée dans une amère détresse.

Avant sa maladie, il rayonnait de joie, ou du moins il en faisait l'effet à quelques-uns qui s'en scandalisaient

presque. « La pénitence semble ne tenir aucune place dans la religion du P. Hecker, » disaient-ils.

Et, en effet, du jour de son ordination jusqu'à sa maladie, il pouvait dire avec le Psalmiste : « Seigneur, vous avez fait luire sur nous la lumière de votre visage, vous avez mis la joie dans mon cœur. » Mais la lumière de cette joie radieuse s'est éclipsée, et la face du Seigneur, toujours aussi proche, lui semble maintenant pleine d'une majesté sombre et menaçante. La présence sensible de Dieu, qui le faisait passer si facilement de la joie du travail à la joie de la prière, fait place à une alternative d'inaction douloureuse, absolue, et d'un état de prière qui n'est plus que le frisson du coupable devant son juge. Le P. Hecker connaissait trop la doctrine spirituelle pour ne pas être préparé à cette épreuve; elle ne lui était pas survenue à l'improviste. Quand cet obscurcissement de l'amour divin se produisit en lui, la peine en fut d'abord intolérable; elle diminua peu à peu avec le temps. Sa correspondance signale parfois des retours de paix intérieure, mais il ne fut plus jamais question de joie. « Quant à ma santé, je ne sais trop qu'en dire... Mes épreuves intérieures sont telles, qu'il est impossible qu'elle ne s'en ressente pas; tant qu'elles dureront, je dois m'attendre à souffrir. Je ne vois devant moi que ténèbres, et dans mon âme qu'amertume et désolation. Privé de tout ce qui m'intéressait jusqu'ici, banni, pour ainsi dire, de ma maison et de mon pays, isolé de tout, les portes du Ciel fermées pour moi, je me sens écrasé de tristesse et réduit en poussière. Mon éloignement forcé de mes devoirs n'est qu'un soulagement négatif;

mais, si j'étais plus rapproché, je crois que l'inaction me semblerait plus lourde encore à supporter.

« Je n'ai d'autre ressource que de m'abandonner à ce Guide qui m'a dirigé dès le commencement. Je lis Job, Jérémie et Thomas à Kempis; je médite sur les souffrances de Notre-Seigneur et le caractère de sa mort. Je rappelle à ma mémoire tout ce que j'ai lu de semblable dans les auteurs spirituels et dans la vie des Saints. Je réfléchis que, pour la véritable purification de l'âme, cette obscurité, cette amertume, cette désolation sont nécessaires; mais pas une goutte de consolation n'arrive jusqu'à mon âme. Les seuls mots qui me viennent aux lèvres sont ceux-ci : Mon âme est triste jusqu'à la mort! Je me les répète en tout temps, en me levant et me couchant, à mes repas ou en société, tandis que je m'efforce de paraître joyeux et de me joindre à la conversation.

« J'essaie d'être patient, résigné, endurant; et je me fie à Dieu, attendant sa volonté et laissant tout entre ses mains.

« Depuis ma dernière lettre, il y a eu quelque relâche dans mes épreuves intérieures, et aussitôt mes forces corporelles se sont relevées. Je n'aurais pu supporter plus longtemps la désolation qui me submergeait.

« Chaque épreuve nouvelle, lorsqu'elle est passée, me laisse plus calme et plus tranquille. Certaines périodes de ma vie me donnent lieu d'espérer que ce genre d'épreuve passera aussi. Quand sera-ce? Et de quelle façon? Dieu seul le sait. Celui qui m'a conduit pendant tant d'années me guide encore, et résister à sa volonté serait plus qu'inutile. A en juger par ce

même passé, l'espoir de reprendre mes travaux n'est pas très fondé. Il me semble parfois que j'en ai été arraché pour être préparé à un ordre d'action différent et plus étendu. Mais ceci est encore dans le secret de Dieu. Ce qu'il faut que je fasse, je le ferai. Ma propre volonté est annulée : agir ou ne pas agir, souffrir ou ne pas souffrir, parler ou me taire, vivre ou mourir, tout m'est devenu indifférent. Je suis dans les mains de Dieu sans volonté propre, car il l'a prise, et fera de moi ce qu'il voudra. Si c'est une source de peine pour les autres, Dieu seul sait ce qu'il m'en coûte. Il n'y a donc rien à faire que de se confier à la volonté de Dieu, à sa miséricorde et à son bon plaisir...

« La mort désirée, hélas ! ne vient pas. Quel soulagement serait-ce à cette mort continue et prolongée qu'est ma vie actuelle ! »

Il n'y a guère de solitude plus triste que celle du malade. Cependant rien ne fait supposer que pendant ces deux années qu'il vécut séparé de sa famille religieuse et de sa véritable famille, qu'il aimait si fort, P. Hecker ait senti la privation de la société des hommes. C'était un contemplatif ; il était né pour être ermite, et ne s'était voué à une vie active que par appel de circonstances spéciales. Puis, son esprit était ainsi fait que, sous le coup de l'épreuve, il en supportait mieux le fardeau loin du monde et de tous les souvenirs du passé. S'il éprouva le besoin d'une compagnie sympathique et s'en montra très reconnaissant, ce fut seulement vers la fin de sa vie, lorsque les flots d'amertume qui le submergeaient revenaient plus pressés et plus sombres.

Il écrit à un ami malade :

« Je puis vous comprendre mieux que tout autre, étant malade moi-même. Être sevré du monde et de toute activité extérieure — et c'est ce que signifie la maladie — met l'âme dans les meilleures conditions pour n'aimer que Dieu, et c'est le Paradis sur terre. Bénie soit la maladie qui détache l'âme de toutes les créatures et l'unit à son Souverain Bien ! Mais, direz-vous, vos responsabilités, vos devoirs, que vont-ils devenir ? — Il faudra bien les quitter un jour, et pourquoi pas maintenant ? Nous nous croyons nécessaires, et les autres cherchent à nous le persuader ; il y a à cela peu de vérité et beaucoup d'amour-propre. « Que de-  
« mandé-je de toi, dit le Seigneur dans l'Imitation,  
« sinon que tu t'abandonnes entièrement à moi ? » C'est là ce que Dieu veut gagner dans notre âme. »

Cependant, se voir arracher l'œuvre de toute sa vie était pour lui ce qu'est à un amputé la perte d'un membre, dont la privation le fait encore souffrir dans chaque muscle, chaque os, chaque nerf. C'était sa peine secrète, en Europe, lorsqu'il pensait à son existence jadis si active. Le regret des occasions perdues par sa faute, des omissions d'intention ou de fait, le hantait d'autant plus que la justice divine obsédait toujours sa pensée.

Malgré tout, il restait joyeux d'apparence, même lorsque la pâleur de son visage et la fièvre de son regard trahissaient ses souffrances de corps et d'esprit. « La fin de la religion est la joie, joie ici-bas, joie plus tard, » disait-il avec conviction, tandis qu'il était torturé par l'agonie mentale, et trop faible pour mar-

cher sans soutien. Il parlait de sa maladie et de ses symptômes comme s'il s'était agi d'une autre personne.

« Il y a mille choses qui m'agiteraient, si je me laissais aller ; mais avec l'aide de Dieu, je les tiens à distance. Sa grâce suffit, et en sa présence tout ce qui est du monde disparaît. Dieu a toujours été le seul désir de mon cœur, et que désiré-je, sinon que sa sainte volonté s'accomplisse en moi ? Ayant tout arraché de mon cœur, et m'étant arraché à tout, que puis-je désirer, sinon que celui qui a commencé l'œuvre l'achève suivant ses desseins ? Qu'importe que je les ignore ?... Être et vivre en sa présence, c'est assez. »

« Je ne me mets pas plus tôt à prier, que Dieu me remplit de lui-même, » lui a-t-on entendu dire. Ce mode de prière ne changea pas depuis 1872 ; seulement, le Dieu qui remplissait son esprit ne se révélait plus à lui comme l'amour suprême, mais comme la majesté suprême.

« Il y avait un prêtre, » c'est de lui-même qu'il parle, « qui travaillait activement devant Dieu, jusqu'à ce qu'enfin Dieu lui donnât un aperçu de sa majesté. Après avoir vu la majesté de Dieu, ce prêtre fut troublé de son néant, tant il se trouva infiniment petit en comparaison de Dieu. » Cette « comparaison avec Dieu », voilà ce qui lui donnait, comme à Job, une terreur inexprimable de la justice divine, et ce qui imprimait à sa physionomie un air d'abattement inusité chez lui.

« Vous ne saurez qu'au Ciel tout ce que j'ai souffert, » dit-il à quelqu'un qui l'aidait à regagner son lit après une très mauvaise journée.

Il disait, moins de trois ans avant sa mort, à un très intime ami :

« Dieu m'a révélé pendant mon noviciat que dans l'avenir je serais crucifié. Je l'ai toujours désiré, mais maintenant que c'est arrivé, oh ! que c'est dur ! »

La pensée du jugement dernier le terrifiait. « Il m'a été donné d'entrevoir les horreurs du jugement, et cela m'a bouleversé de fond en comble ; cependant c'est un merveilleux privilège. »

Quelle que soit la maladie qui ait miné les forces corporelles du P. Hecker, son esprit souffrait d'un mal connu seulement des grandes âmes, — la soif de Dieu. Elle ne lui laissait de repos ni jour ni nuit, et ne lui donnait quelque trêve que pour lui revenir plus ardente. Parmi les hommes, les uns aiment trop leur or pour leur repos ; les autres aiment trop leurs plaisirs ; d'autres encore aiment le pouvoir, l'ambition. Les hommes comme le P. Hecker aiment trop leur Dieu pour être heureux dans leur âme ou sains dans leur corps, s'il ne se révèle pas à eux comme le père le plus tendre ; et cette vision d'un Dieu aimant, possédée, puis reperdue, quoiqu'elle engendre un amour plus pur et plus désintéressé, plonge l'âme et le corps dans un état de détresse aigüe. « Mon âme a soif de Vous ; ma chair défaille, en Vous attendant, comme une terre aride et sans eaux. »

Son humilité croissait avec l'épreuve. Ceux qui l'avaient connu dans les beaux jours de sa vie si pleine, n'auraient su le taxer d'orgueil, mais sa confiance dans sa vocation et en lui-même, comme représentant de Dieu, était immense.



Je lui dis un jour à quel point je me sentais courageux. Il me répondit : « C'est comme cela que j'ai été. J'aurais porté le monde sur mes épaules, et je disais au Seigneur : « Je suis fâché que vous me donniez à « porter un sac de pommes de terre aussi léger ; » mais maintenant, si un moustique vient vers moi, je lui dis : « Moustique, as-tu quelque bien à me faire ? — « Oui ? Alors je te remercie, car je suis content d'accepter un bienfait d'un moustique. »

« Toute cette souffrance crucifiante m'a beaucoup purifié et m'était très nécessaire, » me dit-il après neuf ou dix ans d'une détresse intérieure presque sans intervalle. « Oh ! quel était mon orgueil et ma vanité ! Ces longues années de délaissement de la part de Dieu m'en ont guéri. »

Je crois que c'est la seule fois que je lui aie entendu rapporter ses souffrances à ses fautes. Il chercha aussi consciencieusement le soulagement à ses peines spirituelles que le remède à ses souffrances corporelles. Les bons livres l'y aidaient : son bréviaire lui semblait toujours nouveau. Chaque jour, il lisait ou se faisait lire quelque partie de l'Écriture. « Sans le livre de Job, disait-il, je serais tombé tout à fait. » Lallemand, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, sainte Catherine de Gênes, lui étaient d'un grand secours. Après l'Écriture, il ne goûtait rien tant que l'*Abandon ou entière résignation à la divine Providence*, un petit traité posthume du P. de Caussade, jésuite. Sur sa demande, Miss Ella Mac-Mahon le traduisit en anglais, et il a consolé bien des cœurs en détresse. Il semblait au P. Hecker que la soumission à la volonté

divine y est enseignée comme elle ne l'a jamais été depuis les temps apostoliques. La petite édition française dont il se servait est tout usée. Quand il la lisait ou l'entendait lire, il s'écriait : « Ah ! que c'est consolant ! et comme c'est vrai ! »

Rien dans l'Ancien Monde ne lui plut et ne lui profita autant que sa tournée sur le Nil dans l'hiver de 1873-74.

« Ces quatre derniers mois resteront parmi les plus riches de toute ma vie en informations de tout genre, intellectuelles aussi bien que religieuses ; physiquement aussi, ils ont eu pour moi une valeur incalculable. Je ne connais guère de voyage à comparer à celui du Nil. Il faut mentionner la Nubie. Elle a quelque chose de particulier que vous ne trouvez ni en Égypte ni ailleurs : le silence, le repos, une solitude presque totale, et un peuple à part. »

Le Père avait la permission de dire la messe aux stations des missionnaires le long du fleuve. Les ruines merveilleuses des anciennes cités d'Égypte excitèrent son admiration ; mais son esprit en revenait toujours à Abraham, à Joseph, au peuple choisi, et tout particulièrement à la Sainte Famille et aux moines du désert. Il s'intéressait vivement aux Mahométans. Leur prière publique, la promptitude avec laquelle ils accueillent l'idée de Dieu et de l'éternité, et, par opposition, leur stagnation religieuse si frappante, que le P. Hecker attribuait à leur ignorance de la Trinité, lui fournissaient ample matière à réflexion. Comment convertir ces indolents contemplatifs ? Quel type de catholicisme réussirait le mieux en Orient, et comment le concilier

avec les traits caractéristiques du catholicisme occidental? Autant de questions qui occupaient incessamment son esprit. — Il se rappelle souvent ses amis absents et écrit au P. Hewit :

« Dans l'espoir que cette lettre arrivera en temps voulu, je vous salue de cette terre où Moïse a enseigné, et que Notre-Seigneur enfant a parcourue; je vous envoie mes souhaits de Noël et de bonne année à vous, à tous les membres de la communauté et à tous les paroissiens de Saint-Paul. Tous ont part à mes prières et au saint sacrifice de la Messe. Mon cœur est avec vous. Si ses désirs pouvaient se réaliser, je vous inonderais sous un flot de bénédictions grand comme ce grand Nil, — le fleuve que vit Abraham, et dont les bords furent sanctifiés par les pas de Jésus, de Marie et de Joseph. Souvenez-vous spécialement de moi pendant toutes ces grandes fêtes, et offrez la messe à mon intention. »

Le 15 avril, le P. Hecker quitta le Caire pour Jérusalem et passa quelques semaines en Terre Sainte, encore sous l'influence d'un mieux relatif.

« Lorsqu'on récite le *Gloria* et le *Credo*, écrit-il, dans les lieux mêmes où les grands mystères qu'ils expriment se sont accomplis, on est saisi de leur actualité. Les vérités de notre sainte Foi semblent passer dans notre sang, pénétrer dans notre chair et jusque dans la moelle même de nos os. »

Sa première lettre datée des Lieux Saints, adressée à sa mère, était pleine d'une profonde affection et de la grande émotion religieuse excitée en lui par la vue des endroits mêmes où s'est passée la vie du Sauveur.

Le P. Hecker dut retourner en Europe pour échapper aux chaleurs de la Palestine, et il recommença sa triste tournée aux stations thermales, qui ne lui apportèrent guère de soulagement.

A part quelques musées, les lieux célèbres dans l'histoire profane ou les endroits fréquentés par les touristes n'avaient aucun attrait pour lui ; mais il aimait à visiter les sanctuaires de ses saints favoris : sainte Catherine de Gênes, saint François de Sales. Souvent il se détournait de son chemin pour retrouver un ancien ami ou pour entrer en relations avec quelque esprit de marque dans les cercles religieux. Il se procurait facilement de nouvelles connaissances ; Américains, Anglais, Français, toutes les sociétés lui étaient bonnes, pourvu qu'il pût amener la conversation sur les questions religieuses ou sociales ; et l'on s'étonnait que son extrême faiblesse lui permît de soutenir sans fatigue apparente de longues discussions sur la philosophie la plus abstraite, sur les différents mouvements de la nature et de la grâce, sur les théories les plus variées relatives à la démonstration de l'existence de Dieu ou aux moyens de porter la conviction des droits de l'Église dans l'esprit des non-catholiques ; sa causerie était émaillée de traits et de souvenirs tirés de sa propre expérience. Lorsque des âmes généreuses comme celle du P. Hecker se trouvent condamnées à l'inaction, elles trompent leurs regrets en se rappelant les œuvres de leur zèle passé, et c'est souvent un grand profit pour les autres.

« Mon temps n'est pas mal employé ; les voyages que j'ai faits, les personnes que j'ai rencontrées sur

mon chemin, bref une foule d'incidents dus à ma vie actuelle sont les meilleurs éducateurs et réformateurs de l'esprit; rien de tel pour rectifier le jugement et élargir le champ de la pensée. Il me semble voir et sentir la bénédiction divine sur les œuvres de la communauté, dans l'harmonie qui y règne, dans le succès de ses missions, dans les grâces spéciales accordées à chaque membre, dans leur zèle et leur joyeuse disposition; et tout ceci, pendant mon absence. Il est donc clair que mon absence n'est pas opposée à la volonté divine; mon âme en ressent une consolation inexprimable. »

Mais peu de temps après, il dit à l'un de ses frères : « Ah! mon Père, que j'ai été triste tout le temps de mon séjour en Europe! parce que j'étais loin de ma maison, loin de mes œuvres et de mes compagnons. C'est pourquoi à l'étranger je m'attachais aux personnes qui pensent comme nous et qui partagent nos vues et nos projets.

« Je n'ai rien à dire de plus sur mon état. Si seulement je retrouvais la santé pendant douze heures ou même pendant six heures, ma conscience ne me laisserait pas une minute de repos que je ne me fusse remis au travail. Tel que je suis, je reste en paix, et n'ai autre chose à faire que d'accepter volontiers ma faiblesse et mon inaction. »

En 1874, il alla à Bruxelles voir le cardinal Deschamps, et il y rencontra son ancien directeur, le P. de Buggenoms. Il s'ouvrit complètement à eux sur l'état de la religion en Europe; et, bien que tous deux fussent ses admirateurs et ses amis, ce ne fut que le troisième

jour qu'il put leur faire partager ses vues. Avant de se quitter on en était arrivé à une entente complète, à une chaude sympathie et à une entière approbation. Nous avons déjà signalé cette singulière difficulté qu'avait le P. Hecker à faire comprendre quelques-unes de ses idées. Dans cette occasion il en souffrit, mais se trouva amplement dédommagé par le résultat. Il se lia intimement avec l'abbé Xavier Dufresne, un saint prêtre de Genève, et avec son père le docteur Dufresne, bien connu en Suisse comme le soutien de toutes les œuvres charitables et religieuses.

L'abbé Dufresne écrivait au P. Hecker : « Le Tout-Puissant sait à quel point je désire vous revoir, car personne ne sent plus que moi le besoin de votre conversation si utile à mon avancement. » L'auteur de cette biographie a reçu de l'abbé Dufresne une notice sur le P. Hecker, qui a une grande valeur comme témoignage d'un des prêtres les plus pieux et les plus éclairés de notre temps. De cette notice, publiée tout entière à la fin de l'édition anglaise, nous pouvons au moins donner ces lignes significatives :

« Le P. Hecker reste pour moi le type, non seulement du prêtre américain, mais du prêtre moderne, du prêtre qu'il faut à l'Église pour recouvrer le terrain que lui ont fait perdre le protestantisme et l'incrédulité, aussi bien que pour la rendre capable de reprendre sa marche en avant dans l'accomplissement de sa mission divine.

« L'impression dominante que produisait le P. Hecker sur ceux qui se trouvaient en contact avec lui était une impression de sainteté. Dans sa compagnie, on se

sentait tout entier influencé par je ne sais quoi de divin et de surnaturel; on n'avait plus d'inclination que pour correspondre à l'action de l'Esprit-Saint, et pour soumettre sa volonté d'homme à la volonté de Dieu (1). »

M<sup>me</sup> Craven écrivait au P. Hecker, en 1875 : « Je n'ai pas besoin de vous dire si nous avons pensé à vous et réfléchi aux grands et nombreux sujets que nous avons traités ensemble pendant cette semaine de repos délicieux et de solitude, sinon de silence. Laissez-moi vous assurer que vos paroles sont religieusement et utilement conservées dans mon cœur. Je sens que tout ce que vous nous avez expliqué concernant la vie intérieure, qui seule donne un sens et une utilité aux signes et aux symboles extérieurs, quelque sacrés qu'ils soient, et tout ce que vous nous avez dit sur les moyens d'avancer dans cette vie intérieure, me revient comme l'expression même de ma propre pensée formulée par quelqu'un qui l'a mieux su dire que moi-même. »

« Je suis consolé, écrivait à cette époque le P. Hecker, de voir toutes les œuvres en progrès dans la communauté Pauliste. C'est plutôt pour moi un écho du passé qu'un bruit du moment. Avant d'aller en Égypte je disais à quelques-uns de mes amis que j'avais connu un homme du nom d'Hecker, mais que je l'avais perdu de vue et que j'allais remonter le Nil pour le chercher. Peut-être aurais-je pu le rejoindre à Wady-Halfa en Nubie : je ne l'y ai pas retrouvé. Quelquefois je me dis

(1) Cette citation n'a pu être faite que sur la traduction anglaise du texte écrit par M. Dufresne.



que je le cherche en vain, qu'il faut me résigner à sa perte et recommencer une nouvelle vie. Je vais mardi à Milan et j'y resterai quelques jours. Je trouve des amis partout. Vendredi dernier, j'ai dîné avec l'archevêque de Turin et j'ai fait connaissance avec un ou deux prêtres. Je visite accidentellement les musées et les galeries de peinture, et le temps passe, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'éclairer mon âme, de fortifier mon corps et de me montrer la voie. »

Il fait ainsi part de ses impressions sur Rome après l'occupation italienne :

« Rome est vraiment changée, pas encore autant extérieurement et matériellement que d'atmosphère spirituelle. Elle a perdu son aspect chrétien et reprend son ancienne physionomie païenne. L'esprit moderne s'y est activement introduit dans l'ordre matériel; le vieil ordre de choses, je le crains, ne reviendra jamais, ou, s'il revient, ce sera sous une autre forme. La dernière des citadelles s'est laissé entamer par l'invasion du progrès moderne. Qui l'aurait prévu il y a vingt ans? Le charme de Rome est évanoui même pour les non-catholiques, car ils s'y sentaient élevés au-dessus d'eux-mêmes, dans une atmosphère plus spiritualiste et plus sympathique, et c'était une jouissance pour leur âme en dépit de leurs préjugés intellectuels. Le charme qu'ils avaient subi une première fois les ramenait à Rome malgré eux; ce charme a disparu presque complètement. L'autre soir, j'eus une audience privée du Saint-Père, très satisfaisante pour moi. Parmi d'autres choses je lui montrai un numéro du *Jeune Catholique* qui lui plut beaucoup. Il fut frappé de la taille

de l'âne dans la gravure d'Oberammergau, et demanda s'ils étaient d'aussi grande race dans mon pays. Je répliquai : « Saint-Père, les ânes maintenant grandissent partout. » Il rit de bon cœur et dit : « Bene trovato. »

Le P. Hecker était à Rome lors de la nomination au cardinalat de l'archevêque Mac Closkey, son ancien protecteur et ami, et son premier conseiller spirituel. Il s'en réjouit. Il envoya au cardinal une riche soutane de soie et voulut réunir à sa table Monsignor Roncetti et le docteur Ubaldi, qui devaient porter les insignes du cardinalat à New-York. Il écrivait au prélat :

« Le choix du Souverain Pontife, qui fait de vous le premier cardinal des États-Unis, donne grande satisfaction à vos amis. Les honneurs et les dignités de l'Église étant toujours attribués au mérite et à la capacité, les grandes qualités qu'on s'accorde à vous reconnaître sont ainsi portées à la connaissance du monde entier.

« La promotion au cardinalat d'un prélat américain est le signe, joyeusement accueilli, que les dignités de l'Église sont ouvertes aux hommes de mérite de tout pays ; il faut espérer que chaque nation sera représentée dans le Sacré Collège en proportion de son importance : par ce moyen, le Saint-Siège gouvernera le monde entier et rendra l'universalité plus complète. L'Église y gagnera, et le monde aussi ; et je ne doute pas que, à ce point de vue, votre nomination ne soit très populaire en Amérique. »

Les vues exprimées dans cette lettre sur le Collège des cardinaux furent développées longuement dans un

article publié par le P. Hecker dans le *Catholic World*, lorsque M<sup>gr</sup> Gibbons fut nommé cardinal : elles figurent aussi dans le dernier ouvrage du Père : *L'Église et le Siècle*.

Dans sa faiblesse toujours croissante et dans l'impossibilité où il semblait être de reprendre, même partiellement, son ancienne vie aux États-Unis, le P. Hecker croyait voir une indication de ne pas retourner encore dans son pays. Il commença à penser que la volonté de Dieu était qu'il transférât d'une manière permanente à l'Ancien Monde l'influence apostolique dont il pouvait encore disposer. Il avait l'esprit tout préoccupé des problèmes religieux qui se posent en Europe, et la pensée de Paulistes Européens, différents des Américains quant aux détails, mais identiques quant à l'esprit, s'empara bientôt de ses pensées. Le lecteur se souviendra qu'en quittant Rome après le concile du Vatican, le P. Hecker avait exprimé sa conviction que l'état des choses dans le Vieux Monde, demandait l'apostolat d'une communauté libre, et composée d'hommes vraiment saints comme il voulait que fussent les Paulistes. Il n'était pas éloigné de croire que Dieu voulait se servir de sa maladie pour inaugurer ce mouvement. Par là prendraient corps ces aspirations confuses vers un réveil religieux, qu'il rencontrait partout chez les nations européennes, et ainsi se réaliserait l'adaptation si désirable des points essentiels de la vie de communauté aux conditions européennes. Il pensait pouvoir choisir les esprits propres à diriger cette œuvre et, sans présumer de ses forces, leur donner les principes et l'esprit nécessaires au

succès. Tout le projet est exposé et discuté dans ses lettres. Mais il n'en devait pas voir la réalisation.

Les lignes suivantes écrites dans son journal pendant le carême de 1875 se rapportent à cet apostolat européen ou plutôt universel :

« L'Esprit-Saint prépare en ce moment l'Église pour une plus abondante effusion de lui-même dans le cœur des fidèles. Cette action croissante de l'Esprit-Saint renouvellera toute la face de la terre religieusement et socialement. Des âmes seront inspirées par lui pour coopérer à cette œuvre...

« La question est de savoir comment ces âmes coopéreront avec l'Esprit-Saint pour préparer cette expansion extraordinaire de la grâce divine. L'inspiration, le désir et la force doivent venir à chaque âme de l'Esprit-Saint lui-même.

« La nature et le caractère propre de l'association qui sera formée pour cela, sera de susciter, pour conquérir le monde entier à Jésus-Christ, le renouvellement de l'esprit et de la vie apostoliques. Pour l'unité, le choix et la mise en œuvre des moyens, il faut s'en rapporter au lien de charité dans l'Esprit-Saint et à ses inspirations.

« La vérité centrale qui poussera les membres de l'association à agir sera l'établissement du Royaume de Dieu au dedans de nous, — vérité qui devrait faire le fond de tous les sermons.

« On fera appel à des hommes possédant cette universelle synthèse de vérité qui permet de résoudre les problèmes, d'éliminer les antagonismes, de se rencontrer avec les grands besoins de notre époque;

— à des hommes qui, pour défendre l'Église contre les menaces de destruction, sauront employer des armes convenables au temps où nous sommes ; — à des hommes qui sauront prendre toutes les aspirations du génie moderne, en fait de science, de mouvement social, de politique, de spiritisme, de religion (autant de forces dont on abuse maintenant contre la bonne cause), et les transformer toutes en moyens de défense et d'universel triomphe pour l'Église.

« Si l'on demande par conséquent de quelle manière pourra s'établir ce travail commun qui aidera l'Église, dans sa nouvelle phase, à accroître l'intensité et l'expansion de sa vie divine dans les âmes, voici peut-être la réponse qu'il faut faire : Ce sera le résultat du mouvement qui mettra d'accord la foi la plus ardente avec tout ce qu'il y a de bon et de vrai dans les éléments qui sont aujourd'hui opposés à l'Église. Ce mouvement supprimera ainsi tout antagonisme et rendra les controverses inutiles.

« Peut-il se trouver un certain nombre d'âmes instinctivement portées par l'Esprit-Saint, par le génie de la grâce, à faire un effort collectif dans l'œuvre particulière du temps présent ? Si une telle œuvre est à faire, et si cet effort collectif est nécessaire, le Saint-Esprit ne produira-t-il pas dans les âmes, dans quelques-unes au moins, ce genre de vocation ? Est-ce que le lien qui unira ces âmes dans l'Esprit-Saint n'est pas suffisant, dans le présent état des choses, pour rendre possible l'accomplissement de cette grande œuvre ? »

## CHAPITRE XXVIII

### Exposé de la situation de l'Église

Pendant ses longues pérégrinations à la recherche de la santé, le P. Hecker prêtait une oreille attentive aux plaintes qu'il entendait sortir de bien des cœurs. L'antagonisme des peuples, dû aux différences de race et de tradition, l'état de la religion en Europe et la persécution soulevée contre les catholiques en Allemagne, en Suisse, en Italie, éveillaient en lui le plus profond intérêt; il avait un intense désir de trouver un remède fondamental aux maux dont souffre l'Église.

Ce qui le surprenait et l'irritait, c'était l'apathie des catholiques au point de vue politique. Une faible minorité d'antichrétiens fait la loi en Italie et en France, et, dans ces anciens foyers du catholicisme, déploie, contre tout ce qui est sacré, une férocité païenne; il semblait au P. Hecker qu'elle ne rencontrât chez les catholiques qu'une timide indifférence, une lâcheté coupable, dont ils croyaient s'innocenter en accumulant les pratiques dévotieuses.

Pour étudier cette anomalie et en présenter le remède, le P. Hecker publia une brochure d'une cinquantaine de pages intitulée : *Exposé de la situation*

de l'Église en face des difficultés, des controverses et des besoins de notre temps. C'est un abrégé des idées qui avaient pris naissance dans son esprit dès son premier séjour à Rome en 1857-58, et qui avaient achevé de s'y développer soit au concile du Vatican, soit pendant ses récents voyages à travers le Vieux Monde.

A quoi pensent donc les catholiques, se demandait-il, de laisser ainsi une poignée d'incrédules imprégner de paganisme la vie nationale, l'éducation, les arts, la politique générale? D'où vient, chez des croyants, une telle faiblesse de caractère?

Et voici la réponse qu'il trouvait : Le type de dévotion et d'ascétisme sur lequel on les forme n'est bon qu'à réprimer l'activité personnelle, cette qualité sans laquelle, de nos jours, il n'y a pas de succès politique possible. L'énergie que réclame la politique moderne n'est pas le fait d'une dévotion comme celle qui règne en Europe; ce genre de dévotion a pu, dans son temps, rendre des services et sauver l'Église, mais c'était lorsqu'il s'agissait surtout de ne pas se révolter.

« L'exagération, par le protestantisme, du principe d'individualité, dit la brochure, a forcément amené l'Église à réagir et à restreindre les conséquences de ce principe, afin que sa propre et divine autorité pût avoir tout son jeu et exercer sans obstacle sa légitime et salutaire influence. Les erreurs et les maux de l'ère de la Réforme eurent pour origine l'indépendance personnelle affranchie de tout joug. Il fallait y opposer le frein d'une dépendance personnelle plus étroite : *Contraria contrariis curantur*. L'influence de l'Église fut donc, par les circonstances, amenée à s'exercer en quel-



que sorte au détriment des vertus naturelles qui, sagement dirigées, font la virilité du chrétien dans le monde. Le point gagné fut le maintien et la victoire de la vérité ainsi que le salut des âmes; la perte fut une certaine défaillance de l'énergie, entraînant avec elle un affaiblissement de l'activité dans l'ordre naturel. Le gain reste permanent et inestimable; la perte n'est que temporaire et réparable. »

Les vertus *passives*, cultivées sous l'action de la Providence pour la défense de l'autorité extérieure de l'Église alors menacée, produisirent d'admirables effets comme uniformité, discipline et obéissance. Elles eurent leur raison d'être alors que presque tous les gouvernements étaient monarchiques. Maintenant ils sont ou républicains ou constitutionnels, et sont censés être exercés par les citoyens eux-mêmes. Ce nouvel ordre de choses demande nécessairement l'initiative individuelle, l'effort personnel. Le sort des nations dépend du courage et de la vigilance de chaque citoyen. C'est pourquoi, sans détruire l'obéissance, les vertus actives doivent être cultivées de préférence à toutes les autres, aussi bien dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel. Dans le premier, il faut développer tout ce qui peut fortifier une légitime confiance en soi; dans le second, on doit faire une large place à la direction intérieure de l'Esprit-Saint dans l'âme individuelle.

L'ensemble des faits indique que c'est là le moyen providentiel de sortir des difficultés présentes : les anticatholiques renoncent à leurs attaques séculaires contre l'autorité hiérarchique pour se ruer contre les

principes, même les plus élémentaires, de la religion naturelle : Dieu, la conscience, l'immortalité de l'âme. Les esprits religieux des peuples germains et anglo-saxons se tournent vers l'Église pour lui demander les satisfactions spirituelles les plus conformes à l'indépendance de caractère qui est particulière à leurs races. Les tentatives faites depuis la Réforme pour satisfaire les besoins modernes ont définitivement échoué. Ajoutez que les décrets du concile du Vatican ont mis fin à toute controverse sur l'autorité parmi les catholiques. La conséquence de tout cela, c'est que la force individuelle doit désormais tenir dans le Catholicisme autant de place que la force hiérarchique, et que tout doit tendre au développement du Saint-Esprit dans l'âme de chacun.

« La lumière dont le siècle a besoin pour sa rénovation ne peut venir que d'une source unique : le renouvellement de l'esprit religieux dépend d'une plus grande effusion du pouvoir créateur et renovateur du Saint-Esprit. Et l'effusion toujours plus abondante du Saint-Esprit dépend elle-même d'une plus grande attention à ses mouvements et à ses inspirations dans l'âme. Enfin le remède radical et adéquat à tous les maux du siècle, c'est une attention et une fidélité toujours croissantes à l'action intérieure du Saint-Esprit : « Vous enverrez votre Esprit et tout sera créé, « et vous renouvellez la face de la terre. »

« Le Saint-Esprit agit par l'autorité extérieure de l'Église comme interprète infaillible et criterium de la révélation divine ; dans l'âme, comme Celui qui donne la vie et la sanctification. Il est de la plus grande im-

portance de ne pas confondre ces deux fonctions du Saint-Esprit. Il ne peut venir à l'idée d'un chrétien sincère et éclairé qu'il puisse y avoir contradiction ou opposition entre l'action de l'Esprit-Saint sur les décisions suprêmes de l'autorité ecclésiastique et les inspirations du même Esprit-Saint dans chaque âme. C'est le même Esprit qui enseigne la vérité par l'autorité de l'Église, et qui dispose l'âme à recevoir la vérité enseignée. La mesure de notre amour pour le Saint-Esprit est celle de notre obéissance à l'autorité de l'Église.

« En cas d'obscurité ou de doute concernant l'objet de la révélation ou l'origine divine de tel ou tel mouvement de l'âme, il faut recourir au divin Instituteur, qui parle par l'autorité de l'Église; car on doit se rappeler, qu'il a été promis à l'Église, dans son premier représentant saint Pierre et subséquemment dans ses successeurs, « que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre elle ». Aucune promesse semblable n'a été faite par le Christ au croyant individuel. On reconnaîtra par conséquent, en cas d'incertitude, le chrétien éclairé et sincère, à la promptitude de son obéissance aux décisions de l'Église.

« De ces vérités l'on peut tirer la règle pratique de conduite qui suit : l'Esprit-Saint est le guide immédiat de l'âme dans le chemin du salut et de la sanctification; et le criterium ou le signe que l'âme est guidée par l'Esprit-Saint, c'est sa prompte obéissance à l'autorité de l'Église. Cette règle écarte tout danger d'erreur et, en l'observant, l'âme peut marcher, courir, voler, si elle veut, avec la plus grande sécurité

et une liberté parfaite, dans les voies de la sainteté.

« La fin pratique de toute vraie religion est de soumettre chaque âme individuellement à la conduite de l'Esprit de Dieu. C'est lui qui se communique à l'âme par les sacrements de l'Église. Il agit dans l'autorité de l'Église comme l'interprète de la vérité révélée; il agit dans chaque âme comme le principe de la régénération et de la sanctification.

« Une exposition du christianisme qui réunira les conditions extérieures et intérieures de crédibilité produira chez les fidèles une conviction plus intense et plus éclairée de la volonté divine; elle stimulera en eux une action personnelle plus énergique, en même temps qu'elle ouvrira la porte du bercail à bien des âmes errantes, sinon perdues. L'action croissante du Saint-Esprit, jointe à une coopération plus vigoureuse de la part de chaque fidèle, élèvera la personnalité humaine à une intensité de force et de grandeur qui marquera une ère nouvelle dans l'Église et dans la société, une ère que l'imagination aura peine à concevoir, que la parole aura peine à exprimer, à moins de recourir au langage prophétique.

« L'*Exposé* n'est pas autre chose que la constatation d'un mouvement qui se produit du dehors au dedans, comme au seizième siècle le mouvement se produisait du dedans au dehors. L'Église ayant affermi et développé son action extérieure, ayant fortifié ce qui était attaqué dans sa hiérarchie, peut maintenant reprendre sa vraie voie normale avec une action plus soutenue.

« Indiquons la nature de ce mouvement :

« C'est une action croissante du Saint-Esprit dans l'âme, résultant d'une plus grande attention dirigée vers la vie intérieure et d'une plus parfaite intelligence de cette vie. C'est l'intelligence claire des rapports entre ce qui est extérieur et intérieur dans l'Église; l'action du Saint-Esprit dans l'âme, ainsi que ses dons, remèdes aux maux de notre temps. C'est le développement du côté intelligible des mystères de la foi, et des raisons intrinsèques de croire les vérités de la révélation divine. Ce mouvement provoquera le retour des races saxonnes. J'étudie attentivement les Celto-Latins dans leurs rapports avec le développement de la hiérarchie, de la discipline, du culte et de l'esthétique de l'Église; je scrute les causes du protestantisme, qui sont l'antagonisme et les jalousies de race; les persécutions actuelles; l'idée que se font les Saxons de l'Église catholique... Quelle est la raison de leurs préjugés? Ils ne voient que le côté extérieur et humain de l'Église. — Quel serait le remède à tant de maux? Retour des Saxons, grâce à cette nouvelle phase de développement, et à la manifestation qui sera faite à leur intelligence du côté intérieur et divin de l'Église. Évolution de l'esprit des races; dans l'avenir le Saxon surnaturalisera le naturel, le Celto-Latin naturalisera le surnaturel. »

L'idée-mère de cet *Exposé* est la recherche ardente, sincère et confiante, des moyens propres à éviter la double catastrophe qui menace le monde, à savoir : l'extermination du catholicisme par les Saxons et l'apostasie du christianisme par les Latins. L'union des deux races dans l'Église, avec leur civilisation et leur

force, est le vrai moyen de répandre rapidement le christianisme dans tout l'univers.

« Dans l'*Exposé*, je me borne à suivre simplement les traces de l'Église dans son histoire, dans les Encycliques de Pie IX et dans les décrets du Vatican. L'Église, c'est Dieu agissant directement sur la race humaine, la guidant à sa véritable destinée; c'est là la route de tout vrai progrès. »

Ces idées, expliquées verbalement à tous venants par le P. Hecker dans le cours de ses voyages en Europe, furent rédigées à la fin de 1874, et la brochure fut offerte par lui à la Propagande, à Rome. On n'y trouva rien à redire; beaucoup de hauts dignitaires, quelques-uns membres de la Congrégation du Sacré-Palais chargée de la censure, l'approuvèrent hautement et voulaient la faire publier sur l'heure; puis au dernier moment les autorités jugèrent cette publication inopportune; la brochure fut alors envoyée à Londres, éditée sans nom d'auteur par Pickering, et immédiatement traduite en français par M<sup>me</sup> Craven. Elle fut publiée à New-York comme article de fond dans le *Catholic World* en 1887, en tête de l'*Église et le Siècle*, compilation des dernières œuvres du P. Hecker.

Avec l'impartialité et le recul que peut lui assurer sa nationalité américaine dans les questions européennes, l'auteur étudie le problème religieux actuel, surtout au point de vue des races. Il signale la différence radicale que symbolisent les termes *transalpins* et *cisalpins*, latins et teutoniques. Le second de ces groupes favorise plus spécialement les vertus intérieures de la religion; l'autre s'attache principalement aux

institutions extérieures. Le problème est de les réconcilier et de les fondre dans l'unité. Le P. Hecker croyait que la race latine a glorieusement couronné son œuvre par le concile du Vatican, et que le temps est arrivé d'appeler la race teutonique à développer ses forces dans la vie intérieure de l'Église. Quelques passages de la lettre suivante indiquent l'importance que donnait le P. Hecker à ce problème des races, et son application à l'étudier à la lumière surnaturelle de la foi. « J'ai écrit l'*Exposé* tandis que de grandes lumières semblaient m'être envoyées sur le Saint-Esprit. Je me sentais obligé de l'écrire. »

Une lettre, envoyée de Paris le 11 juin 1874, montre bien quelles étaient là-dessus ses idées : « Cher Georges et chère Joséphine, mes préparatifs sont faits pour aller à Mayence, à l'assemblée catholique qui commence le 15 et durera trois jours; je rencontrerai là diverses personnes qui m'intéressent et que je désire voir. Les affaires ecclésiastiques de l'Empire d'Allemagne sont dans une situation très critique, ce qui augmente encore l'intérêt de cette réunion. Mes relations avec les esprits dirigeants en Europe me permettent de comparer les idées, d'apprécier les difficultés et d'entendre les objections.

« Il est tout aussi difficile d'amener l'esprit celtique et latin à concevoir et à apprécier les marques intérieures de l'Église et le caractère de sa vie divine intérieure, que d'amener l'esprit teuton à concevoir et apprécier la divine constitution extérieure de l'Église, l'importance, l'essentielle importance de son autorité, de sa discipline, de sa liturgie. Mais la faiblesse de la pre-



mière de ces races, et les persécutions déchaînées par la seconde avec la permission de la Providence, enseignent à tous la leçon qu'il leur est nécessaire d'apprendre. Pour compléter le développement de la vérité et de l'Église, l'une a besoin de l'autre, et la divine Providence arrange les choses de telle façon, qu'en dépit des obstacles naturels ou suscités, la synthèse des deux races se formera dans le sein de l'Église. L'œuvre est lente, mais certaine; cachée à l'observateur superficiel parce qu'elle est divine, mais admirable de tous points. Sous toutes les persécutions, l'oppression, les faux mouvements, sous l'ensemble critique de la situation extérieure de l'Église et de la société, il existe un courant opposé tout-puissant, divin, entraînant toutes choses vers l'unité triomphante, complète et universelle de l'Église. De voir comment tous les hommes, — les méchants comme les bons, car Dieu règne sur tous, — contribuent à ce but, et sont forcés d'y concourir, cela met l'âme et l'esprit en repos, excite l'admiration et fait adorer l'action de Dieu dans le monde...

« Cette lumière croissante demandera-t-elle d'autres conditions d'existence? Cette lumière doit-elle éclairer un autre et plus vaste champ de travail? Ces questions, avec bien d'autres, viendront à l'esprit et trouveront leur solution en temps voulu. Le devoir est de se conformer à la volonté de Dieu dans la patience, le détachement, la discrétion et la confiance. »

Il n'y a guère de parties dans la vie du P. Hecker qui ne nous aident à comprendre cet *Exposé*; mais nos précédents chapitres sur l'idée de la vie religieuse et sur la doctrine spirituelle s'y rapportent tout spé-

cialement. Bien des esprits de marque accueillirent ce traité avec joie, parmi lesquels Margotti, éditeur de l'*Unità Cattolica* de Turin, et le cardinal Deschamps.

Nous avons un exemplaire de l'*Exposé*, annoté, sur la demande du P. Hecker, par un Jésuite bien connu, le P. Ramière. Ces commentaires sont pleins de valeur et très suggestifs. Tout en faisant des réserves sur le jugement du P. Hecker relatif aux causes de l'affaiblissement de la virilité chrétienne chez les catholiques, le P. Ramière constate le fait. Il approuve les remèdes proposés ainsi que la manière dont l'auteur explique la synthèse de l'action intérieure et extérieure du Saint-Esprit dans l'Église.

Quand *l'Église et le Siècle* parut, la Revue des Jésuites anglais, *The Month* (juillet 1888), en fit une critique favorable. Après avoir dit que les décrets du Vatican marquent une époque spéciale dans l'évolution du Christianisme, et ferment la période des attaques les plus violentes que l'Église ait jamais subies contre son autorité extérieure, le *Month* continue : « La défense de l'Église est achevée ; elle est maintenant libre de continuer sans empêchement sa course normale de développement intérieur... L'auteur déploie une grande largeur de vues, et le livre contient beaucoup de passages, non seulement éloquents comme défense du catholicisme, mais bien faits pour instruire le lecteur attentif. Nous le croyons digne d'être répandu parmi le clergé et les laïques, et c'est dans le désir d'encourager ce résultat que nous nous proposons d'expliquer assez longuement les idées que nous avons déjà indiquées... Nous avons besoin d'un individualisme catho-

tholique, lequel, d'une part, requiert nécessairement une autorité bien définie pour se garantir des erreurs auxquelles tout individualisme se trouve naturellement exposé, — mais, d'autre part, ne s'obtiendra jamais par le seul usage du principe d'autorité employé comme tel. »

Le *Literarischer Handweiser*, revue catholique allemande fort remarquable et très répandue, donne également une opinion favorable des idées du P. Hecker dans *l'Église et le Siècle*.

Un prélat et orateur suisse, depuis cardinal (1), dit au P. Hecker qu'un prêtre fort pieux, qui prêchait de nombreuses retraites ecclésiastiques, donnait fréquemment *l'Exposé* à lire au clergé qu'il instruisait.

Ces vues du P. Hecker, sans doute il faudra du temps pour en comprendre la portée. Il faudra plus de temps encore pour en voir l'application et les résultats. Peu en saisissent aujourd'hui la valeur; mais leur cercle s'élargira par degrés. Les difficultés du temps, et l'angoisse de tant d'âmes au milieu des obscurités présentes, attireront de plus en plus l'attention des esprits sérieux sur tout plan ou tout système qui promettra un meilleur avenir.

(1) Ce ne peut être que le cardinal Mermillod.

## CHAPITRE XXIX

### A l'ombre de la mort

« Ces trois dernières années ne me rappellent qu'une lutte intérieure, terrible et incessante, » écrivait le P. Hecker dans le cours de l'été de 1873. Le souvenir des quelques intervalles de paix relative, que nous ont fait connaître ses lettres, disparaissait évidemment de sa pensée sous l'impression profonde et écrasante de cette sombre époque de sa vie. Sa santé ne s'était pas améliorée. Un médecin distingué de Paris, qu'il avait rencontré à Ragatz au mois de juin 1873, l'examina soigneusement, et, dans une consultation écrite, déclara dangereux pour lui le retour à toute occupation sérieuse, lui conseillant de vivre affranchi de tout souci pendant une année au moins, sans quoi il y aurait à craindre pour son existence. Ceci semblait barrer la voie à toute idée de retour; il en était lui-même convaincu comme le témoigne cette lettre :

« Où pourrais-je trouver du repos? Pas dans la communauté, ni chez mon frère. Et alors où aller? Puis il me faudrait continuellement donner mon avis et mes conseils dans les affaires de la communauté, ce qui demanderait une application au-dessus de mes forces. Il n'y a pas d'autre parti pour moi que de rester pai-

sible en Europe avec ma faiblesse et mon obscurité entre les mains de Dieu. »

Mais, le 29 juillet, il reçut du P. Hewit une lettre qui le força à choisir entre la paix de son âme et le repos de son corps, entre sa vie d'un côté, et l'appel de ses frères de l'autre. Il prit son parti sans hésiter, dans le plus grand calme et avec un parfait abandon à la volonté de Dieu. En octobre 1875, il était de retour à New-York.

Il demanda à être dispensé momentanément de vivre en communauté, ses nerfs étant incapables de supporter le bruit, les exercices et le mouvement de la maison; et lorsque quatre ans plus tard il y rentra, il se croyait tout proche de sa fin : elle se fit attendre neuf ans encore. Pendant les treize années comprises entre son retour et sa mort, la vie du Père fut à peu de choses près celle qu'il a décrite dans ses lettres. Ses forces déclinaient lentement. Il défendit sa vie pied à pied. « Si j'étais un Celte, disait-il une fois en souriant, je me résignerais plus volontiers à mourir, mais je suis de la race qui s'acharne à vivre. » La lutte se trouvait aggravée par une crainte chrétienne de la mort, qui parfois s'abattait sur son âme comme une sorte de vampire, et donnait à ce duel un aspect sinistre.

Pour une nature ardente comme la sienne, c'était une terrible épreuve que de s'appliquer à une affaire sous la pression d'une véritable torture physique ou morale : parfois, en de tels cas, la patience lui échappait un moment; mais il s'en apercevait vite, et il avait tellement horreur de la moindre querelle, qu'il arrivait à se ressaisir, quelque effort qu'il lui en coûtât.

tât. Nous ne croyons pas qu'il ait jamais essayé de dominer les hommes par la sévérité : « Si jamais vous parlez de moi, disait-il, parlez-en comme d'un homme qui aimait mieux louer que blâmer, et qui reconnaissait à l'éloge une plus haute puissance qu'à aucun genre de menace ou de pression. »

Pour atteindre son but, il avait rarement recours aux formalités de l'obéissance. « Pourquoi ne m'obligez-vous pas par obéissance à faire telle chose ? » lui demanda un Père qui n'approuvait pas absolument la proposition que lui faisait le P. Hecker. « Je ne l'ai jamais fait de ma vie, reprit celui-ci avec chaleur, et je ne commencerai pas maintenant. »

Plus grande encore, peut-être, était l'épreuve à laquelle son inaction le condamnait. Une récréation, dans le sens ordinaire du mot, lui était inconnue en maladie comme en santé. C'était un méditatif, et son esprit travaillait toujours. « Je ne me rappelle aucune époque de ma vie où je me sois livré à la paresse, où j'en aie même été tenté, » disait-il. Il se vit pourtant bientôt forcé de consentir à cette triste et oisive promenade du malade, soit dans le parc, soutenu par l'un de ses Pères, soit dans la voiture de son frère Georges, qui était toujours à sa disposition. Parfois, pour distraire son esprit de la pensée de la mort et du jugement, dont l'arrêt fatal le poursuivait comme une obsession, il cherchait à qui parler, il réclamait un compagnon pour parcourir avec lui des galeries de tableaux ou de sculpture, ou bien il se mettait à raccommoder de vieilles pendules, dont il avait toujours une collection dans sa chambre.

Il dut cesser de prendre ses repas avec la communauté; il tentait encore d'assister à nos récréations communes, mais souvent, comme humilié de son état, il se retirait à l'écart, et, découragé, remontait à sa chambre malgré les instances de ses confrères. Mais, chose admirable, ni le malaise perpétuel où il vivait, ni les épreuves si cruelles de son âme, n'altéraient en rien la confiance de ses théories sur les progrès de la civilisation par la religion.

« N'est-il pas plus sage, disait-il, de mettre toutes ses pensées et toute son énergie à préparer les voies pour le succès futur et pour le triomphe de la religion, que de travailler péniblement à perpétuer le présent état de choses qui doit être, qui commence déjà à être supplanté? Cette attitude peut n'être pas comprise, ou être mal interprétée, elle peut devenir pour nous une occasion d'épreuves, c'est pourtant la seule que nous puissions concilier avec le sentiment du devoir. »

Un évêque, en route pour Rome, vint voir le P. Hecker : « Dites bien au Saint-Père, lui dit-il, que trois choses feront progresser la religion : premièrement, de mettre toute l'Église sur le pied des pays de missions et de faire de la Propagande le bras droit de l'Église; secondement, de choisir les cardinaux parmi toutes les nations, afin d'en faire un sénat qui représente la chrétienté tout entière; troisièmement, d'adopter les moyens et les méthodes modernes dans les transactions d'affaires du Saint-Siège. »

Malgré sa faiblesse, c'était avec une sorte d'avidité que le P. Hecker dévorait un sermon, une conférence,



une publication quelconque pouvant le renseigner sur le mouvement des idées chez les non-catholiques. Ses facultés d'organisation se concentraient sur les projets les plus variés; et ces projets, s'ils ne soulageaient pas son corps exténué, trompaient du moins par un semblant d'activité la lassitude de son âme.

« Pourquoi ne formerions-nous pas une sainte ligue pour la cause du Seigneur? Un dévouement sans réserve, la patience, la persévérance, l'humilité et la douceur sont des armes irrésistibles. Notre-Seigneur a promis que, si nous croyons en lui, nous ferons de plus grandes œuvres encore que les siennes. Croyons en lui, revêtons-nous de ses vertus, et qui nous résistera?

« Le premier de tous les succès est le triomphe du Christ dans chaque âme; tout ce qui y contribue : humiliations, afflictions, calomnies, mépris, mortifications, nous prépare une gloire au-dessus de toute conception humaine. Souffrir pour l'amour du Christ est le plus sûr moyen de lui ressembler. »

L'anecdote suivante montre le mépris du P. Hecker pour une dévotion indolente. Dans une mission, un jeune prêtre, nouvellement revenu de Rome, exprimait le désir de retourner en Italie le plus tôt possible, disant : « Ici, je n'ai pas le temps de prier. » Le P. Hecker fut indigné de ce propos, car ce jeune prêtre ne lui semblait pas si occupé. « Ne soyez donc pas si enfant, lui dit-il. Regardez autour de vous et voyez tout le bien que vous avez à faire! Ne vaut-il pas mieux revaloir à Dieu — ici, dans votre pays — ce qu'il a fait pour vous, que d'aller sucer vos pouces à

l'étranger? Quel nom donnez-vous donc à ce genre de piété? »

Bien que ses relations avec ses confrères fussent souvent entravées par la maladie, il aimait à parler avec eux de leurs travaux, et lorsque les missionnaires revenaient de leurs courses apostoliques, il se montrait tout empressé à se faire raconter leurs succès. Il nous conseillait invariablement d'étendre notre prédication au delà des missions régulières, de façon à atteindre les non-catholiques. Il profitait de toutes les occasions pour nous stimuler à un travail littéraire, soit dans la communauté, soit ailleurs. Il s'intéressait personnellement à tous les membres de la communauté, surtout en cas de maladie. Nous nous rappellerons toujours son agitation lorsqu'on vint lui annoncer que l'un des Pères, transporté à l'hôpital pour une opération chirurgicale, se trouvait en danger de mort. Il arpenta la chambre, s'informant avec vivacité des médecins et des infirmiers, et il ordonna immédiatement des messes et des prières. Toujours tendre de cœur, plus il souffrit et approcha de sa fin, plus il se montra doux envers les autres. Il avait toujours grand soin de remercier de n'importe quelle faveur, si petite qu'elle fût. « J'ai, disait-il, une invincible horreur de l'ingratitude. »

Pendant toute sa longue maladie, le P. Hecker resta fidèle au plan de lectures qu'il s'était tracé. En tête, les Écritures. Il les reprenait par le commencement, les savourait avec lenteur, chapitre par chapitre, insistant presque sur chaque mot que prononçait son lecteur. Quelquefois il l'interrompait pour lui poser des ques-

tions, ou pour y ajouter ses propres commentaires. Les dernières paroles qu'il écoutait, le soir dans son lit, étaient celles des Saintes Écritures.

Il disait que cela le calmait et le soulageait. Ceux qui le connaissaient bien crurent comprendre, d'après ses remarques, que Dieu lui donnait à un degré rare la science de la Bible. Après l'Écriture, saint Thomas pour l'étude dogmatique et philosophique, Lallemand et saint Jean de la Croix pour l'ascétisme et le mysticisme. Il se faisait relire sans cesse le dernier de ces auteurs. Vers la fin, la *Vie de Mary Ward* par Maria Catherine Chambers, et les *Gloires de la divine Grâce* par Scheeben, lui donnèrent de grandes jouissances.

Toujours préoccupé du but que devaient se proposer les prédicateurs et les auteurs catholiques, il écrivait en 1875 :

« Lorsque vous faites de la théologie dogmatique et que vous traitez de la doctrine de la chute de l'homme, ayez toujours devant les yeux la valeur de la nature humaine et la nécessité que la grâce divine précède tout acte de la vie chrétienne.

« En théologie morale, stimulez le sentiment de la responsabilité personnelle; dans la théologie ascétique, la fidélité au Saint-Esprit.

« Dans les polémiques théologiques, développez les caractères intrinsèques de l'Église. »

Le P. Hecker aimait la poésie; quant aux romans, s'il appréciait à sa valeur leur action sur les esprits, il n'en lut pas plus d'une demi-douzaine dans sa vie, et les étudia comme il étudiait les œuvres plus sérieu-

— En outre, rien de ce qui s'imprimait, moins encore un livre, ne pouvait être pour le P. Hecker un ample délassement. Il avait d'un lambeau de phrase et de journal plus que l'auteur lui-même n'y avait joint de bon ni de mal.

Après son retour à New-York, le P. Hecker resta quelque temps à la tête du *Catholic World* et y inséra plusieurs articles. Les plus importants, au nombre de douze, son dernier en date, furent publiés en volume sous le titre de *Essays on the Sacred*. Ce livre parut en 1887. Le P. Hecker a laissé un nombre considérable de manuscrits, entre autres des *Essays* sur la connaissance de Dieu, sur la Trinité, et sur une foule de sujets spirituels. Il espérait qu'ils seraient un jour livrés au public. La composition lui étant difficile, le papier cédait parfois sous la charge desatures et des retouches. Il était cependant en pareille matière : la spontanéité, qui lui venait si facilement dans ses lettres, son journal et ses discours, lui faisait souvent défaut lorsqu'il composait ses ouvrages, surtout vers la fin de sa vie ; mais il dictait encore facilement, et trouvait sans peine l'expression voulue.

## CHAPITRE XXX

### Conclusion

L'état d'oraison du P. Hecker, pendant ces longues années d'épreuves, fut vraisemblablement une contemplation ininterrompue. Il assista à la méditation du soir en communauté aussi longtemps que ses forces le lui permirent, donnant souvent son commentaire des points principaux avec autant de simplicité que de ferveur. Il aimait à assister à la grand'messe les dimanches et jours de fête, et il s'était fait construire un petit oratoire qui, de plain-pied avec sa chambre, plongeait dans le sanctuaire de l'église par une fenêtre aménagée à cet effet ; il pouvait ainsi entendre la musique et suivre les offices. Souvent l'émotion le gagnait à tel point, qu'il était forcé de retourner dans sa chambre et de reprendre le lit. Les trois ou quatre dernières années, il ne pouvait plus dire la Messe, ni même l'entendre, qu'une fois la semaine et les jours de fête, tant était grande sa faiblesse toute la matinée.

La célébration du Saint Sacrifice était devenue pour lui une grande épreuve, et comme une lutte contre ses défaillances intimes. Ceux mêmes qui avaient souvent remarqué de pareils faits dans la vie des serviteurs de

Dieu n'en étaient pas moins saisis de les voir se produire dans ce prêtre si pieux et si confiant. « Savez-vous, disait-il, ce que c'est que de se trouver spontanément en relations avec Dieu, lorsque le Divin Objet agit directement dans l'âme? Voilà ce qui m'empêche de dire la Messe : je ne puis pas me contenir. Pendant le cours de la Messe, il m'arrive d'être si pressé par l'amour de Dieu, que les forces me trahissent jusqu'à en tomber inanimé. Chez mon frère, on s'y attendait, et on me donnait une chaise. Assis un moment, je me remets, et je puis continuer (1). »

Quelques mois se passèrent dans une faiblesse physique et une obscurité spirituelle tellement grandes qu'il ne put ni célébrer ni même recevoir la communion. Cette épreuve, peut-être la plus pénible de sa vie, se termina vers la Noël de 1885. Alors, pour la première fois depuis le commencement de l'été, le P. Hecker entreprit de dire sa Messe. Ce ne fut pas sans être assisté ni sans passer par des moments fort critiques. Dans une lettre datée de 1886, il fait allusion à ce fait : « Bien qu'il entende la Messe (parlant de lui-même), il ne peut pas la dire sans montrer quel pauvre homme il est; il a cependant recommencé...

1. Lorsqu'il se trouvait, en 1867, chez M. de Montalembert, la pieuse maîtresse de maison remarqua qu'après sa Messe il se retirait immédiatement dans sa chambre sans faire d'action de grâces. Craignant que les gens de la maison n'en fussent scandalisés, elle se risqua à lui en faire l'observation. Il hésita un peu, et lui répondit tout confus : « Je suis si ému après la Messe, qu'il m'échappe, malgré moi, des pleurs et des sanglots. Alors, vous comprenez, je suis obligé de me cacher. »

Dieu le tue à petit feu ; il a une mort terriblement dure. »

S'il ne mourut pas plus tôt, ce fut, après Dieu, grâce à l'habileté extraordinaire et aux soins assidus du Docteur Begen, ainsi qu'au dévouement infatigable de ses amis.

Le frère bien-aimé du P. Hecker mourut le 14 février 1888, après une longue maladie. Ils se voyaient très souvent : « Georges et moi, disait-il, nous sommes unis d'une façon que nulle parole ne peut rendre. Notre union est quelque chose d'extrêmement spirituel et divin. »

Lorsqu'il me fallut apprendre cette mort au P. Hecker, il fut bouleversé : « Ne me dites pas un mot, me cria-t-il, pas une parole ! Lisez-moi quelque chose tout de suite. » J'ouvris les Écritures et me mis à lui lire le troisième chapitre de saint Jean, puis un autre, et le calme lui revint.

« Je le savais, me dit-il alors. Je l'ai vu hier soir, — il me semble que je l'ai vu. J'ai failli aller vous le dire dans votre chambre, à dix heures et demie. »

Georges Hecker était digne d'Isaac. C'était un noble caractère, d'une religion telle qu'on doit la désirer à notre époque. L'esprit d'entreprise, le flair des affaires, le sentiment de ses droits et sa hardiesse à les défendre, toutes qualités qu'il possédait à un degré rare, lui furent aussi utiles dans l'ordre surnaturel que dans l'ordre naturel. Il était homme de prière avant tout ; d'une honnêteté absolue, tendre pour les siens, principalement pour son frère, qu'il aima le plus après son Dieu, et d'une charité sans bornes. Nous ne saurions dire quelle qualité lui a manqué.



Cette mort fut le dernier coup porté au pauvre malade. Il baissait rapidement depuis l'automne. Dès le 15 septembre 1887, il avait demandé et reçu les derniers sacrements. Ce n'était qu'une fausse alerte due à l'état alarmant de son cœur ; mais dans le cours de l'été 1888, il devint évident pour tous que la fin approchait. Il ne put supporter plus de quinze jours l'air vif du Lac George ; il essaya sans plus de succès du bord de la mer. Les symptômes de l'angine de poitrine se rapprochèrent et laissèrent leur victime de moins en moins capable de reprendre à la vie. Usé par une souffrance sans trêve, l'esprit troublé, en proie au découragement et à l'angoisse, accablé sous le poids de ce corps de mort, toutes ces tortures, il les subissait depuis plus de seize ans avec quelques rares intervalles de calme. Il ne lui restait plus rien à endurer, que la mort. Il souffrait littéralement dans tous ses membres, tour à tour ou simultanément.

« Savez-vous, nous dit-il un jour, que toutes ces souffrances m'avaient été prédites ? — Quand cela ? lui répondîmes-nous. — C'était pendant mon noviciat à Saint-Trond, et avec tous les détails de mes souffrances : mais je ne vous en dirai pas plus long. »

Une courte éclaircie est signalée dans ce ciel si sombre.

J'ai noté de lui cette confidence : « Depuis trois jours seulement, Dieu m'a délivré de la sensation que je pouvais mourir à chaque instant. Oh ! ce que j'en ai souffert depuis dix ans ! Je ne savais si jamais j'en serais délivré et maintenant, peu à peu, Dieu m'enlève ce poids de l'esprit. Pendant dix ans j'ai vécu sous ce

nuage. Oh ! quelle souffrance cela a été ! » Il le dit en se couvrant la figure de ses mains.

Ce sentiment de délivrance ne dura pas. « Il fut un temps, disait-il, où je voyais Dieu si clairement et où j'étais si pénétré de sa bonté que je ne pensais qu'à mourir, et que mon désir unique était de briser la chaîne de ma chair pour être uni à Dieu dans le Paradis. Maintenant c'est tout différent : rien que les ténèbres et l'abattement...

« Dieu me visite par la plus profonde désolation de l'esprit. J'ai une horreur terrible de la mort, et, si j'y cédaï, je tremblerais de tout mon corps. Cependant il y a quand même en moi comme le désir de mourir, mais sans foi sensible ni réconfort spirituel...

« Je n'aurais cependant jamais cru que Dieu me permît de l'approcher de si près et de le voir aussi bien qu'il m'a été donné de le faire. »

Après ces paroles, il me fit lire le premier chapitre du livre de Job, puis un article du *Month* sur la demeure du Saint-Esprit dans l'âme ; il approfondit quelque temps ce sujet et il ajouta : « La raison pour laquelle j'ai toujours pris intérêt à la doctrine de l'action directe du Saint-Esprit dans l'âme, est une raison d'expérience personnelle ; vraiment je n'ai jamais eu moi-même d'autre directeur. J'ai plus d'une fois ouvert mon cœur à plusieurs personnes et profité de leurs avis ; cependant personne n'a jamais été réellement un directeur pour moi. C'est pourquoi j'aime tant les saints qui ont eu à lutter seuls, comme sainte Catherine de Gênes, qui fut sans directeur pendant vingt-cinq ans. »

Vers la fin d'octobre 1888, il sembla s'apercevoir que

la lutte était finie ; il cessa de parler de ses maux , et subitement le calme se fit. On continua à lui lire les Écritures et autres livres édifiants jusqu'au soir même où il mourut.

Dans la nuit du 20 décembre, deux jours avant l'anniversaire de sa soixante-neuvième année, les derniers sacrements lui furent administrés ; il les reçut sans émotion apparente, mais en pleine connaissance. Le jour suivant il resta en paix et comme délivré de toute souffrance, mais l'esprit toujours calme et attentif. Le matin du 22, la communauté se rassembla autour de lui pour réciter les prières des agonisants, et on lui donna l'indulgence plénière. Il parut perdre connaissance ; mais le médecin, étant arrivé à ce moment-là, le souleva sur son lit, et l'agonisant put encore bénir ses frères, élevant faiblement la main pour faire le signe de la croix et prononçant les paroles à voix basse ; puis il défaillit, et une heure après, il avait cessé de vivre.

Notre maître et notre père bien-aimé, si brave et sans reproches, si doux et si hardi, si plein de Dieu et si humain à la fois, entra ainsi dans l'éternelle béatitude.

L'après-midi de Noël il fut exposé dans l'église, où une grande foule de peuple vint le visiter et le vénérer. La messe de *Requiem* fut chantée le lendemain par M<sup>gr</sup> Corrigan, archevêque de New-York, au milieu d'un grand concours de fidèles, et le sermon éloquemment prêché par le P. Campbell, provincial des Jésuites. Le corps fut déposé dans le caveau de l'ancienne cathédrale.

La vie que nous venons de décrire forme un tout harmonieux, depuis le commencement jusqu'à la fin. Le jeune homme est en promesse dans l'enfant, et l'homme fait a réalisé toutes ces promesses.

Il demeura sans tache, et jamais son pied n'effleura les obscurs sentiers du plaisir coupable. Il ignora les marchés honteux de l'ambition; il marcha sans crainte et sans défaillance; il ne s'élança pas à l'étourdie avant que la lumière ne se levât devant lui; bien qu'il brûlât du désir de devancer l'appel de Dieu, il n'écoula jamais d'autre voix. Mais quand celle-là se fit entendre, il quitta tout pour la suivre et ne connut plus d'obstacles. L'idée que si peu connaissent la volonté de Dieu et s'y conforment, lui perçait le cœur; le mystère trop ignoré de l'intervention et de l'action providentielles dans la vie humaine le poursuivait avec une force toujours croissante, jusqu'à ce qu'il languit et dépérit du regret de n'en pouvoir goûter que les premiers fruits. Cependant il resta toujours soumis à la volonté divine soit pour vivre, soit pour mourir, pour commencer comme pour achever l'ouvrage, pour être isolé comme pour demeurer au milieu de ses frères, pour diriger comme pour obéir.

Malgré son activité d'esprit, c'était un contemplatif. Le but de tous ses efforts fut de favoriser l'action du Saint-Esprit au dedans comme au dehors; mais il fut avant tout un homme intérieur. Bien peu auront senti leur cœur battre plus généreusement au nom de Dieu, du Christ, ou de l'Esprit-Saint. Bien peu auront été plus fiers d'appartenir à l'Église du Christ. On peut dire qu'il vécut dans la plus intime union avec toute

la famille de Dieu, depuis Marie notre sainte Mère et les saints anges, jusqu'au plus humble catholique. Mais, encore une fois, son trait caractéristique fut la fidélité à la voix intérieure. Dès son enfance Dieu l'influença par une lumière intime et par le mouvement de l'Esprit-Saint. La demande de Philippe : « Seigneur, montrez-nous votre Père, et cela nous suffit, » fut le cri du cœur du P. Hecker pendant la première partie de son existence. Depuis la fondation de sa communauté, de 1858 à 1872, sa vie fut pour ainsi dire l'image de l'année polaire : le soleil sembla ne pas se coucher sur son horizon. Le ciel sans nuages était tout illuminé du sourire de Dieu, et ses teintes d'or resplendissaient sur toute l'humanité, répandant partout l'espérance et la joie. Puis le soleil se coucha pour ne plus reparaitre ; les cieux restèrent de plomb ; seul un éclair rapide, un rare et pâle crépuscule en éclaira par moments l'obscurité croissante. Lorsque la lumière reparut, ce fut pour ouvrir à son âme ravie les extases du Paradis.

Quelques-uns diront peut-être : « Hecker a devancé son temps. » Mais aucun homme ne vient trop tôt, si, porteur d'un message divin, il peut encourager ne fût-ce qu'une seule âme à l'accepter ; s'il peut fixer l'attention sur ce message, faire qu'on le discute, qu'on en scrute le pour et le contre, qu'on se demande si c'est aujourd'hui ou demain qu'il doit être connu. Le semeur ne peut être accusé d'avoir devancé son temps parce qu'il meurt avant la moisson : les uns sèment, les autres récoltent.

La vie du P. Hecker est une instante recommandation

aux contemporains de se faire les disciples de Dieu le Saint-Esprit, de se rendre capables de collaborer par la prière, par la pénitence, en union avec le Christ et avec l'Église, à cette œuvre magnifique : faire servir l'intelligence et la liberté modernes à élever la race humaine en la rapprochant de Dieu.

Ce n'est pas un adieu que nous lui disons ici ; car notre siècle et notre pays d'Amérique acclameront toujours davantage, à mesure qu'ils les connaîtront mieux, et sa personne et sa doctrine. Dieu conduit son Église à un apostolat qui développera de plus en plus dans le sens de la vérité et de la vertu catholiques les aspirations de l'humanité vers le progrès et vers le mieux : ce sera la gloire d'Isaac Hecker d'avoir enseigné les principes et donné la méthode qui assureront le succès de cette œuvre splendide.

FIN.







# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
PRÉFACE de l'abbé Félix Klein.....	I
INTRODUCTION de M <sup>sr</sup> Ireland.....	XXXVII
CHAPITRE PREMIER. — L'enfance.....	1
CHAP. II. — La jeunesse.....	15
CHAP. III. — La crise.....	27
CHAP. IV. — Conduit par l'Esprit.....	38
CHAP. V. — Brook Farm.....	48
CHAP. VI. — Vie intérieure à Brook Farm.....	64
CHAP. VII. — La lutte.....	73
CHAP. VIII. — Fruitlands.....	81
CHAP. IX. — Retour à la maison.....	94
CHAP. X. — Le mystique et le philosophe.....	110
CHAP. XI. — Recherches parmi les sectes.....	118
CHAP. XII. — Au seuil de l'Eglise.....	138
CHAP. XIII. — L'entrée.....	154
CHAP. XIV. — Désirs d'une vie contemplative.....	161
CHAP. XV. — De New-York à Saint-Trond.....	175
CHAP. XVI. — Le frère Hecker.....	183
CHAP. XVII. — Le Scolasticat et l'ordination.....	195
CHAP. XVIII. — Missionnaire Rédemptoriste.....	212
CHAP. XIX. — Le P. Hecker se sépare des Rédemptoristes..	227
CHAP. XX. — Commencement de la Communauté des Paulistes.	265
CHAP. XXI. — Les idées du P. Hecker sur la vie de Commu- nauté.....	276
CHAP. XXII. — La doctrine spirituelle du P. Hecker.....	291
CHAP. XXIII — La paroisse Pauliste et les missions.....	324

	Pages.
CHAP. XXIV. — Les Conférences du P. Hecker .....	332
CHAP. XXV. — L'apostolat de la presse.....	358
CHAP. XXVI. — Le Concile du Vatican.....	367
CHAP. XXVII. — La maladie.....	378
CHAP. XXVIII. — Exposé de la situation de l'Eglise.....	399
CHAP. XXIX. — A l'ombre de la mort.....	411
CHAP. XXX. — Conclusion.....	419